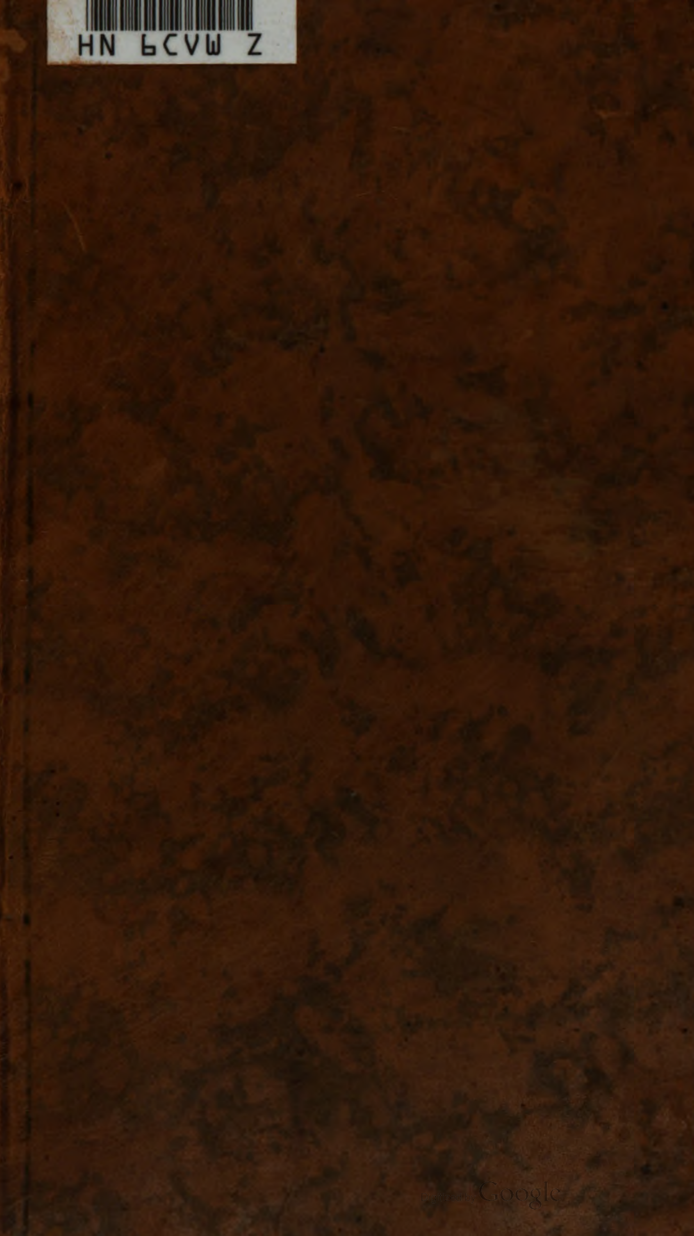
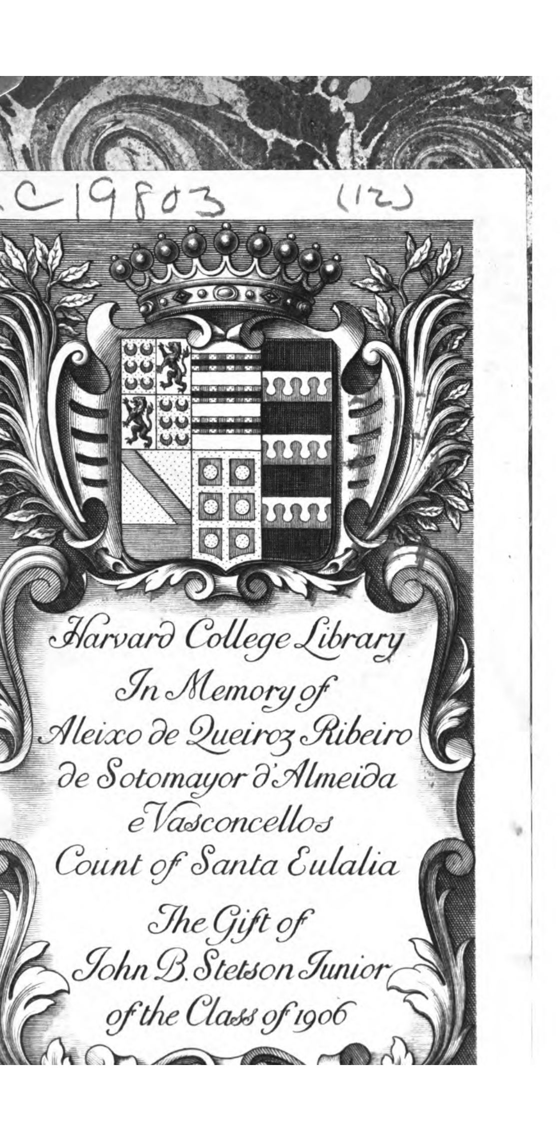

HN PCVW Z


Harvard College Library
In Memory of
Aleixo de Queiroz Ribeiro
de Sotomayor d'Almeida
e Vasconcellos
Count of Santa Eulalia
The Gift of
John B. Stetson Junior
of the Class of 1906





HISTOIRE ANCIENNE.

TOME DOUZIEME.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME DOUZIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



A
SON ALTESSE
SERENISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

Lorsque je commençai l'Histoire Ancienne, VOTRE ALTESSE

dans les premiéres années de l'enfance, & ni l'Ouvrage ni l'Auteur n'avoient l'avantage d'être connus de Vous. Souffrez que je fasse maintenant ce que je n'ai pu faire alors, & qu'en finissant mon travail il me soit permis de le décorer du nom de VOTRE ALTESSE.

Depuis que Monseigneur le Duc d'Orleans a souhaité que j'eusse l'honneur d'assister quelquefois à vos Etudes, j'ai été témoin par moi-même du compte exact que vous avez rendu, presque toujours en sa présence, de toute la suite de cette Histoire ; & ç'a été pour moi une grande satisfaction de voir que mon Ouvrage, destiné principalement pour l'instruction de la Jeunesse, fût de quelque utilité à un Prince, dont

ne, MONSEIGNEUR, je ne vous sers plus de guide ; & vous y marchez à pas si rapides, que je ne puis pas même vous suivre : mais j'ai du moins le plaisir de voir & d'admirer vos progrès.

Dans l'attention continuelle qu'on a de vous inspirer des sentimens dignes de votre naissance, on a eu grande raison, MONSEIGNEUR, de donner une préférence marquée à l'Histoire sur tous les autres exercices de Litérature. C'est là proprement l'étude des Princes, capable plus qu'aucune autre de leur former l'esprit & le cœur. Outre qu'elle leur présente d'illustres modéles de toutes les vertus qui leur conviennent, elle est en possession de leur dire la vérité dans tous les tems, & de leur montrer jusqu'à leurs fautes même, sans craindre

amour propre. Comme la censure qu'elle fait des vices ne leur est point personnelle, elle n'a rien pour eux d'amer ni d'offençant. Quand elle peint dans Philippe & dans Alexandre son fils, des défauts bas & indignes, qui ont terni l'éclat de leurs belles actions, & deshonoré leurs régnes, ne sont-ce pas autant de leçons pour tous les Princes qui auroient le malheur de s'abandonner aux mêmes excès.

La timide Vérité, rarement admise dans le palais des Grands, n'oseroit leur faire des leçons à visage découvert. Elle emprunte la voix de l'Histoire, & cachée sous l'ombre de son nom, elle donne aux Princes avec assurance des avis, que peutêtre ils ne recevroient jamais d'aucune autre part, tant on craint de s'attirer leur disgrace par de salutaires mais dangereuses remontrances.

Vous détestez maintenant la

flaterie, MONSEIGNEUR. Vous ne souffrez qu'avec peine les plus justes louanges. Vous aimez sincérement la vérité, lors même qu'elle pourroit ne vous être pas agréable. Je n'oublirai jamais la sage réponse que vous me fites dans une occasion où j'usois de la liberté que vous m'aviez donnée de vous représenter tout ce que je croirois pouvoir vous être utile. Bien loin de vous en tenir offensé, vous daignâtes vous récrier qu'à cette marque vous reconnoissiez que j'étois de vos meilleurs amis. Oui, MONSEIGNEUR: (qu'il me soit permis de le répeter après vous) vos bons & solides amis seront ceux qui auront le courage de vous dire la vérité, au péril même de vous déplaire. Mais malheureusement le nombre en sera toujours fort petit.

A leur défaut, l'Histoire, qui aura contracté de bonne heure avec

vous une espéce de familiarité ; vous en fournira plusieurs, & d'un grand nom : un Aristide, un Phocion, un Dion, un Cyrus, un Tite, un Trajan, & tant d'autres qui vous sont connus. Que de belles choses, MONSEIGNEUR, ces grands hommes auront à vous dire sur tout ce qui peut rendre un Prince véritablement estimable & aimable ! Quel facile accès ne trouveront-ils pas dans un cœur comme le vôtre : bon, compatissant, docile, sans hauteur & sans fierté ! Nos Grecs & nos Romains sont bien propres, MONSEIGNEUR, à détromper les Grands des fausses idées que souvent ils se forment de la gloire & de la grandeur. On la fait consister pour l'ordinaire dans un vain éclat d'actions brillantes, ou dans le frivole appareil du faste & du luxe : au lieu que ces Héros de l'antiquité, tous

Payens qu'ils étoient, n'avoient que du mépris pour les plaisirs, les richesses, la pompe, la magnificence, & ne se croioient revétus de la puissance que pour faire du bien, & pour rendre les peuples heureux.

Il faut pourtant l'avouer, MONSEIGNEUR *: ces vertus, quelque éclatantes qu'elles fussent, manquoient de ce qui leur est le plus essentiel : & quoiqu'un gouvernement semblable à celui d'un Cyrus ou d'un Trajan fût capable de faire en un sens le bonheur des peuples, les Princes seroient bien malheureux eux-mêmes, s'ils se contentoient de ces phantômes de vertus qui étoient sans ame & sans vie. Or cette ame & cette vie,* MONSEIGNEUR*, c'est la piété, c'est la crainte de Dieu, sans laquelle tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'un pur néant.*

Ce que l'Histoire profane ne peut vous fournir, MONSEI-

GNEUR, vous avez l'avantage de le trouver ſous vos yeux & à chaque inſtant dans la perſonne d'un pere, en qui la pieté releve toutes ſes autres excellentes qualités, & qui eſtime infiniment plus le bonheur d'etre Chrétien, que le haut rang de premier Prince du Sang de France. Puiſſiez-vous, MONSEIGNEUR, imiter ſes exemples, & même (je ne crains point qu'il s'en trouve choqué) les ſurpaſſer. Ce ſont les vœux que je ne ceſſerai de faire pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME, & qu'elle agréera ſans doute beaucoup plus que tous les éloges dont je la pourrois combler. Je ſuis avec un profond reſpect & un parfait dévouement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, & très-obéiſſant ſerviteur, C. ROLLIN.



LIVRE VINGT-CINQUIEME.

DES

BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.



LA POÉSIE, l'Hiſtoire, l'Eloquence, qui ſont la matiére de ce vingt-cinquiéme Livre, renferment ce qu'il y a de principal dans ce qu'on appelle les *Belles-Lettres*. C'eſt de toute la Litérature la partie qui a le plus d'agrément, qui jette le plus d'éclat, & qui, en un certain ſens, eſt le plus capable de faire honneur à une nation par des Ouvrages, qui ſont, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, *la fleur* de l'eſprit la plus fine & la *plus* déliée. Je ne prétens pas par là

& dont on ne peut faire trop de cas. Je remarque seulement que celles dont il s'agit ici ont quelque chose de plus vif, de plus brillant, & de plus propre à fraper les hommes, & à exciter leur admiration; qu'elles sont accessibles à un plus grand nombre de personnes; qu'elles entrent plus dans le commerce & dans l'usage universel des hommes d'esprit. La Poésie assaisonne la solidité de ses instructions par l'attrait du plaisir, & par de riantes images dont elle a soin de les revêtir. L'Histoire, en nous racontant d'une manière agréable & spirituelle tous les événemens des siécles passés, pique & satisfait notre curiosité, & donne en même tems aux Rois, aux Princes, & aux personnes de tout état, d'utiles leçons, mais sous des noms empruntés, de peur de blesser leur délicatesse. Enfin l'Eloquence se montrant à nous, tantôt avec un air simple & modeste, tantôt avec toute la pompe & toute la majesté d'une puissante Reine, charme les esprits & entraîne les cœurs avec une douceur & une force, auxquelles il n'est pas possible de résister.

Athénes & Rome, ces deux grands théatres de la gloire humaine, ont porté dans leur ſein ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans l'antiquité ſoit pour la valeur & la ſcience militaire, ſoit pour l'habileté dans le gouvernement. Mais ces grands hommes ſeroient-ils connus, & leur nom ne ſeroit-il pas demeuré enſeveli avec eux dans leurs tombeaux, ſans le ſecours des Arts & des Sciences dont je parle, qui leur ont donné une ſorte d'immortalité dont les hommes ſont ſi jaloux ? Ces deux villes même, qui ſont encore généralement reſpectées comme la ſource primitive du bon goût en tout genre, & qui, au milieu du débri de tant d'empires *en ont* conſervé un par raport aux Belles-Lettres qui ne périra jamais, ne doivent-elles pas cette gloire aux excellens Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire, & d'Eloquence dont elles ont enrichi l'univers ?

Rome ſembloit en quelque maniére s'y être bornée ; du moins elle *n'a* excellé pleinement que dans ces ſortes de connoiſſances, qu'elle regardoit comme plus utiles & plus

a été plus riche en matiére de ſciences, & les a embraſſé toutes ſans diſtinction. Ses Hommes illuſtres, ſes Princes, ſes Rois ont étendu leur protection à toutes les ſciences en quelque genre que ce pût être. Pour ne point parler de tant d'autres qui ſe ſont rendu recommandables par cet endroit, à quoi Ptolémée Philadelphe a-t-il dû cette réputation qui l'a ſi fort diſtingué entre les Rois d'Egypte, ſinon au ſoin particulier qu'il a pris d'attirer dans ſon Royaume des Savans de toutes les eſpéces, de les combler d'honneurs & de récompenſes, & d'y faire fleurir par leur moien tous les Arts & toutes les Sciences? La fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie enrichie par ſa magnificence vraiment roiale d'un nombre ſi conſidérable de livres, & ce Muſée célébre où s'aſſembloient tous les Savans, ont plus illuſtré le nom de ce Prince, & lui ont acquis une gloire plus ſolide & plus durable, que n'auroient pu faire les plus grandes conquêtes.

Notre France ne le céde pas à l'Egypte en ce point, pour ne rien dire de plus. La fameuſe Bibliothé-

que du Roi, augmentée infiniment par la magnificence de LOUIS le Grand, n'est pas une des choses qui ait le moins illustré son régne. LOUIS XV son successeur, qui a signalé le commencement du sien par le glorieux établissement de l'Instruction gratuite dans l'Université de Paris, s'est piqué aussi, pour marcher sur les traces de son illustre Bisaieul, de donner ses soins particuliers à l'augmentation & à la décoration de la Bibliothéque Roiale. En peu d'années il l'a enrichie de quinze à dix-huit mille Volumes imprimés, & de près de huit mille Volumes manuscrits, qui faisoient partie de la Bibliothéque de Mr. Colbert, les plus rares & les plus anciens que l'on connoisse; sans parler de ceux que Mr. l'Abbé Sevin a raportés tout récemment de son voiage de Constantinople. De sorte que maintenant la Bibliothéque du Roi monte environ à quatre-vingts dix mille Volumes imprimés, & à trente ou trente-cinq mille manuscrits. Il ne restoit plus qu'à placer ce précieux Trésor d'une maniére qui en mît toutes les richesses en

évidence, & qui répondît à la réputation & à la gloire du Roiaume. C'est ce qu'a fait encore LOUIS XV pour remplir les intentions de son Bisaieul, en faisant préparer pour sa Bibliothéque un superbe bâtiment qui fait déja l'admiration de tous les Etrangers, & qui, lorsqu'il sera achevé, sera le plus magnifique vaisseau qui soit dans l'Europe pour placer des livres.

On a admiré le Musée d'Alexandrie. Qu'étoit-ce en comparaison de nos Académies d'Architecture, de Sculpture, de Peinture ; de l'Académie Françoise, de celle des Belles-Lettres, de celle des Sciences ? Ajoutez-y les deux plus anciens établissemens du Royaume ; le Collége Roial, où s'enseignent toutes les langues savantes & presque toutes les sciences ; & l'Université de Paris, la mere & le modéle de toutes les Académies du monde, dont la réputation ne vieillit point depuis tant de siécles, & qui, avec ses rides respectables, conserve toujours un air de fraîcheur & de jeunesse. Que l'on compte le nombre de Savans qui remplissent toutes ces places,

qu'on évalue les ſommes où montent leurs penſions, & l'on reconnoitra qu'il n'y a rien de pareil dans l'Europe. Je ne puis m'empêcher, pour l'honneur du régne & du miniſtére préſens, de faire remarquer, que, pendant la guerre qui * vient de ſe terminer ſi heureuſement & ſi glorieuſement pour nous, toutes ces penſions des Savans n'ont été ni ſuſpendues, ni même retardées.

Qu'on pardonne à un vif amour de la patrie, & aux ſentimens d'une juſte reconnoiſſance dont je ſuis pénétré, cette petite digreſſion, qui n'eſt pourtant pas tout-à-fait étrangére à mon ſujet. Avant que d'entrer en matiére, je me croi obligé d'avertir, que, ſurtout dans ce qui regarde la Poéſie, je ferai grand uſage de pluſieurs Diſſertations contenues dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. Ces extraits feront connoitre combien cette Académie eſt capable de conſerver le bon goût de l'antiquité.

CHAPITRE PREMIER.

DES POETES.

IL EST CERTAIN, si l'on considére la Poésie dans la pureté de sa premiére institution, qu'elle fut inventée d'abord pour rendre à la majesté divine des hommages publics d'adoration & de reconnoissance, & pour apprendre aux hommes les vérités les plus importantes de la religion. Cet art, qui paroit aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des fêtes destinées à honorer l'Etre Souverain. Dans ces jours solennels, où les Hébreux célébroient la mémoire des merveilles que le Dieu d'Israel avoit opérées en leur faveur, & où, libres de leurs travaux, ils se livroient à une joie innocente & nécessaire, tout retentissoit de Cantiques sacrés, dont le stile noble, sublime, & majestueux répondoit à la grandeur du Dieu qui en étoit l'objet. Quelle foule de

qui s'entrouvrent & qui fuient ; les collines qui tressaillent ; les montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparoissent ; le ciel & la terre qui écoutent dans le respect & le silence ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur !

Mais, comme la simple voix humaine succomboit sous le poids de merveilles si étonnantes, & paroissoit au peuple trop foible pour marquer les sentimens de reconnoissance & d'adoration dont il étoit pénétré, pour les exprimer avec plus de force il appelloit à son secours la voix tonnante des tambours, des trompettes, & de tous les autres instrumens de Musique. Entrant même dans une sorte de transport & d'enthousiasme religieux, il voulut que le corps prît part à la sainte joie de l'ame par des mouvemens impétueux mais concertés, afin que dans l'homme tout rendît hommage à la Divinité. Tels furent les commencemens de la musique, de la danse, & de la poésie.

Quel homme doué d'un bon goût, quand il ne seroit pas plein de res-

pect pour les Livres ſaints, & qu'il liroit les Cantiques de Moyſe avec les mêmes yeux dont il lit les Odes de Pindâre, ne ſera pas contraint d'avouer que ce Moyſe, que nous connoiſſons comme le premier Hiſtorien & le premier Légiſlateur du monde eſt en même tems le premier & le plus ſublime des Poétes? Dans ſes écrits, la Poéſie naiſſante paroit tout d'un coup parfaite, parce que Dieu même la lui inſpire, & que la néceſſité d'arriver à la perfection par degrés, n'eſt une condition attachée qu'aux Arts inventés par les hommes. Les Prophétes & les Pſeaumes nous offrent encore des modéles ſemblables. Là brille dans ſon éclat majeſtueux cette véritable Poéſie, qui n'excite que d'heureuſes paſſions, qui touche nos cœurs ſans les ſéduire, qui nous plait ſans favoriſer nos foibleſſes, qui nous attache ſans nous amuſer par des contes frivoles & ridicules, qui nous inſtruit ſans nous rebuter, qui nous fait connoitre Dieu ſans nous le repréſenter ſous des images indignes de la Divinité, qui nous ſurprend toujours ſans nous promener

parmi des merveilles chimériques. Agréable & toujours utile, noble par ses expressions hardies, par ses vives figures, & plus encore par les vérités qu'elle annonce, elle seule mérite le nom de langage divin.

Lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la Poésie suivit le sort de la religion, conservant toujours néanmoins des traces de sa premiére origine. On s'en servit dans les commencemens à remercier les fausses divinités de leurs prétendus bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bientôt à d'autres usages : mais, dans tous les tems, on eut soin de la ramener à sa premiére destination. Hésiode mit en vers la généalogie des dieux : un Poéte très-ancien composa les Hymnes qu'on attribue ordinairement à Homére : Callimaque depuis en composa aussi. Les Ouvrages même qui roulérent sur d'autres matiéres, conduisirent & réglérent les événemens par l'entremise & par le ministére des puissances divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les dieux

comme les auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. Homére, & les autres Poétes, nous les représentent par tout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élévent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'héroïque que par l'assistance cachée ou visible de quelque divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence.

Une des principales vûes de la Poésie, & qui étoit comme une suite naturelle de la premiére, fut aussi de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que considérer la fin particuliére de chaque espéce de Poéme, & que jetter les yeux sur la pratique la plus générale des Poétes les plus illustres. Le poéme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allégorie d'une action im-

portante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits des grands hommes, & d'engager par là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de nous inspirer de l'horreur pour le crime par les suites funestes qu'il entraîne après lui, & du respect pour la vertu par les justes louanges & les récompenses qui la suivent. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elégie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si, dans la suite des tems, on se servit de ces différentes sortes de piéces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur institution naturelle, & qu'au commencement elles tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére qui me jetteroit trop loin. Je me réduis à parler des Poétes qui se sont le plus distingués dans chaque espéce particuliére;

je commencerai par les Grecs, puis je passerai aux Latins, en les réunissant pourtant quelquefois en partie, lors sur tout qu'il s'agira de les comparer ensemble.

Comme j'ai déja touché ailleurs une partie de ce qui regarde ces Ecrivains illustres, on me permettra, quand les mêmes matiéres reviendront, d'y renvoier les Lecteurs, pour ne point tomber dans des redites inutiles & ennuieuses.

ARTICLE PREMIER.

DES POETES GRECS.

ON SAIT que c'est de la Gréce que la Poésie a passé dans l'Italie, & que Rome lui doit toute la gloire & toute la réputation qu'elle s'est acquise dans ce genre.

§. I.

DES POETES GRECS qui se sont distingués dans le Poéme Epique.

JE NE range point ici au nombre des Poétes, ni les Sibylles, ni Orphée & Musée. Tous les Savans

HOMERE.

L'ÉPOQUE du tems où Homére a vécu n'est pas bien certaine. Hérodote la place quatre cens ans avant lui. Usserius met la naissance d'Hérodote l'an du Monde 3520. Ainsi celle d'Homére a dû être vers l'an 3120, c'est-à-dire 340 ans après la prise de Troie.

Herod. lib. 2. cap. 53.
AN. M. 3120.
AV. J.C. 884.

Le lieu de sa naissance n'est pas plus assuré. Sept villes se disputérent cet honneur : Smyrne semble l'avoir emporté sur les autres.

J'ai parlé du Poéme Epique & d'Homére vers la fin du second Tome de cette Histoire, & avec beaucoup plus d'étendue dans le premier Tome du Traité des Etudes, où j'ai essaié de faire sentir les beautés de ce Poéte.

Il paroit que Virgile, à juger de ses vûes par son Ouvrage, ne se proposa rien moins que de disputer à la Gréce l'avantage du Poéme Epique ; & c'est de son rival même qu'il emprunta des armes pour le combattre. Il comprit qu'aiant à faire venir des rives du Scamandre le Héros de son poéme, il auroit besoin d'imiter

l'Odyssée, qui contient une grande suite de voiages & de récits ; & qu'aiant à le faire combattre pour l'établir en Italie, il auroit besoin d'avoir sans cesse devant les yeux l'Iliade, qui est remplie d'actions, de combats, & de tout ce ministére des dieux que demande la haute Poésie. Enée voiage comme Ulysse, & combat comme Achille. Virgile a fait entrer les quarante-huit livres d'Homére dans les douze livres dont l'Enéide est composée. Dans les six premiers on retrouve l'Odyssée presque par tout, comme on retrouve l'Iliade dans les six derniers.

C'est un grand avantage & un grand titre de supériorité pour le Poéte Grec d'avoir été l'original que l'autre a copié ; & l'on peut bien lui appliquer ce [a] que dit Quintilien de Démosthéne par raport à Cicéron, que quelque grand que soit Virgile, Homére l'a fait en grande partie tout ce qu'il est. Cet avantage néanmoins ne décide pas pleinement de leur mérite, & l'on disputera toujours auquel on doit donner la préférence.

a Cedendum verò in | fuit, & ex magna parte

Nous pouvons nous en tenir au jugement de Quintilien, qui, laissant là question indécise, marque parfaitement en peu de mots ce qui distingue ces deux excellens Poétes. Il dit qu'il y a plus de génie & de naturel dans l'un, plus d'art & de travail dans l'autre; & que ce qui manque à Virgile du côté du sublime; en quoi le Poéte Grec l'emporte sans contestation, est peut-être compensé par la justesse & l'exactitude, qui régne également par tout dans l'Enéide. *Et herclè, ut illi naturæ cœlesti atque immortali cessimus, ita curâ & diligentiâ vel ideo in hoc plus est, quòd ei fuit magis laborandum: & quantum eminentioribus vincimur, fortasse æqualitate pensamus.* Ibid.

Il est difficile de mieux caractériser ces deux Poétes. L'Iliade & l'Odyssée sont deux grands tableaux, dont l'Enéide est le racourci. Celui-ci veut être regardé de près: tout y doit être achevé. Mais les grands tableaux se voient de loin: il n'est pas nécessaire que tous les traits y soient si finis & si réguliers; c'est même un défaut dans un grand tableau, qu'un soin trop scrupuleux.

HESIODE.

ON DIT qu'Hésiode étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie : aussi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Ascra. Les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. De toutes ses piéces de poésie il ne nous en reste que trois : 1°. *les Ouvrages & les Jours*. 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux. 3°. *Le Bouclier d'Hercule*. J'en ai parlé ailleurs.

Ascræumque senem. *Eclog. 6.*

II. Tome de l'Hist. anc.

Quintilien trace ainsi son caractére. « Il [a] arrive rarement à Hésio- » de de s'élever. Une grande par- » tie de ses Ouvrages ne contient » presque que des noms propres. » On y trouve pourtant d'utiles sen- » tences pour la conduite de la vie. » Il a assez de douceur dans l'expres- » sion & dans le stile. On lui don-

a Rarò assurgit Hesiodus, magnaque pars ejus in nominibus est occupata : tamen utiles circa præcepta sententiæ, lenitasque verborum & compositionis probabilis : daturque ei palma in illo medio dicendi genere. *Lib. 10. cap. 1.*

» ne la palme dans le genre d'écrire
» médiocre.

POETES moins connus.

TERPANDRE. Il étoit fort renommé & pour la Poésie, & pour la Musique. AN.M. 3354.

TYRTE'E. On croit qu'il étoit d'Athénes. Ce Poéte fit une grande figure dans la seconde guerre de Messéne. Il excelloit à chanter la valeur guerriére. Les Spartiates avoient reçu plusieurs échecs qui leur avoient abbattu le courage. L'Oracle de Delphes leur ordonna de demander aux Athéniens un homme capable de les aider de ses avis & de ses lumiéres. Tyrtée leur fut envoié. Le succès ne répondit pas d'abord à l'attente des Spartiates. Ils furent encore battus trois fois consécutivement, & réduits au desespoir ils étoient prêts de retourner à Sparte. Tyrtée les anima de nouveau par ses vers, qui ne respiroient que l'amour de la patrie & le mépris de la mort. Ayant repris courage, ils attaquérent les Messéniens avec fureur. La victoire qu'ils remportérent en cette occasion termina à leur avantage une guerre qu'ils ne pou- AN.M. 3364. *Pausan. lib. 4. pag. 244. &c.*

voient plus soutenir. Ils accordérent à Tyrtée le droit de Bourgeoisie, titre qui ne se prodiguoit pas à Lacédémone, & qui par là devenoit infiniment honorable. Le peu qui nous en reste, fait connoitre que son stile étoit plein de force & de noblesse. Il paroit lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs.

Horat. in Art. poet. Tyrtæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit.

An. M. 3368. DRACON, célébre Législateur des Athéniens. Il avoit composé un poéme de trois mille vers intitulé ὑποθῆκαι, dans lequel il donnoit d'excellens préceptes pour la conduite de la vie.

An. M. 3368. Suidas. ABARIS, Scythe de nation selon Suidas, surnommé par d'autres l'Hyperboréen. Il composa plusieurs piéces de poésie. On débitoit de lui des fables de la derniére absurdité, auxquelles il paroit qu'Hérodote même n'ajoutoit pas foi. (Herod. lib. 4. cap. 36.) Il se contente de dire que ce Barbare avoit porté une fléche par tout le monde, & qu'il ne mangeoit rien. Iamblique va plus (Iambl. in vit. Pythag.)

loin, & prétend qu'Abaris étoit porté sur sa fléche au travers de l'air, & qu'il passoit ainsi les riviéres, les mers, & les lieux les plus inaccessibles, sans être arrété par aucun obstacle. On dit qu'à l'occasion d'une grande peste qui ravageoit le pays des Hyperboréens, il fut député à Athénes par ces peuples.

CHERILE. Il y a eu plusieurs Poétes de ce nom. Je parle ici de celui qui [a], malgré la grossiéreté de ses vers sans goût & sans beauté, ne laissa pas d'être estimé & chéri d'Alexandre, de qui il reçut une aussi grande récompense que s'il avoit été un excellent Poéte. En quoi ce Prince, comme le remarque Horace, marquoit bien peu de goût, lui qui d'*ailleurs* étoit si délicat en fait de peinture & de sculpture, qu'il avoit AN.M. 3670

a Gratus Alexandro regi magno fuit ille
Chœrilus, incultis qui versibus & malè natis
Rettulit acceptos, regale numisma; Philippos.
Idem rex ille, poëma
Qui tam ridiculum tam carè prodigus emit,
Edicto vetuit ne quis se, præter Apellem,
Pingeret, aut alius Lysippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum simulantia.
Horat. Epist. 1, lib. 2.

défendu par un Edit à tout autre Peintre qu'Apelle de le peindre, & à tout autre Statuaire que Lysippe de le tirer en airain. Sylla, chez les Romains, en usa aussi libéralement, mais plus prudemment qu'Alexandre, à l'égard d'un Poéte qui lui avoit présenté des vers pitoiables. Il [a] lui fit donner une récompense, à condition qu'il ne feroit jamais de vers : condition bien dure pour un mauvais Poéte, mais fondée en raison.

An.M. 3732. ARATUS. Il étoit de Soles, ville de Cilicie. Il [b] a composé un poéme fort estimé des Savans sur l'Astronomie; c'est Cicéron qui lui rend ce témoignage : cet ouvrage est parvenu jusqu'à nous. Quintilien en parle moins favorablement. La matiére qu'il traitoit, fort abstraite & froide par elle-même, ne lui a pas permis d'en relever la sécheresse & la monotonie par une agréable variété,

a Jussit ei præmium tribui sub ea conditione ne quid postea scriberet. *Cic. pro Arch. poet. n.* 25.

b Constat inter doctos, hominem ignarum Astrologiæ, ornatissimis atque optimis versibus Aratum de cœlo stellisque dixisse. 1. *de Orat. n.* 69.

c Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio. Sufficit tamen operi, cui se parem credidit. *Lib.* 10. *cap* 1.

ni d'y jetter du feu & de la vivacité par des passions & des harangues. Mais il a tiré de son sujet tout ce qu'on en pouvoit attendre, & il l'avoit choisi conforme à ses forces. Cicéron, à l'âge de dix sept ans, avoit traduit le poéme d'Aratus en vers latins : il nous en reste beaucoup de morceaux dans le Traité de la nature des dieux.

APOLLONE de Rhodes a composé un poéme sur l'expédition des Argonautes : *Argonautica*. AN.M. 3756.

Il étoit d'Alexandrie, & avoit succédé à Eratosthéne dans la garde de la fameuse Bibliothéque sous Ptolémée Evergéte. Mais comme il se vit maltraité par les autres Poétes, qui le chargeoient de calomnies, il se retira à Rhodes, où il passa le reste de ses jours. C'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Rhodien*.

EUPHORION de Chalcis. Antiochus le Grand lui confia le soin de sa Bibliothéque. [a] Virgile en fait mention dans ses Bucoliques. AN.M. 3756. *Eclog.* 10. v. 50.

NICANDRE de Colophon dans

a Quid ? Euphorionem transibimus ? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certè conditorum Chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. *Quintil.* l. 10. c. 1.

An.M. 3852. l'Ionie, ou, selon d'autres, d'Etolie. Il fleurissoit du tems d'Attale, dernier Roi de Pergame. Il a composé des poémes sur la Médecine : Θηριακὰ & Ἀλεξιφάρμακα ; & quelques-uns aussi sur l'Agriculture, que [a] Virgile a imités dans ses Géorgiques.

An.M. 3856. ANTIPATER de Sidon. Cicéron nous apprend qu'il avoit un si grand talent & une si grande facilité pour la Poésie, que sur le champ il faisoit des vers hexamétres, ou de telle autre espéce qu'on vouloit, sur toutes les matiéres qui lui étoient proposées. Valére Maxime & Pline raportent qu'il avoit réguliérement la fiévre une seule fois chaque année toujours au même jour, qui étoit celui de sa naissance, & qui fut aussi celui de sa mort.

Lib. 3. de Orat. n. 194.

Val. Max. lib. 1. cap. 8
Plin. lib. 7. cap. 51.

An.M. 3912. A. Licinius ARCHIAS, pour qui Cicéron plaida. Il avoit fait un poéme sur la guerre des Cimbres, & en avoit commencé un sur le Consulat de Cicéron. On a de lui quelques Epigrammes dans l'Anthologie.

Macrob. l. 5. cap. 17. PARTHENIUS vivoit dans le même tems. Il avoit été fait prison-

a Quid ? Nicandrum frustra secuti Macer atque Virgilius ? *Quintil. ibid.*

nier

net dans la guerre contre Mithridate. Virgile l'eut pour maître dans la poésie Grecque.

APOLLINAIRE, Evêque de Laodicée en Syrie. Je ne le considére point ici comme Evêque, mais comme un Poéte qui s'est fort distingué par ses poésies Chrétiennes. Julien l'Apostat avoit défendu par un Edit public à tous les Maîtres d'enseigner aux enfans des Chrétiens les Auteurs profanes. Le prétexte de cet Edit étoit, qu'il ne convenoit pas de les expliquer aux jeunes gens en les leur proposant comme de grands personnages, & de condanner en même tems leur religion. Mais les vrais motifs de cette défense étoient les grands avantages que les Chrétiens tiroient des livres profanes pour combattre le paganisme. Cet Edit excita les deux Apollinaires à composer divers ouvrages utiles à la religion. An. J.C. 3[illegible]

Le pere, dont il s'agit ici, qui étoit Grammairien, écrivit en vers héroïques, & à l'imitation d'Homére, l'Histoire Sainte jusques au régne de Saül, en vingt-quatre livres, intitulés des lettres de l'alphabet grec. Il imita Ménandre par des Comédies, Euripide par des Tragédies, Pindare

par des Odes, prenant des sujets de l'Ecriture Sainte, & suivant le caractére & le stile de chaque poéme, afin que les Chrétiens se pussent passer des Auteurs profanes pour apprendre les Belles-Lettres.

Le fils, qui étoit Sophiste, c'est-à-dire Rhéteur & Philosophe, fit des Dialogues à la maniére de Platon, pour expliquer les Evangiles & la doctrine des Apôtres.

La persécution de Julien dura si peu, que les Ouvrages des Apollinaires furent inutiles; & l'on revint à la lecture des Auteurs profanes. Aussi de toutes leurs poésies ne nous est-il resté que la Paraphrase des Pseaumes composée par Apollinaire l'ancien, qui eut le malheur de donner dans des sentimens hétérodoxes sur JESUS-CHRIST.

AN. J. C. 350. S. GREGOIRE de Naziance, contemporain d'Apollinaire, composa aussi un grand nombre de vers de toute espéce: Suidas les fait monter à trente mille. On n'en a conservé qu'une partie. Ils furent, pour la plupart, l'occupation & le fruit de sa retraite;

souhaiter dans les ouvrages d'un jeune homme.

Dans la composition de ses poémes, qui lui servoit à lui-même d'amusement dans sa solitude, & de consolation dans ses maladies, il avoit en vûe les jeunes gens, & ceux qui aimoient les Belles-Lettres. Pour les retirer des chansons & des poésies dangereuses, il vouloit leur fournir un divertissement, non seulement innocent, mais encore utile, & leur rendre la vérité agréable. Il y a lieu de croire aussi, qu'une de ses vûes avoit été d'opposer des poésies où il n'y eût rien que d'exact & d'orthodoxe, à celles d'Apollinaire qui étoient mélées de beaucoup d'opinions contraires à la foi.

C'étoit rappeller la Poésie à son institution primitive, que de la faire servir ainsi à la religion. Il ne traitoit dans ses vers que des sujets de piété, qui pussent animer, purifier, instruire, ou élever l'ame à Dieu. En y proposant aux Chrétiens une saine doctrine, il en bannit toutes les ordures & toutes les folies de la Fable; & il auroit cru profaner sa plume, que de l'emploier à faire revivre dans ses poésies les divinités payennes, que

JESUS-CHRIST étoit venu abolir.

Voila quels devroient être nos modéles. Je parle ici d'un Saint qui avoit toute la beauté, la vivacité, la solidité d'esprit qu'on peut imaginer. Il avoit été instruit dans les Belles-Lettres par ce qu'il y avoit de plus habiles Maîtres dans le paganisme. Il avoit lu avec un extrême soin tous les Poétes anciens, & l'on en rencontre souvent des traces même dans ses Ouvrages de prose. Mais, content d'y avoir pris le bon goût de la poésie, & d'en avoir bien étudié & senti toute la finesse & toute la délicatesse, il n'a jamais employé dans les siennes aucune des divinités profanes; & ce n'est que plusieurs siécles après qu'elles ont été rappellées dans les poémes. Ce qui étoit condanné & défendu dans ces beaux siécles de l'Eglise, doit-il maintenant nous être permis? J'ai traité ailleurs cette matiére avec quelque étendue.

Dans le premier Tome du Traité des Etudes.

Pour l'honneur de la Poésie & des Poétes, je ne dois pas omettre EUDOCIE, fille du Sophiste Léonce Athénien, laquelle, avant que d'être devenue Chrétienne, & d'avoir épousé l'Empereur Théodose le Jeune, s'appelloit *Athénaïs*. Son pere lui avoit

AN. J. C. 420.

donné une excellente éducation, & l'avoit rendu extrêmement habile. Elle joignoit à une beauté de visage extraordinaire, une beauté d'esprit encore plus grande. Elle fit un poéme Héroïque sur la victoire que son mari remporta contre les Perses. Elle composa beaucoup d'autres piéces sur des sujets pieux. On en doit fort regretter la perte.

SYNESIUS, Evêque de Ptolémaïde, étoit du même tems. Il ne nous reste de lui que dix Hymnes.

J'ai passé sous silence plusieurs Poétes dont il est parlé dans les Auteurs, mais qui sont peu connus; & je crains même d'en avoir raporté encore un trop grand nombre de cette espéce.

Je vais maintenant parler des Poétes Tragiques & Comiques. Mais comme j'ai traité cette double matiére avec assez d'étendue dans le Ve Tome de cette Histoire, je ne ferai presque ici que marquer le nom de ces Poétes, & le tems où ils ont vécu.

§. II.

DES POETES TRAGIQUES.

THESPIS est [a] regardé comme AN. M. 3402

[a] Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ

l'inventeur de la Tragédie. Il est aisé de juger combien dans ces premiers tems elle étoit grossiére & imparfaite. Il barbouilloit de lie le visage de ses Acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs piéces. Il vivoit du tems de Solon. Ce sage Législateur assistant un jour à une de ces représentations, dit, en frapant la terre avec sa canne: *Je crains bien que ces fictions poëtiques & ces mensonges ingénieux ne passent bientôt dans nos actes & dans nos contracts.*

Plut. in Solone, pag. 95.

AN.M. 3508. ESCHYLE [a] commença à perfectionner la Tragédie, & à la mettre en honneur. Il donna à ses Acteurs un masque, un habit plus décent, une chaussure plus haute appellée Cothurne, & leur construisit un petit théatre. Son [b] stile est noble & même sublime, son élocution grande & élevée, souvent jusqu'à l'enflure.

Plut. in Cim. pag. 483.

Dans une dispute publique entre les Poétes Tragiques, établie à l'occa-

a Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, & modicis instravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.
Horat. ibid.

sion des os de Thésée que Cimon avoit raportés à Athénes, le prix fut adjugé à Sophocle. Eschyle eut une si grande douleur de voir un jeune Poéte venir lui enlever la gloire de primer sur le théatre dont il étoit depuis lontems en possession, qu'il ne put pas soutenir davantage le séjour d'Athénes. Il en partit, & se retira en Sicile chez le Roi Hiéron. Il y mourut d'une mort bien singuliére. Comme il dormoit dans une campagne la tête nue, une aigle laissa tomber une pesante tortue sur sa tête qui étoit chauve, & qu'elle prit pour une roche. De quatre-vingts-dix Tragédies qu'il avoit composées, il n'y en eut que vingt-huit, & selon d'autres que treize, où il remporta la victoire. Suid.

SOPHOCLE & EURIPIDE. Ces deux a Poëtes parurent ensemble, & illustrérent beaucoup le théatre Athénien par des piéces également admirables, quoique d'un stile bien différent. Le premier étoit grand, élevé, sublime : le second tendre, touchant, & rempli de maximes excellentes pour AN. M. 3532.

a Longè clariùs illustraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides : quorum in dispari dicendi via uter sit poëta melior, inter plurimos quæritur. *Quint. ibid.*

les mœurs & pour la conduite de la vie. Les suffrages du public furent partagés à leur égard, comme ils le sont aujourd'hui parmi nous à l'égard des deux Poétes qui ont fait tant d'honneur à notre Théatre, & qui l'ont mis en état de le disputer à celui d'Athénes.

§. III.

DES POETES COMIQUES.

An. M. 3564. EUPOLIS, CRATINUS, & ARISTOPHANE ont rendu fort célébre la *Comédie* appellée *Ancienne*, qui a tenu lieu chez les Grecs de Satyre. Elle possédoit dans la derniére perfection ce qu'on nommoit *Atticisme*, c'est-à-dire ce qu'il y avoit dans le stile de plus élégant, de plus fin, de plus délicat, dont les autres poésies ne pouvoient approcher. J'en ai parlé ailleurs.

An. M. 3680. *Plut. in Moral. pag.* 853. MENANDRE. Il fut le chef & l'auteur de la *Nouvelle Comédie*. Plutarque le préfére infiniment à Aristophane. Il admire en lui une plaisanterie douce, fine, délicate, spirituelle,

les railleries d'Aristophane améres & mordantes emportent la piéce, déchirent sans aucun ménagement la réputation des plus gens de bien, & violent avec une impudence effrénée toutes les loix de la modestie & de la pudeur. Quintilien [a] ne craint point d'avancer que Ménandre a effacé tous ceux qui ont écrit avant lui dans le même genre, & que par l'éclat de sa réputation il a entiérement obscurci leur nom. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire de ce Poéte est de dire, que Térence, qui n'a presque fait que copier ses piéces, est regardé par les bons Juges comme beaucoup inférieur à son original.

Aulu-Gelle nous a conservé quelques endroits de Ménandre imités par Cécilius ancien Poéte Comique Latin. A la premiére lecture il avoit trouvé les vers de celui-ci fort beaux. Mais il avoue que dès qu'il les eut comparés avec ceux du Poéte Grec, toute leur beauté disparut, & qu'ils lui parurent pitoiables. *Lib. 2. cap. 23.*

On ne rendit pas à Ménandre, de son vivant, toute la justice qui lui

a Atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abstulit nomen, & fulgore quodam suæ claritatis tenebras obduxit. *Ibid.*

étoit dûe. De plus de cent Comédies qu'il fit représenter, il ne remporta la palme que dans huit seulement. Soit [a] cabale & conspiration contre lui, soit mauvais goût des Juges, PHILEMON, qui ne méritoit certainement que la seconde place, lui fut presque toujours préféré.

On a expliqué dans le V[e] Tome tout ce qui regarde l'ancienne Comédie, la Moienne, & la Nouvelle.

§. IV.

DES POETES IAMBIQUES.

AN.M. 3280. ARCHILOQUE, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule Roi de Lydie. Voiez ce qui en est dit Tome II vers la fin.

AN.M. 3460. *Suidas.* HIPPONAX étoit natif d'Ephése. En aiant été chassé par les Tyrans qui y dominoient, il alla s'établir à Clazoméne. Il étoit laid, petit, & menu: mais sa laideur a servi à l'immortaliser; car il n'est guéres connu que par les vers Satyriques qu'il com-

a Philemon ... ut pravis ita consensu omnium me-

posa contre deux freres Sculpteurs, Bupalus & Athénis, qui avoient fait sa figure la plus ridicule qu'il leur avoit été possible. Il lança sur eux une grêle de vers si mordans & si violens, que, selon quelques-uns, ils se pendirent de dépit. Mais Pline observe qu'on avoit d'eux plusieurs statues faites depuis ce tems-là. On attribue à Hipponax l'invention du vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui se trouve toujours au dernier pié du vers qui porte ce nom.

§. V.

DES POETES LYRIQUES.

ON APPELLE Poésie Lyrique, celle *qui étoit faite pour être chantée sur la Lyre ou sur d'autres instrumens pareils.* Ses compositions se nomment Odes, c'est-à-dire Chants, & se distribuent en Strophes ou Stances.

Le but de la Poésie est de plaire à l'imagination. Mais si les différens genres de poésie, comme l'Idylle, l'Elégie, le poéme Epique, vont à ce but par des moiens différens, l'Ode y parvient plus sûrement, parce qu'elle les embrasse tous, & que, de même

qu'un fameux Peintre rassembla autrefois dans une seule figure tout ce qu'il avoit remarqué de plus gracieux & de plus achevé dans plusieurs belles personnes, de même l'Ode rassemble en elle seule toutes les différentes beautés dont les différens genres de poésie sont susceptibles. Mais elle a encore quelque chose de plus qui n'appartient qu'à elle, & qui fait son véritable caractére. C'est l'enthousiasme; & par là les Poétes croient pouvoir encore la comparer à cette Junon d'Homére, qui emprunte la ceinture de Vénus pour se rendre toute gracieuse, mais qui est toujours la Reine des dieux, distinguée par un air de grandeur qui lui est particulier, par sa fureur même & son emportement.

Cet enthousiasme se sent mieux qu'il ne peut se définir. Quand un Ecrivain en est saisi, son esprit s'échaufe, son imagination s'allume, toutes les facultés de son ame se réveillent pour concourir à la perfection de son Ouvrage. Tantôt les pensées nobles & les traits les plus brillans, tantôt les

tellement de ſon eſprit, qu'il n'en eſt plus le maître ; & pour lors il s'abandonne à cette vive impétuoſité & à ce beau déſordre, infiniment ſupérieurs à la régularité de l'art la plus étudiée.

Ces différentes impreſſions produiſent des effets différens ; des deſcriptions quelquefois ſimples & pleines de douceur & d'agrément, quelquefois riches, nobles, & élevées ; des comparaiſons juſtes & vives ; des traits de morale lumineux ; des endroits heureuſement empruntés de l'hiſtoire ou de la fable, & des digreſſions mille fois plus belles que le fonds de ſon ſujet. L'harmonie, l'ame des beaux vers, ne ſe fait point dans ce moment chercher par le poéte. Les expreſſions nobles & les cadences heureuſes s'arrangent toutes ſeules, comme les pierres ſous la lyre d'Amphion : rien ne reſſent l'étude ni le travail. Les poéſies qui ſont le fruit de l'enthouſiaſme, ont un tel caractére de beauté, qu'on ne peut ni les lire ni les entendre ſans être échauffé du même feu qui les a produites ; & l'effet de la muſique la plus parfaite n'eſt ni ſi ſûr ni ſi grand que celui des vers nés dans le feu de la fureur poétique.

Ce petit morceau que j'ai tiré du commencement de la courte mais éloquente dissertation de Mr. l'Abbé Fraguier sur Pindare, suffit pour donner une juste idée de la Poésie Lyrique, & en même tems de Pindare, qui tient le premier rang parmi les neuf Poétes Grecs qui se sont distingués par cette sorte de poéme, & desquels il me reste à dire un mot.

AN.M. 3135. Il est parlé dans Plutarque de * THALES, à qui Lycurgue persuada de s'aller établir à Sparte. C'étoit un poéte Lyrique, (il n'est point du nombre des neuf:) mais, sous prétexte de ne composer que des chansons, il faisoit en effet tout ce que les plus graves Législateurs auroient pu faire. Car toutes ses piéces de vers étoient autant de discours qui portoient les hommes à l'obéissance & à la concorde par le moien de certaines mesures si harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force, & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient

Plut. in Lycurg. pag. 41.

à l'amour des choses honnêtes, en faisant cesser les animosités & les haines qui régnoient entr'eux. Ainsi, par les attraits & les charmes d'une poésie mélodieuse, il prépara les voies à Lycurgue pour l'instruction & la correction de ses citoiens.

ALCMAN étoit de Sardes en Lydie. Son mérite le fit adopter par les Lacédémoniens qui lui accordérent le droit de bourgeoisie, dont il se félicite lui-même dans ses vers comme d'un honneur singulier. Il fleurissoit du tems d'Ardys, fils de Gygès, Roi des Lydiens.

AN. M. 3324. *Plut. de exilio pag. 599.*

STESICHORE étoit d'Himére, ville de Sicile. Pausanias raconte que ce Poéte, aiant perdu la vûe en punition des vers mordans qu'il avoit faits contre Héléne, ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle piéce contraire à la premiére, ce qu'on appella depuis *palinodie*. Quintilien [a] dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres Héros, & qu'il soutint sur la Lyre la noblesse & l'élévation du

AN. M. 3392. *Pausan. in Lacon. pag. 120.*

a Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella & clarissimos canentem duces, & Epici carminis onera Lyrâ sustinentem. *Lib.* 10. *cap.* 1.

poéme Epique. Horace lui donne le même caractére par une seule épithéte, *Stesichorique graves camœnæ.*

An.M. 3400. ALCÉE. Sa patrie étoit Mityléne ville de Lesbos : c'est de lui que le vers Alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. *Herod. lib. 5. cap. 95.* On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de fraieur il jetta bas ses armes & se sauva par la fuite. Horace [a] raconte de lui-même une pareille avanture. Les Poétes se piquent moins de bravoure que de bel esprit. Quintilien [b] dit que le stile d'Alcée étoit serré, magnifique, châtié ; &, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homére.

SAPHO. Elle étoit du même lieu & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit son nom. Elle eut trois freres, Larychus, Eurygius, & Charaxus. Elle célébra extrêmement le premier dans ses vers, & au contraire déchira Charaxus, parce qu'il aimoit éperduement une

a Tecum Philippos & celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Courtisane appellée Rhodope : c'est cette Rhodope qui fit bâtir une des Pyramides d'Egypte.

Sapho avoit composé un assez grand nombre de piéces, dont il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de *dixiéme Muse*, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie.

Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe & la poésie par ses vices & par ses déréglemens.

On dit qu'au desespoir & furieuse de l'opiniâtre résistance que Phaon jeune homme de Lesbos opposoit à ses desirs, elle se précipita dans la mer du haut du promontoire de Leucade en Acarnanie ; reméde emploié assez ordinairement dans la Gréce par ceux qui étoient malheureux dans leur passion.

ANACREON. Ce Poéte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il passa beau- AN.M. 35..

Herod. lib 3. cap. 121. coup de tems à la Cour de Polycrate, ce Tyran de Samos, fameux par la prospérité constante de sa vie & par sa fin tragique; & il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son Conseil. Platon nous apprend *In Hipp. pag. 228. & 229.* qu'Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, envoia un vaisseau de cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes où ses beaux Ouvrages seroient estimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaisir faisoient son unique étude, & ce qui nous reste de ses piéces en fait foi. On voit par tout dans ses vers que sa main écrit ce que son cœur sent. Leur délicatesse se fait mieux sentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne seroit plus estimable que ses poésies, si elles avoient un meilleur objet.

An. M. 3444. SIMONIDE. Il étoit de l'île de Cée une des Cyclades dans la mer Egée. Il écrivit, dans le dialecte Dorique, le fameux combat naval de Salamine. Son [a] stile étoit délicat, naturel, agréable. Il étoit touchant,

[a] Simonides tenuis, alioqui sermone proprio & jucunditate quadam commendari potest. Præcipua tamen ejus in commovenda miseratione virtus, ut

& excelloit à exciter la compassion: c'étoit là son talent propre & personnel, par où les Anciens l'ont caractérisé.

Paulum quidlibet allocutionis
Moestius lacrymis Simonideis. *Catul.*

Horace en parle de même:

Sed ne relictis, Musa procax, jocis,
Ceæ retractes munera næniæ. *Od.* 1. *lib.* 2.

IBYCUS. Nous ne connoissons que son nom, & il reste de lui peu de fragmens. AN. M. 3464.

BACCHYLIDE. Il étoit de l'île de Cée, fils d'un frere de Simonide. Hiéron préféra ses poémes à ceux de Pindare dans les Jeux Pythiens. Ammien Marcellin dit que la lecture de ce Poéte faisoit les délices de Julien l'Apostat. AN. M. 3552.

PINDARE. Quintilien le met à la tête des neuf Poétes Lyriques de la Gréce. Ce qui fait son mérite personnel & son caractére dominant, c'est cette noblesse, cette grandeur, cette sublimité, qui l'éléve souvent au dessus des régles ordinaires, aux- AN. M. 3528.

quidam in hac eum parte omnibus ejusdem operis | auctoribus præferant. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

quelles il ne faut pas exiger que les productions des grands génies soient servilement assujetties. On voit dans ses Odes un effet sensible de cet enthousiasme dont j'ai parlé d'abord. Il pourroit même y paroître un peu trop de hardiesse, si un mélange de traits plus agréables n'y servoit d'adoucissement. Le Poéte l'a bien senti ; & c'est ce qui lui a fait de tems en tems répandre des fleurs à pleines mains, en quoi sa rivale, la célébre Corynna, lui a même reproché l'excès.

Véritablement Horace ne le loue que par le caractére de sublimité. Selon lui, c'est un cygne qu'un effort impétueux & le secours des vents élévent jusques dans les nues : c'est un torrent, qui, grossi par l'abondance des eaux, renverse tout ce qui s'oppose à l'impétuosité de son cours. Mais, à le regarder par d'autres endroits, c'est un ruisseau paisible, dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or entre des rives fleuries. C'est une abeille, qui, pour composer son nectar, ramasse sur les fleurs ce qu'elles ont de plus précieux.

Son stile est toujours proportionné

à sa maniére de penser, serré, concis, & sans trop de liaison dans les mots : l'esprit en découvre assez dans la suite des choses qu'il traite, & les vers en ont plus de force. Le soin d'ajouter des transitions ne feroit que rallentir le feu du Poéte, en donnant à l'enthousiasme le tems de se refroidir.

En parlant, comme j'ai fait, de Pindare, je ne prétens pas le donner pour un Auteur sans défauts. Il en a, qu'il est difficile d'excuser : mais le nombre & la grandeur des beautés qui les accompagnent doivent les couvrir & les faire presque disparoitre. Il faloit qu'Horace, bon juge en toute matiére ; mais sur tout en celle-ci, eût conçu une haute idée de son mérite, puisqu'il ne craint point de dire qu'on ne peut, sans une témérité visible, prétendre l'égaler. *Pindarum quisquis studet æmulari*, &c.

Pindare eut une dangereuse rivale dans la personne de CORYNNA, qui se distingua dans le même genre de poésie que lui, & qui lui enleva cinq fois la palme dans les disputes publiques. Elle fut surnommée *la Muse Lyrique*.

Ælian. lib. 13. cap. 25.

Plut. in Alex. pag. 672.

Alexandre le Grand, lorſqu'il ruïna la ville de Thébes patrie de notre illuſtre Poéte, rendit, lontems après ſa mort, un juſte & glorieux hommage à ſon mérite dans la perſonne de ſes deſcendans, qu'il diſcerna du reſte des citoiens de cette ville malheureuſe, & dont il ordonna qu'on prît un ſoin particulier.

J'ai parlé ailleurs de quelques ouvrages de Pindare, à l'occaſion d'Hiéron : on peut conſulter l'endroit. Tome III.

§. VI.

DES POETES ELEGIAQUES.

ELEGIE, ſelon Didyme, vient de ἒ ἒ λέγειν, *dire, hélas* ! ſelon d'autres, de ἐλεὸν λέγειν, *dire des choſes touchantes*. Les Grecs, dont les Latins ont ſuivi l'exemple, compoſérent leurs poéſies plaintives, leurs Elégies, en vers Héxamétres & Pentamétres entrelacés. Depuis, toute piéce écrite en vers Héxamétres & Pentamétres a été appellée Elégie, quel qu'en fût le ſujet, gai ou triſte.

Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste aujourdhui aucune Elégie Grecque, prise dans le premier sens, si ce n'est celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque, qui ne contient que quatorze vers. On ne sait point qui est l'inventeur de l'Elégie.

Quis tamen exiguos Elegos emiserit auctor Ibid.
Grammatici certant, & adhuc sub judice lis est.

Comme elle étoit destinée dans sa premiére institution aux gémissemens & aux larmes, elle ne s'occupa d'abord que de malheurs & d'infortunes. Elle n'exprima d'autres sentimens, elle ne parla d'autre langage que celui de la douleur. Négligée, comme il sied aux personnes affligées, elle cherchoit moins à plaire qu'à toucher : elle vouloit exciter la pitié, & non l'admiration. Ensuite on l'emploia à toutes sortes de sujets, & sur tout à la passion de l'amour. Mais elle retint toujours son même caractére, & se souvint de sa premiére origine. Ses pensées furent toujours naturelles & éloignées de

timens tendres & délicats, ses expressions simples & faciles; & toujours elle conserva cette marche inégale dont Ovide lui fait un si grand mérite, (*In pedibus vitium causa decoris erat*) & qui donne à la poésie Elégiaque des Anciens tant d'avantage sur la nôtre.

Périandre, Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent en vers Elégiaques leurs préceptes de religion, de morale, de politique: en quoi ils eurent pour imitateurs Théognis de Mégare, & Phocylide. Plusieurs des Poétes dont j'ai parlé jusqu'ici ont composé aussi quelques Elégies: mais je ne raporterai ici que ceux qui se sont appliqués particuliérement à ce genre de poésie, & je n'en choisirai qu'un petit nombre.

AN. M. 3230. CALLINUS. Il étoit d'Ephése. C'est un des plus anciens Poétes Elégiaques. On conjecture qu'il fleurissoit vers le commencement des Olympiades.

AN. M. 3408. MIMNERMUS, de Colophon, ou de Smyrne. Il étoit contemporain de Solon. Quelques-uns le font inventeur du vers Elégiaque. Du moins il lui donna sa perfection, & peut-être

tre fut-il le premier qui transporta l'Elégie des funérailles à l'amour. Les fragmens qui nous restent de lui ne respirent que la volupté, & c'est sur ce pié qu'Horace en parle.

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque *Horat. Epist. 6. lib. 1.*

Nil & jucundum, vivas in amore jocisque.

SIMONIDE, dont les vers étoient si touchans, pourroit être rangé parmi les Poétes Elégiaques: mais je l'ai placé ailleurs. *An. M. 3444.*

PHILÉTAS de Cos, & CALLIMAQUE de Cyréne, vécurent tous deux à la Cour de Ptolémée Philadelphe, dont Philétas fut certainement Précepteur, & Callimaque, à ce qu'on croit, Bibliothéquaire. On regardoit celui-ci comme le Maître de l'Elégie, & celui qui y avoit le mieux réussi: *Cujus (Elegiæ) princeps habetur Callimachus*; & on donnoit le second rang à Philétas: *secundas, confessione plurimorum, Philetas occupavit.* *An. M. 3724.* *Quintil. lib. 10. cap 1.*

Voila le sentiment de Quintilien. Mais Horace paroit déférer le rang à Mimnermus au dessus de Callimaque.

Si plus adposcere visus, *Epist. 1. lib. 2.*

Fit Mimnermus, & optivo cognomine crescit.

Callimaque avoit embrassé tous les genres de Litérature.

§. VII.

DES POETES AUTEURS d'Epigrammes.

L'EPIGRAMME est une espéce de poésie courte, susceptible de toutes sortes de sujets, qui doit finir par une pensée vive, nette, & juste. Ce mot, en Grec, signifie *Inscription*. Celles que les Anciens mettoient aux tombeaux, aux statues, aux temples, aux arcs de triomphe, étoient quelquefois en vers, mais dont le caractére étoit une grande simplicité. On a depuis attaché ce nom à l'espéce de poésie dont je parle. L'Epigramme est renfermée ordinairement dans un petit nombre de vers: quelquefois pourtant on lui donne plus d'étendue.

J'ai dit que cette poésie étoit susceptible de toutes sortes de sujets. Cela est vrai, pourvû qu'on ait soin d'en écarter toute médisance, & toute obscénité.

La [a] liberté que les Poétes Comiques s'étoient donnée à Athénes d'attaquer hardiment les citoiens les plus

considérables & les plus vertueux, donna lieu à une loi qui défendoit de déchirer ainsi par des vers mordans la réputation de qui que ce fût. A Rome, a parmi les loix des douze tables, qui condannoient rarement à la mort, il y en avoit une qui soumettoit à cette peine quiconque par des vers diffamans auroit décrié un citoien. La raison que Cicéron en apporte, est bien sensée, & bien remarquable. » Cette » loi, dit-il, est sagement établie. Il y » a des Tribunaux à Rome, où l'on » peut nous appeller pour rendre com» pte de notre conduite devant les Ma» gistrats: mais notre réputation ne » doit point être abandonnée à la noire » malignité des Poétes, & il ne doit » point être permis de former contre » nous des accusations infamantes, sans » que nous puissions y répondre, & » nous défendre en forme devant les » Juges. *Præclarè. Judiciis enim ac Magistratuum disceptationibus legitimis pro-*

a Si mala condiderit in quem quis carmina, jus est Judiciumque. *Horat. Satyr.* 1. *lib.* 2.

Nostræ contrà XII tabulæ, cùm perpaucas res capite sanxissent, in his didisset, quod infamiam afferret flagatiumve alteri. *Cic. de Rep. lib.* 4. *apud*

positam vitam, non Poëtarum ingeniis; habere debemus; nec probrum audire, nisi ea conditione, ut respondere liceat, & judicio defendere.

La seconde exception, qui regarde la pureté des mœurs, n'est ni moins importante, ni moins fondée en raison. Notre pente au mal & au vice n'est déja que trop naturelle & trop forte, sans qu'il faille encore l'augmenter par les charmes & les attraits de vers fins & délicats, dont le poison, caché sous les fleurs d'une poésie riante, pour a me servir des termes que Martial applique aux Sirénes, cause une joie cruelle, & par sa douceur enchanteresse porte la mort dans les ames. Les plus sages Législateurs de l'Antiquité ont toujours regardé ceux qui font un tel abus de l'art des vers comme des pestes publiques, comme des ennemis & des corrupteurs du genre humain, qu'on devoit abhorrer & réprimer par les notes d'infamie les plus flétrissantes. De si sages loix n'ont pas eu l'effet qu'on en devoit espérer, sur tout par raport à l'Epigram-

a Sirenas, hilarem navigantium pœnam,
Blandasque mortes, gaudiumque crudele.

me, qui de toutes les poésies est celle qui s'est le plus livrée à l'obscénité.

En gardant les deux régles que je viens d'établir, les Epigrammes n'auroient point été dangereuses pour les mœurs, & elles auroient pu être utiles pour le stile, en y jettant de tems en tems & avec sobriété des pensées vives, déliées, agréables, telles que sont celles qui terminent les bonnes Epigrammes. Mais, ce qui étoit dans son origine délicatesse, beauté, vivacité d'esprit, (c'est proprement ce que les Latins entendoient par ces mots, *acutus*, *acumen*) dégénéra bientôt en une affectation vicieuse, qui passa dans la prose même, dont on s'étudioit à terminer presque toutes les phrases, toutes les périodes, par une pensée brillante qui tenoit de la pointe. Nous aurons lieu de nous étendre davantage sur ce sujet.

Le Pere Vavasseur Jésuite a traité à fond la matiére dont il s'agit ici, dans une Préface également savante & élégante qu'il a mise à la

ve auſſi, ſur le même ſujet, d'utiles réflexions dans le Livre intitulé *Epigrammatum Delectus*, &c.

Nous avons un recueil d'Epigrammes Grecques, appellé *Anthologie*.

MELEAGRE, natif de Gadare ville de Syrie, qui vivoit ſous Séleucus VI, dernier Roi de Syrie, eſt le premier qui a fait un recueil d'Epigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, à cauſe qu'aiant choiſi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les Epigrammes de quarante-ſix Poétes anciens, il regarda ſon recueil comme un bouquet de fleurs, & attribua une fleur à chacun de ces Poétes, *le lis* à Anytes, *la roſe* à Sapho, &c. Après lui, PHILIPPE de Theſſalonique, fit, du tems de l'Empereur Auguſte, un ſecond recueil, tiré ſeulement de quatorze Poétes. AGATIAS en fit encore un troiſiéme environ cinq cens ans après, du tems de l'Empereur Juſtinien. Enfin PLANUDE, moine de Conſtantinople, qui vivoit en 1380, fit le quatriéme, qu'il diviſa en ſept Livres, dans chacun deſquels les Epigrammes ſont rangées ſelon les matiéres par ordre alphabétique. C'eſt

l'Anthologie telle que nous l'avons aujourd'hui. Il en a retranché beaucoup de sales Epigrammes, de quoi quelques Savans lui ont sû bien mauvais gré.

Il y a dans ce Recueil beaucoup de belles Epigrammes, fort sensées & fort spirituelles : mais elles ne sont pas le plus grand nombre.

ARTICLE SECOND.

DES POETES LATINS.

La Poesie, aussi bien que le reste des beaux Arts, n'a trouvé que fort tard accès chez les Romains, occupés uniquement pendant plus de cinq cens ans de vûes & de pensées guerriéres, & sans goût pour tout ce qui s'appelle Litérature. Ce fut la Gréce vaincuë & soumise, qui, par un nouveau genre de victoire, s'assujettit à son tour ses vainqueurs, & exerça sur eux un empire d'autant plus glorieux, qu'il étoit volontaire, & fondé sur une supériorité de lumiéres qui se fit respecter dès qu'elle fut con-

à peu cet air de grossiéreté & de rudesse qui leur restoit encore de leur ancienne origine, & leur inspira du goût pour les arts propres à cultiver, à adoucir, & à humaniser les esprits.

Horat. Epist. 1. lib. 2.

Græcia capta ferum victorem cepit, & artes
Intulit * agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere.

Cet heureux changement commença par la Poésie, qui s'applique principalement à plaire, & dont les charmes, pleins de douceur & d'agrément, se font goûter avec plus de facilité & de promtitude. Elle fut pourtant elle-même fort grossiére & inculte dans les commencemens. Ce fut sur le Théatre qu'elle prit sa naissance, ou du moins qu'elle commença à prendre un air plus poli & plus orné. Elle s'essaia, pour ainsi dire, dans la Comédie, la Tragédie, la Satyre, qu'elle conduisit peu à peu, & par des accroissemens insensibles, à un grand degré de perfection.

* *Horace marque ici l[illegible] ue à Rome d[illegible] le tems de*

Les Romains aiant été près de quatre cens ans sans aucuns Jeux Scéniques, le hazard & la débauche leur firent trouver dans une de leurs Fêtes les vers * *Fescennins*, qui leur tinrent lieu de piéces de théatre près de six vingts ans. Ces vers étoient rudes, & sans presque aucun nombre, comme étant nés sur le champ, & faits par un peuple encore sauvage, & qui ne connoissoit d'autres maîtres que la joie & les vapeurs du vin. Ils étoient remplis de railleries grossiéres, & accompagnés de postures & de danses.

* Fescennina per hunc inventa licentia morem Versibus alternis opprobria rustica fudit. *Horat. Epist. 1. lib. 2.*

A ces vers licentieux & déréglés succéda bientôt une autre espéce de Poéme plus châtié, qui étoit aussi rempli de railleries plaisantes, mais qui n'avoit rien de deshonnête. Ce Poéme parut sous le nom de Satyre, (*Saturâ*) à cause de sa variété; & cette Satyre avoit des modes réglés, c'est-à-dire une Musique réglée, & des danses: mais les postures deshonnêtes en *Liv. lib. 7. n. 2.*

proprement des farces honnêtes, où les Spectateurs & les Acteurs étoient joués indifféremment.

Liv. ibid. Livius Andronicus trouva les choſes en cet état, quand il s'aviſa le premier de faire des Comédies & des Tragédies à l'imitation des Grecs. D'autres Poétes, en puiſant dans les mêmes ſources, ſuivirent ſon exemple : Nævius, Ennius, Cécilius, Pacuvius, Accius, & Plaute. Ces ſept Poétes, dont je vais parler, vécurent preſque tous en même tems dans l'eſpace de ſoixante ans.

Dans ce que je me propoſe de raporter ici des Poétes Latins, je ne ſuivrai point l'ordre des matiéres, comme je l'ai fait en parlant des Poétes Grecs, mais l'ordre des tems, qui m'a paru plus propre à faire connoitre la naiſſance, les progrès, la perfection, & la décadence de la Poéſie Latine.

Je diviſerai tout ce tems en trois âges. Le premier comprendra l'eſpace d'environ deux cens ans, pendant leſquels la Poéſie Latine eſt née, s'eſt accrue, & s'eſt fortifiée par différens progrès. Le ſecond âge ſera de cent ans environ, depuis Jule Céſar juſqu'au milieu de l'Empire de Tibère :

c'est le tems où la Poésie a été portée à son dernier degré de perfection. Le troisiéme âge contiendra les années suivantes, où, par des déclins assez promts, elle est déchue de cet état, & a enfin dégénéré entiérement de son ancienne réputation.

§. I.

Premier âge de la Poésie Latine.

LIVIUS ANDRONICUS.

LE POÉTE Andronique prit le prénom de *Livius*, parce qu'il avoit été mis en liberté par M. Livius Salinator, dont il avoit instruit les filles. *Euseb. in Chron.*

Il représenta sa première Tragédie un an avant la naissance d'Ennius, la première année d'après la première guerre Punique, qui étoit l'année de Rome 514, sous le Consulat de C. Claudius Cento, & de M. Sempronius Tuditanus: environ cent soixante ans depuis la mort de Sophocle & d'Euripide, cinquante depuis celle de Ménandre, deux cens vingt avant celle de Virgile. AN. M. 3764. *Cic. in Brut. n. 72. Aul. Gell lib. 17. cap. 21.*

CN. NÆVIUS.

servi dans la premiére guerre Punique. Animé par l'exemple d'Andronique, il marcha sur ses traces, & commença, cinq ans après lui, à donner des piéces de théatre : c'étoient des Comédies. Il s'attira la haine de la Noblesse, & sur tout d'un Métellus : ce qui l'obligea de sortir de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut. Il avoit composé en vers l'histoire de la premiére guerre Punique.

Euseb. in Chron.

Q. ENNIUS.

An.M.3764. Aurel. Vict. de Vir. illustr. c. p. 4. 1. Tusc. n. 3.

Il étoit né l'an de Rome 514 ou 515 à Rudiæ ville de Calabre. Il vécut dans la Sardaigne jusqu'à l'âge de 40 ans. C'est là qu'il fit connoissance avec Caton, qui apprit de lui la langue Grecque dans un âge fort avancé, & qui l'emmena ensuite avec lui à Rome. M. Fulvius Nobilior le mena avec lui en Etolie Le fils de ce Nobilior lui fit accorder le droit de Bourgeoisie Romaine, ce qui étoit, dans ces tems-là, un honneur fort considérable. Il avoit composé en vers Héroïques les Annales de Rome ; & en

Aul. Gell. lib. 17. cap. 21.

qui il étoit [a] lié d'une amitié particuliére, & qui lui donna toujours de grandes marques d'estime & de considération. Quelques-uns même croient qu'on lui accorda une place dans le tombeau des Scipions. Il mourut âgé de soixante & dix ans.

Scipion étoit bien assuré que tant que Rome subsisteroit, & que l'Afrique seroit soumise à l'Italie, la mémoire de ses grandes actions ne pourroit être abolie: mais [b] il crut aussi que les écrits d'Ennius étoient fort capables d'en illustrer l'éclat, & d'en perpétuer le souvenir: digne certainement d'avoir pour héraut de ses éclatantes victoires un Homére, plutôt qu'un Poéte, dont le stile répondoit mal à la grandeur de ses actions!

On comprend aisément que la Poésie Latine, foible encore & presque naissante dans les tems dont je viens de parler ne pouvoit pas avoir beau-

a Carus fuit Africano superiori noster Ennius. Itaque etiam in sepulcro Scipionum putatur is esse constitutus. *Cic. pro Arch. poet. n.* 22.

b Non incendia Carthaginis impiæ,
Ejus, qui domita nomen ab Africa
Lucratus rediit, clariùs indicant

coup de beauté & d'ornement. Elle montroit quelquefois de la force & des traits de génie, mais ſans élégance, ſans grace, & avec de grandes inégalités. C'eſt ce que Quintilien, en traçant le portrait d'Ennius, exprime par une comparaiſon admirable. *Ennium ſicut ſacros vetuſtate lucos adoremus, in quibus grandia & antiqua robora jam non tantam habent ſpeciem, quantam religionem.* » Révérons Ennius, dit-il, » comme on révére ces bois que leur » ancienneté a conſacrés, dont les » grands & vieux chênes n'offrent » plus aux yeux tant de beauté, qu'ils » inſpirent un ſentiment de reſpect re- » ligieux.

Cicéron, dans ſon traité de la Vieilleſſe, nous apprend un fait, qui doit faire beaucoup d'honneur à la mémoire d'Ennius. Il dit que [a] » ce Poéte, à » l'âge de 70 ans, chargé de deux far- » deaux, qu'on regarde comme acca- » blans, la pauvreté & la vieilleſſe, » les portoit, non ſeulement avec » conſtance, mais avec gaieté : ce qui

» donnoit presque lieu de penser qu'el-
» les lui faisoient même plaisir, & lui
» étoient agréables.

CECILIUS. PACUVIUS.

CES DEUX Poétes vécurent du tems d'Ennius, plus jeunes pourtant que lui. Le premier, natif selon quelques-uns de Milan, étoit un Poéte Comique, & demeura d'abord avec Ennius. Pacuvius, neveu d'Ennius, étoit de Brunduse. Il fut en même tems Peintre & Poéte : on a toujours regardé la Peinture & la Poésie comme deux sœurs. Il se distingua particuliérement dans la poésie Tragique. Quoiqu'ils [a] vécussent du tems de Lélius & de Scipion, c'est-à-dire dans un tems auquel la pureté du langage, aussi bien que celle des mœurs, paroissoient singuliérement attachées, leur diction ne se sentoit pas de cet heureux siécle.

Eusèb. in Chron.

Cependant Lélius, l'un des personnages que Cicéron introduit dans son Dialogue sur l'Amitié, en [b] parlant

a Mitto C. Lælium, P. Scipionem. Ætatis illius ista fuit laus, tanquam [...] cuvium malè locutos videmus. *Cic. in Brut. n.* 258.

b Qui clamores totâ

de Pacuvius comme de son hôte & de son ami, dit que le Peuple reçut avec des applaudissemens extraordinaires une de ses piéces intitulée *Oreste*, sur tout dans l'endroit, où, en présence du Roi, Pilade se donne pour Oreste afin d'épargner la mort à son ami, & où, de son côté, Oreste déclare que c'est lui qui est le véritable Oreste. Il se peut faire que la beauté & la vivacité des sentimens fissent oublier le peu de justesse & de délicatesse de l'expression.

ATTIUS.

An.M. 3864. *Eusib. in Chron.*

L. Attius, ou *Accius*, car son nom se trouve écrit de ces deux maniéres, étoit fils d'un Affranchi. Il représenta quelques piéces tragiques du vivant de Pacuvius, quoiqu'il fût plus jeune que lui de cinquante ans. On en marque quelques-unes sous l'Edilité de P. Licinius Crassus Mucianus, cet homme célébre, de qui l'on disoit qu'il avoit réuni en sa personne cinq des plus

Aul. Gel. lib. 1. cap. 13.

Orestes: Pylades Orestem se esse diceret, ut pro illo necaretur: Orestes autem, ita ut erat, Orestem se esse perseveraret! Stantes plaudebant in re ficta: quid arbitremur in vera facturos fuisse. *De Amicit. n. 24.*

grands avantages qu'on pût posséder : étant [a] en même tems très riche, très noble, très éloquent, très habile Jurisconsulte, & grand Pontife.

Ce Poéte étoit fort ami de D. Junius Brutus, qui le premier porta les armes Romaines en Espagne jusqu'à l'Océan. Accius composa en son honneur des vers, dont ce Général orna le vestibule du temple qu'il fit bâtir des dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis. *Valer. Max. lib. 8. cap. 14.*

PLAUTE.

PLAUTE (*M. Accius Plautus*) étoit de Saline ville d'Ombrie en Italie (dans la Romagne.) Il se rendit célébre à Rome par ses Comédies dans le même tems que les trois derniers Poétes dont il vient d'être parlé. *A. Gell. lib. 3. cap. 3.*

Aulu-Gelle raporte, d'après Varron, que Plaute s'étant voulu méler du négoce, & aiant perdu tout ce qu'il avoit, fut obligé, pour vivre, de se donner à un Boulanger, chez qui il tournoit une meule de moulin.

Il ne reste de tous les autres Poétes qui avoient paru jusqu'à lui que quelques fragmens. Plaute a été plus heu-

reux. Vingt de ses Comédies presque entiéres ont résisté au tems, & sont parvênues jusqu'à nous. Il y a beaucoup d'apparence que ses piéces se sont mieux conservées que celles des autres, parce qu'étant trouvées plus agréables, elles étoient aussi plus souvent redemandées. On ne les jouoit pas seulement du tems d'Auguste: il *Arnob. lib.* 7. paroit par un passage d'Arnobe, qu'elles étoient encore jouées du tems de Dioclétien, trois cens ans après la naissance de JESUS-CHRIST.

On a porté divers jugemens de Plaute. Il me semble que pour l'élocution il est généralement estimé, sans doute par raport à la pureté, à l'exactitude, à l'énergie, à l'abondance, & même à l'élégance du discours. Varron disoit que si les Muses vouloient parler en latin, elles emprunteroient le langage de Plaute: *licet Varro dicat Musas...Plautino sermone locuturas fuisse, si Latinè loqui vellent.* (*Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.) Un tel éloge n'excepte rien, & ne laisse rien à desirer. Aulu-Gelle n'en parle pas moins avantageusement: *Plautus, homo linguæ atque elegantiæ in verbis Latinæ princeps.* (*A. Gell. lib.* 7. *cap.* 17.)

Horace, bon Juge sans doute en cet-

te matiére, ne paroît pas favorable à Plaute. Je raporterai l'endroit entier.

At nostri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere sales: nimium patienter utrumque, Horat. de Art. poët.
Ne dicam stultè, mirati: si modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido seponere dicto,
Legitimumque sonum digito callemus, & aure.

» Nos ancêtres, dit-il aux Pisons, » ont loué & admiré les vers & les » railleries de Plaute, un peu trop » bonnement, pour ne pas dire sot- » tement; s'il est vrai que vous & » moi sachions distinguer, dans les » railleries, le délicat d'avec le gros- » sier, & que nous ayions l'oreille » assez fine pour bien juger du son & » de la cadence des vers. « Cette critique peut faire d'autant plus de tort à Plaute, qu'il paroît qu'Horace n'étoit pas seul de ce sentiment, & que la Cour d'Auguste ne goûtoit pas plus que lui, ni la versification, ni les plaisanteries de ce Poëte.

La censure d'Horace tombe sur deux articles: sur le nombre & la cadence des vers, *numeros*; & sur les railleries, *sales*. Je croi qu'on ne peut pas se dispenser d'adopter le juge-

ment d'Horace en grande partie. Mais il peut bien être arrivé que ce Poéte, piqué de l'injuste préférence que ceux de son siécle donnoient aux anciens Poétes Latins sur ceux de leur tems, aït un peu outré la critique en quelques occasions, & ici en particulier.

Il est certain que Plaute n'est point exact dans ses vers, qu'il a appellés par cette raison *numeros innumeros* des nombres sans nombre, dans son épitaphe qu'il fit lui-même : il ne s'est point assujetti à suivre une même mesure, & il a mélé tant de sortes de vers, que les plus savans ont de la peine à les reconnoitre. Il est certain encore qu'il a des plaisanteries fades, basses, & souvent outrées : mais il en a aussi de fines & de délicates. C'est [a] pourquoi Cicéron, qui n'étoit pas un mauvais Juge de ce que les Anciens appelloient *Urbanité*, le propose comme un modéle à suivre pour la raillerie.

Ces défauts de Plaute n'empêchent

[a] Duplex omnino est jocandi genus : unum illiberale, petulans, flagi- Plautus noster, & Atticorum antiqua Comœdia, sed etiam Philoso-

donc point qu'il n'ait été un excellent Poéte Comique. Ils sont réparés bien avantageusement par beaucoup de belles qualités qui peuvent non seulement l'égaler à Térence, mais peutêtre même le mettre au dessus de lui. C'est le Jugement qu'en porte Madame Dacier (pour lors Melle le Févre) dans la comparaison qu'elle fait de ces deux Poétes.

Préface de la traduction de trois Comedies de Plaute.

» Térence, dit-elle, a sans doute » beaucoup plus d'art, mais il me » semble que l'autre a plus d'esprit. » Térence fait plus parler qu'agir ; » Plaute fait plus agir que parler ; » & c'est le véritable caractére de la » Comédie, qui est beaucoup plus » dans l'action que dans le discours. » Cette vivacité me paroit donner » encore un grand avantage à Plau- » te : c'est que ses intrigues sont tou- » jours conformes à la qualité des » Acteurs, que ses incidens sont bien » variés, & ont toujours quelque » chose qui surprend agréablement ; » au lieu que le Théatre semble lan- » guir quelquefois dans Térence, à » qui la vivacité de l'action & le nœud » des incidens & des intrigues man- » que manifestement. « C'est le re-

proche que lui fait César dans des vers que je raporterai en parlant de Térence.

Pour donner au Lecteur quelque idée du stile de Plaute, de sa Latinité, & de son langage antique, je copierai ici le commencement du Prologue d'une de ses plus belles piéces, intitulée *Amphitryon*. C'est Mercure qui parle.

Ut vos in vostris voltis mercimoniis
Emundis vendundisque me lætum lucris
Afficere atque adjuvare in rebus omnibus:
Et ut res rationesque vostrorum omnium
Bene expedire voltis peregreque & domi,
Bonoque atque amplo auctare perpetuo lucro,
Quasque incoepistis res, quasque incoeptabitis:
Et uti bonis vos vostrosque omnis nutiis
Me afficere voltis; ea afferam, eaque ut nuntiem,
Quæ maxumè in rem vostram communem fient:
(Nam vos quidem id jam scitis concessum & datum
Mi esse ab diis aliis, nuntiis præsim & lucro:)
Hæc ut me voltis approbare, annitier
Lucrum ut perenne vobis semper suppetat;

Ita huic facietis fabulæ silentium,
Itáque æqui & justi hîc eritis omnes arbitri.

Il faut se souvenir, pour entendre ces vers, que Mercure étoit le dieu des Marchands, & le courier des dieux.

» Par la même raison que vous vou-» lez que je vous sois favorable dans » vos achats & dans vos ventes, que » vous souhaitez de prospérer dans les » affaires que vous avez à la ville & » dans les pays étrangers, & de voir » augmenter chaque jour d'un profit » considérable celles que vous avez » entreprises, ou que vous êtes sur le » point d'entreprendre : par la même » raison que vous voulez que je vous » apporte de bonnes nouvelles, à » vous & à vos familles, & que je » vous apprenne des choses qui soient » pour le bien de votre République : » (car vous savez il y a lontems qu'il » m'est échu en partage d'être le dieu » des nouvelles, & de présider au gain.) » Par la même raison donc que vous » voulez que je vous accorde toutes » ces choses, & que je n'oublie rien » de ce qui peut vous procurer l'a-» vancement de vos affaires : par cet-» te même raison il faut aussi que » vous donniez une favorable atten-

„ tion à cette Piéce, & que vous en
„ jugiez équitablement.

On rencontre de tems en tems dans Plaute de fort belles maximes pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. J'en apporterai un exemple, tiré de la piéce que j'ai déja citée. C'est Alcméne qui parle à son mari Amphitryon, & qui renferme en peu de vers tous les devoirs d'une femme sage & vertueuse.

Act. 2. sc. 2. Non ego illam mihi dotem duco esse, quæ dos dicitur;
Sed pudicitiam, & pudorem, & sedatum cupidinem,
Deûm metum, parentum amorem, & cognatûm concordiam:
Tibi morigera, atque ut munifica sim bonis, prosim probis.

» Pour moi j'estime que la véritable
» dot d'une femme n'est pas l'argent
„ qu'elle apporte en se mariant. C'est
„ l'honneur, c'est la pudicité; c'est
„ de savoir modérer ses desirs, d'a-
„ voir la crainte des dieux, d'aimer
„ ceux de qui l'on a reçu la naissance,
„ & de vivre en bonne intelligence

» d'autre but, que de vous obéir en » toutes choses, de secourir les gens » de bien, & de pouvoir leur être » utile.

Mais pour quelques endroits de cette sorte, combien y en a-t-il de contraires à la pureté des mœurs ! Il est bien fâcheux que ce reproche tombe presque généralement sur les meilleurs Poétes du paganisme. On peut bien appliquer ici ce que dit Quintilien de certaines poésies dangereuses : Qu'il faut les laisser absolument ignorer à la Jeunesse s'il est possible, ou du moins les réserver pour un âge plus mûr, & pour un tems où les mœurs seront en sureté. *Amoveantur, si fieri potest; si minùs, certè ad firmius ætatis robur reserventur.... cùm mores in tuto fuerint.* *Lib. 1. cap. 8.*

TERENCE.

TERENCE naquit à Carthage après la seconde guerre Punique, l'an de Rome 560. Il fut esclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui, à cause de son esprit, non seulement le fit élever avec beaucoup de soin, mais l'affranchit fort jeune. Ce fut ce Sénateur qui donna à ce Poé- AN. M. 3818. *Sueton in vit. Terent.*

te le nom de Térence. Car les affranchis portoient ordinairement le nom du Maître qui les avoit mis en liberté.

Il étoit fort aimé & fort estimé des premiers de Rome. Il vivoit sur tout très familiérement avec Lélius & Scipion l'Africain qui prit & qui ruina Numance : ce dernier étoit moins âgé que lui d'onze ans.

Il nous reste de Térence six Comédies. Quand il vendit aux Ediles la premiére, on voulut qu'il la lût auparavant à Cécile, Poéte Comique comme lui, & qui étoit fort estimé à Rome lorsque Térence commença à y paroitre. Il alla donc chez lui, & le trouva à table. On le fit entrer ; & comme il étoit fort mal vétu, on lui donna près du lit de Cécile un petit siége, où il s'assit, & commença à lire. Mais il n'eut pas plutôt lu quelques vers, que Cécile le pria de souper, & le fit mettre à table près de lui. Après souper, il acheva d'entendre cette lecture, & en fut charmé. Il ne faut pas toujours juger des hommes par les dehors. Un méchant

L'Eunuque, qui est une des six Comédies de Térence, eut un si grand succès, qu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir, ce qui n'étoit peutêtre jamais arrivé à aucune piéce ; & on la paia beaucoup mieux qu'aucune Comédie n'avoit été paiée jusques-là : car Térence en eut huit mille sesterces, c'est-à-dire mille livres.

C'étoit un bruit assez public que Scipion & Lélius l'aidoient à la composition de ses piéces ; & il l'a augmenté lui-même en ne s'en défendant que fort légérement, comme il fait dans le Prologue de ses Adelphes, qui est la derniére de ses Comédies. *Pour ce que disent ses envieux, qu'il est aidé dans son travail par des hommes illustres qui composent avec lui, bien loin d'en être offensé comme ils se l'imaginent, il trouve qu'on ne lui sauroit donner une plus grande louange, puisque c'est une marque qu'il a l'honneur de plaire à des personnes qui vous plaisent, Messieurs, & à tout le peuple Romain ; & qui en paix, en guerre, & en toutes sortes d'affaires, ont rendu à la République en général, & à chacun en particulier, des services très considérables, sans en être pour cela plus fiers ni plus orgueilleux.*

On pourroit croire pourtant qu'il ne s'est si mal défendu, que pour faire sa cour à Lélius & à Scipion, à qui il savoit bien que cela ne déplaisoit pas. Cependant, dit Suétone dans la vie de Térence qui lui est attribuée, ce bruit s'est accru de plus en plus, & est venu jusqu'à notre tems.

Le Poéte Valgius, qui étoit contemporain d'Horace, dit positivement, en parlant des Comédies de Térence:

Hæ quæ vocantur fabulæ, cujus sunt?
Non has, qui jura populis recensens * dabat,
Honore summo affectus fecit fabulas?

» Ces Comédies, de qui sont-elles? » Ne sont-elles pas de cet homme » comblé d'honneur, & qui gouver» noit les peuples avec tant de jus» tice? Ou, qui donnoit la loi aux » peuples avec puissance & auto» rité.

* *Je ne sai pas ce que signifie ici ce mot. Il pourroit bien s'y être glissé quelque faute.*

Soit que Térence voulût faire cesser le reproche qu'on lui faisoit de donner les ouvrages des autres sous son nom, ou qu'il eût dessein d'aller s'instruire à fond des coutumes &

en soit, après avoir fait les six Comédies que nous avons de lui, & n'aiant pas encore trente-cinq ans, il sortit de Rome, & on ne le vit plus depuis.

Quelques-uns disent qu'il mourut sur mer à son retour de Gréce, d'où il remportoit cent huit piéces qu'il avoit traduites de Ménandre. Les autres assurent qu'il mourut en Arcadie dans la ville de Stymphale, sous le Consulat de Cn. Cornelius Dolabella & de M. Fulvius; & qu'il mourut d'une maladie que lui causa la douleur d'avoir perdu les Comédies qu'il avoit traduites, & celles qu'il avoit faites lui-même.

Térence n'eut qu'une fille, qui après sa mort, fut mariée à un Chevalier Romain, & à laquelle il laissa une maison & un jardin de vingt arpens sur la voie Appienne.

Cicéron, dans une piéce de vers qui avoit pour titre *Léimon*, d'un mot Grec qui signifie *Prairie*; avoit ainsi parlé de Térence :

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,

In medio populi sedatis vocibus effers,
Quidquid come loquens, atque omnia dulcia linquens.

C'est-à-dire : *& vous aussi, Térence, dont le stile est si poli & si plein de charmes, vous nous traduisez & nous rendez parfaitement Ménandre, & lui faites parler avec une grace infinie la langue des Romains, en faisant un choix très juste de tout ce qu'elle peut avoir de plus délicat & de plus doux.* Ce témoignage fait honneur à Térence : mais les vers qui l'expriment n'en font pas beaucoup à Cicéron.

Voici les vers de César que j'ai annoncés. Ce grand homme, qui écrivoit avec tant de force & de justesse, & qui avoit fait même une Tragédie Grecque intitulée *Oedipe*, dit en s'adressant à Térence :

Tu quòque, in summis, ô dimidiate Menander,
Poneris, & meritò, puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !

Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse,
Terenti.

»Toi aussi, demi Ménandre, tu es »mis au nombre des plus grands Poé»tes, & avec raison, pour la pu»reté de ton stile. Eh, plût aux dieux »que la douceur de ton langage fût »accompagnée de la force qui con»vient à la Comédie, afin que ton »mérite fût égal à celui des Grecs, »& qu'en cela tu ne fusses pas fort »au dessous des autres ! Mais c'est ce »qui te manque, Térence; & c'est ce »qui fait ma douleur.

Le grand talent de Térence consiste dans un art inimitable de peindre les mœurs & d'imiter la nature avec une simplicité si naïve & si peu étudiée, que chacun se croit capable d'écrire de la même sorte; & en même tems si élégante & si ingénieuse, que personne n'a pu jamais en approcher. Aussi est-ce par ce talent, c'est-à-dire par cet art merveilleux répandu dans toutes les Comédies de Térence, qui charme & enléve sans avertir & sans fraper par rien de brillant, qu'Horace caractérise ce Poéte :

Térence joint à une extrême pureté de langage, & à un ſtile ſimple & naturel, toutes les graces & toute la délicateſſe dont ſa langue étoit ſuſceptible; & parmi tous les Auteurs Latins, il n'y en a point qui ait autant approché que lui de l'Atticiſme, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délié, de plus parfait chez les Grecs. Quintilien, en parlant de Térence, dont il ſe contente de dire que les écrits étoient fort élégans, remarque que le langage Romain ne rendoit que très imparfaitement cette fineſſe de goût & cette grace inimitable, réſervée aux Grecs ſeuls, & qui ne ſe trouvoit même que dans le dialecte Attique. *Vix levem conſequimur umbram, adeo ut mihi ſermo ipſe Romanus non recipere videatur illam ſolis conceſſam Atticis venerem, quando eam ne Græci quidem in alio genere linguæ obtinuerint.* Il eſt fâcheux que la matiére de ces Comédies les rende dangereuſes à la Jeuneſſe. Je m'en ſuis expliqué au long dans le Traité des Etudes.

Terentii ſcripta ſunt in hoc genere elegantiſſima.

LUCILE.

valier Romain, naquit à Sueſſa ville de la Campanie, la 158ᵉ Olympiade, l'an de Rome 605 dans le tems que Pacuve étoit dans ſa force. On dit qu'il porta les armes ſous le ſecond Scipion l'Africain à la guerre de Numance. Il n'avoit alors que quinze ans; & c'eſt ce qui rend ce fait douteux. *Euſeb. in Chron.*

Il eut beaucoup de part à l'amitié de ce fameux Général, & à celle de Lélius. Ils l'aſſocioient aux amuſemens & aux jeux innocens auxquels ils ne dédaignoient pas de ſe rabaiſſer, & où ces grands hommes, dans des momens de loiſir, cherchoient à ſe délaſſer de leurs importantes & ſérieuſes occupations. Simplicité admirable dans des perſonnes de ce rang & de cette gravité! *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.*

Quin, ubi ſe à vulgo & ſcena in ſecreta remorant *Horat. Satyr. 1. lib. 2.*
Virtus Scipiadæ, & mitis ſapientia Lælî,
Nugari cum illo, & diſcincti ludere, donec
Decoqueretur olus, ſoliti.

Lucile paſſe pour l'inventeur de la Satyre, parce que c'eſt lui qui lui a donné ſa derniére forme, telle qu'Horace enſuite, Perſe, & Juvénal l'ont

déja donné l'exemple, comme Horace lui-même le témoigne par ces vers, où il compare Lucile avec Ennius :

Fuerit Lucilius, inquam,
Comis & urbanus; fuerit limatior idem,
Quàm rudis & Græcis intacti carminis auctor.

Mais les [a] Satyres d'Ennius, semblables à celles de Lucile & d'Horace pour le fond, en différoient seulement pour la forme, en ce qu'elles étoient mêlées de plusieurs sortes de vers.

C'est, comme je l'ai déja dit, la nouvelle forme que Lucile donna à la Satyre, qui l'en a fait regarder [b] par Horace & par Quintilien comme l'auteur & l'inventeur; & il avoit mérité ce nom à juste titre.

a Olim carmen, quod ex variis poematibus constabat, SATIRA dicebatur, unde scripserunt Pacuvius & Ennius. *Diomed. Grammat.*

Satira, cibi genus, ex variis rebus conditum. *Festus.*

b Quid cùm est Lucilius ausus
Primus in hunc operis componere carmina morem ? *Sat. 1. lib. 2.*

Satyra quidem tota nostra est, in qua primis insignem laudem adeptus est Lucilius. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

Il [a] y avoit encore une autre eſpéce de *Satyre*, née auſſi de l'ancienne : c'eſt celle que l'on appelle *Varronienne*, ou la Satyre *Ménippée*; parce que Varron, le plus ſavant des Romains, en fut le premier auteur, & qu'il imita dans cet Ouvrage les maniéres de Ménippe Gadarénien, Philoſophe Cynique. Cette Satyre n'étoit pas ſeulement mélée de pluſieurs ſortes de vers. Varron y avoit entremélé de la proſe, & avoit fait un mélange de Grec & de Latin. L'Ouvrage de Pétrone, celui de Sénéque ſur la mort de Claudius, & celui de Boéce de la Conſolation de la Philoſophie, ſont autant de Satyres ſemblables à celles de Varron. Je reviens à mon ſujet.

Lucile compoſa trente Livres de Satyres, où il cenſuroit nommément & d'une maniére très piquante pluſieurs perſonnes qualifiées, comme Horace nous l'apprend, ne reſpectant & ne ménageant que la vertu ſeule, & les hommes vertueux.

Primores populi arripuit, populumque tributim, *Sat. 1. l. 2.*

Scilicet uni æquus virtuti, atque ejus amicis.

Sa plume faisoit trembler les coupables, comme s'il les eût poursuivis l'épée à la main :

Juvenal. Sat. 1.

Ense velut stricto quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor cui frigida mens est
Criminibus, tacitâ sudant præcordia culpa.

Lucile [a] avoit coutume de dire qu'il ne souhaitoit ni des Lecteurs ignorans, ni des Lecteurs trop savans. En effet ces deux sortes de Lecteurs sont quelquefois également redoutables. Les uns ne voient pas assez, & les autres voient trop. Les uns ne connoissent pas ce que l'on présente de bon, on n'a aucune justice à en attendre ; & l'on ne sauroit cacher aux autres ce qu'on a d'imparfait.

Il n'y a pas d'apparence qu'il soit mort à l'âge de 46 ans, comme quelques-uns l'assurent. Horace l'appelle vieillard, lorsqu'il dit que Lucile confioit à ses Livres, comme à de fidéles amis, tous ses secrets, & tout ce qui lui arrivoit dans la vie.

a Caius Lucilius ho- mis legi velle : quòd alteri

Ille velut fidis arcana ſodalibus olim *Sat. 1. lib. 2.*
Credebat libris ; neque, ſi malè geſſerat uſquam,
Decurrens alio, neque ſi bene. Quo fit ut omnis
Votivâ pateat veluti deſcripta tabellâ
Vita ſenis.

Pompée, du côté maternel, étoit petit-fils, ou plutôt petit neveu de Lucile.

De tous ſes Ouvrages, il ne nous reſte que quelques fragmens de ſes Satyres.

Ce Poéte eut une grande réputation de ſon vivant même, & il la conſerva lontems après ſa mort, juſques-là qu'il [a] avoit encore, du tems de Quintilien, des partiſans ſi zélés, qu'ils le préféroient, non ſeulement à tous ceux qui avoient travaillé dans le même genre que lui, mais généralement à tous les Poétes de l'antiquité.

Horace en jugeoit bien autrement. *Sat. 4. lib. 1.* Il nous le repréſente à la vérité comme un Poéte d'un goût fin & délicat pour la raillerie, *facetus*, *emunctæ naris* :

mais dur & forcé dans sa composition ; ne pouvant se donner la peine qu'il faut prendre pour écrire, c'est-à-dire pour écrire bien : car d'écrire beaucoup, c'étoit son grand défaut. Il étoit fort content de lui-même, & croioit avoir fait merveilles, quand il avoit dicté deux cens vers en moins de tems qu'il n'en faloit pour les jetter sur le papier. En un mot, Horace le compare à un fleuve, qui parmi beaucoup de boue roule néanmoins un sable précieux.

Satyr. 10. lib. 1. Le jugement qu'Horace avoit porté de Lucile, excita dans Rome de grandes clameurs. Les partisans de ce dernier, outrés de voir qu'on eût osé parler de la sorte de leur Héros, publiérent qu'Horace n'avoit médit de Lucile que par envie, & pour se mettre par là au dessus de lui. Nous ne devons pas leur savoir mauvais gré de leurs plaintes, quelque injustes qu'elles fussent : car elles nous ont valu une excellente Satyre, dans laquelle Horace, en rendant à Lucile toute la justice qui lui est dûe, confirme & soutient par de solides preuves le jugement qu'il en a porté.

Je suis fâché, pour l'honneur de Quintilien, qu'un Critique aussi sen-

sé que lui, & d'un goût si exact, s'écarte ici du sentiment d'Horace. Il ne peut lui pardonner d'avoir comparé les écrits de Lucile à des eaux bourbeuses, d'où l'on peut pourtant tirer quelque chose de bon. *Je* [a] *trouve*, dit-il, *en lui une érudition merveilleuse, & une très grande liberté, qui rend ses Ouvrages piquans & pleins de sel.* Horace lui accorde ces derniéres qualités, qui n'empéchoient pas qu'il n'y eût dans Lucile beaucoup d'endroits vicieux, qui méritoient d'être retranchés, ou réformés. Pour l'*érudition*, Quintilien heurte ici directement le sentiment de Cicéron. *Ses* [b] *Ouvrages*, dit-il en parlant de Lucile, *sont assez légers : on y trouve beaucoup de plaisanterie, mais peu d'érudition.* Au reste nous ne pouvons pas bien juger aujourd'hui d'un Poéte, dont il ne nous reste presque rien.

§. II.

Second âge de la Poésie Latine.

L'INTERVALLE de tems dont je

a Nam & eruditio in eo mira. & libertas. at-

(Lucilii) leviora, ut urbanitas summa appareat,

parle ici, qui s'est écoulé depuis Jule César jusqu'au milieu de l'Empire de Tibére, & qui renferme environ cent ans, a toujours été regardé, par raport aux Belles-Lettres, comme le siécle d'or, pendant lequel une foule de beaux esprits en tout genre, Poétes, Historiens, Orateurs, ont porté la gloire de Rome au plus haut comble. Jusques-là, la Littérature avoit fait de grands efforts, & l'on peut dire même de grands progrès : mais elle n'étoit point encore parvenue à ce juste degré de maturité qui fait la perfection des Arts. Il y avoit dans les Ecrits du bon sens, du jugement, de la solidité, de la force, mais peu d'art, encore moins d'ornement, nulle délicatesse. Un petit nombre d'heureux génies, réunis dans un espace de tems assez court, tout d'un coup & comme inspirés, ajoutant aux excellentes qualités de leurs prédécesseurs celles qui leur avoient manqué, fixérent en tout genre le bon goût pour toujours, & d'une maniére irrévocable ; de sorte que dès qu'on commença à perdre de vûe ces parfaits modéles, tout commença aussitôt à dégénérer.

ont été exposés, préparoient aux merveilles qui suivirent : & de même que la premiére notion des Belles-Lettres dans Rome, étoit venue de la Gréce, aussi fut-ce en étudiant de plus en plus les Ecrivains Grecs que les Romains parvinrent à la perfection. Les premiers Poétes, Tragiques & Comiques particuliérement, s'étoient contentés de traduire les piéces Grecques.

Tentavit quoque rem, si dignè vertere posset, *Horat. Ep. 1. lib. 2.*
Et placuit sibi.

Ils firent ensuite un pas de plus. Ils osérent voler de leurs aîles, & firent des piéces toutes Romaines.

Nil intentatum nostri liquere poëtæ : *Id. de Art. Poët.*
Nec minimum meruere decus, vestigia
Græca
Ausi deserere, & celebrare domestica facta ;
Vel qui prætextas, vel qui docuere Togatas.

Ce qui n'avoit pas tout-à-fait réussi aux Poétes Dramatiques, réussit parfaitement à Horace dans la Poésie Lyrique.

Rome, animée d'une noble émulation, qui fut le fruit de la lecture des Ouvrages Grecs, & de l'estime qu'on en avoit conçue, se proposa de les

égaler, & même, s'il se pouvoit, de les surpasser : dispute bien louable & bien utile entre des nations, & qui leur fait également honneur !

Ajoutez à ce premier motif le caractére admirable des personnes qui pour lors avoient l'autorité souveraine à Rome, l'estime qu'on y faisoit des gens de Lettres, les marques de distinction dont ils étoient honorés, les solides récompenses qu'on leur accordoit, & le respect général pour ceux qui se distinguoient par un mérite singulier ; respect qui alloit presque jusqu'à les égaler aux premiers & aux plus puissans de la République. On l'a dit dans tous les tems, & l'on ne peut trop le répéter : c'est [a] l'émulation qui anime les esprits. La vûe du mérite des autres, mélée en même tems d'une juste admiration pour leurs excellens ouvrages, & d'un secret dépit de se sentir inférieur à eux, allume une ardeur pour la gloire qui est capable de tout. Et ce sont ces généreux efforts, excités & soutenus par l'espérance du suc-

cès, qui portent les Arts à leur souveraine perfection.

C'est ce qui arriva, sur tout du tems d'Auguste, pour la Poésie, pour l'Histoire, pour l'Eloquence. Mais il ne s'agit ici que de la Poésie. Je raporterai en peu de mots l'histoire des Poétes qui se sont le plus distingués pendant ce beau siécle de Rome. Je croi pouvoir ranger dans leur classe Térence dont je viens de parler, qui les a précédés pour le tems, mais qui ne leur céde point pour le mérite. C'est le premier entre les Poétes Latins, qui semble avoir levé en quelque sorte l'étendart de la perfection, & avoir fait naître aux autres, par son exemple, le desir & l'espérance d'y parvenir.

AFRANIUS ; (*L. Afranius Quintianus.*)

AFRANIUS étoit fort estimé chez les Anciens. Il [a] excelloit dans les Comédies appellées * *Togatæ* & * *Atellanæ.* Horace semble le comparer à Ménandre :

a Togatis excellit Afra... ¹ La ville de Campanie, d'où

Hor. Art. Poët. Dicitur Afranî toga convenisse Menandro.

Il étoit contemporain de Térence ; mais beaucoup plus jeune ; & il ne commença à avoir de la réputation qu'après sa mort. Il le mettoit au dessus de tous les autres Poétes, & ne vouloit pas qu'on entreprît de lui en égaler aucun, de ceux apparemment qui avoient écrit dans le même genre que lui.

Frag. Afran. Terentio non similem dices quempiam.

Quintil. Ib. Il étoit fort estimé pour ses piéces de poésie, & absolument décrié pour ses mœurs.

LUCRECE.

An. M. 3908. LUCRECE (*Titus Lucretius Carus*) naquit selon la Chronique d'Eusébe, la 2e année de la 171e Olympiade, douze ans après Cicéron, sous le Consulat de Luc. Licinius Crassus & de Q. Mutius Scævola, l'an de Rome 658. Il se tua lui-même à l'age de 44 ans. On lui avoit donné un philtre qui le fit tomber en fureur. Cette manie lui laissoit des momens lucides, pendant

rerum natura, où il explique fort au long la Physique d'Epicure dont il sera parlé dans la suite. Il dédia son Poéme à C. Memmius, qui avoit eu les mêmes Maîtres que lui, & qui sans doute étoit dans les mêmes sentimens.

La même Chronique d'Eusébe nous apprend que cet Ouvrage fut corrigé par Cicéron après la mort de l'Auteur. Cicéron ne parle qu'une seule fois de Lucréce, cependant il a eu souvent lieu d'en faire mention; & cet endroit d'ailleurs assez obscur, est lu différemment. *Lucretii poëmata, ut scribis, lita sunt* (d'autres lisent *non ita sunt*) *multis luminibus ingenii, multa tamen artis.*

Cic. ad Q. fratr. Epist. 11. lib. 2.

Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poéte la Providence, & ne parla de la Divinité avec plus d'insolence & d'audace. Il entre en matiére par ce début, en faisant l'éloge d'Epicure. » Pendant, dit-il, que le gen» re humain gémissoit, asservi hon» teusement sous le dur joug d'une re» ligion impérieuse, qui se disoit des» cendue du ciel, & qui faisoit trem» bler toute la terre : un mortel, né

„ air hardi & intrépide, lever contre
„ elle l'étendart de la guerre, sans
„ que ni l'autorité des dieux, ni la
„ crainte des foudres, ni le ciel avec
„ le bruit effraiant de ses tonnerres
„ fussent capables de l'arréter. Tous
„ ces objets, au contraire, ne servi-
„ rent qu'à animer son courage, & à
„ le fortifier dans le dessein qu'il avoit
„ de forcer les barriéres de la nature,
„ & de pénétrer dans ses mystéres les
„ plus secrets.

Humana ante oculos foedè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione;
Qui caput à coeli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans:
Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà.
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit coelum: sed eo magis acrem
Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.

Lucréce, dans tout son Ouvrage, établit pour principe que les dieux ne se soucient & ne se mêlent de rien; & il prend à tâche d'expliquer les effets

de la nature, la formation & la conservation du Monde, par le seul mouvement des Atomes, & de réfuter ceux qui reconnoissent pour premiére cause la puissance & la sagesse d'une Divinité. On connoitra plus à fond ses sentimens, lorsque j'exposerai ceux d'Epicure son Maître.

Ce Poéte a beaucoup de noblesse, de force, & de génie : mais ses vers sont si fort éloignés de la douceur & de l'harmonie de ceux de Virgile, qu'on croiroit qu'il auroit vécu des siécles avant lui.

CATULLE.

CATULLE (*Caius* ou *Quintus Valerius Catullus*) naquit à Vérone l'an de Rome 666. La délicatesse de ses vers lui acquit l'amitié & l'estime des Savans & des beaux esprits, qui étoient pour lors à Rome en grand nombre. AN. M. 3916.

Il écrivit contre César deux Epigrammes satyriques, dans [a] l'une desquelles il le traite avec une hauteur & un air méprisant, que Quintilien a raison de traiter d'extravagance.

a Negat se magni facere l *sit* : Insania. *Quintil. lib.*

Nil nimiùm, Cæsar, studeo tibi velle placere;
Nec scire utrum sis ater an albus homo.

Ces vers, quelque injurieux qu'ils fussent, ne servirent qu'à faire éclater la modération de la personne offensée. César ne dissimula pas son mécontentement, mais il se contenta d'obliger le Poéte à lui faire satisfaction, & il l'invita à souper pour le soir même.

Une simplicité élégante, des graces naturelles, sont le caractére de Catulle. Heureux, s'il n'avoit point deshonoré souvent cette aimable naïveté par une impudence Cynique !

LABERIUS: (*Decimus.*)

An.M. 3952. LABERIUS, Chevalier Romain, réussit admirablement à faire des Mimes, qui étoient des petites piéces Comiques. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le Théatre, ne se dégradoit point: mais il ne pouvoit les représenter lui-même sans se deshonorer. Malgré cette opinion établie de longue main, Jule César pressa vivement Labérius de monter sur le Théatre pour y jouer une de ses piéces, & lui donna pour cet effet une somme considérable. Le Poéte

Poëte s'en défendit lontems, mais enfin il falut céder. Les [a] priéres d'un Prince, en de pareilles occasions, sont des ordres. Dans le Prologue de cette piéce, Labérius exhale sa douleur d'une maniére fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante. C'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité. Je l'ai inséré tout entier avec la traduction dans le premier Tome du Traité des Etudes de la seconde Edition. Macrobe nous l'a conservé avec quelques autres fragmens de la même piéce.

Il nous apprend aussi que ce Chevalier Romain, outré de dépit d'avoir vû ainsi sa vieillesse deshonorée, pour s'en venger en la maniére seule dont il le pouvoit, fit malignement couler dans la piéce dont nous venons de parler quelques traits piquans contre César. Un Valet maltraité par son Maître, s'écrioit : *Romains, à mon secours, nous perdons la liberté.*

Porro, Quirites! Libertatem perdimus.

Et peu après il ajoutoit : *Il faut nécess-*

a Potestas, non solùm si invitet, sed & , si supplicet, cogit. *Macrob.* Quod est potentissimum imperandi genus, rogabat qui jubere poterat. *Auson.*

sairement que celui qui se fait craindre de beaucoup de personnes, en craigne aussi lui-même beaucoup.

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

Tout le peuple, à ces traits, reconnut César, & jetta les yeux sur lui. Quand la piéce fut finie, César, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaisance pour lui, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de noblesse. Labérius alla ensuite pour prendre sa place parmi les Chevaliers, qui se serrérent de telle sorte, qu'il n'en trouva point.

SYRUS.

P. SYRUS étoit Syrien de nation, d'où lui est venu son surnom de Syrus. D'esclave qu'il étoit a Rome, où on l'avoit amené encore enfant, il devint affranchi très jeune, & fut instruit avec beaucoup de distinction. Il excella dans la poésie *Mimique*, où il devint le rival de Labérius, & qu'il surpassa même au jugement de Jule César. Mais on croit que cette préfé-

tence qu'il lui donna ne fut que pour mortifier Labérius, qui avoit jetté dans sa piéce quelques traits malins contre lui.

Nous avons un Ouvrage de Syrus, qui renferme des Sentences en vers Iambes libres, rangées selon l'ordre alphabétique. Sénéque le pere raporte le sentiment de Cassius Sévérus, qui mettoit ces Sentences au dessus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poétes Comiques & Tragiques. C'est beaucoup dire. Sénéque le fils les regardoit aussi comme un excellent modéle.

On a donné depuis peu au Public une traduction de ces Sentences, & d'un Poéme de Cornélius Sévérus intitulé l'*Etna*; qui n'avoient jamais paru dans notre langue. On doit savoir gré aux Auteurs qui cherchent ainsi à l'enrichir d'Ouvrages anciens qui lui sont inconnus, & nouveaux pour elle. Ce Traducteur * observe que *la Bruyere* a répandu dans ses caractéres presque toutes les Sentences de P. Syrus; & il en raporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci.

* *M. Accarias de Serionne Avocat au Conseil.*

Fortuna usu dat multa, mancipio nihil.

„ La fortune ne donne rien : elle ne „ fait que préter pour un tems. De- „ main elle redemande à ses favoris, „ ce qu'elle semble leur donner pour „ toujours.

Mortem timere crudelius est, quàm mori.

„ La mort n'arrive qu'une fois, & „ se fait sentir à tous les momens de „ la vie. Il est plus dur de l'appréhen- „ der, que de la souffrir.

Est vita misero longa, felici brevis.

„ La vie est courte pour ceux qui „ sont dans les joies du monde : elle ne „ paroit longue qu'à ceux qui languis- „ sent dans l'affliction.

POLLION.

POLLION, (*C. Asinius Pollio*) homme Consulaire, & célébre Orateur, avoit aussi composé des Tragédies Latines, fort estimées de son tems. Horace en parle plus d'une fois.

Od. 1. *lib.* 2. Paulum severæ Musa Tragœdiæ
Desit theatris.

Satyr. 10. *lib.* 2. Pollio regum

Pollio & ipse facit nova carmina. *Eclog. 3.*

Il[a] est le premier qui ouvrit à Rome une Bibliothéque à l'usage du Public.

Auguste le pressant de se joindre à lui contre Antoine, il lui représenta que les services qu'il avoit rendus à Antoine, & ceux qu'il en avoit reçus, ne lui permettoient pas de prendre parti contre lui : qu'ainsi il avoit résolu de demeurer neutre, comptant bien qu'il deviendroit la proie du Vainqueur.

Le même Prince, aiant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers Fescennins : *Je[b] me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme qui peut nous proscrire.*

VIRGILE.

VIRGILE (*Publius Virgilius Maro*) naquit dans un village, nommé Andès, près de Mantoue, de parens fort obscurs, sous le Consulat de Cn. Pom- AN.M. 3934. AN.U.C. 684. *Vit. Virgil. incert. Auct.*

a Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus, Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit. *Plin. lib. 35. cap. 1.*

b At ego taceo. Non est enim facile in eum scribere, qui potest proscribere.

peius Magnus, & de M. Licinius Crassus.

Il passa les premiéres années de sa vie à Crémone. A l'âge de dix-sept ans il prit la robe virile. Ce jour fut celui où mourut le Poéte Lucréce.

Aprés avoir fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les Lettres Latines & les Lettres Grecques avec une extrême application; & ensuite les Mathématiques & la Médecine.

On attribue à la jeunesse de Virgile plusieurs petites piéces, qui ne paroissent pas dignes de lui.

An. M 3963. An. J. C. 713. Aiant été chassé de sa maison, & d'un petit champ qui étoit sa possession unique, par la distribution qu'on fit aux soldats vétérans d'Auguste des terres du Mantouan & du Crémonois, il vint alors pour la premiére fois à Rome, & par le crédit de Mécéne & de Pollion, tous deux protecteurs des gens de Lettres, il recouvra son champ, & fut remis en possession de son patrimoine.

C'est ce qui donna lieu à sa premiére Eglogue, & ce qui commença à le faire connoitre d'Auguste, dont il avoit inséré un bel éloge dans cette

Eglogue, précieux monument de sa reconnoissance. Ainsi, par l'événement, sa disgrace devint la source de sa fortune. Il finit ses Bucoliques au bout de trois ans : ouvrage d'une extrême délicatesse, & qui fit entrevoir dès lors ce qu'on pouvoit attendre d'une plume qui savoit si bien allier les graces naturelles avec la correction. Horace en peint le caractére en deux mots :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.

On[a] sait qu'en bonne latinité le mot *facetus* ne s'applique pas seulement à la raillerie, à la plaisanterie ; mais qu'il se dit de tout discours, de tout Ouvrage d'esprit, où régne un caractére de finesse, de délicatesse, & d'élégance.

Mécéne, qui avoit beaucoup de goût pour la poésie, & qui avoit senti tout le mérite de Virgile par l'essai qu'il venoit d'en donner, ne le laissa pas en repos, & l'engagea à entreprendre un nouvel Ouvrage plus considérable que le premier. C'est faire un bel usage de son crédit, & rendre un grand service

a *Facetum* non tan- | dam elegantiæ appella-

au Public, que d'animer ainsi les gens de Lettres, qui souvent, faute d'un tel secours, demeurent dans l'inaction, & laissent inutiles de grands talens. Ce fut donc par le conseil de Mécéne que Virgile commença les Géorgiques, & il y travailla pendant sept ans entiers. Il paroit que pour se mettre en état d'y donner toute son application, & pour être moins distrait, il se retira à Naples. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance à la fin du 4e livre des Géorgiques. Il y marque aussi la datte du tems où il les acheva, qui étoit l'année 724 de Rome, où Auguste, au retour d'Egypte, s'étant approché de l'Euphrate, jetta la terreur de ses armes dans le pays par le bruit des victoires qu'il venoit de remporter, & obligea Tiridate & Phraate, qui se disputoient l'un à l'autre l'Empire des Parthes, de consentir à une sorte d'accommodement.

An. M. 3967. An. U. C. 717.

Dio Cass. lib. 51.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus: Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes.
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, ſtudiis florentem ignobilis otî.

Il s'en faloit bien que le repos dont il jouiſſoit alors à Naples, fût un loiſir *ignoble* & obſcur, comme il lui plait ici de l'appeller. L'Ouvrage des Géorgiques, qui en fut le fruit, eſt le plus achevé pour la diction de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & même de tout ce qui a jamais été compoſé de poéſies latines. C'eſt qu'il avoit eu tout le tems de le polir, & d'y mettre la derniére main.

Il retouchoit ſes Ouvrages avec un ſoin & une exactitude qu'on a peine à concevoir. Quand le premier feu de la compoſition, où tout plait, étoit paſſé, il revoioit ſes productions : non plus avec la complaiſance d'un auteur & d'un pere, mais avec la ſévérité inexorable d'un Cenſeur, & preſque d'un ennemi. Il dictoit la matinée pluſieurs vers ; & revenant de ſang froid à l'examen, il s'occupoit le reſte du jour à les corriger, & les réduiſoit à un très petit nombre.

Il avoit coutume de ſe comparer à l'ourſe, qui de groſſiers & diſformes

vient à bout de les rendre ſupportables qu'à force de les lécher. C'eſt ainſi que ſe font les excellens Ouvrages. Ce fut par cette correction que Virgile donna chez les Latins le ton de la bonne Poéſie, & qu'il montra l'exemple d'une verſification exacte, douce, harmonieuſe. Que l'on compare avec ſes vers non ſeulement ceux de Cicéron, mais ceux de Lucréce & de Catulle, ces derniers paroitront raboteux, mal polis, rudes, antiques; & l'on ſeroit tenté, comme je l'ai déja dit, de croire ces vers plus anciens de quelques ſiécles que ceux de Virgile.

On dit qu'Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, ne crut pas pouvoir mieux ſe délaſſer de ſes fatigues qu'en entendant la lecture de cet admirable Poéme, à laquelle il donna quatre jours conſécutifs. Virgile, chaque jour, lui en liſoit un Livre. Il avoit un talent merveilleux de faire ſentir la beauté de ſes vers par une prononciation douce, articulée, harmonieuſe. Dès qu'il paroiſſoit un peu fatigué, Mécéne prenoit ſa place, & le

& frivoles divertiſſemens, qui font preſque toute l'occupation des hommes! Mais combien eſt admirable la bonté de ce Maître du monde, qui ſe familiariſe ainſi avec un homme de Lettres, qui le traite preſque d'égal, qui ménage ſa voix & ſes forces, & qui regarde ſa ſanté comme un bien public!

Je ne ſai pourtant ſi c'étoit la ménager, que de donner à Virgile des marques ſi touchantes d'eſtime & d'amitié. Car un Auteur, après de tels traitemens, ne ſe ménage plus lui-même, & ſe conſume tôt ou tard par un travail opiniâtre.

Virgile commença auſſitôt ſon Enéide. Il y mit onze ou douze ans. Auguſte, occupé à la guerre contre les Cantabres, le preſſa vivement, par pluſieurs lettres qu'il lui écrivit, de lui envoier quelque partie de ſon Enéide. Virgile s'en défendit toujours. Il lui [a] repréſenta que, ſi ſon Enée lui avoit paru digne de cet honneur, il le lui auroit volontiers envoié : mais qu'il trouvoit ſon Ouvrage bien plus difficile qu'il n'avoit cru, & qu'il com-

mençoit à craindre que ce n'eût été pour lui une témérité & une sorte de folie, d'avoir osé l'entreprendre.

An.M. 3962. An.U.C.732. Quand Auguste fut de retour, Virgile ne put pas se défendre davantage de satisfaire la juste impatience de l'Empereur. Il lui fit donc la lecture des 2e 4e 6e livres de l'Enéide, en présence d'Octavie sa sœur. Elle avoit perdu peu de tems auparavant M. Claudius Marcellus son fils, Prince d'un mérite infini, & qu'Auguste destinoit pour lui succéder à l'Empire. Virgile avoit placé l'éloge du jeune Marcellus dans le 6e livre de l'Enéide avec tant d'adresse, & tourné d'une maniére si admirable, qu'il n'y a point de Lecteur qui puisse le lire sans en être vivement touché. Quand il fut venu à cet endroit, la récitation de ces vers, qui sont au nombre de vingt-six, fit fondre en larmes l'Empereur & Octavie. On dit même qu'Octavie s'évanouit à ces paroles : *Tu Marcellus eris.* Elle fit compter au Poéte dix grands sesterces (*dena sestercia*) pour chaque vers, ce qui montoit à la somme de trente deux mille cinq cens livres.

Virgile, après avoir achevé l'Enéide, avoit destiné une retraite de trois ans

pour la revoir & la polir. Il partit dans ce dessein pour la Gréce. Aiant rencontré à Athénes Auguste qui revenoit de l'Orient, il changea d'avis, & prit le parti de le suivre à Rome. Il fut attaqué d'une maladie en chemin, & s'arréta à Brunduse. Sentant croitre son mal, il demanda avec instance ses manuscrits, afin de jetter au feu l'Enéide. Et parce qu'on n'eut point la complaisance de les lui apporter, il ordonna par son testament qu'on la brulât comme un Ouvrage imparfait. Tucca & Varius qui étoient présens, lui représentérent qu'Auguste ne le permettroit pas. Sur leur représentation, Virgile leur légua ses Ecrits, à condition qu'ils n'y ajouteroient rien, & qu'ils laisseroient à demi-faits les vers qu'ils trouveroient en cet état.

Virgile mourut à Brunduse, l'année de Rome 735, âgé de cinquante deux ans. Ses os furent transportés à Naples, & ensevelis à deux milles de la ville, avec cette inscription que lui même avoit faite, & qui renferme en deux vers le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses Ouvrages. AN.M.3986.

Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

Il faut que le Poéme Epique soit un Ouvrage d'une extrême difficulté, puisque pendant plusieurs siécles, tant chez les Grecs que chez les Romains, à peine s'est-il trouvé deux génies assez sublimes pour en soutenir toute la force & toute la dignité. Et depuis eux, a-t-on, dans quelque langue que ce soit, des Poémes Epiques qu'on puisse justement comparer à ceux d'Homére & de Virgile.

J'ai marqué en parlant du premier, comment Virgile avoit formé le dessein & le plan de l'Enéide sur l'Iliade & l'Odyssée d'Homére, ce qui donne un grand avantage à l'original sur son imitateur. Cependant les siécles passés n'ont point encore décidé auquel des deux on doit donner la préférence. En attendant que ce procès soit jugé, & apparemment il ne le sera jamais, on peut s'en tenir au sentiment de Quintilien, que j'ai déja raporté. Il [a] y a, dit-il, dans Homére plus de génie & de naturel, dans Virgile plus d'art &

de travail. Le premier l'emporte incontestablement par le grand & le sublime: l'autre compense peutêtre ce qui lui manque de ce côté-là, par une exactitude qui se soutient par tout également. On doit aussi mettre en ligne de compte, que Virgile n'a pu mettre la derniére main à son Ouvrage, qui sans doute auroit été encore beaucoup plus parfait qu'il n'est, quoique, tel qu'il est, il soit infiniment estimable.

On peut mettre, à coup sûr, parmi les *folies* de Caligula le mépris & la haine qu'il fit paroitre pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothéques les écrits & le portrait. Il eut l'extravagance de dire que c'étoit un homme sans esprit & sans savoir: *nullius ingenii, minimaque doctrinæ.* L'Empereur Alexandre Sévére en jugea bien autrement. Il l'appelloit le Platon des Poétes, & il en mit le portrait, avec celui de Cicéron, dans la chapelle où il avoit donné place à Achille & aux grands hommes. Il est beau, pour l'honneur des Lettres, de voir placés de la main d'un Empereur sur une même ligne, les Poétes, les Orateurs, les Conquérans.

Sueton. in Calig. cap. 34.

Lamprid. in Alex. Sev.

trait de celle de Virgile, qui, ce me semble, lui fait autant, ou même plus d'honneur, que son talent pour la Poésie.

HORACE.

An. M.3940. HORACE (*Quintus Horatius Flaccus*) étoit de Venuse, &, comme il le dit lui-même, fils d'un Affranchi. Il naquit l'an de Rome 688.

Horat. Satyr. 6. lib. 1. Son pere, quoique simple affranchi, & d'une fortune très médiocre, prit un soin particulier de son éducation. Des Officiers riches & accommodés se contentoient d'envoier leurs enfans chez un Maître qui apprenoit à lire, à écrire, & à compter. Le pere d'Horace, qui reconnut en son fils un fonds d'esprit capable des plus grandes choses, eut le courage de le mener lui-même à Rome, pour lui donner une éducation telle que les Chevaliers & les Sénateurs la donnoient à leurs enfans. A voir la maniére dont le jeune Horace étoit vétu, & les esclaves qui le suivoient, on l'eût pris, dit-il lui-même, pour un riche héritier d'une longue suite d'aieux opulens; & cependant son pere n'avoit pour tout bien qu'u-

te point : mais qui oseroit le condanner ? Il ne craignit point de se ruiner ni lui ni son fils en emploiant tout son revenu à le faire bien instruire, comptant qu'une bonne éducation étoit le meilleur patrimoine qu'il pût lui laisser. Il fit plus, & prenant la peine de le garder lui-même, il lui servit de Gouverneur, & l'accompagnoit chez tous ses Maîtres.

Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum Doctores aderat.

On est charmé de voir le respect & la vive reconnoissance qu'Horace fit paroitre pendant toute sa vie pour un tel pere. » Par ses soins, dit-il, il m'a » conservé la pureté, qui est le premier » fondement de la vertu ; & il m'a ga» ranti, non seulement de toute action » deshonnête, mais encore de tout re» proche & de tout soupçon. « Que les jeunes gens pesent bien ces paroles, & qu'ils se souviennent que c'est un payen qui pense & parle de la sorte.

Quid multa ? Pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verùm opprobrio quoque turpi.

tres & ſans érudition, n'étoit pas moins utile à ſon fils que les Maîtres les plus habiles qu'il pouvoit entendre. Il le formoit en particulier, l'inſtruiſoit familiérement, & s'appliquoit à lui inſpirer de l'horreur pour les vices, en les lui rendant ſenſibles par des exemples. S'il vouloit le détourner de quelque mauvaiſe action : Pourrois-tu, lui diſoit-il, douter ſi l'action dont je veux t'éloigner eſt contraire à la vertu & à tes véritables intérêts, pendant qu'un tel qui l'a faite, s'eſt abſolument décrié ? que cet autre, par ſes débauches, a ruiné ſon bien & ſa ſanté : (& c'étoit ici que venoit le coup de ſatyre.) S'il vouloit au contraire le porter à faire quelque bonne action, il lui citoit quelqu'un qui l'avoit faite avec ſuccès ; & il choiſiſſoit toujours les principaux d'entre les Sénateurs, & les plus gens de bien.

Sat. 4. lib. 1.

Cette maniére d'inſtruire les jeunes gens a ſon utilité, pourvû qu'elle ne dégénére point en médiſance & en ſatyre. Les [a] exemples font bien plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que tous les

aussi de cette sorte que Déméa instruit *Act. 3. sc. 3.*
son fils dans les Adelphes de Térence.

Nihil prætermitto, consuefacio. Denique
Inspicere tanquam in speculum in vitas omnium
Jubeo, atque ex aliis sumere exemplum sibi.
Hoc facito, & hoc fugito &c.

» Je n'oublie rien, je l'accoutume peu
» à peu à la vertu. Enfin je l'oblige à
» regarder, comme dans un miroir,
» dans la vie des autres, & à appren-
» dre par leur exemple à faire le
» bien, & à fuir le mal.

Si l'on en croit Horace, c'est à ces instructions paternelles, reçues avec attention & docilité, qu'il étoit redevable de se voir exemt des grands défauts.

Ex hoc ego sanus ab illis
Perniciem quæcumque ferunt, mediocribus & queis
Ignoscas, vitiis teneor.

Mais c'est aussi à ces mêmes leçons qu'il attribue, soit par plaisanterie, ou autrement, le goût satyrique qui lui resta toute sa vie.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer son *Satyr. 4.*

en parle avec une reconnoissance qu'on ne peut assez estimer. » Jamais » je n'aurai honte d'un si bon pere, » tant que je saurai penser. Ja- » mais je ne suivrai l'exemple de la » plupart des gens, qui, pour excuser » la bassesse de leur naissance, ont soin » d'observer que, s'ils n'ont pas eu des » peres illustres, cela ne vient point de » leur choix. Je parle & pense bien au- » trement. Car si la Nature nous per- » mettoit de recommencer notre vie » depuis un certain nombre d'années, » & qu'elle nous donnât la liberté de » choisir les peres de qui nous vou- » drions naître, je laisserois chacun » choisir au gré de sa vanité : mais pour » moi, content de ceux que j'ai, je n'en » irois point prendre au milieu des » faisceaux, ni sur les siéges Curules.

Nil me pœniteat sanum patris hujus ; eoque
Non, ut magna dolo factum negat esse suo
pars,
Quòd non ingenuos habeat clarosque paren-
tes,

Atque alios legere ; ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque : meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nollem mihi sumere.

Il faut avouer qu'il y a bien de la bassesse d'esprit à rougir de celle de sa naissance. On a remarqué sans doute que la plupart des illustres Ecrivains que j'ai cités jusqu'ici, étoient d'une condition obscure, & que beaucoup même avoient été esclaves. Est-il jamais tombé dans l'esprit d'aucun homme sensé d'en faire pour cela moins de cas ? La noblesse, les richesses, les grandes places, peuvent-elles entrer en comparaison avec les talens de l'esprit, & sont-elles toujours une preuve du mérite.

Quand Horace fut arrivé à l'âge d'environ dix-neuf ans, son pere l'envoia étudier à Athénes : car il ne le laissa aller, & ne le voulut perdre de vûe, que quand il fut en âge de se conduire lui-même, & de se préserver de la corruption qui régnoit alors. Il avoit été instruit à Rome dans l'étude des AN. M. 3952.

d'Homére. Il passa à des connoissances plus élevées dans la Gréce, & s'attacha à l'étude de la Philosophie. Il paroit que cette étude lui plaisoit beaucoup, & il regretta fort de quitter plutôt qu'il n'auroit souhaité un séjour si agréable. Brutus passant par Athénes pour aller en Macédoine, emmena avec lui plusieurs jeunes gens, au nombre desquels étoit Horace. Il le fit Tribun des soldats. Horace avoit demeuré à Athénes quatre ou cinq ans.

Epist.2.lib.2. Romæ nutriri mihi contigit, atque doceri
Iratus Graiis quantum nocuisset Achilles.
Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.
Dura sed emovere loco me tempora grato,
Civilisque rudem belli tulit æstus in arma,
Cæsaris Augusti non responsura lacertis.

Un an après se donna la bataille de Philippes, où notre jeune Poéte, qui n'étoit pas né pour les armes, ne fit pas preuve aussi de bravoure, aiant pris la fuite, & abandonné son bouclier, comme il l'avoue lui-même.

Horace, à son retour, ne fut pas lontems sans être connu de Mécéne. Ce fut le bon Virgile, car c'est ainsi qu'il l'appelle, *Optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varius ensuite vint à l'appui, & le seconda. Horace fut mandé. Quand il parut devant Mécéne, le respect pour un Seigneur si puissant, & la timidité qui lui étoit naturelle, lui liérent si bien la langue, qu'il ne parla que fort peu, & à paroles entrecoupées. Mécéne lui répondit en peu de mots, comme c'est la coutume des Grands, après quoi Horace se retira. Neuf mois se passérent, sans qu'il entendît parler de rien, & sans que de son côté il se donnât aucun mouvement. On auroit pu croire que Mécéne, peu content de ce premier abord, qui n'avoit pas, ce semble, montré un homme fort spirituel, ne songeoit plus à Horace. Quand cet espace fut écoulé, il le rappella, & le mit au nombre de ses amis : ce sont les termes d'Horace; & depuis ce tems-là il fut admis à une intime familiarité.

Virgilius, post hunc Varius dixere quid essem.
Ut veni coram, singultim pauca locutus,
(Infans namque pudor prohibebat plura profari)
Non ego me &c.
Sed quod eram, narro. Respondes, ut tuus est mos,
Pauca. Abeo : & revocas nono pôst mense, jubesque
Esse in amicorum numero.

Nos maniéres ne souffriroiènt pas qu'un homme de Lettres, à peine connu encore, se dît ami d'un aussi grand Seigneur qu'étoit Mécéne. Il y avoit chez ces Anciens plus de simplicité, mais en même tems plus de noblesse & de grandeur. La langue Latine, qui étoit née dans le sein de la liberté, n'avoit rien de servile, & n'admettoit aucun de ces complimens dont la nôtre est pleine. *Jubes esse in amicorum numero.*

Mais ce que j'admire ici, c'est le généreux procédé de Virgile. Il connoissoit le mérite du jeune Poéte. Il lui voioit un génie propre à réussir à la Cour, comme l'événement le fit bien voir.

voir. Il pouvoit craindre de se donner en sa personne un rival dangereux, qui partageant d'abord avec lui la faveur de leur commun Protecteur, pourroit bien ensuite le supplanter entiérement. Virgile n'eut aucune de ces pensées, qui ne conviennent qu'à une ame basse, & qu'il auroit cru avec raison injurieuses à son ami, & encore plus à Mécéne. Car il n'en étoit pas de la maison de ce Favori, comme de celles de la plupart des Grands Seigneurs & des Ministres: où chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, où le mérite des autres fait ombrage, où tout se conduit par cabale & par de sourdes menées, où la bonne foi & l'honneur sont peu connues, & où souvent les plus noirs desseins sont cachés sous les dehors de l'amitié la plus affectueuse. » Ce n'est pas ainsi, disoit Horace à un homme qui lui promettoit, pour peu qu'il voulût lui donner d'accès auprès de Mécéne, qu'il le mettroit en état de supplanter bientôt tous les autres: » ce n'est pas ainsi que l'on vit » chez Mécéne. Il n'y a jamais eu de » maison plus intégre que la sienne, » ni plus éloignée de toute cabale & » de toute intrigue. Là un plus ri-

» che ou un plus ſavant ne fait ni tort
» ni ombrage aux autres. Chacun a
» ſa place, & en eſt content.

Satyr. 9. lib. 1.

Non iſto vivimus illic,
Quod tu rere, modo. Domus hac nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut eſt quia doctior. Eſt locus uni
Cuique ſuus.

Mécéne, dès les commencemens, rendit d'utiles ſervices à Horace auprès du Prince, contre lequel il avoit porté les armes dans l'armée de Brutus. Il obtint ſon pardon, & lui fit reſtituer ſes revenus qui avoient été confiſqués. Depuis ce tems-là Horace commença à entrer dans la familiarité de Mécéne, & à être admis dans ſa confidence & dans ſes plaiſirs. Il l'accompagna dans le voiage qu'il fit à Brunduſe, comme il paroit par la ſatyre V du premier Livre.

La réputation & le crédit d'Horace augmentoient tous les jours par les piéces de poéſie qu'il publioit tant ſur les

Le Poéte Quintilius Varus, parent de Virgile, étant mort, Horace tâche de consoler son ami par l'Ode XXIV du Livre I.

Ergo Quinctilium perpetuus sopor
Urget ? cui pudor, & justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem ?
Multis ille quidem flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm tibi, Virgili.
Tu frustra pius, heu, non ita creditum
Poscis Quinctilium deos.

Quand Virgile lui-même partit pour la Gréce, dans le dessein d'emploier le repos qu'il y alloit chercher pour revoir son Enéide, & y mettre la derniére main, Horace composa à l'occasion de ce voiage une Ode pleine de vœux, qui malheureusement ne furent pas exaucés. C'est la IIIe du 1er Livre.

Sic te, diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera;
Ventorumque regat pater,
Obstrictis aliis, præter Iapyga;
Navis, quæ tibi creditum

Reddas incolumem, precor,
Et ſerves animæ dimidium meæ.

On peut juger de la tendre amitié de Mécéne pour Horace par ce peu de mots qu'il écrivit à Auguſte dans ſon teſtament: *Je vous conjure de vous ſouvenir d'Horace comme de moi-même.* Auguſte lui offrit la charge de Sécretaire du Cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécéne de cette maniére: *Juſques ici je n'ai eu beſoin de perſonne pour écrire mes Lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je ſouhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il paſſera de votre table * à la mienne, & il m'aidera à faire mes Lettres.* Horace, qui aimoit fort ſa liberté, ne crut pas devoir accepter une offre ſi honorable, mais qui l'auroit fort géné, & s'excuſa ſur ſes infirmités vraies ou ſuppoſées. Le Prince ne fut nullement choqué du refus qu'Horace fit de cette charge, & n'en fut pas moins de ſes amis.

* *Le texte porte :* Veniet igitur ab iſta paraſitica *le ſur ce qu'Horace n'étoit point de la maiſon de Mécé-*

Quelque tems après il lui écrivit en ces termes: *Usez en*[a] *à mon égard avec liberté, comme si vous étiez mon commensal; cette qualité vous en donne le droit. Vous savez bien que je voulois que vous vécussiez avec moi de cette manière, si votre santé l'eût permis.*

Combien de réflexions ce récit nous fourniroit sur la bonté d'Auguste, sur la franchise d'Horace, sur la douceur du commerce qui régnoit alors dans la société, sur la différence des mœurs anciennes avec les nôtres! Un Sécretaire du Cabinet à table avec un Empereur! Un Poéte qui refuse cet honneur, sans que l'Empereur s'en trouve offensé!

Horace ne se plaisoit qu'à ses maisons de campagne, soit dans le pays de *Sabine*, soit à Tivoli; où libre de soins & d'inquiétudes, il goûtoit dans une agréable retraite toute la douceur du repos, unique objet de ses vœux.

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit

a Sume tibi aliquid juris apud me, tanquam si convictor mihi fueris. Rectè enim & non temerè feceris, quoniam id usûs mihi tecum esse volui, si per valetudinem tuam fieri posset. *Sueton. in vit. Virg.*

Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis,
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

La Cour, qui plait tant aux ambitieux, n'étoit pour lui qu'un exil & une prison. Il ne comptoit vivre & respirer, que quand il retournoit à sa chere campagne, où il se trouvoit plus heureux que tous les Rois de la terre.

Vivo & regno, simul ista reliqui,
Quæ vos ad cœlum effertis clamore secundo.

An.M. 3997. Av. J.C. 7. Il mourut sous le Consulat de C. Marcius Censorinus & de C. Asinius Gallus, âgé de cinquante-sept ans, après avoir nommé Auguste son héritier devant des témoins, la violence de son mal ne lui aiant pas donné le tems de signer son testament. Il fut enterré à l'extrémité des Esquilies, joignant le tombeau de Mécéne, qui étoit mort la même année peu de tems avant lui. Il avoit toujours souhaité de ne lui pas survivre, & sembloit même s'y être engagé par un serment.

Ah te meæ si partem animæ rapit

Ducet ruinam. Non ego perfidum
Dixi sacramentum. Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Les Ouvrages d'Horace se réduisent à ses Odes, ses Satyres & ses Epitres, & à l'Art Poétique.

J'ai parlé de ses Odes, & en ai marqué le caractére, en les comparant avec celles de Pindare.

Les Satyres & les Epitres me paroissent d'un prix infini. Elles n'ont rien au dehors qui avertisse, rien qui frape. C'est pour l'ordinaire une pure prose mise en vers, & même dénuée de tout l'éclat & de toute la douceur de l'harmonie poétique. Ce n'est pas qu'Horace ne pût faire de très beaux vers. L'endroit où il s'excuse sur son incapacité d'écrire les grandes actions d'Auguste, ne montre-t-il pas combien il en étoit capable?

Cupidum, pater optime, vires *Satyr. 1. lib. 2.*
Deficiunt. Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,

plus énergique, & qui peigne un fait avec des couleurs plus vives, que celle du repas que donne le rat de campagne au rat de ville ?

Olim
Rusticus urbanum murem mus paupere fertur
Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum :
Asper, & attentus quæsitis ; ut tamen arctum
Solveret hospitiis animum. Quid multa ? Neque illi
Sepositi ciceris, nec longæ invidit avenæ :
Aridum & ore ferens acinum, semesaque lardi
Frusta dedit, cupiens variâ fastidia cœnâ
Vincere tangentis malè singula dente superbo.

Satyr. 6. lib. 2.

Le reste de la Fable est du même goût.

Cette élégance, cet agrément, cette vivacité d'expressions & d'images, ne se trouve point (je dis pour l'ordinaire) ni dans les Satyres, ni dans les Epitres. Qu'est-ce donc qui en rend la lecture si intéressante ? C'est la délicatesse, l'urbanité, la raillerie fine, la maniére aisée qui y régnent : c'est un certain tour de naïveté, de simplicité, de vérité : c'est cette négli-

gence même affectée dans la meſure du vers, laquelle contribue à donner un air plus naturel au diſcours, effet que produit dans notre langue le ſtile Marotique : c'eſt un fonds de raiſon, de bon ſens, de jugement, qui ſe fait ſentir par tout : c'eſt un art merveilleux de peindre le caractére des hommes, & de mettre leurs défauts & leur ridicule dans tout leur jour. Il faut qu'il y ait dans tout cela une grande beauté fonciére & eſſentielle pour faire une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, ſans le ſecours des graces, du nombre, & de l'harmonie poétique.

Quintilien ſe contente, après avoir parlé de Lucile, de dire » qu'Horace » [a] a beaucoup plus d'élégance, plus » de pureté de ſtile, & qu'il excelle à » critiquer les mœurs & les vices des » hommes.

L'Art Poétique, joint à quelques Satyres & à quelques Epitres, qui roulent ſur la même matiére, renferme tout ce qu'il y a de plus eſſentiel pour les régles de la Poéſie. On peut

a Multo eſt terſior ac | mores præcipuus. *Lib.* 10.

regarder ce petit traité comme un excellent abrégé de Rhétorique, très propre à former le goût.

Je ne dis rien des mœurs d'Horace. A n'en juger que par certains endroits, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde, & même pour un austére Philosophe. Si on l'en croit, „ il trouve long & ennuieux tout le „ tems qui l'empêche de s'appliquer „ sérieusement à l'objet seul digne de „ nos soins, qui est également utile „ aux pauvres & aux riches; & qui, „ lorsqu'on le néglige, nuit également „ aux vieillards & aux jeunes gens.

Sic mihi tarda fluunt ingrataque tempora, quæ spem
Consiliumque morantur agendi gnaviter id quod
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè,
Æquè neglectum senibus puerisque nocebit.

Dans le fond, c'est un vrai Epicurien, uniquement occupé de ses plaisirs, si peu mesuré dans ses sentimens & dans ses expressions, qu'il n'est point d'honnête homme, comme le

Cela n'empêche point qu'il ne s'y trouve aussi d'excellentes maximes pour les mœurs. Il en est d'Horace, comme de tous les Auteurs payens. Quand on ne heurte point leur passion dominante, & qu'il s'agit seulement de débiter de beaux principes, non de les mettre en pratique, alors ils parlent raison, & souvent même religion, en très beaux termes & très exacts : ce qu'on doit regarder comme des restes précieux des sentimens d'estime pour le beau & l'honnête, gravés dans le cœur des hommes par l'Auteur de la nature, & que leur corruption n'a pu entiérement éteindre.

OVIDE.

OVIDE, (*Publius Ovidius Naso*) Chevalier Romain, est né sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa l'année de Rome 709, aussi bien que Tibulle. AN.M. 3961. AV. J.C. 43.

Il étudia l'art Oratoire sous Arellius Fuscus, & il déclama dans son Ecole avec beaucoup de succès. *Senec. Contr. 10. lib. 2.*

Il avoit reçu de la nature une si forte inclination à versifier, qu'il renonça, pour la satisfaire, à tout soin de

bition, elle nourrit au contraire & augmenta celui de l'amour, paſſion funeſte à laquelle il ſe livra tout entier.

Son pere vit avec peine ſon fils quitter la route ordinaire de la Jeuneſſe Romaine, & renoncer abſolument à l'eſpérance des charges pour ſuivre un malheureux goût qui ne menoit à rien, & dont ſans doute il prévoioit toutes les ſuites fâcheuſes. Il lui parla fortement, emploia les remontrances & les priéres, en lui demandant quel fruit il eſpéroit donc tirer de cette frivole étude, & s'il prétendoit devenir plus habile ou plus heureux qu'Homére qui étoit mort pauvre. Les vifs reproches de ſon pere firent impreſſion ſur ſon eſprit. Pour déférer à ſes avis, il réſolut de ne plus faire de vers, de ne plus écrire qu'en proſe, & de ſe préparer aux emplois qui convenoient aux jeunes gens de ſa condition. Quelque effort qu'il fit, ou qu'il feignit d'emploier, la nature l'emporta. Ovide étoit poéte malgré lui : les piés & les nombres ſe préſentoient d'eux-mêmes ſous ſa plume : tout ce qu'il tentoit d'écrire, étoit vers.

Motus eram dictis, totoque Helicone relicto

Scribere conabar verba soluta modis.

Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos,

Et, quod tentabam scribere, versus erat.

Il composoit avec une facilité étonnante, & ne pouvoit se donner la peine de retoucher ses vers, tout de feu dans la composition, tout de glace dans la correction, comme il le marque lui-même.

On lui passeroit sa négligence dans le stile, si elle n'étoit point accompagnée d'une licence effrénée par raport aux mœurs, & s'il n'avoit point rempli ses poésies d'ordures & de saletés. Ce fut le prétexte que prit Auguste pour l'exiler: très louable dans cette conduite, si véritablement il l'eût relegué pour ce sujet. De tels Poétes sont des empoisonneurs publics, auxquels il faut interdire tout commerce; & de telles poésies doivent être abhorrées comme la peste du genre humain. Mais ce ne fut là qu'un prétexte. Un mécontentement secret, dont Ovide parle souvent dans ses vers, mais en général & sans l'expliquer, & qui est toujours demeuré inconnu, fut la cause de son malheur.

* Il fut relegué à Tomes, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers les embouchures du Danube. L'Empereur lui laissa la jouissance de ses biens. Il ne le fit point condanner par un Arrêt du Sénat, & il se servit du terme de *releguer*, qui, dans le droit Romain, étoit plus doux que le terme de *bannir*.

Il couroit sa cinquante & uniéme année lorsqu'il partit de Rome pour aller à Tomes. Il avoit composé ses Métamorphoses avant le tems de sa disgrace. Mais se voiant condanné à l'exil, il les jetta dans le feu, soit par dépit, soit parce qu'il n'y avoit pas mis encore la derniére main, & ne les avoit pas entiérement achevées.

Trist. l. 1. Eleg 6. & lib. 3. Eleg. 14.

Carmina mutatas hominum dicentia formas,
Infelix domini quod fuga rupit opus:
Hæc ego discedens, sicut bona multa meorum,
Ipse mea posui mœstus in igne manu.

Quelques copies, qu'on avoit déja tirées de cet Ouvrage, ont été cause qu'il n'a point péri.

Le lieu où il étoit relegué, fut pour lui un vrai lieu de supplice: il en fait en plusieurs endroits de ses poésies

trouvoit de plus fâcheux, c'est qu'il étoit exposé aux rigueurs du froid, & voisin d'un peuple féroce, qui avoit toujours les armes à la main, & lui donnoit de continuelles allarmes : situation triste pour un Italien délicat qui avoit passé sa vie sous un climat doux & agréable, & qui avoit toujours joui d'un tranquille repos.

Quoiqu'il n'eût pu obtenir ni son rappel, ni un changement d'exil, il ne manqua jamais de respect pour *l'Empereur* ; & il continua invariablement à le louer avec des excès qui tenoient de l'idolâtrie. On peut dire même qu'il en devint au pié de la lettre & réellement idolâtre, quand il eut appris sa mort. Non seulement il fit son éloge par un poéme en langue Gétique, pour le faire connoitre & respecter par ces nations barbares, mais il l'invoqua aussi, & lui consacra une Chapelle où il l'alloit encenser & adorer tous les matins.

Nec pietas ignota mea est : videt hospita terra
In nostra sacrum Cæsaris esse domo. *De Ponto. lib. 4. Ep. 19.*
Hic ego do toties cum thure precantia verba,
Eoo quoties surgit ab orbe dies.

ce avoient une bonne part à tout ce culte, & en étoient apparemment le véritable objet. Néanmoins Ovide n'y trouva point le reméde de ses infortunes. La Cour fut inexorable sous Tibére comme auparavant. Il mourut dans son exil la 4e. année du régne de cet Empereur, & l'an de Rome 771 âgé d'environ soixante ans. Son exil avoit duré neuf ou dix ans.

Il avoit demandé, qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gétes, ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort, & que l'on mît sur son tombeau l'Epitaphe suivante qu'il se fit lui-même.

Trist. lib. 3. Eleg. 3.

Hîc ego qui jaceo tenerorum lusor amorum,
Ingenio perii Naso poëta meo.
At tibi, qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Dicere : Nasonis molliter ossa cubent.

Ovide craignoit l'immortalité de l'ame, (avec plus de raison qu'il ne pensoit) & il souhaitoit qu'elle pérît avec le corps. Car il ne vouloit point que

Atque utinam pereant animæ cum corpore nostræ,
Effugiatque avidos pars mea nulla rogos.
Nam si morte carens vacuas volat altus in auras
Spiritus, & Samii sunt rata dicta senis;
Inter Sarmaticas Romana vagabitur umbras,
Perque feros manes hospita semper erit.
Ossa tamen facito parva referantur in urna.
Sic ego non etiam mortuus exul ero.

Il avoit composé devant & pendant son exil un grand nombre de vers, dont plusieurs sont perdus; & il seroit à souhaiter qu'il s'en fût encore moins conservé. On vantoit sa Médée comme une tragédie parfaite, qui marque, dit Quintilien, (car elle subsistoit encore de son tems) de quoi ce Poéte étoit capable, si au lieu de se livrer à la fécondité d'un génie trop facile, il eût voulu la retenir dans les bornes de la raison. *Ovidii Medea videtur mihi ostendere quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare quàm indulgere maluisset.* Quintil. lib. 10. cap. 1.

Le même Quintilien porte son jugement sur les Ouvrages de ce Poéte en peu de mots, mais bien justes &

bien expressifs, & qui, ce me semble, les caractérisent parfaitement. *Lascivus quidem in Heroicis quoque Ovidius, & nimium amator ingenii sui: laudandus tamen in partibus.* En effet, le grand défaut d'Ovide est d'être trop étendu, & par cette raison trop lâche, ce qui venoit de la vivacité & de la fécondité de son génie, & d'affecter de l'esprit aux dépens du sérieux & du grand; *lascivus.* Tout ce qu'il jettoit sur le papier, lui plaisoit. Il avoit pour toutes ses productions une indulgence plus que paternelle, qui ne lui permettoit pas d'en rien retrancher, ni même d'y rien changer. *Nimium amator ingenii sui.* Il faut pourtant avouer qu'il est admirable par endroits: *laudandus tamen in partibus.* Ainsi dans ses Métamorphoses, qui sont sans contestation le plus beau de ses Ouvrages, il y a un grand nombre de morceaux exquis, & d'un très bon goût. Aussi étoit-ce l'Ouvrage dont l'Auteur faisoit le plus de cas, & duquel principalement il espéroit l'immortalité de son nom.

Ibid.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,

Metam. lib. 15. in fine.

Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuftas.

TIBULLE ET PROPERCE.

CES DEUX Poétes, qui ont fleuri à peu près en même tems, & dans le même genre de poésie, passent pour être d'une grande pureté de stile, & d'une grande délicatesse. On donne la préférence à Tibulle sur Properce.

PHEDRE.

PHEDRE, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, écrivoit sous Tibére. Nous avons de cet Auteur cinq Livres de Fables en vers Iambes, à qui il donne lui-même le nom de Fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modéle ce premier Inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses Fables.

Æsopus auctor quam materiam repperit, *Prolog. lib. 1.*
Hanc ego polivi versibus senariis.

Il déclare dès le commencement de son Ouvrage, que ce petit Livre a deux avantages, qui sont, d'amuser & d'égaier le Lecteur, & de plus de lui four-

Ibid. Duplex libelli dos est, quòd risum movet;
Et quòd prudenti vitam consilio monet.

En effet, outre que les matiéres de cet Ouvrage, où l'on fait parler les bêtes & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles-mêmes réjouissantes; la maniére dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que l'on peut dire que Phédre a emploié dans ses Fables le langage de la nature même, tant le stile en est simple & naif, & cependant plein d'esprit & de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par raport aux avis sensés & à la solide morale qu'elles renferment. J'ai marqué ailleurs, en parlant d'Esope, combien cette maniére d'instruire étoit en honneur & en usage chez les Anciens, & le cas que les plus savans hommes en faisoient. Quand nous ne considérerions ces Fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déja à proposer des

grand mérite. Mais Phédre a porté ses vûes plus loin : il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont par tout mises en honneur, & comblées de louanges : les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'exposa à un extrême danger sous ce Ministre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phédre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particuliére, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de Justice sont violées à son égard, aiant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit son ennemi déclaré.

Quòd si accusator alius Sejano foret,
Si testis alius, judex alius denique, *In Prolog. lib. 3.*
Dignum faterer esse me tantis malis.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne Favori, qui abusoit insolemment de la confiance de son Maître,

ſe trouva choqué de quelques portraits déſavantageux tracés dans ces Fables qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient ſans nom, s'en faire l'application ſoi-même, c'étoit ſe reconnoitre ou du moins ſe ſentir coupable, Phédre aiant pu n'avoir en vûe que de décrire en général les vices des hommes, ainſi qu'il le déclare expreſſément.

Ibid. Suſpicione ſi quis errabit ſua,
Et rapiet ad ſe quod erit commune omnium,
Stultè nudabit animi conſcientiam.
Huic excuſatum me velim nihilominus.
Neque enim notare ſingulos mens eſt mihi,
Verùm ipſam vitam & mores hominum oſtendere.

On ne ſait ni le tems ni le lieu, ni aucune particularité de ſa mort. On croit qu'il a ſurvécu à Séjan, qui mourut la 18e année de l'Empire de Tibére.

Phédre ſe rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de ſon cœur toute envie d'amaſſer.

Ibid. Quamvis in ipſa natus penè ſim ſchola,

Il ne paroit pas aussi indifférent, ni aussi desintéressé, par raport aux louanges; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ses Fables, j'entens dans le genre simple & naturel.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phédre ait été si peu connu & si peu célébré par les anciens Auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, *Martial* & Aviénus; encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phédre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit si docte, n'apprit qu'il y avoit un Phédre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoia un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux savans de Rome, & ils jugérent d'abord que c'étoit un Livre supposé. Mais, l'aiant examiné de plus près, ils changérent de sentiment, & crurent y rencontrer les caractéres du siécle d'Auguste. Le Pere

Epigr. 20 lib. 3.

dans notre Langue, ce genre d'écrire à sa souveraine perfection, en marchant sur les traces de Phédre, a pourtant suivi une route toute différente. Soit qu'il n'ait pas cru la langue Françoise susceptible de cette heureuse simplicité, qui, dans l'Auteur Latin, charme & enléve tous les esprits de bon goût; soit qu'il ne se soit pas lui-même trouvé propre à ce genre d'écrire; il s'est fait un stile tout particulier, dont la langue Latine n'est peutêtre point non plus capable, & qui, sans être moins naïf & moins naturel, est plus égaïé, plus orné, plus libre, plus rempli de graces, mais de graces qui n'ont rien de fastueux ni d'affecté, qui ne font que rendre le fond des choses plus gai & plus amusant.

On en peut dire autant, ce me semble, par raport à Térence & à Moliére. Ils excellent tous deux dans leur genre, & ont porté la Comédie au plus haut point de perfection peutêtre où elle puisse arriver. Mais ce genre est tout différent. Térence l'emporte sur Molière pour la pureté, la délicatesse, l'élégance du langage. D'un autre côté, notre Poéte est infiniment au dessus de Térence

pour

pour la conduite & l'intrigue des piéces de Théatre, ce qui en fait une des principales beautés ; & sur tout pour la justesse & la variété des caractéres. Il a parfaitement rempli le précepte que donne Horace aux Poétes qui veulent réussir dans ce genre d'écrire, qui est de peindre d'après nature les mœurs & les inclinations des hommes, auxquelles la différence d'âge & de condition apporte de grands changemens.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis. *Horat. in Art. poët.*

§. III.

Troisiéme âge de la Poésie Latine.

J'AI DÉJA dit que ce troisiéme âge de la Poésie Latine commençoit vers le milieu du régne de Tibére. Quelques-uns des Poétes que je citerai d'abord pourroient être rangés parmi ceux du bon siécle, dont ils sont fort proches pour le tems & pour le mérite. On croit pourtant y remarquer quelque différence.

SENEQUE.

DES DIX Tragédies Latines qu'on a publiées & recueillies en un corps, sous le nom de Sénéque, on convient assez communément que les plus belles sont de ce célébre Philosophe, Précepteur de Néron. On croit que la Médée est véritablement de lui, puisque Quintilien en cite un endroit sous son nom. On a encore quelque raison particuliére pour le faire auteur de l'Œdipe. Mr. le Fevre trouve que l'Agamemnon, la Troade, & l'Hercule en fureur sentent trop la déclamation & l'Ecole. Néanmoins d'autres croient que la Troade & l'Hippolyte sont encore de lui : mais que l'Agamemnon, l'Hercule en fureur, le Thyeste, & l'Hercule sur l'Œta, sont ou de Sénéque le pere, ou de quelque autre Auteur qui n'est pas connu. Pour la Thébaïde & l'Octavie, on juge qu'elles sont entiérement indignes de l'esprit & de l'éloquence de Sénéque. Il est certain que l'Octavie n'est faite qu'après la mort de

Lib. 9. cap. 2.

PERSE.

PERSE (*Aulus Persius Flaccus*) Poëte Satyrique, sous l'Empire de Néron, étoit natif de Volterre dans la Toscane. Il étoit Chevalier Romain, parent & allié de personnes du premier rang. Il étudia jusqu'à l'âge de douze ans à Volterre : puis il continua ses études à Rome sous le Grammairien Palémon, sous le Rhéteur Verginius, & sous un Philosophe Stoïcien nommé Cornutus, qui conçut pour lui une amitié si particuliére, qu'il y eut toujours entr'eux une liaison très intime.

Ce Poëte étoit d'un naturel fort doux, plein d'amitié & de respect pour ses proches, & fort réglé dans ses mœurs. Dans ses satyres il reprend souvent les défauts des Orateurs & des Poëtes de son tems, sans épargner Néron même.

On croit qu'il avoit voulu désigner ce Prince par ce vers injurieux, qu'on lit dans la premiére de ses Satyres :

> Auriculas asini * quis non habet ?

On y lit aussi ces quatre vers, que l'on croit être de Néron, & qu'il cite

* *On dit qu'il avoit mis d'abord*, Auriculas asini Mida rex habet.

en exemple d'un ſtile vicieux & empoulé :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura ſuperbo
Baſſaris, & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat : reparabilis adſonat Echo.

Diſcours ſur la Satyre. Mr. Deſpreaux ſe juſtifie par cet exemple. „ Examinons Perſe, dit-il, „ qui écrivoit ſous le régne de Néron. „ Il ne raille pas ſimplement les Ou- „ vrages des Poétes de ſon tems, il at- „ taque les vers de Néron même. Car „ enfin tout le monde ſait, & toute la „ Cour de Néron le ſavoit, que ces „ quatre vers *Torva Mimalloneis*, &c. „ dont Perſe fait une raillerie ſi amére „ dans ſa premiére Satyre, étoient des „ vers de Néron. Cependant on ne re- „ marque point que Néron, tout Né- „ ron qu'il étoit, ait fait punir Perſe; „ & ce Tyran, ennemi de la raiſon, „ & amoureux comme on ſait de ſes „ Ouvrages, fut aſſez galant homme „ pour entendre raillerie ſur ſes vers, „ & ne crut pas que l'Empereur, en „ cette occaſion, dût prendre les inté- „ rêts du Poéte.

morale pure, & un fond merveilleux de sens, quoique d'une étendue fort médiocre, lui a acquis beaucoup de gloire, & une gloire fort solide, dit Quintilien. *Multum, & vera gloriæ, quamvis uno libro, meruit Persius.* Il faut pourtant avouer que l'obscurité qui régne dans ses Satyres, diminue beaucoup de son mérite. Elle a fait dire à quelqu'un, Que puisque Perse ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

Il mourut âgé seulement de vingt-huit-ans, l'an de Jesus-Christ 62, qui étoit la 8e de l'Empire de Néron. Il laissa par reconnoissance à Cornutus son Maître & son ami sa Bibliothéque, composée de sept cens Volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les Livres, & laissa l'argent aux Héritiers, c'est-à-dire aux sœurs de Perse.

JUVÉNAL.

J'ANTICIPE le tems de Juvénal, pour joindre ensemble ces deux Poétes Satyriques.

Juvénal (*Decimus* ou *Decius Junius*

Juvenalis) étoit d'Aquin au roiaume de Naples. Il vivoit à Rome sur la fin du régne de Domitien, & même sous Nerva & sous Trajan. Il s'est rendu très célébre par ses Satyres. Nous en avons seize de lui. Il avoit passé une grande partie de sa vie dans les exercices Scholastiques, où il avoit acquis la réputation de Déclamateur véhément.

Despréaux. Juvénal élevé dans les cris de l'Ecole
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Jule Scaliger, qui est toujours singulier dans ses sentimens, préfére la force de Juvénal à la simplicité d'Horace. Mais tous les gens de bon goût jugent que le génie déclamateur & mordant de Juvénal est beaucoup au dessous de cette naïveté fine, délicate, & naturelle d'Horace.

Vetus Juven. VII. Il avoit osé attaquer dans sa septiéme Satyre le Comédien Paris, dont le pouvoir étoit énorme à la Cour, & qui donnoit généralement toutes les charges & de la robe & de l'épée.

Ille & militiæ multis largitur honorem,

Le fier Comédien ne souffrit pas patiemment une entreprise si criminelle. Il fit bannir Juvénal en Egypte, en l'envoiant commander un Régiment campé à l'extrémité de ce pays. Il revint à Rome après la mort de Domitien, & y demeura, comme on le juge par quelques-unes de ses Satyres, jusqu'au régne d'Adrien.

On croit que Quintilien, qui s'étoit fait une régle de ne nommer aucun des Auteurs vivans, marque Juvénal lorsqu'il dit, qu'il y avoit de son tems des Poétes Satyriques dignes d'estime, & qui seroient un jour fort célébres. *Sunt clari hodieque, & qui olim nominabuntur.* *Lib. 10. cap. 1.*

Il seroit à souhaiter, qu'en reprenant les mœurs des autres avec tant de sévérité, il ne nous eût pas fait voir qu'il étoit lui-même sans pudeur, & qu'il n'eût pas combattu les crimes d'une maniére qui enseigne plus à les commettre, qu'elle n'en inspire de l'horreur.

LUCAIN.

il décrit la guerre de César & de Pompée. Il est riche en belles pensées, & a une grande vivacité de stile : mais Quintilien croit qu'il doit être rangé plutôt parmi les Orateurs, que parmi les Poétes. *Lucanus ardens, & concitatus, & sententiis clarissimus; &, ut dicam quod sentio, magis oratoribus quàm poëtis annumerandus.* Egaler Lucain à Virgile, comme quelques-uns l'ont voulu faire, ce n'est pas relever Lucain, mais faire voir qu'on a peu de discernement. Ce qu'on peut dire, c'est que si l'âge eût pu murir l'esprit de Lucain, qui n'avoit peutêtre pas vingt-six ans quand il est mort, & joindre à son feu & à son élévation le jugement de Virgile, on auroit pu voir en lui un Poéte achevé. On a perdu plusieurs de ses poésies.

Quintil. lib. 10. cap. 1.

La vie de Lucain, qu'on attribue à Suétone, l'accuse d'avoir eu une langue légére & intempérante, & d'avoir surtout parlé de Néron, qui l'aimoit, d'une maniére capable d'irriter même un Prince doux & modéré.

Il [a] entra des premiers dans la cons-

[a] Lucanum propriæ causæ accendebant, quòd famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus adsimulatione. *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 49.*

piration de Pison, piqué de ce que Néron, par une basse jalousie, s'opposoit à la réputation de ses vers, & l'empéchoit de les publier. Le Prince ordonna qu'on fît mourir Lucain, & on lui coupa les veines. Comme il sentoit la chaleur abandonner les extrémités de son corps, se souvenant qu'il avoit autrefois dépeint un soldat qui mouroit de la sorte, il prononça les vers qui exprimoient sa mort, & ce furent là ses derniéres paroles. Frivole consolation pour un mourant, mais digne d'un Poéte ! Il mourut l'année 65 de l'Ere chrétienne, & la douziéme de Néron.

PETRONE.

PETRONE (*Petronius Arbiter*) étoit Provençal, d'auprès de Marseille, selon Sidoine Apollinaire ; & vivoit, selon la plus commune opinion, sous Claude & Néron.

Nous avons de cet Auteur un reste de Satyre, ou plutôt de plusieurs Livres Satyriques, (Satyricῶν) qu'il avoit composés tant en prose qu'en vers. C'est une espéce de Roman, qu'il

dit, avoit inventées en mélant agréablement la proſe avec les vers, le ſérieux avec l'enjoué ; & que Varron avoit nommé *Menippées*, parce que Ménippe le Cynique avoit traité devant lui des matiéres graves d'un ſtile plaiſant & moqueur.

Ces fragmens ne ſont qu'un recueil indigeſte, tiré des cahiers de quelque particulier qui avoit extrait de Pétrone ce qui lui avoit plu davantage, ſans y obſerver d'ordre. Les Savans y trouvent une grande fineſſe & délicateſſe de goût, & une merveilleuſe fécondité à peindre les différens caractéres de ceux qu'il fait parler. Ils obſervent pourtant que, bien que Pétrone paroiſſe avoir été grand Critique, & d'un goût fort exquis, ſon ſtile ne répond pas tout-à-fait à la délicateſſe de ſon jugement : qu'on y remarque quelque affectation ; qu'il eſt trop fleuri & trop étudié, & qu'il dégénére déja de cette ſimplicité naturelle & majeſtueuſe de l'heureux ſiécle d'Auguſte. Mais, quand il ſeroit beaucoup plus parfait pour le ſtile, il en ſeroit encore plus

même que celui dont parle Tacite. Voici la peinture que fait cet Historien de Petronius Turpilianus, & qui convient assez à l'idée que la lecture de l'Ouvrage dont je parle donne de son Auteur. C'étoit [a] un voluptueux, » qui donnoit le jour au sommeil, & » la nuit aux plaisirs ou aux affaires. Et » au lieu que les autres se rendent cé» lébres par leur application au tra» vail, celui-ci s'étoit mis en réputa» tion par son oisiveté. Il ne passoit » pas pourtant pour un débauché & » un dissipateur comme ceux qui se » ruinent par des débauches folles & » sans goût, mais pour un homme » d'un luxe délicat & réfléchi. Toutes » ses paroles & ses actions plaisoient » d'autant mieux, qu'elles portoient » un certain air de négligence, qui pa» roissoit la simple nature, & qui » avoit toutes les graces de la naïveté. » Néanmoins lorsqu'il fut Proconsul

a Illi dies per somnum, nox officiis & oblectamentis vitæ transigebantur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat, habebatur ... haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tanto gratiùs in speciem simpli-

» de Bithynie, & depuis Consul, il se montra capable des plus grands emplois. Puis redevenu voluptueux, ou par inclination, ou par politique, à cause que le Prince aimoit la débauche, il fut l'un de ses principaux confidens. C'étoit lui qui régloit tout dans les parties de plaisir de Néron ; & Néron ne trouvoit rien d'agréable ni de bon goût, que ce que Pétrone avoit approuvé. De là naquit l'envie de Tigellin contre lui comme contre un dangereux rival, & qui le surpassoit dans la science des voluptés. « Pétrone se donna la mort à lui-même, pour prévenir celle à laquelle l'Empereur, sous une fausse accusation, l'auroit condanné.

Si ce Pétrone n'est pas l'Ecrivain dont il s'agit ici, cet admirable portrait servira au moins à faire connoitre le stile de Tacite, dont j'aurai à parler dans la suite.

& mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit : deinde revolu- num & molle, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigel-

SILIUS ITALICUS.

C. SILIUS ITALICUS s'est rendu célébre par son Poéme de la seconde guerre Punique.

Il [a] n'étoit pas né Poéte, & l'étude ne suppléa pas entiérement à ce qui lui manquoit du côté de la nature. D'ailleurs il ne s'appliqua à faire des vers qu'après avoir lontems exercé dans le barreau la fonction d'Avocat, & avoir été Consul; c'est-à-dire dans un âge déja fort avancé & languissant. *Martial. Epigr. 63. lib. 7.*

Quelque [b] éloge que lui donne Martial, il n'est pas fort estimé en qualité de Poéte: mais on trouve qu'il surpasse tous ceux de son tems pour la pureté de la Langue. Il suit avec assez d'exactitude la vérité de l'histoire, & l'on peut tirer de son Poéme des lumiéres pour les tems mêmes qui ne sont pas de son principal dessein, y aiant des faits qui ne se trouvent point ailleurs.

Ce qu'il y dit de Domitien, fait assez voir qu'il le composoit sous ce

a Scribebat carmina majore cura quàm ingenio. *Plin. Ep. 7. lib. 3.*

b Perpetui nunquam moritura volumina Silî
Qui legis & Latiâ carmina digna togâ.
Epigram. 63. lib. 7.

Prince, après la guerre des Sarmates, sous laquelle il peut comprendre celle des Daces.

Plin. Epist. 7. lib. 3.

On croit que sa mort arriva sous Trajan, l'an 100. Il se laissa mourir de faim, ne pouvant plus souffrir la douleur d'un clou, que les Médecins ne pouvoient guérir. Pline remarque, que Silius s'étant retiré dans la Campanie, à cause de sa vieillesse, il ne quitta point sa retraite pour venir à Rome féliciter Trajan sur son avénement à l'Empire. On [a] estima Trajan de n'avoir point été offensé de cette liberté, & lui d'avoir osé la prendre.

Si notre Poéte n'a pu arriver à une parfaite imitation de Virgile, du moins son respect pour lui ne pouvoit pas aller plus loin. Il étoit devenu maître du lieu où étoit le tombeau de Virgile. C'étoit [b] pour lui un lieu sacré, & qu'il respectoit comme un temple. Il célébroit tous les ans le jour natal de Virgile avec plus de joie & de solennité que le sien propre. Il ne

a Magna Cæsaris laus. b Cum celebrabat : Nea-

put souffrir qu'un monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un pauvre paysan, & il en fit l'acquisition.

Jam propè desertos cineres, & sancta Maronis *Martial. Epig. 50. lib. 11.*
Nomina qui coleret, pauper & unus erat.
Silius optatæ succurrere censuit umbræ:
Silius & vatem, non minor ipse, colit.

L'Ouvrage de Silius étoit demeuré enseveli depuis plusieurs siécles dans la poussiére de la bibliothéque de S. Gal. Pogge l'y trouva pendant le Concile de Constance avec plusieurs autres manuscrits, comme je l'ai déja marqué ailleurs.

STACE.

STACE (*P. Statius Papinius*) a vécu sous Domitien. Martial ne parle jamais de lui, quoiqu'ils vécussent à Rome en même tems. On croit que cela venoit de jalousie, parce que Stace plaisoit fort à Domitien par son extrême facilité à faire des vers sur le champ.

Nous avons de Stace deux Poémes

Livres, parce que la mort l'a empêché de l'achever. Il les a adressé l'un & l'autre à Domitien après la guerre des Daces. Nous avons encore cinq Livres de *Sylves*, ou de plusieurs petits Poémes sur divers sujets, dont beaucoup ont pour objet de flater Domitien.

Ses poésies furent fort estimées de son tems à Rome. Juvénal marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudissemens qu'on leur donnoit.

Satyr. 6. lib. 3.

Curritur ad vocem jucundam, & carmen amicæ
Thebaïdos, lætam fecit cùm Stacius urbem,
Promisitque diem : tanta dulcedine captos
Adficit ille animos, tantaque libidine vulgi
Auditur.

Les vers qui suivent, s'il faut les prendre à la lettre, & s'ils ne sont pas une de ces hyperboles familiéres à Juvénal, nous apprennent que Stace étoit pauvre, & qu'après avoir acquis bien de la réputation par sa Thébaïde, il étoit obligé de faire des piéces de

Sed cùm fregit ſubſellia verſu,
Eſurit, intactam Paridi niſi vendat Agaven.

Jule Scaliger prétend qu'il n'y a ni parmi les Anciens ni parmi les Modernes aucun Auteur qui ait tant approché de Virgile que Stace, & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence ſur tous les Poétes Héroïques, Grecs & Latins, ſoutenant qu'il fait de meilleurs vers qu'Homére même. Un tel jugement marque bien que cet *illuſtre* Critique n'avoit pas tant de juſteſſe d'eſprit que d'érudition. Souvent l'une nuit à l'autre.

Stace, auſſi bien que Lucain & Silius Italicus, a traité ſon ſujet plutôt en Hiſtorien qu'en Poéte, ſans s'attacher à ce qui fait l'eſſence & la conſtitution d'un véritable Poéme épique. Pour la diction & la verſification, en cherchant trop à s'élever & à paroitre grand, il donne dans l'enflure, & devient empoulé.

VALERIUS FLACCUS.

COMME le régne d'Auguſte a porté les plus excellens des Poétes Latins, auſſi celui de Domitien nous a donné

C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. Ce Poéte étoit né à Setia ville de Campanie, mais avoit fixé sa demeure à Padoue.

Nous avons son Poéme Héroïque du voiage des Argonautes, divisé en huit livres. Il fut commencé sous Vespasien, à qui il est adressé : une mort prématurée empécha l'Auteur de l'achever. Les plus habiles gens ont une opinion assez médiocre de cet Ouvrage, parce qu'ils y trouvent diverses fautes contre les régles de l'art, point de grace & de beauté, & un stile, qui, pour avoir affecté une grandeur mal soutenue, devient froid & languissant. Quintilien néanmoins dit que la Poésie Latine avoit beaucoup perdu par sa mort, qui arriva dans les derniéres années de Domitien, *Multum in Valerio Flacco nuper amisimus.* Lib. 10. cap. 1.

Martial lui écrit comme à son ami, & l'exhorte à quitter la Poésie pour plaider, & faire quelque métier, auquel il puisse gagner plus d'argent qu'à courtiser les Muses, de qui il n'a rien à attendre que de vaines couronnes & de stériles louanges, qui le laisseront à jeun & dans la misére.

Æs dabit ex illis nulla Puella tibi...
Præter aquas Helicon, & ſerta, lyraſque dearum,
Nil habet, & magnum ſed perinane ſophos.

MARTIAL.

MARTIAL (*M. Valerius Martialis*) a réuſſi dans l'Epigramme. Il étoit Eſpagnol, de la ville de Bilbilis, qu'on dit avoir été peu éloignée de celle de Caltaïnde en Arragon. Il naquit ſous Claude, vint à Rome ſous Néron à l'âge de vingt ans, & y en demeura trente, aimé des Empereurs, ſur tout de Domitien, qui lui accorda pluſieurs graces. On croit que n'étant pas ſi bien traité après la mort de cet Empereur, il ſe retira en ſon pays. Il eut tout le tems de s'y ennuier, n'y trouvant nulle compagnie ſortable, & qui eût du goût pour les Lettres, ce qui lui fit ſouvent regretter ſon ſéjour de Rome. Car, au lieu que dans cette ſavante ville ſes vers

Martial. in Praef. lib. 12. nir tous les jours avec patience. *Accedit his municipalium rubigo dentium, & judicii loco livor... adversùs quod difficile est habere quotidie bonum stomachum.* Il mourut sous Trajan, vers l'an 100.

Il nous reste de lui quatorze livres d'Epigrammes, & un livre des spectacles. Vossius croit que ce dernier est un recueil des vers de Martial & de quelques autres Poétes de son tems sur les spectacles que Tite fit représenter l'an 80.

Plin. Epist. 21. lib. 3. Pline, en l'honneur duquel il avoit fait une Epigramme, la 19[e] du Livre 10) lui donna une somme d'argent lorsqu'il se retira de Rome : car il étoit peu avantagé des biens de la fortune. A cette occasion Pline remarque que c'étoit un ancien usage, d'accorder des récompenses utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes ou de quelques Particuliers. Aujourd'hui, dit-il, la mode en est passée avec tant d'autres, qui n'avoient pas moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables, nous méprisons la louange. *Postquàm desiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.*

Il pleura la mort de Martial, lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimoit & estimoit son génie. Mais il seroit à souhaiter qu'il y eût eu autant de pudeur & de modestie dans ses vers, qu'il y a quelquefois d'esprit.

On lui reproche son humeur trop mordante, sa flaterie honteuse à l'égard de Domitien, jointe à la maniére indigne dont il le traita après sa mort.

L'amour des subtilités, & l'affectation des pointes dans le discours, avoient pris, dès le tems de Tibére & de Caligula, la place du bon goût qui régnoit sous Auguste. Ce défaut alla toujours croissant, & c'est ce qui fit si fort goûter Martial. Il s'en faut bien que toutes ses Epigrammes soient de la même force : on leur a justement appliqué ce vers qui est de lui :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt
mala plura.

Le plus grand nombre est des mauvaises, mais il y en a d'excellentes : j'en raporterai quelques-unes.

Sur une parfaite sculpture.

Artis Phidiacæ toreuma clarum *Epig. 35. l. 3.*
Pisces adspicis : adde aquam, natabunt.

Sur la lenteur d'un Barbier.

Epig. 83. l. 7. Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expingitque genas, altera barba subit.

Conseil à un homme de ne point plaider.

Epig. 13. l. 2. Et judex petit, & petit patronus:
Solvas censeo, Sexte, creditori.

Sur la mort prématurée d'un homme qui avoit remporté plusieurs fois la victoire dans les courses du Cirque.

Epig. 51. l. 10. Ille ego sum Scorpus, clamosi gloria Circi;
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves:
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona
Dum numerat palmas, credidit esse senem.

Sur l'action hardie de Mutius Scévola.

Epig. 22. l. 1. Dùm peteret Regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis,
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mucius igne;
Hanc spectare manum Porsena non potuit.

Contre la dureté d'un riche avare.

Tu spectas hiemem succincti lentus amici, *Epig. 46. l. 2.*

(Prô scelus!) & lateris frigora trita mei.

Quantum erat, infelix, pannis fraudare duobus,

(Quid renuis?) non te, Naevole, sed tineas?

On ne conserve véritablement que les biens qu'on a donnés.

Callidus effracta nummos fur auferet arca: *Epig. 42. l. 8.*

Prosternet patrios impia flamma lares.

Extra fortunam est quicquid donatur amicis.

Quas dederis, solas semper habebis opes.

Eloge & description d'une petite chienne; elle est un peu longue, mais d'une délicatesse extrême. Je souhaiterois qu'une main habile traduisît en vers françois cette piéce en faveur des Dames.

Issa est passere nequior Catulli: *Epig. 109. l. 1.*

Issa est purior osculo columbae:

Issa est blandior omnibus puellis:

Issa est carior Indicis lapillis:

Issa est deliciae catella Publi.

Collo nixa cubat, capitque somnos;
Ut suspiria nulla sentiantur:
Et desiderio coacta ventris,
Gutta pallia non fefellit ulla;
Sed blando pede suscitat, toroque
Deponi monet, & rogat levari:
Castæ tantus inest pudor catellæ!
Ignorat Venerem, nec invenimus
Dignum tam tenera virum puella.
Hanc ne lux rapiat suprema totam,
Picta Publius exprimit tabella.
In qua tam similem videbis Issam,
Ut sit tam similis sibi nec Issa.
Issam denique pone cum tabella,
Aut utramque putabis esse veram,
Aut utramque putabis esse pictam.

SULPITIA.

SULPITIA, Dame Romaine, étoit femme de Calenus. Elle fit un Poéme sur l'expulsion des Philosophes, où elle maltraite fort Domitien, & le menace de la mort. C'est la seule piéce qui nous reste d'un grand nombre de poésies qu'elle avoit faites. On l'imprime ordinairement à la fin des Sa-

gretter la perte des vers qu'elle écrivit à son mari sur l'amour conjugal, & sur la fidélité & la chasteté que l'on doit garder dans l'état du mariage. Martial en fait un bel éloge dans une Epigramme, dont je raporterai seulement quelques vers.

Omnes Sulpitiam legant puellæ, *Epig. 35. l. 10.*
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpitiam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ...
Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esses doctior & pudica *Sappho*...

NEMESIANUS, & CALPURNIUS.

NOUS AVONS quelques Eglogues, & une partie du Poéme sur la Chasse de *M. Aurelius Olympius Nemesianus*, fort célébre en son tems pour la poésie. On prétend qu'il étoit de Carthage. Il adresse son poéme sur la Chasse à Carin & à Numérien après la mort de leur Pere, c'est-à-dire en 284.

TITUS CALPURNIUS de Sicile, a vécu sous Carus, Carin, & Numérien. Il composa sept Eglogues qu'il adressa à Néméfien, Poéte Bucolique comme lui. Les vers de ces deux Poétes se sentent du siécle où ils ont été composés.

PRUDENCE.

PRUDENCE, (*Aurelius Prudentius Clemens*) Poëte Chrétien, Officier à la Cour de l'Empereur Honorius, naquit en Espagne à Sarragosse l'an 348, & mourut vers l'an 412.

Il ne commença ses poésies sur la religion qu'à l'âge de cinquante-sept ans. Il avoit été Avocat, puis Juge, ensuite homme de guerre : enfin il fut attaché à la Cour par un emploi honorable. C'est lui-même qui nous apprend ces circonstances dans le Prologue de ses Ouvrages.

Per quinquennia jam decem,
Ni fallor, fuimus : septimus insuper
Annum cardo rotat, dum fruimur sole volubili.

Après avoir parlé de sa jeunesse, il expose ses différens emplois.

Exin jurgia turbidos
Armarunt animos, & malè pertinax
Vincendi studium subjacuit casibus asperis.
Bis legum moderamine
Frenos nobilium reximus urbium :

Erectum pietas Principis extulit,
Adſumptum propiùs ſtare jubens ordine
proximo.

Les poéſies qu'on a de Prudence ſont plus remplies de zéle de religion, que des ornemens de l'art. On y trouve beaucoup de fautes de quantité. D'ailleurs l'Orthodoxie n'y eſt pas toujours gardée. Il faut pourtant avouer qu'on trouve en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages beaucoup de goût & de délicateſſe. Je n'en veux pour preuves que ſes Hymnes ſur les Innocens: j'en raporterai quelques ſtrophes.

Salvete flores Martyrum,
Quos lucis ipſo in limine,
Chriſti inſecutor ſuſtulit,
Ceu turbo naſcentes roſas
Vos prima Chriſti victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ſub ipſam ſimplices
Palma & coronis luditis....
Audit tyrannus anxius
Adeſſe regum principem,
Qui nomen Iſrael regat,

Successor instar, pellimur.
Satelles i, ferrum rape,
Perfunde cunas sanguine.
Transfigit ergo carnifex
Mucrone districto furens
Effusa nuper corpora,
Animasque rimatur novas.

Le siécle d'Auguste n'a rien de plus vif ni de plus délicat que ces strophes.

CLAUDIEN.

CLAUDIEN, (*Claudius*) Poëte Latin & payen, natif de Canope en Egypte, a vécu sous Arcade & Honorius, qui lui firent dresser une statue. Il mourut peu après Arcade.

Il mérite le premier rang entre tous les Poëtes Héroïques, qui ont paru depuis l'heureux siécle d'Auguste. De tous ceux qui ont tâché de suivre & d'imiter Virgile, il est celui qui approche le plus de la majesté de ce Poëte, & qui tient le moins de la corruption de son siécle. On sent bien qu'il avoit beaucoup de génie, & qu'il étoit

même tems noble & élevé. Il a trop de saillies de jeunesse, & est trop enflé. Il a de l'esprit & de l'imagination, mais il est bien éloigné de cette délicatesse de nombre, & de ce tour naturel de vers que les connoisseurs admirent dans Virgile. Il retombe sans cesse dans la même cadence, ce qui fait qu'on a peine à le lire sans se lasser.

Entre les diverses piéces de Claudien, ses invectives contre Rufin & contre Eutrope, ont été fort estimées.

AUSONE.

AUSONE (*Decius* ou plutôt *Decimus Magnus Ausonius*) naquit à Bordeaux.

A l'âge de trente ans il fut choisi pour y enseigner la Grammaire, puis la Rhétorique. Il s'acquit une si grande réputation dans ce dernier emploi, qu'on l'attira à la Cour Impériale pour le faire précepteur de Gratien fils de l'Empereur Valentinien I. Il accompagna son Eléve dans le voiage que fit ce jeune Prince en Allemagne avec son pere. AN. 362.

teur par Valentinien. Après la mort de ce Prince, Gratien le fit Préfet du Prétoire : & il eut deux fois cette charge, premiérement pour l'Italie & l'Afrique, & ensuite pour les Gaules. Enfin il le déclara Consul. On vit pour lors vérifiée de nouveau la maxime de Juvénal, que quand il plait à la fortune, on passe de la fonction de Rhéteur à la charge de Consul.

An. 379.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

L'Empereur, en lui conférant cette dignité, n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant & de plus honnête. Ce doit être la science des Princes, de savoir ainsi assaisonner leurs présens & leurs bienfaits. Il dépécha promtement un courier à Ausone, pour lui donner avis de sa nomination au Consulat, & lui écrivit en ces termes. » Comme je songeois il » y a quelque tems à créer des Con- » suls pour cette année, j'invoquai » l'assistance de Dieu, comme vous » savez que j'ai accoutumé de faire en » tout ce que j'entreprends, & com- » me je sai que vous desirez que je fas- » se. J'ai cru que je devois vous nom- » mer premier Consul, & que Dieu

Auson. in Grat. act.

» demandoit de moi cette reconnois-
» sance, pour les bonnes instructions
» que j'ai reçues de vous. Je vous rends
» donc ce que je vous dois ; & sachant
» qu'on ne peut jamais s'acquitter ni
» envers ses peres ni envers ses maî-
» tres, je confesse que je vous dois en-
» core ce que j'ai tâché de vous rendre.

Afin que rien ne manquât à la grace qu'il lui avoit faite, il accompagna cette Lettre d'un présent, & lui envoia une robe fort riche, où étoit en broderie d'or la figure de l'Empereur Constantius son beau-pere. Ausone, de son côté, emploia toute la force & toute la délicatesse de son esprit, pour faire en vers & en prose l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur : c'est une piéce qui a été fort estimée. On y trouve beaucoup d'esprit, & peut-être trop ; des pensées belles & solides ; des tours vifs, mais souvent trop recherchés. La Latinité en est dure, & se ressent du siécle où a vécu l'Auteur. Je raporterai ici le commencement du discours qu'il prononça devant l'Empereur en action de graces, afin qu'on ait quelque idée de son stile.

Ago tibi gratias, Imperator Auguste: si possem, etiam referrem. Sed nec tua fortuna desiderat remunerandi vices, nec nostra suggerit restituendi facultatem. Privatorum ista copia est, inter se esse munificos. Tua beneficia, ut majestate precellunt, ita mutuum non reposcunt. Quod solum igitur nostræ opis est, gratias ago, verum ita, ut apud Deum fieri solet, sentiendo copiosiùs, quàm loquendo; atque non in sacrario modò Imperialis oraculi, qui locus horrore tranquillo & pavore venerabili raró eundem animum præstat & vultum: sed usquequaque gratias ago, tum tacens, tum loquens; tum in cœtu hominum, tùm ipse mecum; & cùm voce potui, & cum meditatione secessi; omni loco; actu habitu, & tempore. Nec mirum, si ego terminum non statuo tam grata profitendi, cùm tu finem facere nescias honorandi. Qui enim locus est, aut dies, qui non me hujus aut similis gratulationis admoneat! Admoneat autem! O inertiam significationis ignavæ!

Quis, inquam, locus est, qui non beneficiis tuis agitet, inflammet?

Il y a une extrême inégalité entre les Ouvrages d'Ausone. Son stile est dur, comme je l'ai déja remarqué: mais la dureté est le moindre vice de

ses poésies. Les obscénités dont il les a remplies en interdisent la Lecture à quiconque n'a pas renoncé à toute pudeur.

St. PAULIN.

St. PAULIN, Evêque de Nole, étoit de Bordeaux. Il naquit vers l'an 353. Il eut pour maître dans les Lettres profanes le célébre Ausone, dont je viens de parler. St. Paulin déclare plus d'une fois qu'il devoit tout à Ausone, qu'il appelle son patron, son maître, son pere, & à qui il se reconnoit redevable de sa bonne éducation, de la connoissance qu'il avoit des Lettres, & de son élévation dans les charges & les dignités.

Tibi disciplinas, dignitatem, Litteras, *Carm. 10.*
Linguæ, & togæ, & famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo
Patrone, præceptor, parens.

Il fit un grand progrès sous un tel Maître. Ausone l'en félicite dans plusieurs de ses poésies, & il avoue, ce qui n'est pas peu pour un Poéte, que son Disciple a emporté la palme sur lui pour les vers.

Assurgit Musæ nostra Camoena tuæ.

Id. Ep. 24. & 25. La retraite de St. Paulin qui étoit allé se cacher dans la solitude en Espagne, lui attira de violens reproches de la part d'Ausone. Cet homme mondain lui écrivit plusieurs Lettres pour se plaindre de son injurieux oubli, dans lesquelles il s'emporte contre sa Tanaquil, c'est le nom odieux qu'il donnoit à Thérasie sa femme, à qui il imputoit ce changement. Il accusoit son Disciple d'avoir perdu sa douceur ancienne, & d'être devenu sauvage & misanthrope. Il lui attribuoit assez clairement un esprit renversé par une noire mélancolie, qui lui faisoit fuir la compagnie & la conversation des hommes. C'est le reproche ordinaire que font les gens du monde à ceux qui le quittent,

La divine Providence empécha qu'il ne reçût aucune de ces Lettres avant qu'il fût assez fort pour résister aux piéges que le démon lui tendoit par la main d'un Maître anciennement estimé, & tendrement aimé. Au bout de quatre ans, il en reçut trois à la fois, auxquelles il répondit de son côté par plusieurs lettres.

Après avoir rendu raison de son long silence, il s'excuse de se remettre à la poésie profane, qui ne convenoit point à une personne comme lui, qui ne vouloit plus songer qu'à Dieu.

Quid abdicatas, in meam curam, pater,
Redire Musas præcipis?
Negant Camœnis, nec patent Apollini
Dicata Christo pectora.

Il dit qu'il est bien éloigné maintenant d'invoquer ni Apollon ni les Muses, divinités sourdes & imbécilles; qu'un Dieu plus puissant s'est saisi de son esprit, & demande de lui d'autres sentimens, & un autre langage.

Nunc alia mentem vis agit, Major Deus;
Aliosque mores postulat.

Il décrit ensuite le changement merveilleux que la grace opére dans le cœur de l'homme, lorsqu'elle s'en est saisie par droit de conquête, & qu'elle se l'est entiérement assujetti, en lui faisant perdre par un chaste plaisir le goût des anciennes voluptés; en étouffant toutes les peines & toutes les inquiétudes de la vie présente par une

tre ſoin que de s'occuper de ſon Dieu, dont il repaſſe les merveilles, dont il étudie les ſaintes volontés, s'efforçant de lui rendre un hommage digne de lui par un amour ſans partage & ſans borne.

Hic ergo noſtris ut ſuum præcordiis
Vibraverit cœlo jubar,
Abſtergit ægrum corporis pigri ſitum,
Habitumque mentis innovat.
Exhaurit omne quod juvabat antea,
Caſtæ voluptatis vice.
Totoque noſtra jure domini vindicat
Et corda, & ora, & tempora.
Se cogitari, intelligi, credi, legi,
Se vult timeri & diligi.
Æſtus inanes, quos movet vitæ labor
Præſentis ævi tramite,
Abolet futuræ cum Deo vitæ fides, &c.

Il ajoute à tout cela une forte proteſtation de ne manquer jamais à ce que les obligations qu'il avoit à Auſone demandoient de lui.

Les louanges qu'Auſone, en pluſieurs endroits, donne à St. Paulin,

ment aux Muses profanes, que celles qu'il a composées depuis. Car, après une abdication si rare & si généreuse, il s'est étudié à éteindre la plus grande partie de son feu, & aiant étoufé en lui tout desir de la réputation humaine, il a rabaissé son esprit & son stile, & s'est renfermé dans les bornes d'une simplicité ennemie de tout orgueil, telle que la modestie chrétienne l'exige. Il a même porté le détachement jusqu'au point de ne se pas soucier de garder l'exactitude de la prosodie. Mais dans tout cet air négligé, qui paroit autant dans sa versification que dans le fond même du stile de sa poésie, on trouve toujours de certains agrémens naturels, qui font aimer l'Auteur & ses Ouvrages.

ST. PROSPER.

ST. PROSPER étoit d'Aquitaine. C'étoit un homme laïc & marié. Il fut Sécretaire des Brefs sous le Pape S. Léon.

Nous avons de St. Prosper, outre quelques autres petites piéces qui sont douteuses, un Poéme très-considérable contre les ingrats, c'est-à-dire

ſus-Chriſt, dans lequel il explique, en Théologien profond, la doctrine Catholique contre les Pélagiens & les Sémipélagiens.

Mr. Godeau juge, après pluſieurs autres Auteurs, que cet Ouvrage eſt l'abrégé de tous les livres de St. Auguſtin ſur cette matiére, & particuliérement de ceux qui ont été écrits contre Julien. Il ajoute que les expreſſions en ſont merveilleuſes, & qu'il y a ſujet, en beaucoup d'endroits, de s'étonner comment ce Saint a pu accorder la beauté de la verſification avec les épines de ſon ſujet. Ce qu'il y a encore de ſurprenant dans ce Poéme, c'eſt de voir que l'exactitude pour les dogmes de la foi y ſoit ſi réguliérement obſervée malgré la contrainte des vers, & la liberté de l'eſprit poétique, & que les vérités de la religion n'y ſoient ni altérées ni affoiblies par les ornemens de la poéſie. Nous avons ce Poéme traduit en vers François. Je donnerai ici la Préface, qui fera connoitre & le ſujet de cet excellent Ouvrage, & le ſtile de l'Auteur.

PRÆFATIO.

Unde animis pietas insit, & unde fides;
Adversùm ingratos, falsa & virtute superbos,
Centenis decies versibus excolui.
Quos si tranquilla studeas cognoscere cura,
Tutus ab adverso turbine, Lector, eris.
Nec libertate arbitrii rapiere rebellis,
Ulla nec audebis dona negare Dei.
Sed bona quæ tibi sunt, operante fatebere Christo,
Non esse ex merito sumpta, sed ad meritum.

TRADUCTION.

Ma plume en mille Vers combattant pour la Grace,
A pour Dieu combattu,
Attaquant ces ingrats pleins de la vaine audace
D'une fausse vertu.
J'ai fait voir d'où nos cœurs conçoivent la racine
D'un céleste dessein,
D'où la foi naît dans nous, d'où la vertu divine
Germe dans notre sein.
Si donc ton esprit calme, en lisant cet ouvrage,
N'y cherche que du fruit,

Tu n'éleveras point contre ton Roi suprême
Ta fiere liberté,
Et tu ne croiras point mériter par soi-même
Les dons de sa bonté.
Mais tu reconnoitras que tu dois toute chose
Au Dieu qui t'est si doux;
Et que notre mérite est l'effet, non la cause
De sa Grace dans nous.

SIDOINE APOLLINAIRE.

SIDOINE Apollinaire (*C. Sollius Apollinaris Sidonius*) naquit à Lyon d'un Préfet du Prétoire, gendre de l'Empereur Avite.

Nous avons ses poésies en vingt-quatre piéces, imprimées ordinairement avec les neuf livres de ses Epitres. Le siécle où il vivoit fait excuser le stile dur, l'obscurité, & les fautes de prosodie de ses vers.

Il renonça à la Poésie en renonçant au siécle, & il ne fit plus de vers depuis qu'on l'eut fait Evêque de Clermont en Auvergne, ce qui arriva en l'an 472.

AVIENUS.

RUFUS FESTUS AVIENUS vivoit sous Théodose l'ancien. Cet Auteur a mis

en vers Latins les *Phénoménes* d'Aratus, & la *Périégése* de Denys, c'est-à-dire la description qu'il avoit faite de la terre. Il avoit mis aussi tout Tite-Live en vers Iambes : travail assez inutile, & dont la perte ne doit pas être fort regrettée. Il nous reste de lui des Fables qu'il a prises d'Esope pour les mettre en vers Elégiaques, & qu'il a dediées à Théodose, qui n'est autre que Macrobe : elles sont infiniment éloignées de la pureté, de la beauté, & de la grace de celles de Phédre.

BOECE.

BOECE (*Anicius Manlius Severinus Boëticus*) fut Consul seul l'an 510.

Ce que ce grand homme a fait de vers est inséré dans ses cinq livres de *la Consolation*, qu'il composa dans la prison où Théodoric Roi des Goths l'avoit fait mettre : il étoit son principal Ministre d'Etat. Sa prose n'étant pas fort excellente, semble avoir contribué par ses ombres à relever l'éclat de sa poésie, qui est remplie de graves sentences & de belles pensées.

FORTUNAT.

Trévisane. Il fut fait Evêque de Poitiers, & mourut vers le commencement du VII[e] siécle.

C'est un des plus importans d'entre les Poétes de l'antiquité Chrétienne. Nous avons onze livres de ses poésies diverses, tant en vers Lyriques, qu'en vers Elégiaques; & quatre de la vie de St. Martin en vers Héxamétres. Il faut juger du mérite de ses vers par le siécle où il vivoit.

CHAPITRE SECOND.

Des Historiens.

C'Est avec raison que l'Histoire a été appellée le témoin des tems, le flambeau de la vérité, l'école de la vertu, la dépositaire des événemens, &, s'il étoit permis de parler ainsi, la fidéle messagére de l'antiquité. En effet, elle nous ouvre la vaste carriére de tous les siécles passés, les raproche en quelque sorte de nous, & nous les rend comme présens. Elle fait comparoitre devant nous les Conquérans, les Héros, les Princes, & tous les grands hommes, mais dépouillés de l'appareil fastueux qui les accompa-

gnoit pendant leur vie, & réduits à eux ſeuls, pour venir rendre compte de leurs actions au Tribunal de la poſtérité, & pour y ſubir un jugement, où la flaterie n'a plus de part, parce qu'ils n'ont plus de pouvoir.

L'Hiſtoire a le privilége auſſi d'approcher du trône des Princes régnans, & eſt preſque la ſeule qui puiſſe ou qui oſe leur faire connoitre la vérité, & leur montrer même leurs défauts s'ils en ont, mais ſous des noms étrangers pour ménager leur délicateſſe, & pour leur rendre ſes avis utiles en évitant de leur déplaire. Elle n'eſt pas moins appliquée à inſtruire les particuliers. Elle leur marque à tous généralement, de quelque âge & de quelque condition qu'ils ſoient, & les modéles de vertu qu'ils doivent ſuivre, & les exemples vicieux qu'ils doivent éviter.

On comprend aſſez que l'Hiſtoire, encore brute & groſſiére dans ſes commencemens, n'étoit pas en état de rendre au genre humain de ſi importans ſervices. Elle ſe contenta d'abord de conſerver la mémoire des événemens, en les gravant ſur la pierre & l'airain,

en les consacrant en quelque sorte par des hymnes & des cantiques. Elle s'est élevée peu à peu, & est parvenue par degrés à ce point de perfection, où les Grecs & les Latins l'ont conduite.

Je ne touche point à l'Histoire du Peuple de Dieu, composée par Moyse, la plus ancienne & la plus respectable de toutes. Je ne parle point non plus de plusieurs Historiens dont nous n'avons conservé que les noms, & tout au plus quelques légers fragmens. Je me borne ici aux Historiens Grecs & Latins dont les Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous en tout ou en partie. Comme j'ai eu soin de les citer exactement dans mon Histoire Ancienne, & qu'ils me servent de garands pour les faits que j'y avance, il paroit nécessaire que ceux de mes Lecteurs qui ne les ont pas lus, en aient quelque connoissance légére, & sachent au moins le tems où ils ont vécu, les principales circonstances de leur vie, les Ouvrages qu'ils ont composés, & le jugement qu'en ont porté les Savans.

ARTICLE PREMIER.

DES HISTORIENS GRECS.

§. I. HERODOTE.

HERODOTE étoit d'Halicarnasse, ville de Carie. Il naquit l'année même que mourut Artémise, reine de Carie, & quatre ans avant la descente de Xerxès dans la Gréce. Voiant sa patrie opprimée sous la tyrannie de Lygdamis petit-fils d'Artémise, il la quitta pour se retirer dans l'île de Samos, où il apprit à fond le dialecte Ionique. AN.M. 3520. Av. J. C. 484. *Suidas.*

C'est dans ce dialecte qu'il a composé son Histoire renfermée en neuf livres. Il la commence à Cyrus, selon lui premier Roi des Perses, & la conduit jusqu'à la bataille de Mycale qui se donna la huitiéme année de Xerxès; ce qui comprend l'espace de six vingts ans sous quatre Rois de Perse, Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès; depuis l'année du monde 3405 jusqu'à 3524. Outre l'histoire des Grecs & des Perses, qui est son principal objet, il en traite plusieurs autres par digression, comme celle des Egyptiens, qui occu-

Lib. 1. cap. 184. pe le second Livre. Il cite dans l'Ouvrage que nous avons ses histoires des Assyriens & des Arabes, qu'il avoit écrites : mais il ne nous en reste rien, & l'on doute même s'il les avoit achevées, parce qu'aucun Auteur n'en fait mention. On ne croit pas que la vie d'Homére, attribuée à Hérodote, soit de lui.

Suidas. Hérodote, pour se faire connoitre en même tems à toute la Gréce, choisit le tems qu'elle étoit assemblée aux Jeux Olympiques, & il y fit la lecture de son Histoire, qui fut reçue avec des applaudissemens extraordinaires. On croioit entendre parler les Muses, tant le stile dans lequel elle est écrite parut doux & coulant ; & c'est ce qui fit qu'on donna pour lors aux neuf livres qui la composent les noms des neufs Muses.

Il paroit qu'il accorda une lecture particuliére de son Ouvrage à la ville d'Athénes, qui méritoit bien cette distinction : ce fut à la célébre Fête des Panathénées. Il est facile de juger combien une Histoire composée avec tant d'art & d'éloquence dut plaire à des oreilles aussi fines & aussi délicates que celles des Athéniens, & à des es-

prits aussi curieux & d'un aussi bon goût.

On peut croire que ce fut dans cette assemblée, plutôt qu'à celle des Jeux Olympiques, que Thucydide, encore tout jeune, & âgé peutêtre de quinze ans, fut tellement frapé de la beauté de cette histoire, qu'il entra dans une espéce de transport & d'enthousiasme, & versa des larmes de joie avec abondance. Hérodote s'en aperçut, & en fit ses complimens au pere du jeune homme nommé Olore, & l'exhorta fortement à prendre un soin particulier de ce fils, qui montroit déja un goût si marqué pour les Belles Lettres, & qui pourroit un jour faire honneur à la Gréce. Les grands hommes ne peuvent être trop attentifs à encourager par quelques louanges de jeunes gens, en qui ils aperçoivent des talens & de la bonne volonté. C'est peutêtre à ce petit mot d'Hérodote que nous devons l'admirable Histoire de Thucydide.

Marcellin. de vita Thucyd. Suidas.

J'ai supposé que Thucydide pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il assista à la lecture qu'Hérodote fit de son Histoire à Athénes. Suidas dit qu'il étoit encore enfant, ou plutôt encore jeune:

ἐτιπαλ. Or comme il n'étoit dé que treize ans après Hérodote, Hérodote lui-même n'en avoit donc alors que vingt-huit, ce qui ajoute beaucoup au mérite de cet Auteur, d'avoir à cet âge composé un Ouvrage si estimable.

Hérodote, comblé de gloire, songea à retourner dans sa patrie : c'est où le cœur nous rappelle toujours. Quand il fut arrivé, il exhorta ses compatriotes à chasser le Tyran qui les opprimoit, & à se remettre en possession de la liberté, plus chére aux Grecs que la vie même. Ses exhortations eurent tout le succès qu'il en pouvoit attendre, mais ne furent paiées à son égard que d'ingratitude, par l'envie qu'une si glorieuse & si heureuse entreprise lui attira. Obligé de quitter une patrie ingrate, il crut devoir profiter d'une conjoncture favorable qui se présenta fort à propos. C'étoit une Colonie que les Athéniens envoioient à Thurium dans la partie de l'Italie appellée la Grande Gréce, pour repeupler & rétablir cette ville. Il se joignit à la Colonie, alla s'établir avec elle à Thurium, & y finit ses jours. Thurium étoit l'ancienne Sybaris : ou du moins cette ville fut bâtie dans le voisinage de

de Sybaris, & on y ramassa les restes de cette ancienne ville, ruinée par les Crotoniates.

Je différe à parler de ce qui regarde le jugement qu'on doit porter d'Hérodote, après que j'aurai traité l'article de Thucydide, afin de pouvoir les comparer ensemble.

§. II. *THUCYDIDE.*

ON PLACE la naissance de Thucydide au commencement de la 77e Olympiade, treize ans après celle d'Hérodote. AN.M. 3533 AV. J.C.471. *Marcellin, de vit. Thucyd. Suidas.*

Il eut pour pere Olore (appellé ainsi du nom d'un Roi de Thrace,) & pour mere Hégésipyle. Il comptoit parmi ses ancêtres l'ancien Miltiade, fils de Cypsele, fondateur du Roiaume de la Quersonnése, qui, du consentement de Pisistrate, s'étoit retiré en Thrace, & y avoit épousé Hégésipyle fille d'Olore Roi de Thrace, dont la fille apparemment, qui portoit le même nom, fut mere de notre Historien.

Celui-ci étudia la Rhétorique sous Antiphon, & la Philosophie sous Anaxagore. Il parle du premier dans son VIIIe livre, & dit qu'il fut d'avis d'abolir à Athénes le gouvernement po- *Thucyd. lib. 8. pag. 592.*

pulaire, & d'établir les Quatre-cen[s]

AN.M. 3548. AV. J.C. 556. Nous avons déja dit qu'à l'âge d[e] quinze ans il avoit entendu avec u[n] extrême plaisir la lecture de l'Histoir[e] d'Hérodote, soit à Olympie, soit [à] Athénes.

Porté à l'étude par une inclinatio[n] violente, il ne songea point à s'engager dans l'administration des affaire[s] publiques : il eut soin seulement de [se] former dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune homme de sa naissance. Il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes.

AN.M. 3560. AV. J.C. 444. A l'âge de vingt-sept ans, il fut chargé en partie de conduire & d'établir à Thurium une nouvelle Colonie d'Athéniens. Cet emploi l'occupa pendant trois ou quatre ans, après quoi il retourna à Athénes.

Pour lors il épousa une fille de Thrace fort riche, & qui y possédoit un grand nombre de mines. Ce mariage le mit fort à son aise, & lui fournit de quoi faire une dépense assez considérable. Nous verrons bientôt l'utile emploi qu'il en fit.

AN.M. 3573. AV. J.C. 431. Cependant la guerre du Péloponnése s'alluma dans la Gréce, & y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide, qui prévoio[it]

Thucyd. lib. 6. pag. 561.

qu'elle seroit de longue durée, & qu'elle auroit d'importantes suites, forma dès lors le dessein d'en écrire l'histoire. L'important étoit d'avoir des mémoires bien fidéles & bien sûrs, & de se faire instruire de part & d'autre dans le dernier détail de toutes les circonstances de chaque expédition & de chaque campagne. C'est ce qu'il fit d'une maniére admirable, & qui a peu d'exemples.

Comme il servoit dans les troupes d'Athénes, il fut lui-même témoin oculaire d'une bonne partie de ce qui se passa dans l'armée des Athéniens jusqu'à la huitiéme année de cette guerre, c'est-à-dire, jusqu'au tems de son exil, dont voici quelle fut l'occasion. Il avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis sur les frontiéres de la Thrace, place d'une grande importance pour les deux partis. Brasidas, Général des Lacédémoniens, le prévint, & prit la ville. Thucydide de son côté prit Eione, située sur le Strymon. Cet avantage, qui étoit assez peu considérable en comparaison de la per-

AN. M. 3580.
AV. J.C. 424.

Thucyd. lib. 4. pag. 321.

manqué par sa lenteur à secourir Amphipolis, & le Peuple, animé par les cris tumultueux de Cléon, le punit de sa prétendue faute, & le condanna à l'exil.

Thucydide mit sa disgrace à profit, & la fit servir à la préparation & à l'exécution du grand dessein qu'il avoit formé de composer l'histoire de cette guerre. Il emploia tout le tems de son exil, qui dura vingt ans, à ramasser avec plus de soin que jamais des mémoires. Le séjour qu'il fit depuis ce tems-là, tantôt dans le pays de Sparte, tantôt dans celui d'Athénes, lui facilita extrêmement les recherches qu'il avoit à faire. Il n'épargna point la dépense pour y réussir, & fit de grandes largesses à des Officiers des deux partis pour être instruit par leur moien de tout ce qui se passoit dans les deux armées. Il avoit déja emploié la même voie pendant qu'il étoit dans le service.

AN.M. 3601. AV.J.C. 403. Les Athéniens, après que Thrasibule eut chassé d'Athénes les XXX Tyrans, permirent à tous les Exilés de revenir, excepté aux Pisistratides. La Tyrannie étoit tellement détestée à Athénes, que près de cent ans après

teur. Thucydide profita de ce décret, & revint à Athénes après un exil de vingt ans: il en avoit pour lors soixante & huit. Ce ne fut que dans ce tems, selon Mr Dodwel, que Thucydide travailla réellement à la composition de son Histoire, dont il avoit ramassé jusques-là & disposé les matériaux avec un soin incroiable. Elle avoit pour objet, comme je l'ai déja dit, la fameuse guerre du Péloponnése qui dura vingt-sept ans. Il ne la conduisit que jusqu'à la vingt & uniéme année inclusivement. Les six années qui restoient furent supplées par Théopompe & Xénophon. Il emploia dans son Histoire le dialecte attique, comme le plus pur, le plus élégant, & en même tems le plus fort & le plus énergique: d'ailleurs c'étoit le langage d'Athénes sa patrie. Il nous avertit lui-même qu'en la composant, il chercha, non à plaire à ses Lecteurs, mais à les instruire. C'est pourquoi il appelle son Histoire, non un Ouvrage fait pour l'ostentation, ἀγώνισμα; mais un monument qui dévoit toujours durer, κτῆμα ἐς ἀεὶ. Il la distribue réguliérement par années

Thucyd. lib. 1. pag. 15. & 16.

par M^r. d'Ablancourt.

On croit que Thucydide ſurvécut l'eſpace de treize ans à ſon retour de l'exil, & à la fin de la guerre du Péloponnéſe. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, ſelon quelques-uns à Athénes, ſelon d'autres dans la Thrace, d'où l'on raporta ſes os à Athénes. Plutarque dit que, de ſon tems, on montroit encore le tombeau de Thucydide dans le monument même de la famille de Cimon.

An. M. 3613. Av. J.C. 391.

In vit. Cim. pag. 480.

Comparaiſon d'Hérodote & de Thucydide.

DENYS D'HALICARNASSE, excellent Hiſtorien & Critique, dans une Lettre adreſſée au grand Pompée, compare enſemble Hérodote & Thucydide, les deux Hiſtoriens Grecs les plus eſtimés, & marque le jugement qu'il en porte, tant pour le fond de l'hiſtoire même, que pour le ſtile qui y eſt emploié. Je raporterai ici les principaux traits de cette petite diſſertation. Il faut ſe ſouvenir que notre Critique étoit d'Halicarnaſſe auſſi bien qu'Hérodote, ce qui pourroit le faire ſoupçonner peutêtre de quelque partialité en faveur de ſon compatriote.

1. *Examen du fond de l'Histoire.*

1. Le premier devoir d'un Ecrivain qui ſonge à compoſer une Hiſtoire, & à tranſmettre à la poſtérité la connoiſſance & le ſouvenir des actions paſſées, eſt, ce ſemble, de choiſir une matiére grande, noble, intéreſſante; qui puiſſe, par la variété & l'importance des faits, rendre le Lecteur attentif, & le tenir toujours comme en ſuſpens & en haleine; enfin qui l'attache & lui cauſe un agréable plaiſir par la nature méme des événemens, & par l'heureux ſuccès qui les termine.

On peut dire qu'Hérodote, en ce point, l'emporte de beaucoup ſans contredit ſur Thucydide. Le choix du ſujet, dans le premier, ne pouvoit être plus favorable, ni plus intéreſſant. C'eſt la Gréce entiére, jalouſe de la liberté au point qu'on le ſait, attaquée par la puiſſance de l'Univers la plus formidable, qui avec des armées de terre & de mer ſans nombre entreprend de l'abbattre, & de la réduire en ſervitude. Ce ſont victoires ſur victoires, tant par terre que par mer, remportées ſur les Perſes par les Grecs, qui, ſans parler des vertus morales portées au plus

haut degré de perfection, font paroître toute la bravoure, toute la prudence, toute l'habileté dans la science militaire qu'on peut attendre des plus grands Généraux. Enfin cette guerre, si longue & si terrible, où l'Asie débordée entiérement & comme sortie hors d'elle même, sembloit devoir inonder totalement le petit pays de la Gréce, se termine par la fuite honteuse de Xerxès le plus puissant Roi de la terre, réduit à se sauver dans une chaloupe, & par un succès qui ôta pour toujours aux Perses la pensée & l'envie de venir attaquer la Gréce à main armée.

On ne voit rien de tel dans le choix de Thucydide. Il se borne à une guerre unique, qui n'est ni honnête dans ses principes, ni fort variée dans ses événemens, ni glorieuse pour les Athéniens dans le succès. C'est la Gréce, qui, devenue comme furieuse, & possédée de l'esprit de discorde, déchire elle-même ses entrailles, en armant Grecs contre Grecs, Alliés contre Alliés. Thucydide lui-même, dès le commencement de son Histoire, annonce & montre en perspective tous les maux qui doivent accompagner cette malheureuse guerre, meurtres d'hommes,

ravages de villes, tremblemens de terre, sécheresses, famines, maladies, pestes & contagions, en un mot les calamités les plus affreuses. Quel debut, quel spectacle! Est-il rien plus capable de rebuter & de révolter l'esprit du Lecteur?

Telle est la premiére réflexion de Denys d'Halicarnasse, qui, ce me semble, ne touche point au mérite de l'Ecrivain. Le choix du sujet & le succès glorieux d'une guerre ne dépendent point d'un Historien contemporain, qui n'est pas maître des événemens, & qui ne peut & ne doit écrire que ce qu'il voit. Il est malheureux de n'être le témoin que de faits affligeans, mais il n'en est pas moins habile. C'est, tout au plus, un reproche à faire à un Poéte Tragique ou Epique, qui dispose de sa matiére. Quant à un auteur qui écrit l'histoire de son tems, ce qu'on a droit d'exiger de lui, c'est qu'il soit bien instruit, judicieux, impartial. L'Histoire n'est-elle destinée qu'à réjouir le Lecteur? Ne doit-elle pas plutôt l'instruire? & les grandes calamités, qui sont l'effet & la suite des passions injustes, ne sont-elles pas très

En 2nd lieu, il eſt fort important à un Ecrivain de bien prendre ſon point de vûe, pour ſavoir où il doit commencer ſon Hiſtoire, & juſqu'où il la doit conduire. C'eſt en quoi Hérodote réuſſit merveilleuſement. Il expoſe d'abord la cauſe de la guerre que les Perſes déclarent à la Gréce, qui eſt le deſir de ſe venger d'une injure * reçue il y avoit plus de deux cens ans; & il en termine le récit par la punition exemplaire des Barbares. La priſe de Troie pouvoit être tout au plus le prétexte de cette guerre : encore quel prétexte! La cauſe étoit ſans doute l'ambition des Rois de Perſe, & le déſir de ſe venger ſur les Grecs des ſecours donnés aux Ioniens. Pour Thucydide, il commence ſon Hiſtoire par la deſcription du triſte & fâcheux état où étoient alors les affaires de la Gréce, premier coup d'œil peu agréable & peu intéreſſant. Il impute ouvertement la cauſe de cette guerre à la ville d'Athénes, pouvant la rejetter ſur l'envie de Sparte ſa rivale depuis les exploits éclatans par leſquels les Athéniens s'étoient ſi fort diſtingués dans la guerre contre les Perſes.

* *La priſe & la ruine de Troie par les Grecs. Cette ville étoit alliée des Perſes.*

tique paroit encore moins bien fondée que la premiére. Thucydide auroit pu apporter ce prétexte, mais je ne ſai ſi ç'auroit été avec juſtice & vérité : ou plutôt on doit affirmer poſitivement qu'il ne le pouvoit en aucune ſorte. Il eſt conſtant par Plutarque, que la cauſe de la guerre doit être imputée à l'ambition démeſurée des Athéniens, qui affectoient une domination univerſelle. Il eſt beau à Thucydide d'avoir ſacrifié la gloire de ſa patrie à l'amour de la vérité : qualité qui eſt le mérite le plus eſſentiel & qui fait l'éloge le plus parfait d'un Hiſtorien.

3ment Hérodote comprenant qu'un long récit d'une même matiére, quelque agréable qu'elle puiſſe être, peut devenir ennuieux au Lecteur, a varié ſon Ouvrage, à la maniére d'Homére, par des épiſodes & des digreſſions qui y jettent beaucoup d'agrément. Thucydide au contraire, toujours uniforme & ſur le même ton, pouſſe ſon ſujet ſans ſe laiſſer le tems de reſpirer, entaſſant combats ſur combats, préparatifs ſur préparatifs, harangues ſur

pouvoient être montrées dans leur tout avec plus de grace & de clarté.

Il semble que Denys d'Halicarnasse n'a pas fait assez d'attention à la sévérité des loix de l'Histoire, & qu'il a presque cru pouvoir juger d'un Historien comme d'un Poéte. Bien des gens reprochent à Hérodote ses longues & fréquentes digressions, comme un défaut considérable en fait d'histoire. Je suis bien éloigné de penser ainsi. Elles devoient être fort agréables aux Grecs dans un tems, où l'histoire des peuples dont il y est parlé leur étoit absolument inconnue. Mais je suis encore plus éloigné de blâmer la conduite & le plan de Thucydide, qui ne perd presque jamais de vûe son sujet: car c'est une des principales régles de l'Histoire, & à laquelle on ne doit jamais donner d'atteinte sans une raison bien pressante.

4ment Thucydide, attaché religieusement à la vérité, qui doit être le fondement de l'Histoire, & qui est certainement la premiére & la plus essentielle qualité d'un Historien, n'insére rien de fabuleux dans son Histoire, ne songe point à l'embellir ni à l'égaier

qui tiennent du merveilleux, & n'y fait point intervenir, à toute occasion, le ministére des dieux & des déesses par les songes, les oracles, & les prodiges. En quoi il l'emporte incontestablement sur Hérodote, peu délicat & peu précautionné sur plusieurs faits qu'il avance, & crédule pour l'ordinaire jusqu'à la foiblesse & jusqu'à la superstition.

5ment Si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, on reconnoit dans les écrits de Thucydide un caractére de tristesse & de dureté naturelle, que son exil avoit encore aigri & irrité. Il est exact à faire sentir toutes les fautes des Généraux, & toutes leurs fausses démarches; & s'il montre quelquefois leurs bonnes qualités & leurs heureux succès, car souvent il les passe sous silence, il semble que c'est à regret & comme malgré lui.

Je ne sai si ce reproche est fondé: mais la lecture que j'ai faite de Thucydide ne m'en a point laissé cette idée. J'ai bien senti que la matiére étoit triste, mais non l'Historien. Denys d'Halicarnasse trouve dans Hérodote une disposition toute opposée,

de douceur toujours égal, & une extrême ſenſibilité aux biens & aux maux de ſa patrie.

2. *Examen de l'élocution.*

ON PEUT conſidérer pluſieurs choſes dans ce qui regarde l'élocution.

La pureté, la propriété, l'élégance du langage. Ces qualités ſont communes à nos deux Hiſtoriens, qui y ont également excellé, en ſe tenant toujours dans la noble ſimplicité de la nature. Il [a] eſt remarquable, dit Cicéron, que ces deux Auteurs, contemporains des Sophiſtes qui avoient introduit un ſtile fleuri, peigné, ajuſté, & que Socrate pour cette raiſon appelloit λογοδαιδάλους n'aient jamais donné dans ces petits ou plutôt frivoles ornemens.

L'étendue ou la briéveté du ſtile. C'eſt ici ce qui les diſtingue & les caractériſe particuliérement. Le ſtile d'Hérodote eſt doux, coulant, étendu; celui de Thucydide, vif, concis, véhément. „ L'un, pour me ſervir des ter-

a Sophiſtas λογοδαιδάλους appellat in Phædro Socrates . . quorum ſatis argutà multa, ſed minuta quæ-mirabiles : quorum ætas cùm in eorum tempora, quos nominamus, incidiſſet, longiſſimè tamen

» mes de Cicéron, est semblable à un » fleuve tranquille qui roule ses eaux » avec majesté ; l'autre à un torrent im- *Orat. n. 3*[illegible] » pétueux, & pour parler de guerre il » semble entonner la trompette. *Alter sine ullis salebris quasi sedatus amnis fluit : alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum.*
» Thucydide est si plein de choses, que » chez lui le nombre des pensées égale » presque celui des mots ; & en même » tems il est si juste & si serré pour l'é- » locution, qu'on ne sait si ce sont les » mots qui ornent les pensées, ou les » pensées qui ornent les mots. *Qui* *L. 2. de Orat. n. 56.* *(Thucydides) ita creber est rerum frequentia, ut verborum propè numerum sententiarum numero consequatur : ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur.* Ce stile brusque, pour ainsi dire, est merveilleusement propre pour donner de la force & de l'énergie au discours, mais il y jette ordinairement beaucoup d'obscurité. Et c'est ce qui est arrivé à Thucydide, sur tout dans les harangues, qui sont en beaucoup d'endroits presque inintelligibles. *Ipsæ* *Orat. n. 3*[illegible] *illæ conciones ita multas habent obscuras*

tur : de ſorte que la lecture de cet Auteur demande une attention ſuivie, & devient une étude ſérieuſe. Au reſte il n'eſt pas étonnant que Thucydide, faiſant alluſion dans ſes harangues à pluſieurs circonſtances notoires dans le tems, & devenues inconnues dans la ſuite, laiſſe des obſcurités dans l'eſprit des Lecteurs, éloignés par tant de ſiécles de ces événemens. Mais ce n'en eſt pas là la principale cauſe.

Ce qui vient d'être dit, montre ce qu'il faut penſer de nos deux Hiſtoriens par raport aux paſſions, qui dominent, comme on le ſait, dans l'éloquence, & en font le principal mérite. Hérodote réuſſit dans celles qui demandent de la douceur & de l'inſinuation, Thucydide dans les paſſions fortes & véhémentes.

On trouve des harangues dans l'un & dans l'autre, mais elles ſont plus rares & plus courtes dans le premier. Denys d'Halicarnaſſe trouve un défaut dans celles de Thucydide, c'eſt qu'elles ſont uniformes & toujours ſur le même ton, & que les caractéres y ſont mal obſervés, au lieu qu'Hé-

néral dans l'Hiſtoire les harangues, ſur tout celles qui ſont directes. J'ai répondu ailleurs à cette objection. Tome XII.

Je terminerai cet article, qui eſt devenu plus long que je ne penſois, par l'élégant & judicieux caractére que trace Quintilien de nos deux Auteurs, dans lequel il réunit une partie de ce qui a été dit juſqu'ici. *Hiſtoriam multi ſcripſere, ſed nemo dubitat duos longè ceteris præferendos, quorum diverſa virtus laudem penè eſt parem conſecuta. Denſus, & brevis, & ſemper inſtans ſibi Thucydides: dulcis, & candidus, & fuſus Herodotus. Ille concitatis, hic remiſſis affectibus melior: ille concionibus, hic ſermonibus: ille vi, hic voluptate.* Quintil. lib. 10. cap. 1. » La Gréce a eu pluſieurs Hiſto-» riens célébres ; mais on convient » qu'il y en a deux qui ſont fort au » deſſus des autres, & qui, par des » qualités différentes, ont acquis une » gloire preſque égale. L'un concis, » ſerré, toujours preſſé * d'arriver à » ſon but, c'eſt Thucydide : l'autre » doux, clair, étendu, c'eſt Hérodo-» te. L'un eſt plus propre pour les paſ-

* Inſtans ſibi *eſt difficile à rendre : c'eſt-à-dire but, qu'il y tend continuellement, ſans le perdre de*

„ ſions véhémentes, l'autre pour cel-
„ les qui demandent de l'inſinuation.
„ L'un réuſſit dans les harangues, l'au-
„ tre dans les diſcours ordinaires. Le
„ premier entraîne par la force, le ſe-
„ cond attire par le plaiſir. « Ce qui ajoute, ce me ſemble, beaucoup au mérite d'Hérodote & de Thucydide, c'eſt qu'aiant peu de modéles qu'ils puſſent ſuivre, ils ont néanmoins tous deux porté l'Hiſtoire à ſa perfection par une route différente.

L'eſtime générale des Anciens pour ces deux Auteurs, eſt pour eux un préjugé bien favorable. Il eſt difficile que tant de grands hommes ſe ſoient trompés dans le jugement qu'ils en portent.

§. III. *XENOPHON.*

J'AI EXPOSÉ ailleurs aſſez au long tout ce qui regarde les actions & les ouvrages de Xénophon. Je n'en dirai ici qu'un mot, pour en rappeller le ſouvenir & les dates dans l'eſprit du Lecteur.

AN.M. 3554. AV. J.C. 450. Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Athénes la 3e année de l'Olympiade 82. il étoit plus jeune que Thucydide d'un peu plus de vingt ans. Il fut grand Philoſophe, grand Hiſtorien, grand Général.

jeune Cyrus, qui marchoit contre ſon frere Artaxerxe Mnémon roi de Perſe, pour le détrôner. C'eſt ce qui fut la cauſe de ſon exil, parce que les Athéniens étoient alors amis d'Artaxerxe. La retraite des dix mille ſous la conduite de Xénophon eſt connue de tout le monde, & a rendu ſon nom célébre à jamais.

Depuis ſon retour, il fut toujours emploié dans les troupes Lacédémoniennes, d'abord dans la Thrace, puis dans l'Aſie, juſqu'au rappel d'Agéſilas qu'il accompagna juſqu'en Béotie. Alors il ſe retira à Scyllonte, où les Lacédémoniens lui avoient donné en propre une terre, ſituée aſſez près de la ville d'Elide.

Sa retraite ne fut pas oiſive. Il profita du repos qu'elle lui laiſſoit pour compoſer ſes Hiſtoires. Il commença par la Cyropédie qui eſt l'hiſtoire du grand Cyrus renfermée en huit livres. Elle fut ſuivie de celle du jeune Cyrus, qui eſt la fameuſe expédition des dix mille, en ſept livres; puis il écrivit l'Hiſtoire Grecque en ſept livres auſſi, qu'il commença où Thucydide avoit fini la

retour d'Alcibiade dans l'Attique jusqu'à la bataille de Mantinée. Il a fait aussi plusieurs Traités particuliers sur des sujets historiques.

Son stile, sous un air de simplicité & de douceur naturelle, cache des graces inimitables, que les personnes d'un goût peu délicat sentent & admirent moins, mais qui n'ont pas échapé à Cicéron, & qui lui ont fait dire, „ Que „ les Muses paroissoient avoir parlé par „ la bouche de Xénophon : *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.*

Orat. n. 62.

Lib. 10. cap. 1.

Quintilien, dans l'éloge qu'il nous en a laissé, ne fait presque qu'étendre cette pensée. *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur: &, quod de Pericle veteris Comediæ testimonium est, in hunc transferri justissimè possit, in labris ejus sedisse quandam persuadendi deam.* „ Quelles „ louanges ne mérite point cette dou- „ ceur charmante de Xénophon, si sim- „ ple, si éloignée de toute affectation, „ mais que nulle affectation ne saura „ jamais atteindre? Vous diriez que les „ Graces elles mêmes ont composé son „ langage; & l'on pourroit lui appli-

» quer justement ce que l'ancienne Co-
» médie disoit de Périclès, que la déesse
» de la persuasion résidoit sur ses lévres.

§. IV. *CTESIAS*.

CTESIAS de Cnide, étoit contemporain de Xénophon. Il fut fait prisonnier après la bataille que le jeune Cyrus livra contre son frere Artaxerxe. Aiant guéri le Roi de la blessure qu'il y avoit reçue, il exerça la Médecine dans la Cour de Perse avec beaucoup de réputation, & demeura auprès du Prince pendant dix-sept ans.

Il écrivit l'Histoire des Assyriens & des Perses en vingt-trois livres. Un des fragmens que Photius avoit conservés, (car il ne nous reste de Ctésias que des fragmens,) nous apprend que dans les six premiers livres il traitoit de l'Histoire d'Assyrie, & de tout ce qui y étoit arrivé avant l'Empire des Perses: & que depuis le septiéme jusqu'au treiziéme inclusivement il raportoit tout ce qui regarde les régnes de Cyrus, de Cambyse, du Mage, de Darius & de Xerxès. Il avoit conduit l'Histoire des Perses jusqu'à la 3e année de la 95e Olympiade, où Denys l'ancien,

Photius.

Diod. lib. 14. pag. 273.

préparatifs de guerre contre les Carthaginois.

Phot. Il contredit presque en tout Hérodote, & s'attache particuliérement à le décrier. Mais le décri est tombé sur lui-même, & il est regardé par tous les Savans comme un Ecrivain rempli de mensonge, & indigne d'être cru, ainsi que l'appelle Aristote. Il s'est aussi écarté fort souvent des récits de Xénophon. On s'étonne que Diodore de Sicile, Trogus Pompeius, & quelques autres, aient suivi Ctésias préférablement à Hérodote, & même à Xénophon. Ce qui les a trompés sans doute, est l'assurance avec laquelle il affirme qu'il n'avance rien dans ses Ecrits dont il n'ait été témoin oculaire, ou qu'il n'ait appris des Perses mêmes, & puisé dans leurs archives.

§. V. *POLYBE.*

J'AI DEJA parlé de ce célébre Ecrivain en quelques endroits de mon Histoire que je me contenterai d'indiquer, ajoutant ici seulement ce qui me paroitra le plus nécessaire pour avoir quelque idée du caractére, des actions, & des ouvrages de ce grand homme. On en trouve la vie assez

étendue & fort bien écrite à la tête de la nouvelle Traduction de Polybe: j'en ferai bon usage, mais, en l'abrégeant beaucoup.

Polybe étoit de Mégalopolis, ville du Péloponnése dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pere se nommoit Lycortas, illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

AN.M. 3800.
AV.J.C. 204.

Il fut élevé, comme tous les enfans de sa nation, dans un grand respect pour la Divinité; pieux sentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il persévéra si constamment pendant toute sa vie, qu'il est peu d'Auteurs profanes qui aient pensé de la Divinité plus religieusement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Il eut pour Maître, dans la politique, Lycortas son pere, grand homme d'Etat; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Il fit usage des excellentes leçons qu'il en avoit reçues dans les diverses négociations & les différentes affaires où il fut emploié soit avec son pere, soit seul,

ſur tout pendant la guerre des Romains contre Perſée dernier Roi de Macédoine, comme je l'ai marqué en ſon lieu.

An.M. 3837. Av.J.C. 167. Les Romains, après la défaite de Perſée, ſongérent à humilier & à punir ceux des Achéens qui avoient été les plus fermes à ſoutenir la liberté de la Ligue Achéenne, & qui avoient paru contraires à leurs vûes & à leurs intérêts. On en enleva mille, qui furent emmenés à Rome: de ce nombre fut Polybe.

Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fît rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Q. Fabius, & du jeune Scipion, tous deux fils de Paul Emile, & adoptés l'un par Q. Fabius, l'autre par P. Cornelius Scipion, fils de Scipion l'Africain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſes grandes qualités, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome avec les autres Achéens. Ce qui ſe paſſa pour lors entre le jeune Scipion âgé ſeulement de dix-huit ans & Polybe, & qui donna lieu à la liaiſon intime qui ſe forma depuis entr'eux, eſt, ce me

ſemble,

semble, un morceau d'Histoire des plus intéressans, & qui peut être d'une grande instruction pour la jeune Noblesse. J'ai raporté ce trait à la fin de l'histoire des Carthaginois.

Ce fut apparemment à Rome que Polybe composa la plus grande partie de son Histoire, ou du moins qu'il assembla des Mémoires pour la composer. Où pouvoit-il mieux s'instruire des événemens qui s'étoient passés, ou pendant tout le cours de la seconde guerre Punique, que dans la maison des Scipions; ou pendant les campagnes contre Persée, que dans celle de Paul Emile? Il en est de même de toutes les affaires étrangéres qui se passérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même ou de recevoir les nouvelles de la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé exactement de tout ce qui arrivoit de plus mémorable.

Les Achéens, après bien des requêtes inutilement présentées au Sénat, obtinrent enfin le retour de leurs Exilés: ils n'étoient plus qu'au nombre de trois cens. Polybe n'usa pas de cette

AN. M. 3854. AV. J.C. 150.

ou, s'il s'en servit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puisque trois ans après il étoit avec lui au siége de Carthage. Après cette expédition, il fit quelques voiages par raport à l'Histoi-
AN. M. 3858. AV. J. C. 146. re qu'il avoit toujours en vûe. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'en revenant dans le Péloponnése il vit la destruction & l'incendie de Corinthe, sa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de subir les loix d'un Magistrat étranger qui devoit y être envoié de Rome tous les ans. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut la facilité que lui donna son crédit auprès des Romains pour obtenir quelques adoucissemens au malheur de ses concitoiens, & l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen, son Maître dans la science de la guerre, dont on vouloit abbattre les sta-
Tome IX. *pag.* 270. tues. J'ai raconté ce fait.

Après avoir rendu plusieurs services à sa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le suivit à Numance, au siége de laquelle il étoit présent. Scipion mort il prit la route de son
AN. M. 3877. AV. J. C. 127. pays : (car quelle sûreté y avoit-il à

avoit été mis à mort par la faction des Gracques ?) & aiant joui, dans le sein de sa patrie, pendant six ans, de l'estime, de la reconnoissance; & de l'amitié de ses chers Citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une blessure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

An. M. 3883. Av. J.C. 121.

Les principaux Ouvrages qu'il a composés, sont : la vie de Philopémen, un Livre sur la Tactique, où l'Art de ranger les armées en bataille; l'Histoire de la Guerre de Numance, dont Cicéron parle dans sa lettre à Lucceius; & son Histoire universelle. Il ne nous reste de tous ces Ouvrages que le dernier, & encore bien imparfait. Polybe l'appelle lui-même *Histoire universelle*, non par raport aux tems, mais par raport aux lieux, parce qu'elle contenoit non seulement les guerres des Romains, mais tout ce qui s'étoit passé dans le monde connu pendant l'espace de cinquante-trois ans, c'est-à-dire depuis le commencement de la seconde guerre Punique jusqu'à la réduction du Roiaume de Macédoi-

dont il s'agit ici, un si grand nombre d'événemens, tous décisifs & de la derniére importance: La 2 nde guerre Punique entre les deux peuples de la terre les plus puissans & les plus belliqueux, laquelle mit Rome d'abord à deux doigts de sa perte; puis, par un retour surprenant, abbattit Carthage, & fraia le chemin à sa ruine totale: ensuite la guerre contre Philippe, que l'ancienne gloire des Rois de Macédoine, & le nom d'Alexandre le Grand encore redouté en un certain sens, rendoient formidable: la guerre contre Antiochus, le plus opulent Roi de l'Asie, qui traînoit après lui par terre & par mer des armées très nombreuses, & celle contre les Etoliens, peuple féroce, & qui prétendoit ne le céder à aucune nation en courage & bravoure: enfin, la derniére guerre de Macédoine contre Persée, laquelle porta le coup mortel à cet Empire autrefois si terrible, & pour qui le monde entier étoit trop étroit. Ce furent tous ces événemens, renfermés dans l'espace d'un peu plus de cinquante ans, qui firent sentir à l'Univers étonné ce que c'étoit que la grandeur Ro-

ple pour commander à tous les peuples de la terre. Or Polybe pouvoit-il souhaiter un sujet d'histoire plus grand, plus magnifique, plus intéressant ?

Tous les faits arrivés pendant cet espace de tems, remplissoient trente-huit Livres; au devant desquels il en avoit mis deux, pour servir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Histoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui soient tels que Polybe les avoit laissés, des fragmens quelquefois assez considérables des douze Livres suivans, avec *les Ambassades* & *les Exemples de vertus & de vices* que l'Empereur Constantin Porphyrogénéte, au douziéme siécle, avoit fait extraire de l'Histoire de Polybe, pour les insérer dans ses *Pandectes politiques*; grande compilation, où l'on voioit rangé sous certains titres tout ce que les anciens Historiens avoient écrit sur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'instruire de ce qui s'étoit fait dans les différens cas où l'on se trouvoit soi-même, sans avoir la peine de lire ces Historiens.

Voilà le véritable usage & la grande utilité de l'Histoire, qui est, à propre-

ment parler, la ſcience des Rois, des Généraux d'armée, des Miniſtres, & de tous ceux qui ſont emploiés au gouvernement. Car les hommes ſont toujours les mêmes, ils ſe conduiſent dans tous les tems par les mêmes principes, & ce ſont preſque toujours les mêmes reſſorts qui font mouvoir les Etats, & qui y cauſent les diverſes révolutions qui y arrivent. Ce Prince étoit donc bien ſage, de ſonger à établir dans ſon Empire une eſpéce de Conſeil ſtable & perpétuel, composé de ce qu'il y avoit eu dans toute l'Antiquité & en tout genre de perſonnes plus éclairées, plus prudentes, plus expérimentées. Cependant ce deſſein, ſi louable en lui-même, eſt devenu funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eut pris l'habitude (& notre pareſſe nous y conduit bientôt) de ne conſulter que ces abrégés, on regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier. C'eſt à quoi l'on attribue la perte de pluſieurs ouvrages impor-

renfermoient, il ne nous en reste que deux. S'ils nous avoient été conservés en entier, ils auroient pu en quelque façon nous consoler de la perte des originaux. Mais tout a subi le sort commun des choses humaines, & ne laisse que matiére à nos regrets.

Quel dommage qu'une Histoire, comme celle de Polybe, soit perdue ! Qui apporta jamais plus d'attention & d'exactitude à s'assurer des faits que lui ? Pour ne se pas tromper dans la description des lieux, chose très importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un siége, d'une bataille, ou d'une marche, il s'y étoit transporté lui-même, & avoit fait dans cette seule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit son unique étude. C'est de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité est à l'Histoire, ce que les yeux sont aux animaux : que comme ceux-ci ne sont d'aucun usage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Histoire sans la vérité n'est qu'une narration amusante & infructueuse.

Polyb. lib. 1. pag. 13.

Mais on peut dire qu'ici, ce qu'il y a de moins à regretter, ce sont les faits.

réflexions d'un homme, qui naturellement porté au bien public, en avoit fait toute ſon étude, qui pendant tant d'années, s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui même, & du gouvernement duquel on avoit été ſi ſatisfait ! Voila ce qui fait le principal mérite de Polybe, & ce qu'un Lecteur de bon goût doit principalement y chercher. Car, il en faut convenir, les réflexions (j'entends celles d'un homme ſenſé comme Polybe) ſont l'ame de l'Hiſtoire.

On lui reproche ſes digreſſions. Elles ſont longues & fréquentes, je l'avoue ; mais remplies de tant de faits curieux & d'inſtructions utiles, qu'on doit, non ſeulement lui pardonner ce défaut ſi c'en eſt un, mais même lui en ſavoir gré. D'ailleurs il faut ſe ſouvenir que Polybe avoit entrepris l'Hiſtoire univerſelle de ſon tems, comme il en a donné le titre à ſon Ouvrage ; ce qui doit ſuffire pour juſtifier ſes digreſſions.

Denys d'Halicarnaſſe, Critique fort célébre dans l'antiquité, porte de notre Hiſtorien un jugement qui doit le rendre bien ſuſpect lui-même en matiére de critique. Il dit nettement &

de patience à l'épreuve de la lectur ede Polybe; & la raison qu'il en appo rte, c'est que cet Auteur n'entend rien à l'arrangement des mots : c'est-à-dire qu'il auroit voulu trouver dans son Histoire des périodes arrondies, nombreuses, cadencées, telles qu'il les emploie lui-même dans la sienne, ce qui est un défaut essentiel en matiére d'histoire. Un stile militaire, simple, négligé se pardonne à un Ecrivain tel que le nôtre, plus attentif aux choses mêmes qu'aux tours & à la diction. Je n'hésite donc point à préférer au jugement de ce Rhéteur celui de Brutus, qui, loin de trouver la lecture de Polybe ennuieuse, s'en occupoit continuellement, & en faisoit des extraits dans ses heures de loisir. On le trouva appliqué à cette lecture la veille du jour où se donna la fameuse bataille de Pharsale.

Plut. in Brut. pag. 985.

§. VI.

DIODORE DE SICILE.

DIODORE étoit d'Agyrium ville de Sicile, ce qui l'a fait appeller *Diodore de Sicile*, pour le distinguer de

Son Ouvrage a pour titre, *Bibliothéque Historique*. Il comprend en effet l'Histoire de presque tous les peuples de la terre, qu'il faisoit passer comme en revûe devant son Lecteur : Egyptiens, Assyriens, Médes, Perses, Grecs, Romains, Carthaginois, & d'autres encore. Il comprenoit quarante Livres, dont il nous trace lui-même l'idée & la suite dans sa Préface. Les six premiers, dit-il, contiennent ce qui s'est passé avant la guerre de Troie, c'est-à-dire tous les tems fabuleux : dont les trois premiers sont les antiquités barbares, dans les trois autres les antiquités Grecques. Les onze suivans comprennent l'Histoire de tous les peuples, depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand inclusivement. Dans les vingt-trois autres cette histoire générale est continuée jusqu'au commencement de la guerre contre les Gaulois, où Jule César, après avoir subjugué plusieurs nations Gauloises très belliqueuses, porta les limites de l'Empire Romain jusqu'aux Iles Britanniques.

De ces quarante Livres, il ne nous en reste que quinze, avec quelques

principalement par Photius, & par les extraits de Constantin Porphyrogénéte. On a les cinq premiers de suite.

Dans le premier, Diodore traite de l'origine du monde, & de ce qui regarde l'Egypte.

Dans le second, des premiers Rois d'Asie, depuis Ninus jusqu'à Sardanapale : des Médes, des Indiens, des Scythes, des Arabes.

Dans le troisiéme, des Ethiopiens & des Libyens.

Dans le quatriéme, de l'Histoire fabuleuse des Grecs.

Dans le cinquiéme, de l'Histoire fabuleuse de la Sicile, & des autres Iles.

Les Livres 6.7.8.9.& 10. sont perdus.

Les sept qui suivent, depuis l'onziéme jusqu'au dix-septiéme inclusivement, renferment l'histoire de quatre-vingts-dix ans, depuis l'expédition de Xerxès dans la Gréce jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Les trois suivans, savoir les 18. 19. & 20, traitent des différens & des guerres entre les successeurs d'Alexandre jusqu'aux dispositions pour la bataille d'Ipsus. Et là finit ce qui nous reste de l'Histoire de Diodore de Sicile,

dans le moment même où va se donner un combat qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

Dans ces dix derniers Livres, qui renferment proprement l'Histoire suivie des Perses, des Grecs, & des Macédoniens, Diodore y joint aussi l'Histoire des autres peuples, & en particulier celle des Romains, selon que les événemens en concourent avec son principal sujet.

Diodore nous marque lui-même dans sa Préface qu'il emploia trente années à la composition de son Histoire. Le long séjour qu'il fit à Rome, lui fut pour cela d'un grand secours. Il parcourut aussi, non sans courir beaucoup de risques, plusieurs provinces de l'Europe & de l'Asie, pour s'assurer par lui-même de la situation des villes & des autres lieux dont il devoit parler, ce qui n'est pas indifférent pour la perfection de l'Histoire.

Son stile n'est point élégant ni orné, mais simple, clair, intelligible; & cette simplicité n'a rien de bas, ni de rampant.

Diod. lib. 20. pag. 746. Il n'approuve pas qu'on interrompe le fil de l'histoire par de fréquentes & de longues harangues: il n'en rejette

pourtant pas entiérement l'usage, & croit qu'on les peut emploier fort à propos, quand l'importance de la matiére semble le demander. Après la défaite de Nicias on délibéra dans l'assemblée de Syracuse quel traitement on devoit faire aux prisonniers Athéniens. Diodore raporte les harangues de deux Orateurs, qui sont longues, & fort belles, sur tout la premiére. *Diod. lib. 13. pag. 149. 161.*

On ne doit pas compter absolument sur les dattes de Chronologie, ni sur les noms soit des Archontes d'Athénes, soit des Tribuns des soldats & Consuls de Rome, où il s'est glissé plusieurs fautes.

Cette Histoire présente de tems en tems des réflexions fort sensées & fort judicieuses. Diodore sur tout a grand soin de raporter le succès des guerres & des autres entreprises, non au hazard ou à une fortune aveugle, comme le font plusieurs Historiens, mais à une sagesse & à une Providence qui préside à tous les événemens.

Tout bien pesé & bien examiné, on doit faire un grand cas des Ouvrages de Diodore qui sont parvenus jusqu'à nous, & regretter beaucoup la perte

de lumiére sur toute l'Histoire ancienne.

DENYS D'HALICARNASSE.

L'HISTORIEN dont nous parlons, nous apprend lui-même dans la Préface de son Ouvrage le peu que l'on sait touchant sa personne & son Histoire. Il étoit d'Halicarnasse ville de Carie dans l'Asie Mineure, patrie du grand Hérodote. Il eut pour pere Alexandre, qui n'est point connu d'ailleurs.

An. M. 3973. Av. J. C. 31. Il aborda en Italie vers le milieu de la cent quatre-vingt-septiéme Olympiade, dans le tems que César Auguste mit fin à la guerre civile qu'il soutint contre Antoine. Il demeura vingt-deux ans à Rome, & il emploia ce tems à y apprendre dans une grande exactitude la langue Latine, à s'instruire de la litérature & des écrits des Romains, & sur tout à s'informer avec soin de ce qui avoit raport à l'Ouvrage qu'il méditoit : car il paroit que c'étoit là le motif de son voiage.

Pour se mettre en état d'y mieux réussir, il fit une étroite liaison avec ce

Rome, & eut avec eux de fréquens entretiens. A ces converſations de vive voix qui étoient pour lui d'un grand ſecours, il joignit une étude profonde des Hiſtoriens Romains les plus eſtimés, tels que Caton, Fabius Pictor, Valerius Antias, Licinius Macer, que Tite-Live cite fort ſouvent.

Quand il ſe crut ſuffiſamment inſtruit de tout ce qu'il jugeoit néceſſaire à l'exécution de ſon deſſein, il ſe mit à travailler. Le titre de ſon Ouvrage eſt *Les Antiquités Romaines*; & il l'appella ainſi, parce qu'en écrivant l'Hiſtoire de Rome, il remonte juſqu'à ſa plus ancienne origine. Il avoit conduit ſon Hiſtoire juſqu'au commencement de la première guerre Punique, & il s'étoit arrété à ce terme, parce que ſon plan étoit d'éclaircir la partie de l'Hiſtoire Romaine la moins connue. Or, depuis les guerres Puniques, cette hiſtoire a été écrite par des Auteurs contemporains qui étoient entre les mains de tout le monde.

Des vingt Livres qui compoſoient les Antiquités Romaines, nous n'avons que les onze premiers, qui ne

de Rome. Les neuf derniers qui renfermoient tout ce qui se passa jusques à l'an 488 selon Caton, 490 selon Varron, sont péris par l'injure du tems. A chacun des Auteurs anciens dont nous parlons, nous sommes presque toujours obligés de regretter la perte d'une partie de leurs Ouvrages, sur tout quand ces Auteurs sont excellens, comme l'est celui dont il s'agit ici.

On a encore de lui quelques Fragmens au sujet des Ambassades, qui sont des morceaux détachés, & fort imparfaits. Les deux Titres qui nous restent de Constantin Porphyrogénéte nous en ont conservé aussi plusieurs fragmens.

Photius, dans sa Bibliothéque, parle des vingt Livres des Antiquités, comme d'un Ouvrage entier qu'il avoit lu. Il cite de plus un Abrégé que Denys d'Halicarnasse avoit fait de son Histoire en cinq Livres. Il en loue la justesse, l'élégance, & la précision; & il ne fait point de difficulté de dire que cet Historien, dans son Epitome, s'étoit surpassé lui-même.

Nous avons deux Traductions assez

te particulier, mais dans un genre différent. Il ne m'appartient point d'en faire la comparaiſon, ni de mettre l'une au deſſus de l'autre : je laiſſe ce ſoin au Public, qui eſt en droit de porter ſon jugement ſur les Ouvrages qui lui ſont abandonnés. Je me propoſe ſeulement d'en faire grand uſage dans la compoſition de l'Hiſtoire Romaine.

Le Pere le Jay Jéſuite, dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ſa traduction de Denys d'Halicarnaſſe, trace de cet Auteur un portrait & un caractére, auquel il ſeroit difficile de rien ajouter. Je ne ferai preſque que le copier, mais en l'abrégeant dans quelques endroits.

Tous les Ecrivains anciens & modernes, qui ont parlé avec quelque connoiſſance de ſon Hiſtoire, reconnoiſſent dans lui un génie facile, une érudition profonde, un diſcernement exact, & une critique judicieuſe. Il étoit verſé dans tous les beaux arts, bon Philoſophe, ſage Politique, excellent Rhéteur. Il s'eſt peint dans ſon Ouvrage ſans y penſer. On l'y voit ami de la vérité, éloigné de toute prévention,

gion, déclaré contre les impies qui nioient une Providence.

Il ne se contente pas de raconter les guerres du dehors : il décrit avec la même soin les exercices de la paix, qui contribuent au bon ordre du dedans, & qui servent à entretenir l'union & la tranquillité parmi les citoiens. Il ne fatigue point par des narrations ennuieuses. S'il s'écarte en des digressions, c'est toujours pour apprendre quelque chose de nouveau, & capable de faire plaisir à ses Lecteurs. Il mêle dans ses récits des réflexions morales & politiques qui sont l'ame de l'Histoire, & le principal fruit qu'on en doive tirer. Il traite les matiéres avec beaucoup plus d'abondance & d'étendue que Tite-Live ; & ce que celui-ci renferme dans ses trois premiers Livres, l'Auteur Grec en fait la matiére d'onze Livres.

Il est constant que, sans ce qui nous reste de Denys d'Halicarnasse, nous ignorerions plusieurs choses, dont Tite-Live & les autres Historiens Latins ont négligé de nous instruire, & dont ils ne parlent que très superficiellement. Il est le seul qui nous ait fait connoitre à fond les Romains : qui ait

laissé à la postérité un détail circonstancié de leurs Cérémonies, du Culte de leurs dieux, de leurs Sacrifices, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Discipline, de leurs Triomphes, de leurs Comices ou Assemblées, du dénombrement & de la distribution du peuple en Classes & en Tribus. Nous lui sommes redevables des Loix de Romulus, de celles de Numa & de Servius, & de beaucoup d'autres choses pareilles. Comme il n'écrivoit son Histoire que pour instruire les Grecs ses compatriotes des faits & des mœurs des Romains qui leur étoient inconnus, il s'est cru obligé à une plus grande attention sur ce point que les autres Historiens Latins qui n'étoient pas dans le même cas que lui.

A l'égard du stile que l'Historien Grec & l'Historien Latin ont emploié dans la composition de leur Ouvrage, le Pere le Jay se contente du jugement qu'en a porté Henry Estienne ; » Que » l'Histoire Romaine ne pouvoit être » mieux écrite que l'a fait en Grec » Denys d'Halicarnasse, & Tite-Live » en Latin

ſorte d'égalité entre Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live, & qui ſemble les ranger tous deux ſur une même ligne par raport au ſtile. Je trouve entr'eux ſur ce point une différence infinie. Chez l'Auteur Latin, les deſcriptions, les images, les harangues, tout eſt plein de beauté, de nobleſſe, de grandeur, de force, de vivacité : chez le Grec, en comparaiſon de l'autre, tout eſt foible, prolixe, languiſſant. Je voudrois que les bornes de mon Ouvrage me permiſſent d'inſérer ici l'un des plus beaux faits de l'Hiſtoire ancienne de Rome, c'eſt le combat des Horaces & des Curiaces, & de comparer enſemble les deux récits. Dans Tite-Live, le Lecteur croit aſſiſter réellement au combat. Au premier aſpect des épées nues, au bruit & au cliquetis des armes, à la vûe du ſang qui coule des bleſſures des combattans, il ſe ſent pénétré d'horreur. Il partage avec les Romains & les Albains les divers ſentimens de crainte, d'eſpérance, de douleur, de joie, qui ſe ſuccédent alternativement de part & d'autre. Il eſt continuellement en ſuſpens dans l'attente inquiéte du ſuccès qui va décider du ſort des deux peuples. Le récit d'Ha-

licarnasse qui est beaucoup plus long, ne cause dans le Lecteur presque aucun de ces mouvemens. On le parcourt de sang froid, sans sortir de sa situation tranquille & naturelle, & l'on n'est point comme enlevé hors de soi-même par les violentes secousses que l'on sent dans Tite-Live à chaque changement qui arrive dans le sort des combattans. Denys d'Halicarnasse peut avoir par d'autres côtés plusieurs avantages sur Tite-Live : mais, pour le stile, il me semble qu'il ne peut point lui être comparé.

PHILON. APION.

PHILON étoit un Juif d'Alexandrie, de la race Sacerdotale, & des plus illustres familles de toute la ville. Il avoit étudié avec un grand soin les Livres sacrés qui faisoient la science des Juifs. Il se rendit aussi très célébre dans les Lettres humaines, & dans la Philosophie, sur tout dans celle de Platon. Il fut député par les Juifs d'Alexandrie vers l'Empereur Caïus Caligula, pour maintenir le droit de bour-

Euseb. lib. 2. cap. 5. Outre beaucoup d'autres Ouvrages, il écrivit en cinq Livres, selon Eusébe, les maux que les Juifs souffrirent sous Caius. Nous n'en avons conservé que les deux premiers, dont l'un a pour titre *Légation à Caïus*. Les trois autres ont été perdus. On dit que Philon aiant lu sous Claude en plein Sénat les écrits qu'il avoit faits contre l'impiété de Caïus, ils y furent si estimés, qu'on les fit mettre dans la Bibliothéque publique.

Ibid. cap. 18.

APION, ou Appion, étoit Egyptien, né à Oasis à l'extrémité de l'Egypte. Mais aiant obtenu le droit de bourgeoisie à Alexandrie, il se fit passer pour Alexandrin. Il étoit Grammairien de profession, comme on appelloit alors ceux qui étoient habiles dans les Lettres humaines, & dans la science de l'antiquité. Il fut mis à la tête des Députés que ceux d'Alexandrie envoiérent à Rome vers Caïus contre les Juifs de la même ville.

Suid. Aul. Gell. lib. 5. cap. 14. Il avoit été élevé par Didyme célébre Grammairien d'Alexandrie. C'étoit un homme de grande Litérature, & qui possédoit parfaitement l'Histoi-

Ce qu'on cite de lui, c'est son Histoire d'Egypte, où il renfermoit presque tout ce qu'il y avoit de plus mémorable dans ce pays si fameux. Il y parloit fort mal contre les Juifs, & encore plus dans un autre Ouvrage, où il avoit ramassé contr'eux toutes sortes de calomnies.

L'histoire d'un esclave nommé Androcle, qui fut nourri trois ans par un lion qu'il avoit guéri d'une plaie, & reconnu ensuite par le même lion à la vûe de toute la ville de Rome, lorsqu'il étoit exposé aux bêtes, doit être arrivée vers le tems dont nous parlons, puisqu'Apion, de qui Aulu-Gelle la cite, assuroit qu'il l'avoit vûe de ses yeux. L'esclave en eut la vie & la liberté pour récompense avec le lion même. Cette histoire est décrite fort au long dans Aulu-Gelle, & mérite d'être lue. *Aul. Gell. ibid.*

JOSEPHE.

JOSEPHE étoit de Jérusalem, & de la race Sacerdotale. Il naquit en la premiére année de Caïus. Il fut si bien *AN. J. C. 37.* *Joseph. in vita sua.*

miné avec ſoin les trois ſectes qui partageoient alors les Juifs, il choiſit celle des Phariſiens.

AN. J. C. 56. A l'âge de dix-neuf ans il commença à prendre part aux affaires publiques.

AN. J. C. 67. Il ſoutint avec un courage incroiable le ſiége de Jotapat, qui dura près de ſept ſemaines. La ville fut priſe en la treiziéme année de Néron. Cette priſe couta bien cher aux Romains, & Veſpaſien y fut bleſſé. On y compta quarante mille Juifs de tués. Joſéphe, qui s'étoit caché dans une caverne, fut enfin contraint de ſe rendre à Veſpaſien.

Je ne raporte point tout ce qui ſe paſſa depuis ce tems-là juſqu'au fameux ſiége & à la priſe de Jéruſalem : il en fait lui-même le récit fort au long, & l'on peut le conſulter. Je remarque ſeulement que pendant toute cette guerre, & lors même qu'il étoit encore captif, Veſpaſien & Tite voulurent toujours l'avoir auprès d'eux : de ſorte qu'il ne s'y paſſoit rien du tout dont il n'eût une entiére connoiſſance. Car il voioit lui-même tout ce qui ſe faiſoit du côté des Romains, & l'écrivoit

manquoit pas ſans doute auſſi d'écrire auſſitôt.

Ce fut apparemment après la priſe de Jotapat, & lorſqu'il ſe vit engagé à vivre avec les Romains, qu'il apprit la langue Grecque. Il avoue qu'il ne put jamais la bien prononcer, parce qu'il ne l'avoit pas appriſe de jeuneſſe, les Juifs eſtimant peu l'étude des Langues. Photius juge que ſa phraſe eſt pure.

Antiq. lib. 20. cap. 6.

Phot. cap. 47.

Après que la guerre fut finie, Tite s'en allant à Rome l'y amena avec lui. Veſpaſien le fit loger dans la maiſon qu'il avoit avant que d'être Empereur, le fit citoien Romain, lui aſſigna une penſion, lui donna des terres dans la Judée, & lui témoigna beaucoup d'affection tant qu'il vécut. Ce fut ſans doute Veſpaſien, qui, en le faiſant citoien, lui donna le nom de Flavius, qui étoit celui de ſa famille.

AN. J. C. 71.

Dans le loiſir que Joſéphe avoit à Rome, il s'occupa à écrire l'Hiſtoire de la guerre des Juifs ſur les mémoires qu'il en avoit dreſſés. Il la compoſa d'abord en ſa langue propre, qui étoit

jusqu'au tems d'Antiochus Epiphane & des Maccabées.

Joséphe fait profession d'y raporter avec une entiére sincérité tout ce qui s'est fait de part & d'autre, ne se réservant de l'affection qu'il avoit pour sa nation que le droit de plaindre quelquefois ses malheurs, & de détester les crimes des séditieux qui en avoient causé la ruine totale.

Dès que son Histoire Grecque fut achevée, il la présenta à Vespasien & à Tite, qui en furent extrêmement satisfaits. Celui-ci, dans la suite, ne se contenta pas d'ordonner qu'elle fût rendue publique, & mise dans une Bibliothéque ouverte à tout le monde; mais il signa de sa main l'exemplaire qui y devoit être mis, pour montrer qu'il vouloit que ce fût d'elle seule que tout le monde apprît ce qui s'étoit passé pendant le siége & à la prise de Jérusalem.

Outre la sincérité & l'importance de cette Histoire, où l'on trouve l'accomplissement entier & litéral des prédictions de JESUS-CHRIST contre Jé-

à son fils, l'Ouvrage en lui-même est fort estimé pour sa beauté. Le jugement que porte Photius de cette Histoire, c'est qu'elle est agréable, pleine d'élévation & de majesté, mais sans excès & sans enflure; qu'elle est vive & animée; pleine de cette éloquence qui excite ou appaise à son gré les mouvemens de l'ame; remplie d'excellentes maximes de morale: que les harangues en sont belles & persuasives, & que quand il faut soutenir les deux partis opposés, elle est féconde en raisons adroites & plausibles pour l'un & pour l'autre. S. Jérome loue Joséphe encore plus avantageusement en un seul mot, qui le caractérise parfaitement, en l'appellant le Tite-Live des Grecs.

Phot. cap. 47.

Hieron. Epist. 22.

Après que Joséphe eut écrit l'Histoire de la ruine des Juifs, il entreprit de faire l'Histoire générale de cette nation, en la commençant dès l'origine du monde, pour faire connoître à toute la terre les grandes merveilles de Dieu qui s'y rencontrent. C'est ce qu'il exécuta en vingt Livres, auxquels il donne lui-même le titre d'anti-

quelle les Juifs se révoltérent. Il paroit qu'il adressa cet Ouvrage à Epaphrodite, homme curieux & savant. On croit que c'est ce célébre Affranchi de Néron, que Domitien fit mourir en l'an 95. Joséphe acheva cet Ouvrage en la 56e année de son âge, qui étoit la 13e du régne de Domitien.

AN. J. C. 93.

In Præfat. Il y fait profession de ne rien ajouter à ce qui est dans les Livres Saints, dont il a tiré ce qu'il dit jusqu'après le retour de la captivité de Babylone, & de n'en rien retrancher. Mais il ne s'est pas acquitté de cette promesse aussi religieusement qu'il auroit été à souhaiter. Il ajoute quelques faits qui ne sont point de l'Ecriture, il en retranche un plus grand nombre, & en déguise quelques autres d'une maniére qui les rend tout humains, & leur fait perdre cette grandeur divine, & cette majesté que leur donne la simplicité de l'Ecriture. On ne peut pas aussi l'excuser de ce que souvent, après avoir raporté les plus grands miracles de Dieu, il en affoiblit l'autorité en laissant à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

Joséphe voulut joindre à ses Anti-

pouvoient le démentir s'il s'éloignoit de la vérité. Il paroit en effet qu'il la fit aussitôt après ; & on l'a considérée comme une partie du vingtiéme Livre de ses Antiquités. Il l'emploie presque toute à décrire ce qu'il fit étant Gouverneur de Galilée avant la venue de Vespasien. An. J. C. 80.

Comme diverses personnes témoignoient douter de ce qu'il disoit des Juifs dans ses Antiquités, & objectoient que si cette nation eût été aussi ancienne qu'il la faisoit, les autres Historiens en auroient parlé : il entreprit sur cela un Ouvrage, non seulement pour montrer que plusieurs Historiens avoient parlé des Juifs, mais aussi pour réfuter toutes les calomnies qui avoient été répandues contr'eux par divers Auteurs, & particuliérement par Apion dont nous avons parlé ; ce qui fait que tout l'Ouvrage est ordinairement intitulé *contre Apion*.

Il n'y a point eu de Livres plus généralement estimés & goûtés que ceux de Joséphe. La traduction en notre Langue en parut dans un tems, où, faute de meilleures lectures, les Romans

tomber ce mauvais goût. En effet, on comprend aiſément qu'il n'y a que des eſprits faux, légers, ſuperficiels, qui puiſſent s'attacher à de pareils Ouvrages, qui ne ſont que l'effet des réveries creuſes d'un Ecrivain ſans poids & ſans autorité, & les préférer à des hiſtoires auſſi belles & auſſi ſolides que celles de Joſéphe. La vérité ſeule eſt la nourriture naturelle de l'eſprit, & il faut qu'il ſoit malade pour lui préférer, ou même pour lui comparer des fictions & des fables.

§. VII. *PLUTARQUE.*

An. J. C. 48. PLUTARQUE naquit à Chéronée, ville de Béotie, cinq ou ſix ans avant la mort de l'Empereur Claude, autant qu'on le peut conjecturer. La Béotie [a] étoit décriée chez les Anciens comme un pays qui ne portoit point d'hommes d'eſprit ni de mérite. Plutarque, ſans parler de Pindare & d'Epaminondas, eſt une bonne réfutation de cet injuſte préjugé, & une preuve évidente, qu'il n'y a point de terroir, comme il le dit lui-même, où l'eſprit & la vertu ne puiſſent naître.

& des plus considérables familles de Chéronée. On ignore le nom de son pere : il en parle comme d'un homme d'un grand mérite & d'une grande érudition. Son aïeul s'appelloit Lamprias, à qui il rend ce témoignage, qu'il étoit très éloquent, qu'il avoit une imagination fertile, & qu'il se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis. Car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu, & son imagination toujours heureuse, devenoit plus vive & plus féconde ; & Plutarque nous a conservé ce bon mot que Lamprias disoit de lui-même : *Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il a de plus fin & de plus exquis.*

Plutarque nous apprend qu'il recevoit des leçons de Philosophie & de Mathématiques sous le Philosophe Ammonius à Delphes, pendant le voiage que Néron fit en Gréce : il pouvoit alors avoir 17 ou 18 ans.

Il paroit que les talens de Plutarque éclatérent de bonne heure dans son

Son Collégue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voiage, & fit ce que portoit leur commission. A son retour, comme il se disposoit à en rendre compte au public, son pere le prenant en particulier, lui parla de la sorte. „ Mon fils, dans le raport que „ vous allez faire, gardez-vous bien „ de dire, *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai* „ *fait* : mais dites toujours, *Nous som-* „ *mes allés, nous avons parlé, nous avons* „ *fait*, en associant votre Collégue à „ toutes vos actions, afin que la moi- „ tié du succès soit attribuée à celui „ que la patrie a honoré de la moitié „ de la commission, & que par ce „ moien vous écartiez de vous l'envie „ qui suit presque toujours la gloire „ d'avoir réussi. « C'est ici une leçon bien sage, & rarement pratiquée par ceux qui ont des Collégues, ou dans le commandement des armées, ou dans l'administration des affaires, ou dans quelque commission que ce soit ; à qui il arrive souvent, par un amour propre mal entendu, & par une bassesse d'ame odieuse & méprisable, de vouloir s'attribuer à eux seuls l'honneur d'un succès qui leur est commun

réflexion, que la gloire fuit ordinairement ceux qui la fuient, & qu'elle leur rend avec usure ce qu'ils en ont bien voulu communiquer aux autres. Il fit plusieurs voiages en Italie : on en ignore le sujet. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de fondement que le dessein d'achever & de perfectionner son Ouvrage des Vies des hommes illustres, l'obligea à faire un plus grand séjour à Rome, qu'il n'auroit fait sans cela. Ce qu'il dit dans la vie de Démosthéne, appuie cette conjecture. » Selon lui, un homme qui » a entrepris de rassembler des faits, » & d'écrire une Histoire composée » d'événemens qui ne sont ni sous sa » main, ni arrivés dans son pays, mais » étrangers, divers, & épars çà & là » dans plusieurs différens Ecrits, a be- » soin d'être dans une grande ville » bien peuplée, & où régne le goût » des belles choses. Un tel séjour le » met en état d'avoir quantité de Li- » vres en sa disposition, & de s'instrui- » re, par la conversation, de toutes » les particularités qui ont échapé aux » Ecrivains, & qui, s'étant conservées » dans la mémoire des hommes, n'en

In vit. Demosth. pag. 849.

„ cette espéce de tradition. C'est le
„ moien de ne pas faire un Ouvrage
„ imparfait, & qui manque de ses prin-
„ cipales parties.

Il est impossible de dire précisément en quel tems il fit ses voiages. On peut seulement assurer qu'il n'alla à Rome pour la premiére fois qu'à la fin du régne de Vespasien, & qu'il n'y alla plus après celui de Domitien. Car il paroit qu'il fut fixé dans sa patrie peu de tems après la mort du dernier, & qu'il s'y retira à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Le motif qui le porta à y fixer sa retraite pour toujours, est digne de remarque. *Je suis né*, disoit-il, *dans une ville fort petite; & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, j'aime à m'y tenir.* En effet quelle gloire ne lui a-t-il pas procurée! Caton d'Utique, aiant persuadé, non sans peine, au Philosophe Athénodore de venir avec lui d'Asie à Rome, fut si flaté & si content de cette conquête, qu'il la regarda comme un exploit plus grand, plus éclatant, & plus utile, que ceux de Luculle & de Pompée, qui avoient

bre par sa sagesse, fait tant d'honneur à une ville où il n'est point né, quel relief ne donne point un grand Philosophe, un grand Ecrivain à la ville qui l'a porté, & où il a choisi de finir ses jours, quoiqu'il pût trouver ailleurs de plus grands avantages. Mr. Dacier a raison de dire que rien ne doit faire plus d'honneur à Plutarque que ce sentiment d'amour & de tendresse qu'il témoigna à Chéronée. On voit tous les jours des gens quitter leur patrie pour faire fortune, & pour s'aggrandir : mais on n'en voit point qui renoncent à leur ambition, pour faire, s'il est permis de parler ainsi, la fortune de leur patrie.

Plutarque a bien illustré la sienne. Qu'on nomme Chéronée, personne presque ne se souvient que ce fut là que Philippe remporta sur les Athéniens & sur les Béotiens cette grande victoire, qui le rendit maître de la Gréce; mais une infinité de gens disent : C'est là que Plutarque est né, c'est où il a fini ses jours, & où il a écrit la plupart de ces beaux Traités

maison étoit toujours remplie d'amateurs des belles connoissances, parmi lesquels on comptoit les plus illustres personnages de la ville, qui alloient entendre ses discours sur les différentes matiéres de Philosophie. Car, dans ce tems-là, les premiéres personnes de l'Etat, & les Empereurs même, se faisoient un honneur & un plaisir d'assister aux leçons des grands Philosophes & des Rhéteurs de réputation. On peut juger de l'empressement avec lequel ces discours publics de Plutarque étoient écoutés, & de l'attention qu'on lui donnoit, par ce qu'il raconte lui-même dans son Traité de la Curiosité. » Autrefois à Rome, dit-il, un jour
Pag. 522.
» que je parlois en public, Arulenus » Rusticus, celui que Domitien fit » mourir ensuite à cause de l'envie » qu'il portoit à sa gloire, étoit du » nombre de mes auditeurs. Comme » j'étois au milieu de mon discours, un » Officier entra, & lui rendit une Let- » tre de César, (apparemment de » Vespasien.) D'abord un grand silen- » ce régna dans l'assemblée, & je m'ar-

» j'eus achevé, & que l'assemblée fut
» congédiée. « C'étoit peutêtre pousser
un peu trop loin la considération pour
l'Orateur. Défaut peu commun, &
qui part d'un principe bien louable !

Plutarque ne faisoit ses dissertations
qu'en Grec. Car, quoique la langue
Latine fût en usage dans tout l'Empire,
il ne la connoissoit pas assez pour la
parler. Il nous dit lui-même, dans sa
vie de Démosthéne, que pendant son Pag. 846.
séjour à Rome & dans les autres villes
d'Italie, il n'avoit pas eu le tems de
l'apprendre à cause des affaires publi-
ques dont il étoit chargé, & du grand
nombre de personnes qui alloient tous
les jours chez lui pour s'entretenir de
la Philosophie ; qu'il ne commença
que fort tard à lire les Ecrits des Ro-
mains ; & que les termes de cette lan-
gue n'avoient pas tant servi à lui faire
entendre les faits, que la connoissance
qu'il avoit déja des faits l'avoit conduit
à entendre les termes. Mais la langue
Grecque étoit fort connue à Rome, &
elle étoit même, à proprement parler,
la langue des sciences, témoin les Ou-
vrages de l'Empereur Marc Auréle,
qui écrivit en Grec ses admirables Ré-

la langue Latine a fait commettre à Plutarque quelques fautes que l'on remarque dans ses Ecrits.

Il eut dans sa patrie les charges les plus considérables : car il fut Archonte, c'est-à-dire premier Magistrat. Mais il avoit exercé auparavant des emplois inférieurs, & les avoit exercés avec le même soin, la même application, & la même satisfaction, qu'il exerça ensuite les plus importans. Il étoit persuadé, & il enseignoit par son exemple, que dans les emplois dont la patrie nous charge, quelque bas qu'ils paroissent, il n'y a rien qui nous rabaisse, & qu'il dépend d'un homme de bien & d'un homme sage de les annoblir par la maniére dont il s'en acquitte, ce qu'il prouve par l'exemple d'Epaminondas.

In Moral. pag. 811.

Comme Plutarque remplit exactement tous les devoirs de la vie civile, & qu'il fut en même tems bon fils, bon frere, bon pere, bon mari, bon maître, bon citoien : il eut la joie aussi de trouver dans son domestique &

déré, & complaisant. Il parle fort avantageusement de ses freres, de ses sœurs, & de sa femme. Elle étoit des meilleures familles de Chéronée, & on la regardoit comme un modéle de sagesse, de modestie, & de vertu : elle s'appelloit Timoxéne. Il en eut quatre garçons de suite, & une fille. Il perdit deux de ces fils, & cette fille mourut à l'âge de deux ans, après deux de ses freres. Nous avons la lettre de consolation qu'il écrivit à sa femme sur la mort de cette enfant. *Consol. ad uxor. pag. 608. &c.*

Il eut un neveu, appellé Sextus, Philosophe d'un si grand savoir & d'une si grande réputation, qu'il fut appellé auprès de l'Empereur Marc Auréle, pour lui enseigner les Lettres Grecques. Cet Empereur lui rend un témoignage bien glorieux dans le premier livre de ses réflexions. *Sextus*, dit-il, *m'a enseigné par son exemple à être doux, à gouverner ma maison en bon pere de famille, à avoir une gravité simple sans affectation, à tâcher de deviner & de prévenir les souhaits & les besoins de mes amis, à souffrir les igno-*

Voilà beaucoup d'excellentes qualités; sur tout celle qui le portoit *à deviner & à prévoir les souhaits & les besoins de ses amis*, parce qu'elle marque que Marc Auréle connoissoit le devoir essentiel d'un Prince, qui est d'être intimement persuadé, que, par sa qualité de Prince, il est né pour les autres, & non les autres pour lui. Il en faut dire autant de tous ceux qui sont en place.

Il est tems de venir aux Ouvrages de Plutarque. On les partage en deux classes; les Vies des hommes illustres, & les Traités de Morale.

Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, de leçons très utiles pour la conduite de la vie particuliére & pour l'administration des affaires publiques, de principes même admirables sur la Divinité, sur la Providence, sur l'immortalité de l'ame; mais le tout avec un mélange d'opinions absurdes & ridicules, tel qu'il se trouve dans presque tous les payens. L'ignorance de la bonne Physique rend aussi la lecture de plusieurs de ses Traités fort ennuieuse & rebutante.

que la plus estimée, est celle qui comprend les Vies des hommes illustres Grecs & Latins, qu'il apparie & compare ensemble. Nous n'avons pas toutes celles qu'il a composées : on en a perdu au moins seize. Celles, dont la perte doit être le plus regrettée, sont les vies d'Epaminondas & des deux Scipions Africains. Il nous manque aussi les comparaisons de Thémistocle & de Camille, de Pyrrhus & de Marius, de Phocion & de Caton, de César & d'Alexandre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme de bon goût & de bon jugement, interrogé lequel de tous les Livres de l'antiquité profane il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit sauver qu'un seul à son choix d'un incendie commun, se soit déterminé pour les Vies de Plutarque.

C'est l'ouvrage le plus accompli que nous ayions, & le plus propre à former les hommes soit pour la vie publique & les fonctions du dehors, soit pour la vie privée & domestique. Plutarque ne se laisse point éblouir, comme la plupart des Historiens, par les

vulgaire & du plus grand nombre des hommes. Il juge des choſes ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Les ſages réflexions qu'il mêle dans ſes écrits, accoutument ſes Lecteurs à en juger de la même ſorte, & leur apprennent en quoi conſiſte la véritable grandeur & la ſolide gloire. Il refuſe infléxiblement ces titres honorables à tout ce qui ne porte point le caractére de juſtice, de vérité, de bonté, d'humanité, d'amour du bien public, & qui n'en a que les apparences. Il ne s'arréte point aux actions extérieures & brillantes, où les Princes, les Conquérans, & tous les Grands de la terre, attentifs à ſe faire un nom, jouent chacun leur rôle ſur la ſcéne du monde, y repréſentent pour ainſi dire un perſonnage paſſager, & réuſſiſſent à ſe contrefaire pour un tems. Il les démaſque, il les dépouille de tout l'appareil étranger qui les environne, il les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes; & pour les mettre hors d'état de ſe dérober à ſa vûe perçante, il les ſuit

leurs conversations les plus familiéres, les considére à table où l'on ne sait ce que c'est que de se contraindre, & dans le jeu où l'on se gêne encore moins. Voilà ce qu'il y a de merveilleux dans Plutarque, & ce qui est, ce me semble, trop négligé par nos Historiens, qui évitent comme bas & rampant un certain détail d'actions communes, qui font pourtant mieux connoitre les hommes que les plus éclatantes. Ces détails, loin de défigurer les Vies de Plutarque, sont précisément ce qui en rend la lecture & plus agréable, & plus utile.

Qu'il me soit permis d'apporter ici un exemple de ces sortes d'actions. Je l'ai déja cité dans le Traité des Etudes, à l'endroit où j'examine en quoi consiste la véritable Grandeur.

Mr. de Turenne ne partoit jamais pour ses campagnes, qu'il n'eût fait avertir auparavant tous les Ouvriers qui avoient fait quelque fourniture pour sa maison, de remettre leurs Mémoires entre les mains de son Intendant. La raison qu'il en apportoit, c'est

taines personnes, peu dignes d'en-trer dans l'Histoire d'un aussi grand homme que Mr. de Turenne. Plutarque n'en auroit pas pensé ainsi; & je suis persuadé que l'Auteur de la nouvelle vie de ce Prince, qui est un homme sensé & judicieux, ne l'auroit pas omise s'il en eût été informé. Elle marque en effet un fond de bonté, d'équité, d'humanité, & même de religion, qui ne se trouve pas toujours dans les grands Seigneurs, insensibles quelquefois aux plaintes du pauvre & de l'artisan, dont le paiement néanmoins, selon l'Ecriture, différé seulement de quelques jours, crie vengeance au ciel, & ne manque pas de l'obtenir.

Pour ce qui regarde le stile de Plutarque, sa diction n'est pas pure, ni élégante : mais en récompense elle a une force & une énergie merveilleusement propre à peindre en peu de mots de vives images, à lancer des traits perçans, & à exprimer des pensées nobles & sublimes. Il emploie assez fréquemment des comparaisons, qui jettent beaucoup de grace & de lumiére dans ses réflexions & dans ses récits. Il a des harangues d'une beauté inimitable, presque toujours dans le stile fort & véhément.

Il faut que les beautés de cet Auteur soient bien solides, & bien frapées au coin du bon goût, pour se faire encore sentir, comme elles font, dans le vieux Gaulois d'Amiot. Mais j'ai tort. Ce vieux Gaulois a un air de fraicheur qui le fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Aussi de très habiles gens aiment mieux emploier la traduction d'Amiot, que de traduire eux-mêmes les passages de Plutarque qu'ils citent, *ne croiant pas* (c'est Mr. Racine qui parle ainsi) *pouvoir en égaler les graces.* Je ne le lis jamais, sans regretter la perte d'une infinité de bons mots de ce vieux langage, presque aussi énergiques que ceux de Plutarque. Nous laissons notre langue s'appauvrir tous les jours, au lieu de songer, à l'exemple des Anglois nos voisins, à découvrir des moiens de l'enrichir. On dit que nos Dames, par trop de délicatesse, sont cause en partie de cette disette où notre langue court risque d'être réduite. Elles auroient grand tort, & devroient bien plutôt favoriser par leurs suffrages, qui en entraînent beaucoup d'autres, la sage hardiesse d'Ecrivains d'un certain rang, & d'un certain mérite:

Dans la préface de Mithridate.

aussi devenir plus hardis, & hazarder plus de nouveaux mots qu'ils ne font, mais toujours avec une retenue & une discrétion judicieuse.

On a pourtant obligation à Mr. Dacier d'avoir substitué une nouvelle traduction des Vies de Plutarque à celle d'Amiot, & d'avoir mis par là beaucoup plus de personnes en état de les lire. Elle pouvoit être plus élégante & plus travaillée. Mais un Ouvrage d'une si vaste étendue, pour être conduit à la derniére perfection, demanderoit la vie d'un homme entiére.

ARRIEN.

ARRIEN étoit de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités, jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même qui gouverna la Cappadoce dans les derniéres années d'Adrien, & qui repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin, & Marc Auréle.

Il étoit disciple d'Epictéte, le plus célébre Philosophe de ce tems-là. Il

avons que les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres Ouvrages.

On a les sept Livres qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre : Histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain qui étoit en même tems homme de guerre, & bon politique. Aussi Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit mieux que personne la vie de ce Conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des Successeurs d'Alexandre, qu'Arrien avoit aussi écrites en dix autres Livres. Il ajoute que le même Auteur avoit fait un Livre sur les Indes : & on l'a encore, mais on en fait un huitiéme Livre de l'Histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge, c'est-à-dire des côtes Orientales de l'Afrique, & de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais il semble qu'elle soit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le Naturaliste.

passé la plus grande partie de sa vie à Rome : c'est pourquoi il se dit lui-même Romain. Il a fait un petit Ouvrage en quatorze Livres, qui a pour titre *Historia varia*, c'est-à-dire *Mélange d'histoires*; & un autre en dix-sept Livres sur l'histoire des animaux. Nous avons un Ecrit en Grec & en Latin sur l'ordre observé par les Grecs dans l'arrangement des armées, adressé à Adrien, & fait par un Elien. Tous ces Ouvrages peuvent être du même Auteur, qu'on croit être celui dont Martial loue l'éloquence dans une épigramme.

Lib. 12. Epigr. 24.

APPIEN.

APPIEN étoit d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Trajan, d'Adrien, & d'Antonin. Il plaida quelque tems à Rome : puis il eut l'Intendance du domaine des Empereurs.

Il écrivit l'Histoire Romaine, non tout de suite comme Tite-Live, mais faisant un Ouvrage à part de chacune des nations subjuguées par les Romains, où il mettoit selon l'ordre des

toutes les provinces de leur Empire, jusqu'à Auguste : & il alloit aussi quelquefois jusqu'à Trajan. Photius en compte vingt-quatre Livres, & il n'avoit pas néanmoins encore vû tous ceux dont Appien parle dans sa préface.

Nous en avons aujourd'hui l'Histoire des guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Ibérie ou l'Espagne, d'Annibal ; des fragmens de celles d'Illyrie ; cinq Livres des guerres civiles au lieu des huit que marque Photius, & quelques fragmens de plusieurs autres, que Mr. Valois a tirés des recueils de Constantin Porphyrogénéte, avec des Extraits semblables de Polybe, & de divers autres Historiens.

Photius remarque que cet Auteur aime extrémement la vérité de l'Histoire, & qu'il apprend autant qu'aucun autre l'art de la guerre : que son stile est simple & sans superfluité, mais vif & animé. Dans ses harangues il donne d'excellens modéles de la maniére dont il faut s'y prendre, soit pour redonner du courage à des soldats abbatus, soit pour les adoucir quand ils s'emportent avec trop de violence. Il prend beaucoup de choses de Po-

lybe, & copie souvent Plutarque.

DIOGENE LAERCE.

DIOGENE LAERCE, ou *de Laërte*, a vécu sous Antonin, ou peu après lui. D'autres ne le mettent que sous *Sévére* & ses Successeurs. Il a écrit en dix Livres les vies des Philosophes, dont il raporte avec soin les sentimens & les Apophthégmes. Cet Ouvrage est fort utile pour connoitre les différentes sectes des anciens Philosophes.

Le surnom *de Laërte* qu'on a accoutumé de lui donner, marque apparemment son pays, qui pouvoit être le château ou la ville de Laërte dans la Cilicie.

On tire de ses écrits qu'après avoir bien étudié l'histoire & les dogmes des Philosophes, il avoit embrassé la secte des Epicuriens, les plus éloignés de la vérité, & les plus opposés à la vertu.

DION CASSIUS. (*Cocceius*, ou *Cocceianus*.)

DION étoit de Nicée en Bithynie. Il a vécu sous les Empereurs Commode, Pertinax, Sévére, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre, qui eurent toujours pour lui une grande considération, & lui conférent les Gouvernemens & les postes de l'Em-

pire les plus importans. Alexandre le nomma pour être une ſeconde fois Conſul. Après ce Conſulat, il obtint la permiſſion d'aller paſſer le reſte de ſa vie en ſon pays à cauſe de ſes infirmités. *An. J.C. 229.*

Il a écrit en huit Decades, c'eſt-à-dire en quatre-vingts Livres, toute l'Hiſtoire Romaine, depuis la venue d'Enée en Italie juſqu'à l'Empereur Alexandre. Il nous apprend lui-même qu'il emploia dix ans à ramaſſer des Mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé depuis la fondation de Rome juſqu'à la mort de Sévére, & douze autres années à en compoſer l'hiſtoire juſqu'à celle de Commode. Il y joignit enſuite celle des autres Empereurs avec le plus d'exactitude qu'il put juſqu'à la mort d'Héliogabale, & un ſimple abrégé des huit premiéres années d'Alexandre, parce qu'aiant été peu en Italie pendant ce tems-là, il n'avoit pas pu ſi bien ſavoir comment les choſes s'étoient paſſées.

Suid. Phot.

Dio. lib. 72. pag. 829.

Id. lib. 80. pag. 917.

Photius remarque que ſon ſtile eſt élevé & proportionné à la grandeur de ſon ſujet : que ſes termes ſont

dide pour son modéle, qu'il l'imite excellemment dans sa maniére de narrer & dans ses harangues, & qu'il l'a suivi presque en tout, sinon qu'il est plus clair. Cet éloge est bien favorable à Dion, mais je ne sai s'il ne passe pas un peu les bornes du vrai.

Vossius dit, & Lipse avoit pensé de même avant lui, qu'on ne peut pardonner à cet Historien de n'avoir pas sû estimer la vertu selon son prix, & d'avoir décrié les plus grands hommes de l'antiquité, comme Cicéron, Brutus, Cassius, Sénéque, soit par une malignité d'esprit, soit par une corruption de mœurs & de jugement. Le fait est constant; & quoiqu'il en soit du motif, la chose en soi ne peut jamais lui faire d'honneur.

Il avoit fait, comme nous avons dit, quatre-vingts Livres de l'Histoire Romaine : mais il ne nous reste qu'une bien petite partie de ce grand Ouvrage. Car les trente-quatre premiers Livres sont perdus, avec la plus grande partie du trente-cinquiéme, hors quelques fragmens. Les vingt suivans, depuis la fin du trente-cinquiéme jusqu'au cinquante-quatriéme, est ce

croit que les ſix ſuivans, qui vont juſqu'à la mort de Claude, le ſont auſſi. Mais Buchérius ſoutient qu'ils ſont fort tronqués : & cela paroit fort vraiſemblable. Nous n'avons des vingt derniers que quelques fragmens.

Ce qui ſupplée un peu à ce défaut, c'eſt un abrégé de Dion, depuis le trente-cinquiéme Livre & le tems de Pompée juſqu'à la fin, composé par Jean Xiphilin Patriarche de Conſtantinople dans l'onziéme ſiécle. On trouve que cet abrégé eſt aſſez juſte, Xiphilin n'aiant rien ajouté à Dion qu'en très peu d'endroits où cela étoit néceſſaire, & s'étant d'ordinaire ſervi de ſes propres termes. L'Hiſtoire de Zonare ſe peut dire encore un abrégé de Dion : car il le ſuit fidélement, & nous apprend quelquefois des choſes que Xiphilin avoit omiſes.

HERODIEN.

ON NE SAIT de la vie d'Hérodien autre choſe, ſinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un Rhéteur nommé Apollonius le *Diſcole* ou le Difficile, & qu'il ſuivit la profeſſion de ſon pere. Il eſt fort connu par les huit

ſtoire des Empereurs, depuis la mort de M. Auréle juſqu'à celle de Maxime & de Balbin. Il nous aſſure lui-même que l'Hiſtoire de ces ſoixante années eſt celle de ſon tems, & de ce qu'il avoit vû. Il avoit été emploié en divers miniſtéres de la Cour & de la Police, ce qui lui avoit donné moien de prendre part à pluſieurs des événemens qu'il raporte.

Pour ſon Hiſtoire, Photius en fait un jugement fort avantageux. Car il dit que ſon ſtile eſt clair, élevé, agréable; que ſa diction eſt ſage & temperée, tenant le milieu entre l'élégance affectée de ceux qui dédaignent les beautés ſimples & naturelles, & le diſcours bas & ſans vigueur de ceux qui ſe font honneur d'ignorer ou de mépriſer toutes les délicateſſes de l'art; qu'il ne recherche point un faux agrément par des diſcours inutiles, & qu'il n'omet rien de néceſſaire; qu'en un mot il céde à peu d'Auteurs dans toutes les beautés de l'Hiſtoire. La traduction qu'Ange Politien a faite de l'ouvrage d'Hérodien, ſoutient dignement & égale preſque l'élégance de l'original. La Verſion Françoiſe que nous en a donné Mr. l'Abbé Mongaut enchérit beaucoup ſur la Latine.

EUNAPE.

EUNAPE étoit de Sardes en Lydie. Il vint à Athénes à l'âge de 16 ans. Il étudia l'éloquence ſous Proéréſe Sophiſte Chrétien, & la magie ſous Chryſante, qui avoit épouſé ſa couſine. Nous avons une hiſtoire des vies des Sophiſtes du IVe ſiécle par Eunape. On y trouve beaucoup de particularités pour l'hiſtoire de ce tems-là. Il commence par Plotin, qui parut au milieu du IIIe ſiécle, d'où il paſſe à Porphyre, à Jamblique & à ſes Diſciples, ſur leſquels il s'étend particuliérement. Il avoit auſſi écrit une Hiſtoire des Empereurs en quatorze livres, qui commençoient en l'an 268 au régne de Claude ſucceſſeur de Gallien, & ſe terminoient à la mort d'Eudoxie femme d'Arcade en l'an 404. Il nous reſte quelques fragmens de cette Hiſtoire dans les extraits de Conſtantin Porphyrogénéte ſur les Ambaſſades, & dans Suidas. On y voit qu'il étoit extrémement envenimé contre les Empereurs Chrétiens, ſur-tout contre Conſtantin. On remarque la même aigreur dans ſes vies des So-

AN. J.C. 363.

Moines. Il ne faut pas s'étonner qu'un Magicien fût ennemi de la religion Chrétienne.

ZOSIME.

An. J.C. 415. ZOSIME, Comte & Avocat du Fisc, vivoit du tems de Théodose le Jeune. Il a écrit l'Histoire des Empereurs Romains en six Livres. Le premier, qui comprend la suite de ces Princes depuis Auguste jusqu'à Probus, (car on a perdu ce qui regardoit Dioclétien) est extrémement abrégé. Les cinq autres sont plus étendus, surtout au tems de Théodose le Grand & de ses enfans. Il ne passe pas le second siége qu'Alaric mit devant la ville de Rome. La fin du sixiéme Livre nous manque. Photius loue son stile. Il dit que Zosime n'a presque fait que copier & abréger l'Histoire d'Eunape; & c'est peutêtre ce qui l'a fait perdre. Il n'est pas moins animé que lui contre les Empereurs Chrétiens.

PHOTIUS.

PHOTIUS, Patriarche de Constantinople, a vécu dans le IXe siécle. Il étoit d'une érudition immense, & d'une ambition encore plus vaste, qui le porta à d'horribles excès, & causa

des troubles infinis dans l'Eglise. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Je le place parmi les Historiens Grecs, & je finis par lui ce qui les regarde, non qu'il ait composé une Histoire en forme, mais parce que, dans l'un de ses Ouvrages, il nous a donné des extraits d'un grand nombre d'Historiens, dont plusieurs, sans lui, nous seroient presque absolument inconnus. Cet Ouvrage est intitulé *Bibliothéque*, & en effet il mérite ce nom. Photius y examine près de trois cens Auteurs, & en marque le nom, le pays, le tems où ils ont vécu, les Ouvrages qu'ils ont composés, le jugement qu'il en faut porter pour le stile & le caractére, & quelquefois même en extrait d'assez longs morceaux, ou en fait des abrégés, qui ne se trouvent que dans cet Ouvrage. On voit par là combien il nous est précieux.

Μυριόβιβλον.

ARTICLE SECOND.

DES HISTORIENS LATINS.

Je ne m'arreterai pas lontems à décrire les foibles commence-

d'abord [a] elle ne consistoit que dans de simples Mémoires dressés par le grand Pontife, où il inséroit régulièrement chaque année tout ce qui se passoit de plus considérable dans l'Etat, soit en paix soit en guerre; & cette coutume, établie dans les commencemens de Rome, dura jusqu'au tems de P. Mucius grand Pontife, c'est-à-dire jusqu'à l'année de Rome 629 ou 631. On donnoit à ces Mémoires le nom de *grandes Annales*.

On juge bien que ces Mémoires, dans des tems si reculés, étoient écrits d'un stile fort simple & même fort grossier. Les [b] Pontifes se contentoient d'y marquer les principaux événemens de chaque année, le tems & le lieu où ils étoient arrivés, le nom & les qualités des personnes qui y avoient eu le plus de part, ne songeant qu'à narrer les faits, non à les orner.

a Erat historia nihil aliud nisi Annalium confectio: cujus rei, memoriæque publicæ retinendæ causa, ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium Pontificem maximum res omnes ... nunc *Annales maximi* nominantur. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 52.*

b Sine ullis ornamentis monumenta solùm temporum, hominum, locorum, gestarumque rerum reliquerunt... Non ...

Quelque brutes & imparfaites que fussent ces Annales, elles étoient d'une grande importance, parce qu'on n'avoit point d'autres monumens qui pussent conserver la mémoire de tout ce qui se passoit à Rome; & [a] ce fut une grande perte, lorsque l'incendie de la ville par les Gaulois en fit périr la plus grande partie.

Quelques années après l'Histoire commença à quitter cette grossiéreté antique, & à se produire en public avec plus de décence. Ce furent les Poétes, qui les premiers songérent à l'embellir & à l'orner. NEVIUS fit un Poéme sur la premiére guerre Punique, & ENNIUS écrivit en vers Héroïques les Annales de Rome.

Enfin l'Histoire prit une forme réguliére, & fut écrite en prose. Q. FABIUS PICTOR est le plus ancien des Historiens Latins : il vivoit du tems de la seconde guerre Punique. L. CINCIUS Alimentus étoit du même tems. Tite-Live les cite souvent tous deux avec éloge. On croit qu'ils avoient écrit leur Histoire d'a-

Liv. lib. xxi.

bord en grec, puis en latin. Cincius avoit fait certainement dans cette derniére langue l'Histoire de Gorgias célébre Rhéteur.

CATON le Censeur (*M. Porcius Cato*) mérite à plus juste titre qu'eux la qualité d'Historien Latin : car il est certain que c'est dans cette langue qu'il avoit écrit son Histoire.
Cornel. Nep. in fragm. Elle étoit composée de sept livres, & avoit pour titre *Origines*, parce que dans les second & troisiéme Livres il expliquoit l'origine de toutes les villes d'Italie. Il paroit que Cicéron faisoit
In Brut. n. 66. un grand cas de cette Histoire. *Jam verò Origines ejus (Catonis) quem florem, aut quod lumen eloquentiæ non habent?* Mais sur ce que Brutus trouvoit cette louange outrée, il y met une restriction, & ajoute, Qu'il ne manquoit aux Ecrits de Caton & aux traits de son pinceau que certaine vivacité & certaines couleurs qui n'étoient pas
Ibid. n. 298. encore en usage de son tems : *Intelliges nihil illius lineamentis nisi eorum pigmentorum, quæ inventa nondum erant, florem & colorem defuisse.*

On cite aussi parmi ces anciens Historiens L. PISO FRUGI, surnommé Calpurnius. Il fut Tribun du Peuple

sous le Consulat de Censorinus & de Manlius, l'an de Rome 605. Il fut aussi plusieurs fois Consul. Il étoit Jurisconsulte, Orateur, & Historien. Il avoit composé des Harangues qui ne se trouvoient plus du tems de Cicéron, & des Annales d'un stile assez bas, au sentiment de cet Orateur. Pline en parle plus avantageusement.

Le [a] véritable caractére de tous ces Ecrivains étoit une grande simplicité. Ils ne connoissoient point encore ce que c'étoit que délicatesse, beauté, & ornement du discours. Contens de se faire entendre, ils se bornoient à un stile court & succinct.

Je passe maintenant aux Historiens qui sont plus connus, & dont nous avons les Ecrits.

SALLUSTE.

CE N'EST POINT sans raison que Salluste a été appellé le premier des Historiens Romains:

Crispus Romana primus in Historia. *Martial.*

a Qualis apud Græcos ... tio ; (modò enim huc
Pherecydes Hellanicus ... ista sunt importata) & ...

& qu'on a cru pouvoir l'égaler à Thucydide, si généralement estimé entre les Historiens Grecs : *Nec opponere Thucydidi Sallustium verear*. Mais, sans vouloir régler ici les rangs, ce qui ne nous convient point, il suffit de le regarder comme un des plus excellens Historiens de l'antiquité. On trouve de très solides réflexions sur le caractére de Salluste dans la Préface qui est à la tête de la traduction de cet Historien.

Quintil.

La qualité dominante de ses Ecrits, & qui caractérise Salluste d'une maniére plus propre & plus singuliére, est la briéveté du stile, que Quintilien appelle *immortalem Sallustii velocitatem*. Scaliger est le seul qui lui dispute cette louange : mais il est presque toujours bisarre dans ses jugemens, comme je l'ai déja observé.

Cette briéveté, dans Salluste, vient de la force & de la vivacité de son génie. Il pense fortement & noblement, & il écrit comme il pense. On peut comparer son stile à ces fleuves, qui aiant leur lit plus serré que les autres, ont aussi leurs eaux plus profondes, & portent des fardeaux plus pesans.

La langue dans laquelle il écrivoit,

le penchant de ſon génie. Elle a cet avantage, auſſi bien que la Grecque, d'être également ſuſceptible des deux extrémités oppoſées. Dans Cicéron, elle nous préſente un ſtile nombreux, arrondi, périodique : dans Sallufte, un ſtile bruſque, rompu, précipité. Celui-ci ſupprime aſſez ſouvent des mots, laiſſant au Lecteur le ſoin de les ſuppléer. Il met enſemble pluſieurs termes ou pluſieurs phraſes, ſans les lier par aucune conjonction, ce qui donne une ſorte d'impétuoſité au diſcours. Il ne fait point difficulté d'emploier dans ſon Hiſtoire de vieux termes, quand ils ſont plus courts, ou plus énergiques que les termes uſités : liberté qu'on [a] lui a reprochée, & qu'une ancienne Epigramme marque en ces termes :

Et verba antiqui multùm furate Catonis
Criſpe, Jugurthinæ conditor hiſtoriæ.

Mais, ſur-tout, il fait un grand uſage des métaphores, & il ne prend pas les plus modeſtes & les plus meſurées, comme les Maîtres de l'Art enſeignent qu'on le doit faire, mais les plus conciſes & les plus for-

tes : les plus vives & les plus hardies.

Par tous ces moiens, & d'autres encore que j'omets, Sallufte eft venu à bout de fe faire un ftile tout particulier, & qui ne convient qu'à lui feul. Il marche hors de la route commune, mais fans s'égarer, & par des fentiers qui abrégent feulement le chemin. Il paroit ne penfer pas comme les autres hommes, & néanmoins il puife toutes fes penfées dans le bon fens. Ses idées font naturelles & raifonnables : mais toutes naturelles & toutes raifonnables qu'elles font, elles ont encore l'avantage d'être nouvelles.

On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cet excellent Auteur, ou les Defcriptions, ou les Portraits, ou les Harangues : car il réuffit également dans toutes ces parties ; & l'on ne voit pas fur quoi fondé Sénéque le pere, ou plutôt Caffius Severus dont il raporte le fentiment, a pu dire que les Harangues de Sallufte n'étoient fupportées qu'en faveur de fes Hiftoires : *in honorem Hiftoriarum leguntur*. Elles font d'une force, d'une vivacité, d'une éloquence, auxquelles on ne peut

il ne s'agit pas des harangues insérées par Sallufte dans son Histoire, mais de celles qu'il prononça dans le Sénat, ou de quelques plaidoiers. Quand on lit, dans l'Histoire de la guerre de Jugurtha, le récit de ce fort surpris par un Ligurien de l'armée de Marius, il semble qu'on voie monter & descendre ce Soldat le long des rochers escarpés : il semble même qu'on y monte & qu'on en descende avec lui, tant la description en est vive & animée.

On trouve dans Salluste cinq ou six portraits, qui sont autant de chef-d'œuvres, & je ne sai si dans toute l'étendue des Lettres il y a rien dont la beauté approche plus de l'idée de la perfection. J'en raporterai seulement ici deux, qui ne sont pas des moins beaux.

Portrait de CATILINA.

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi & animi & corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adolescentia bella intestina, cædes, rapinæ, discordia civilis grata fuere, ibique juventutem suam exercuit. Corpus patiens inediæ, algoris, vigiliæ, supra quàm cui-

dissimulator: alieni appetens, sui profusus; ardens in cupiditatibus. Satis eloquentiæ, sapientiæ parum. Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.

» L. Catilina joignoit à la noblesse » du sang une ame courageuse, & un » corps robuste, mais un esprit per- » vers & corrompu. Il aima, dès les » premiéres années de sa vie, les guer- » res intestines, les meurtres, le pil- » lage, la discorde civile; & il en fit » les plus ordinaires exercices de sa » jeunesse. Il supportoit les fatigues, » la faim, le froid, les veilles, avec » une patience au dessus de tout ce » qu'on peut imaginer. Il étoit hardi, » rusé, fourbe, capable de tout feindre » & de tout dissimuler. Avide du bien » d'autrui, prodigue du sien, vif & » emporté dans ses passions. Il avoit » assez de facilité à parler, mais peu » de discernement. Un vaste génie & » une ambition sans bornes, pour qui » il n'y avoit rien de trop élevé, lui » proposoit sans cesse de chimériques » desseins & de folles espérances.

Portrait de SEMPRONIA.

Hæc mulier genere atque forma, præterea viro atque liberis satis fortunata fuit: Literis Græcis & Latinis docta: psallere, saltare elegantiùs quàm necesse est probæ: multa alia, quæ instrumenta luxuriæ sunt, sed ei cariora semper omnia, quàm decus atque pudicitia fuit. Pecuniæ an famæ minùs parceret, haud facilè discerneres.... Ingenium ejus haud absurdum: posse versus facere, jocum movere, sermone uti vel modesto, vel molli, vel procaci. Prorsus multæ facetiæ, multusque lepos inerat.

» Du nombre de ces femmes étoit
» Sempronia, qui avoit prouvé par bien
» des actions qu'elle ne le cédoit point
» en audace aux hommes les plus au-
» dacieux. Elle étoit belle, de bonne
» naissance, avantageusement mariée,
» & avoit des enfans qui lui faisoient
» honneur. Elle possédoit parfaite-
» ment les langues Grecque & Latine;
» savoit mieux danser & mieux chan-
» ter qu'il ne convient à une honnête
» femme; & avoit tous ces talens dan-
» gereux qui rendent le vice aimable,
» & dont elle fit toujours plus de cas
» que de la vertu & des bienséances de

» tation. Elle avoit de l'agrément dans
» l'eſprit, de la facilité à faire des vers,
» du talent pour la plaiſanterie. Sérieu-
» ſe, tendre, libre dans la converſa-
» tion, elle donnoit à ſes paroles le
» tour qu'elle vouloit : mais dans tout
» ce qu'elle diſoit il y avoit toujours
» beaucoup de ſel & de grace.

Il y a un grand nombre d'admirables endroits dans Salluſte, ſur tout lorſqu'il compare les mœurs anciennes de la République avec celles de ſon tems. Quand on l'entend parler fortement, comme il lui eſt aſſez ordinaire de le faire, contre le luxe, les débauches, & les autres vices de ſon ſiécle, on le prendroit pour le plus honnête homme du monde. Mais il ne faut pas s'en laiſſer éblouir. Sa conduite fut ſi dérangée, qu'il ſe fit chaſſer du Sénat par les Cenſeurs.

Outre les guerres de Catilina & de Jugurtha, Salluſte avoit fait une Hiſtoire générale des événemens d'un certain nombre d'années, dont il nous reſte entre autres fragmens pluſieurs diſcours parfaitement beaux.

CORNELIUS NEPOS.

attribué mal à propos ses Ouvrages à Æmilius Probus. Vossius croit que c'étoit le nom du Libraire qui offrit à Théodose *les Vies des Grands Capitaines*, écrites partie de sa main, partie de celle de son pere & de sa mere. Cornélius Népos a vécu du tems de César & d'Auguste, & est mort sous le dernier. Il étoit né dans la Gaule Cisalpine à Hostilie, petit Bourg qui dépendoit de Vérone.

De différens Ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que les Vies abrégées des Grands Capitaines, un abrégé de celle de Caton, & la Vie de Pomponius Atticus qui est assez étendue. Il y a vingt-deux Vies des grands Capitaines, tous Grecs, excepté les deux derniers, qui sont Carthaginois, savoir Amilcar, & Annibal. Entre Timoléon & Amilcar, Népos donne une espéce de liste de Rois tant de Perse que de la Gréce, dans le chapitre XXI qui est fort court.

Il avoit écrit les vies abrégées des Capitaines Romains sur le même plan que celles des Grecs : afin, dit-il lui-même, qu'on en pût faire la comparaison, & juger plus facilement du mérite des uns & des autres.

In vit. Annib. cap. 13.

Il paroit qu'il avoit fait auſſi la vie
Cap. 3. des Auteurs Grecs & Latins. Il parle de
celle de Philiſtus dans la vie de Dion.
XV. 28. Aulu-Gelle cite un premier livre de
la vie de Cicéron. Dans l'abrégé de la
Cap. 3. vie de Caton qui eſt parvenu juſqu'à
nous, Népos en cite une plus étendue,
qu'il avoit faite à la priére d'Atticus,
& à laquelle il renvoie ſes Lecteurs.
Enfin nous avons la vie de Pomponius
Atticus, qui eſt un morceau précieux,
& qui ſuffit ſeul pour nous donner une
juſte idée du mérite de cet Hiſtorien.

Son ſtile eſt pur, net, élégant. La ſimplicité, qui en fait un des principaux caractéres, eſt mélée d'une grande délicateſſe, & relevée de tems en tems par des penſées nobles & ſolides. Mais ce qui me paroit de plus eſtimable dans cet Auteur, eſt un goût marqué pour les grands principes d'honneur, de probité, de vertu, de déſintéreſſement, d'amour du bien public, qu'il ſemble avoir deſſein d'inſinuer dans tous ſes écrits. L'intime union qu'il avoit avec Atticus, & par ſon moien ſans doute avec Hortenſius,

que de son excellent esprit. Quelques extraits que je tirerai de la vie d'Atticus, serviront à le faire connoitre par l'un & l'autre endroit.

Erat in puero, (Pomponio Attico) præter docilitatem ingenii, summa suavitas oris ac vocis, ut non solùm celeriter arriperet quæ tradebantur, sed etiam excellenter pronuntiaret. Qua ex re, in pueritia, nobilis inter æquales ferebatur, clariusque explendescebat, quàm generosi condiscipuli animo æquo ferre possent. Cap. 1.

» La grande facilité à apprendre que » fit paroitre Pomponius Atticus dès » ses premiéres années, étoit accom- » pagnée d'un son de voix plein de » douceur & d'agrément. Aussi non » seulement il saisissoit avec promti- » tude tout ce qu'on lui enseignoit, » mais il excelloit encore dans la pro- » nonciation. Ces qualités le distin- » guoient singuliérement de tous ses » compagnons d'étude : mais comme » ils étoient pleins d'ardeur pour la » gloire, ils ne voioient point sans » peine l'éclat brillant de ses progrès » & de sa réputation.

Primum illud munus fortunæ, quod in ea potissimum urbe natus est, in qua domi-

*eandem & patriam haberet, & * dominam: hoc specimen prudentiæ, quòd, cùm in eam civitatem se contulisset, quæ antiquitate, humanitate, doctrina præstaret omnes, unus ante alios fuerit carissimus.* Cap. 3.

„ Ce fut pour lui un avantage dont „ il fut redevable à la Fortune, d'être „ né dans une ville qui étoit le siége „ de l'Empire du Monde : de sorte „ qu'il n'étoit * soumis aux loix que „ de la même ville qu'il avoit pour „ patrie. Mais ce qu'il ne dut qu'à sa „ prudence, ce fut, qu'aiant choisi „ pour son séjour Athénes, la ville de „ l'Univers la plus célébre par l'an„ cienneté de son origine, par ses „ mœurs douces & polies, par son „ goût pour les Arts & les Sciences, „ il sut s'y faire plus aimer & estimer „ que les citoiens mêmes.

Habebat avunculum Q. Cæcilium . . . divitem, difficillima natura : cujus sic asperitatem veritus est, ut, quem nemo ferre

* *Cette expression, &* dominam, *est difficile à entendre, & encore plus à rendre. Athénes étant*

tems pour patrie, & pour maitresse : (qu'on me pardonne cette expression :) au lieu qu'on le pouvoit dire

posset, hujus sine offensione ad summam senectutem retinuerit benevolentiam. Cap. 5.

» Il avoit pour oncle Q. Cécilius,
» homme riche, mais d'un caractére
» extrémement dur & difficile. Cepen-
» dant il sut le ménager avec tant d'a-
» dresse & de patience, que malgré ses
» mauvaises humeurs qui le rendoient
» insupportable à tous les autres,
» il s'en fit aimer jusqu'à son extrême
» vieillesse, sans lui avoir jamais déplu.

Cum quo (M. Cicerone) à condiscipulatu vivebat conjunctissimè, multo etiam familiariùs quàm cum Quinto: ut judicari possit plus in amicitia valere similitudinem morum, quàm affinitatem. Utebatur autem intimè Q. Hortensio, qui iis temporibus principatum eloquentia tenebat, ut intelligi non posset uter eum plus diligeret, Cicero an Hortensius: & id, quod erat difficillimum, efficiebat, ut inter quos tantæ laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque tàlium virorum copula. Cap. 5.

» Atticus, qui avoit été lié avec Mar-
» cus Cicéron dès son enfance par des
» études communes, conserva toujours

» grande familiarité qu'avec Quintu
» Cicéron son * beaufrere : ce qui fai
» voir que la conformité de mœurs &
» de caractére contribue beaucoup plu
» à former une intime amitié, que l
» simple affinité. Atticus étoit aussi am
» particulier d'Hortensius, qui pour lors
» tenoit sans contredit le premier rang
» parmi les Orateurs. On ne pouvoit
» discerner qui d'Hortensius ou de
» Cicéron aimoit le plus Atticus. Il
» étoit le nœud de l'amitié de ces deux
» grands hommes, & faisoit que, tout
» rivaux qu'ils étoient, & animés de
» part & d'autre d'un désir également
» vif de se distinguer, il n'y avoit en-
» tr'eux, chose bien rare & bien dif-
» ficile, aucune ** jalousie.

Il avoit épousé Pomponia, sœur d'Atticus.

** *Il est bon d'entendre Cicéron lui-même s'expliquer sur ce sujet « J'étois » bien éloigné, dit-il, en par » lant d'Hortensius, de le » regarder comme un en- » nemi ou un rival dange- » reux. Je l'aimois & l'esti- » mois comme le témoin & » le compagnon de ma gloi- » re Je sentois quel avan » tage c'étoit pour moi d'a- » voir en tête un tel ad- » versaire, & quel hon- » neur de pouvoir quelque- » fois lui disputer la vi- » ctoire. Jamais l'un ne » trouva l'autre à sa ren- « contre, ni opposé à ses » intérêts. Nous nous fai- » sions un plaisir de nous » entr'aider, en nous com- » muniquant nos lumiéres, » en nous donnant des avis » & en nous soutenant l'un » l'autre par une estime » mutuelle, qui faisoit que » chacun mettoit son ami » au-dessus de lui-même. »* Dolebam quòd non, ut Plerique putabant, adversarium aut obtrectatorem laudum mearum, sed socium potiùs & consortem gloriosi laboris amiseram... Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere!

Cujus (Antonii) gratiâ cùm augere posset possessiones suas, tantùm absfuit à cupiditate pecuniæ, ut nulla in re usus sit ea, nisi in deprecandis amicorum aut periculis, aut incommodis. Cap. 12.

» Pouvant, par le moyen d'Antoine, » (tout puissant alors dans la République) augmenter considérablement » son bien, il songea si peu à s'enrichir, qu'il n'usa jamais de son crédit auprès du Triumvir, que pour » protéger ses amis dans leurs périls, ou » pour les soulager dans leurs besoins.

Neque verò minùs ille vir, bonus pater familias habitus est, quàm civis Nam cùm esset pecuniosus, nemo illo fuit minùs emax, minùs ædificator. Neque tamen non in primis bene habitavit, omnibusque optimis rebus usus est. Cap. 13.

» Il n'étoit pas moins bon pere de » famille, que bon citoien. Quoiqu'assez riche, il fut toujours infiniment » éloigné de la manie d'acheter & de » bâtir. Il étoit pourtant logé décem-

Cùm præsertim non modò nunquam sit, aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contra semper alter ab altero

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cùm ego mihi illum, sibi me ille anteferret, con-

» ment & avec dignité, & il se piquoit
» d'avoir en tout genre ce qu'il y avoit
» de meilleur.

Elegans, non magnificus: splendidus, non sumptuosus : omni diligentia munditiem non affluentem affectabat. Supellex modica, non multa, ut in neutram partem conspici posset. Cap. 13.

» Il étoit délicat sans magnificence,
» & noble sans somptuosité. Il étoit
» extrémement curieux d'une propre-
» té qui n'eût rien de superflu. Son
» ameublement étoit modeste, & ren-
» fermé dans les bornes d'une sage
» médiocrité. Il croioit devoir s'éloi-
» gner également des deux excès, c'est-
» à-dire du trop & du trop peu.

Nunquam sine aliqua lectione apud eum cœnatum est, ut non minùs animo, quàm ventre, convivæ delectarentur. Namque eos vocabat, quorum mores à suis non abhorrerent. Cap. 14.

» Les repas, chez lui, étoient tou-
» jours assaisonnés de quelque lecture,
» afin que l'esprit ne fût pas moins
» nourri que le corps. Cette coutume
» faisoit grand plaisir à ses convives,
» parce qu'il avoit soin de n'en choisir
» point d'autres, que ceux qui étoient
» de même goût que lui.

Cùm tanta pecuniæ facta esset accessio, nihil de quotidiano cultu mutavit, nihil de vita consuetudine: tantaque usus est moderatione, ut neque in sestertio vicies, quod à patre acceperat, parum se splendidè gesserit; neque in sestertio centies affluentiùs vixerit quàm instituerat, parique fastigio steterit in utraque fortuna. Ibid.

» Ses revenus considérablement augmentés, ne lui firent rien changer dans son ancienne maniére de vivre. Toujours modéré, toujours égal à lui-même, quand il n'avoit que deux millions * de sesterces que son pere lui avoit laissés, il vivoit fort honorablement: & quand son bien fut monté à dix millions * de sesterces, il ne fit pas plus de dépense qu'auparavant.

** Deux cens cinquante mille livres.*

** Un million deux cens cinquante mille livres.*

Mendacium neque dicebat, neque pati poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate: ut difficile esset intellectu, utrum eum amici magis vererentur, quàm amarent. C. 15.

» Il ne lui échapoit jamais de mensonge * à lui-même, & il ne pouvoit le souffrir dans les autres. Son air affa-

** Cornélius Népos dit quelque chose de pareil en parlant d'Epaminondas. » Il » avoit un tel respect pour » la vérité, que jamais il ne » mentoit, même en riant. »* Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur. *Cap.* 3.

» ble & prévenant, étoit accompagné
» d'une sorte de sévérité; & sa gra-
» vité, tempérée par un air de bonté &
» de douceur. En sorte qu'on ne pou-
» voit dire si ses amis le respectoient
» plus qu'ils ne l'aimoient.

Je ne sai si je me trompe, mais il me semble qu'un Historien toujours attentif à relever les actions vertueuses, & à mettre dans tout leur jour les qualités du cœur préférablement à toutes les autres, songe moins à louer ceux dont il parle, qu'à instruire ceux pour qui il écrit. Et c'est par cet endroit, encore plus que par la pureté de son stile, que Cornélius Népos me paroit estimable.

TITE-LIVE.

LA PREFACE Latine, qui est à la tête de la nouvelle Edition de Tite-Live, que M. Crévier Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais a donné depuis peu, me fournira le peu que j'ai dessein de dire ici au sujet de cet excellent Historien. Si je n'étois autant ami que je le suis de M. Crévier, qui veut absolument que je le déclare mon disciple, ce que je tiens à grand honneur, je m'étendrois sur l'utilité & le mérite

de son Ouvrage. Il ne faut que lire sa Préface, pour juger par soi-même du cas qu'on en doit faire.

Plus on a d'empressement de connoitre un Auteur célébre par ses Ecrits, plus on a de regret de n'en savoir presque que le nom. Tite-Live est du nombre de ces Ecrivains qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu connues. Il naquit à Padoue, sous le Consulat de Pison & de Gabinius, cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne. Il eut un fils, auquel il écrivit une Lettre sur l'éducation & les études de la Jeunesse, dont Quintilien fait mention en plus d'un endroit, & dont la perte doit être bien regrettée. C'est dans cette Lettre, ou plutôt dans ce petit Traité, qu'au sujet des Auteurs dont on doit conseiller la lecture aux jeunes gens, il dit qu'ils doivent lire Démosthéne & Cicéron; puis ceux qui ressembleront davantage à ces deux excellens Orateurs: *Legendos Demosthenem atque Ciceronem, tum ita ut quisque esset Demostheni & Ciceroni simillimus.* Il parle, dans la même Lettre, d'un [a] Maître de Rhéto- *Quintil lib. 10. cap. 1.*

[a] Apud Titum Livium: nulos obscurare quæ di-

rique qui étoit mécontent des compo-
sitions de ses Disciples lorsqu'elles étoient fort claires & fort intelligibles, & les leur faisoit retoucher pour y jetter de l'obscurité. Et quand ils les raportoient en cet état : *Voila qui est bien mieux maintenant*, disoit-il ; *je n'y entends rien moi même.* Croiroit-on un pareil travers d'esprit possible ? Tite-Live avoit aussi composé quelques Ouvrages Philosophiques & des Dialogues mélés de Philosophie.

Senec. Epist. 100.

Mais son grand Ouvrage étoit l'Histoire Romaine, contenue en cent quarante ou cent quarante-deux Livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort & à la sépulture de Drusus, qui tombe en l'an de Rome 743, & qui renfermoit par conséquent ce nombre d'années. On trouve, par quelques époques de son Histoire, qu'il emploia à la composer tout le tems qui s'écoula depuis la bataille d'Actium jusqu'à la mort de Drusus, c'est-à-dire environ vingt & un ans. Mais il en produisoit en public de tems en tems quelque partie ; & c'est ce qui lui fit une si grande réputation à Rome,

de illa scilicet egregia laudatio : *Tanto melior ; ne ego quidem intellexi.* Quintil. lib. 8. cap. 2.

ce qui lui attira du fond de l'Eſpagne l'honorable viſite d'un Etranger, qui entreprit un ſi long voiage uniquement pour le voir. La Capitale du monde avoit de quoi occuper & ſatisfaire les yeux d'un curieux par la magnificence de ſes édifices, & par la multitude de ſes tableaux, de ſes ſtatues, & de ſes anciens monumens. Celui-ci ne trouva rien de plus rare ni de plus précieux dans Rome que Tite-Live. Après avoir joui à ſon aiſe de ſa converſation, & s'être agréablement nourri de la lecture de ſon Hiſtoire, il retourna joieux & content dans ſon pays. C'eſt connoitre ce que valent les hommes.

Plin. Epiſt. 3. lib. 2.

On ne ſait rien de plus de ce qui regarde perſonnellement Tite-Live. Il paſſa une grande partie de ſa vie à Rome, eſtimé & honoré des Grands & des Savans comme il le méritoit. Il mourut dans ſa patrie à l'âge de ſoixante & ſeize ans, la quatriéme année de l'Empire de Tibére. Les Padouans ont honoré ſa mémoire dans tous les tems, & ils prétendent conſerver encore actuellement chez eux quelques reſtes de ſon corps, & avoir fait préſent à Alphonſe V. Roi d'Arragon de l'un de ſes bras l'an 1451. du moins l'Inſcription le porte ainſi.

Il seroit bien plus à souhaiter qu'on eût pu conserver son Histoire. Il ne nous en reste que trente-cinq Livres, dont quelques-uns même ne sont pas entiers : ce n'est pas la quatriéme partie de l'Ouvrage. Quelle perte ! Les Savans se sont flatés de tems en tems de quelques lueurs d'espérance de recouvrer le reste, fondées uniquement, à ce qui paroit, sur le grand desir qu'on en avoit.

Jean *Freinshemius* a tâché de consoler le Public de cette perte par ses *Supplémens* ; & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Freinshémius, né à *Ulm* dans la Suabe en 1608. avoit fait ses études à Strasbourg avec un grand succès. En 1642 il fut appellé en Suéde, & y remplit plusieurs places de litérature considérables. De retour dans sa patrie, il fut fait Professeur Honoraire dans l'Université que l'Electeur Palatin rétablissoit à Heidelberg, où il mourut en 1660. La République Litéraire lui a une obligation infinie d'avoir rendu à Tite-Live le même service qu'à Quinte-Curce, en remplissant par 105 livres de supplémens tout ce que nous avons per-

M. Doujat avoit auſſi ſuppléé les lacunes ou vuides qui ſe trouvent dans les derniers Livres qui nous reſtent de Tite-Live, mais avec un ſuccès bien différent. M. Crévier a revû & retouché en quelques endroits les ſupplémens de Freinshémius, & travaillé tout de nouveau ceux de Doujat. Nous avons par ce moien un corps ſuivi & complet de l'Hiſtoire Romaine; j'entends celle de la République.

On doute ſi Tite-Live avoit lui-même partagé ſon Hiſtoire de dix en dix Livres, c'eſt-à-dire en Décades. Quoiqu'il en ſoit, cette diviſion paroit aſſez commode.

A l'égard des Sommaires qui ſont à la tête de chaque Livre, les Savans ne croient pas qu'on puiſſe les attribuer ni à Tite-Live, ni à Florus. Quel qu'en ſoit l'Auteur, ils ont leur utilité, puiſqu'ils ſervent à faire connoitre de quoi il étoit parlé dans les Livres qui nous manquent.

Examinons maintenant l'Ouvrage en lui-même. Il y regne, dans toutes les parties, une éloquence parfaite, & parfaite en tout genre. Soit récits, ſoit deſcriptions, ſoit harangues, le ſtile, quoique varié à l'infini, ſe ſoutient

toujours également : simple sans bassesse, élégant & orné sans affectation, grand & sublime sans enflure ; étendu ou serré, plein de douceur ou de force, selon l'exigence des matiéres ; mais toujours clair & intelligible, ce qui n'est pas une petite louange dans une Histoire.

Pollion, [a] d'un goût rafiné & difficile, prétendoit découvrir dans le stile de Tite-Live de la *Patavinité* : c'est-à-dire apparemment quelques termes ou quelques tours qui sentoient la province. Il se peut faire qu'un homme né & élevé à Padoue, eût conservé, s'il est permis de parler ainsi, un goût de terroir, & qu'il n'eût pas toute cette finesse, cette délicatesse de l'*urbanité* Romaine, qui ne se communiquoit pas à des étrangers aussi facilement que le droit de bourgeoisie. Mais c'est ce que nous ne pouvons pas apercevoir ni sentir.

Ce reproche de Patavinité n'a pas empêché Quintilien d'égaler [b] Tite-

a In Tito Livio miræ facundiæ viro putat inesse Pollio Asinius quan- ... donata. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 1.

b Nec indignetur sibi

Live à Hérodote, ce qui eſt un grand éloge. Il fait remarquer le ſtile doux & coulant de ſes narrations, & la ſouveraine éloquence de ſes harangues, où le caractére des perſonnes qu'on y fait parler eſt gardé avec toute la juſteſſe poſſible, & où les paſſions, ſur tout celles qui ſont douces & tendres, ſont traitées avec un art merveilleux. Cependant tout ce qu'a pu faire Tite-Live, a été d'atteindre, par des qualités toutes différentes, à l'immortelle réputation que Sallufte s'eſt acquiſe par ſa briéveté inimitable : car on a dit avec raiſon que ces deux Hiſtoriens ſont plutôt égaux que ſemblables : *pares magis quàm ſimiles.*

Ce n'eſt pas ſeulement par ſon éloquence, ou par la beauté & les agrémens de ſa narration, que Tite-Live a mérité la réputation dont il jouit depuis tant de ſiécles. Il ne s'eſt pas rendu moins recommandable par ſa fidélité, vertu ſi néceſſaire & ſi déſirée dans un Hiſtorien. Ni la crainte de déplaire aux Puiſſances de ſon tems, ni l'envie de

tem : ita dicuntur omnia cum rebus tum perſonis historicorum commendavit magis. Ideoque im-

Tacit. Annal. lib. 4. cap. 34.

leur faire la cour, ne l'ont empéché de dire la vérité. Il parloit, dans son Histoire, avec éloge des plus grands ennemis de la maison des Césars, comme de Pompée, de Brutus, de Cassius, & d'autres, sans qu'Auguste s'en soit trouvé offensé : de sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou la rare modération du Prince, ou la généreuse liberté de l'Historien. Dans les trente-cinq Livres qui nous restent de Tite-Live, il ne parle d'Auguste qu'en deux endroits seulement, & il en parle avec une retenue & une sobriété de louange, qui fait honte à ces Ecrivains flateurs & intéressés, qui prodiguent sans discernement & sans mesure aux places & aux dignités un encens qui n'est dû qu'au mérite & à la vertu.

Lib. 1. n. 19. & lib. 4. n. 20.

Si l'on peut reprocher quelque défaut à Tite-Live, c'est le trop grand amour de sa patrie : écueil dont il n'a pas eu toujours assez de soin de se garantir. Perpétuel admirateur de la grandeur des Romains, non seulement il exagére leurs exploits, leurs succès, & leurs vertus ; mais il dissimule ou il diminue leurs vices, & les fautes où ils sont tombés.

Lib. 4. Controv. 4.

Sénéque le pere impute à Tite-Live

d'avoir fait paroitre une basse jalousie contre Salluste, en l'accusant d'avoir dérobé à Thucydide une sentence, & de l'avoir défigurée en la traduisant mal. Quelle apparence que Tite-Live, qui copioit des Livres entiers de Polybe, fît un crime à Salluste d'avoir copié une Sentence, c'est-à-dire une ligne? D'ailleurs, elle est parfaitement bien rendue. Δειναὶ γὰρ αἱ εὐπραξίαι συγκρύψαι καὶ συσκιάσαι τὰ ἑκάστων ἁμαρτήματα. *Res secundæ mirè sunt vitiis obtentui.* Comment accommoder cette accusation avec ce que dit le même Séneque dans un autre endroit : Que Tite-Live jugeoit avec équité & candeur des Ouvrages des beaux esprits? *Ut est natura candidissimus omnium magnorum ingeniorum æstimator T. Livius.* Je croi qu'on s'en peut tenir à ce dernier témoignage. *Id. suasor. 7. 6.*

Il y a un autre grief contre lui bien plus grave & plus important. On le taxe d'ingratitude & de mauvaise foi, pour n'avoir pas nommé Polybe, ou pour l'avoir fait avec trop d'indifférence, dans des endroits où il le copioit presque de mot à mot. Je serois fâché qu'on pût lui faire ce reproche avec fondement : car il touche aux

qualités du cœur, dont l'honnête-homme doit être fort jaloux. Mais ne pourroit-on pas croire qu'en d'autres endroits de son Histoire qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; il a parlé de Polybe avec éloge, qu'il lui a rendu toute la justice qui lui étoit dûe, qu'il a averti par avance qu'il se faisoit une gloire & un devoir de le copier mot à mot en plusieurs endroits, & qu'il le feroit même souvent sans le citer, pour ne point toujours répéter la même chose ? Je parle ici un peu pour mon intérêt : car j'ai besoin, sur cet article, qu'on use d'indulgence à mon égard.

Ces espéces de taches qu'on remarque dans Tite-Live, n'ont cependant point fait de tort à sa gloire. La postérité n'en a pas moins admiré son Ouvrage, non seulement comme un chef-d'œuvre d'éloquence, mais comme une Histoire où tout inspire l'amour de la justice & de la vertu ; où l'on trouve avec le récit des faits, les plus saines maximes pour la conduite de la vie ; où brille par tout un attachement & un respect singulier pour la religion établie à Rome lorsqu'il écrivoit ; (malheureusement pour lui elle étoit fausse, mais il n'en connoissoit point

d'autre.) enfin où l'on voit une généreuse hardiesse & un pieux zéle à condanner avec force les sentimens impies des incrédules de son siécle. *Nondum hæc*, dit-il en un endroit, *quæ nunc tenet seculum, negligentia deum venerat: nec interpretando sibi quisque jusjurandum & leges apt s faciebat, sed suos potiùs mores ad ea accommodabat.* Lib. 3. n. 20.
» Ce mépris des dieux, si commun
» dans le siécle où nous vivons, n'étoit
» point encore connu. Le serment &
» la loi étoient des régles inflexibles
» auxquelles on conformoit sa condui-
» te; & l'on ignoroit l'art de les accom-
» moder à ses inclinations par des in-
» terprétations frauduleuses.

C'est par tout ce que je viens de dire, qu'on est en droit de justifier Tite-Live sur la prétendue superstition avec laquelle il affecte de raconter dans son Histoire tant de miracles & de prodiges aussi ridicules qu'incroiables. La bonne foi demandoit qu'il ne supprimât pas des choses qu'on disoit être arrivées avant lui, qu'il trouvoit dans ses Mémoires & dans les Annales, & qui faisoient partie de la religion reçue

être il ne les crût pas. Et [a] il s'en explique lui-même assez souvent & assez clairement, attribuant la plupart des prétendus prodiges qu'on faisoit tant valoir, à une ignorante & crédule superstition.

CESAR.

C. JULIUS CESAR se distingua autant par l'esprit que par le courage. Il s'appliqua d'abord au Barreau, & y brilla. Il [b] n'y eut que l'envie d'occuper le premier rang dans la République par la puissance, qui l'empêcha de disputer aussi le premier rang dans le Barreau par l'éloquence. Son caractére particulier étoit la force, la véhémence. On sentoit dans ses discours le même feu qu'il fit paroitre dans les combats. A cette vivacité de stile il joignoit une grande pureté de langage,

a Romæ, aut circa urbem, multa eâ hieme prodigia facta, aut (quod evenire solet motis semel in religionem animis) multa nunciata & temerè credita sunt. *Lib* 21. *n.* 63.

Cumis (adeo minimis

b C. verò Cæsar, si foro tantùm vacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo vis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse, quo bellavit, ap-

dont il avoit fait une étude particuliére, & dont il ſe piquoit plus qu'aucun autre Romain.

Il compoſa pluſieurs Ouvrages, entr'autres deux Livres ſur l'analogie de la langue latine. Qui croiroit qu'un auſſi grand homme de guerre que Céſar s'occuperoit ſérieuſement à compoſer des Traités ſur la Grammaire? Combien nos mœurs & nos inclinations ſont différentes de celles de ces tems-là! C'eſt dans un de ces Livres *Aul. Gell.* de l'Analogie qu'il recommandoit par- *lib. 1. cap. 10.* ticuliérement d'éviter, comme un écueil, les expreſſions nouvelles & inſolites : *tanquam ſcopulum, ſic fugias inſolens verbum.*

On avoit auſſi de lui pluſieurs plaidoiers. Outre [a] la pureté & la délicateſſe de la langue Latine, qui convient, dit Atticus, ou plutôt Cicéron, non ſeulement à tout Orateur, mais à tout Citoien Romain, on y admire tous les ornemens de l'Art Oratoire, mais principalement un talent merveilleux à peindre les objets, & à mettre dans

a Cùm, inquit Atticus, ad hanc elegantiam verborum Latinorum (quæ eſt) adjungit illa oratoria ornamenta dicendi : tum videtur tanquam ta-

tout leur jour les choses dont il par[le.]

Il ne nous reste de César que de[ux] Ouvrages, qui sont les sept Livres [de] de la guerre des Gaules, & les trois [de] la guerre Civile. Ce ne sont, à pr[o]prement parler, que des Mémoire[s,] & il ne les avoit donnés que sur ce pi[é]-là: *Commentarii*. Il [a] les composoi[t à] la hâte, sans étude, & dans le tem[s] même de ses expéditions, uniquemen[t] dans la vûe de laisser des matériau[x] aux Ecrivains, pour en composer un[e] Histoire. Il y a mis sans doute cett[e] netteté de stile & cette élégance, qu[i] lui étoient naturelles : mais il a négli-gé tous les ornemens brillans qu'un gé-nie aussi heureux que le sien pouvoit répandre dans un Ouvrage de cette na-ture. Cependant [b] tout simple & né-gligé qu'il pouvoit paroitre, on con-venoit généralement, dit Hirtius, qu'aucun autre Ecrit, quelque travail-lé & quelque limé qu'il fût, n'appro-choit de la beauté des Commentaires de César. Son dessein n'avoit été que de fournir des matériaux à ceux qui vou-

a Ceteri quàm bene atque emendate, nos etiam quàm facilè atque celeriter eos confecerit, scimus. *Hirt. Præf. lib. 8. de bell. Gall.*

b Constat inter omnes nihil tam operosè ab aliis esse perfectum, quod non horum elegantiâ Commentariorum superetur. *Hirt. Ibid.*

droient en composer une histoire en forme. „ En quoi, dit Cicéron, il peut „ avoir fait plaisir à de petits esprits, „ qui ne craindront point d'en défigu- „ rer les graces naturelles par le fard „ & l'ajustement qu'ils voudront y „ ajouter : mais tout homme sensé se „ donnera bien de garde d'y toucher „ en aucune sorte, ni d'y faire aucun „ changement. Car rien ne fait tant de „ plaisir dans l'Histoire, qu'une brié- „ veté de stile si claire & si élégante. *Dum voluit alios habere parata unde sumerent, qui vellent scribere historiam, ineptis fortasse gratum fecit, qui volent illa calamistris inurere; sanos quidem homines à scribendo deterruit. Nihil enim est in Historia, purâ & illustri brevitate dulcius.* Hirtius emploie aussi la même pensée à l'égard des Ecrivains qui songeroient à composer une histoire sur les Mémoires de César. „ Cer- „ tainement, dit-il, il leur en fournit le „ moien : mais, s'ils sont sages, il doit „ leur en ôter l'envie pour toujours. *Adeò probantur omnium judicio, ut prærepta non præbita facultas scriptoribus videatur.* La traduction des Commentaires de César par Mr. d'Ablan-

venir encore meilleure, si d'habiles mains la retouchoient en quelques endroits.

César avoit par lui-même un bel esprit, & un heureux naturel, on ne peut pas en douter : mais [a] il avoit pris soin aussi de le cultiver par une étude assidue, & de l'enrichir de tout ce que la Litérature avoit de plus rare & de plus exquis; & c'étoit par ce moien qu'il étoit venu à bout de l'emporter pour la pureté du langage & pour la délicatesse du stile sur presque tout ce qu'il y avoit de plus éloquens Orateurs à Rome. J'en fais exprès la remarque après Cicéron, pour animer notre jeune Noblesse à suivre un si bel exemple, en joignant à la louange du courage celle des talens de l'esprit & des belles connoissances. J'ai vû de jeunes Seigneurs Anglois, qui m'ont fait l'honneur de me rendre visite, très instruits dans les Belles-Lettres tant Grecques que Latines, & fort versés dans l'étude de l'Histoire. Ici la jalousie, ou, pour par-

a Audio (inquit Atti- | teris, & iis quidem re-

ler plus juſte, l'émulation eſt louable entre nation & nation. Nos jeunes François ne le cédent à aucune nation pour la vivacité & la ſolidité de l'eſprit. Ils doivent ſe piquer, ce me ſemble, de ne céder en rien aux Etrangers, & de ne point leur abandonner la gloire de l'érudition & du bon goût.

C'eſt à quoi Céſar ſemble les exhorter. Ses Commentaires doivent être continuellement entre leurs mains. C'eſt le Livre des gens de guerre. Dans tous les tems les grands Generaux l'ont regardé comme leur Maître. La lecture de ce Livre a toujours fait leur occupation & leurs délices. Ils y voient la pratique des régles de l'art militaire, ſoit pour les ſiéges, ſoit pour les batailles. Ils peuvent y apprendre auſſi la maniére de faire des Mémoires, ce qui n'eſt pas un talent médiocre. Il ſeroit à ſouhaiter que tous nos Généraux miſſent par écrit réguliérement toutes les opérations des campagnes où ils ont commandé. Quel ſecours ne ſeroit-ce point pour une Hiſtoire! Quelle lumiére pour la poſtérité! Y a-t-il rien de plus eſtimable que les Mémoi-

le second Tome de sa Vie, & que ceux de Jacques II. Roi d'Angleterre, alors Duc d'York?

Hirtius acheva ce que César n'avoit pu faire. Le huitiéme Livre de la guerre des Gaules est de lui, aussi bien que ceux de la guerre d'Alexandrie & de celle d'Afrique. On doute qu'il soit l'Auteur du Livre qui traite de la guerre d'Espagne.

PATERCULUS.

Cai. ou Pub. ou Marc. VELLEIUS PATERCULUS fleurissoit sous l'empire de Tibére. Il y a beaucoup d'apparen-
An. J. C. 15. ce qu'il naquit l'an de Rome 735. Ses ancêtres furent illustres par leur méri-
Vell. Patere lib. 2. cap. 101. te & par leurs charges. Il étoit Tribun des soldats, lorsque Caius César, petit-fils d'Auguste, s'aboucha avec le Roi des Parthes dans une île de l'Eu-
Ib. cap. 104. phrate. Il commanda dans la Cavalerie en Allemagne sous Tibére, & il accompagna ce Prince pendant neuf années consécutives dans toutes ses
Ibid. c. 124. expéditions. Il en reçut des récompenses honorables. Il fut élevé à la Préture l'année même qu'Auguste mourut. On

On ne ſait point préciſément le tems où il commença à travailler à ſon Hiſtoire, ni ce qu'elle contenoit. Le commencement en eſt perdu. Ce que nous en avons comprend un fragment de l'ancienne Hiſtoire Grecque, avec l'Hiſtoire Romaine depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ſeiziéme année de Tibére. Il adreſſe ſon Hiſtoire à M. Vinicius qui étoit alors Conſul. Il en promettoit une plus étendue. Les voiages qu'il avoit faits en diverſes contrées, auroient pu lui fournir des faits très agréables & très curieux.

Son ſtile eſt très digne du ſiécle où il vivoit, qui étoit encore celui du bon goût & du beau langage. Il excelle ſur tout dans les portraits & les caractéres. Je pourrai en citer quelques-uns à la fin de cet Article.

On juge que ſa narration eſt fidéle & ſincére juſqu'au tems des Céſars, ou dans les faits qui ne les intéreſſent point. Car, depuis ce tems-là, le deſir de flater Tibére lui fait omettre, ou déguiſer, ou même altérer la vérité en diverſes choſes. Il accuſe Germanicus de lâcheté, ou plutôt d'une mol-

Lib. 2. cap. 125. tres des louanges excessives. *Quo quidem tempore . . . . pleraque ignavè * Germanicus.*

On lui reproche avec justice d'avoir fait des éloges excessifs de Tibére. Les ménagemens injustes pour les passions de cet Empereur se font sentir, comme je l'ai déja marqué, par le soin qu'il a de passer légérement sur les actions éclatantes de Germanicus, d'en supprimer la plupart, & de donner des atteintes à la gloire d'Agrippine & des autres personnes que Tibére n'aimoit pas.

Ce qu'on lui pardonne encore moins, c'est d'avoir accablé de louanges Séjan, qui causa tant de maux à l'Empire, & de l'avoir représenté, malgré tous ses vices & tous ses crimes, comme un des plus vertueux personnages qu'ait jamais eu la République Romaine. *Sejanus, vir antiquissimi moris, & priscam gravitatem semper humanitate temperans.* Lib. 2. cap. 116.

Cela n'est encore rien, en comparaison du panégyrique qu'il en fait dans Ib. cap. 127. & 128. la suite. „ Il établit d'abord par plu-„ sieurs exemples la nécessité où sont

» gouvernement, & de s'associer des
» coopérateurs qui partagent avec eux
» le poids des affaires. *Raro eminentes viri non magnis adjutoribus ad gubernandam fortunam suam usi sunt. . . Etenim magna negotia magnis adjutoribus egent.* Qui en doute? Il s'agit de faire un bon choix. Il passe ensuite à Séjan, & après avoir relevé l'éclat de sa naissance, il le représente » comme un homme qui sait
» tempérer l'austérité du commande-
» ment par un air de douceur & de sé-
» rénité; qui traite les affaires les plus
» épineuses, sans presque paroitre s'en
» occuper; qui ne s'arroge rien, &
» par là atteint à tout; qui se met tou-
» jours dans son esprit au dessous de
» l'estime qu'on a de lui dans le pu-
» blic; dont le visage & les dehors pa-
» roissent tranquilles, pendant qu'au
» fond les soins de l'Etat ne lui lais-
» sent aucun repos. C'est le jugement
» uniforme que portent de ce sage
» Ministre & la Cour & la Ville,
» & le Prince & les Citoiens. *Virum severitatis lætissimæ, hilaritatis priscæ; actu otiosis simillimum; nihil sibi vindi-*

nem. In hujus virtutum æstimationem jampridem judicia civitatis cum judiciis principis certant. Quel amour du bien public, si l'on en croit cet Historien! Quelle application au travail! Quel zéle pour les intérêts du Prince & de l'Etat! Quel caractére aimable au milieu des soins les plus accablans! Quel desintéressement! Quelle modestie! En un mot, quel assemblage des plus grandes vertus, attesté généralement par des suffrages unanimes!

Pour voir ce qu'il en faut penser, considérons un second portrait du même Séjan, de la main d'un autre Peintre, qui n'étoit point à ses gages, & qui ne fut jamais soupçonné de flaterie. C'est Tacite, dont nous parlerons bientôt. *Sejanus Tiberium variis artibus devinxit adeo, ut obscurum adversùs alios, sibi uni incautum intectumque efficeret: non tam solertia, (quippe iisdem artibus victus est) quàm deûm irâ in rem Romanam; cujus pari exitio viguit, ceciditque. Corpus illi laborum tolerans; animus audax, sui obtegens; in alios criminator: juxtà adulatio & superbia; palam compositus pudor, intus summa apis-*

Tacit. Annal. lib. 4. c. p. 1.

haud minùs noxiæ quotiens parando regno finguntur. » Séjan gagna si bien l'esprit
» de Tibére par divers artifices, que ce
» Prince, couvert & impénétrable
» pour tous les autres, n'avoit rien
» de caché ni de secret pour lui : ce
» qui ne doit pas être principalement
» attribué aux ruses & aux artifices de
» ce Ministre, puisqu'il tomba dans les
» mêmes piéges & périt par la voie de
» la fraude & de l'artifice ; mais plutôt
» à la colére des dieux contre l'Empire
» Romain, à qui sa faveur & sa dis-
» grace furent également funestes. Il
» avoit une force de corps capable de
» supporter les plus grandes fatigues.
» Le caractére de son esprit étoit l'au-
» dace, l'adresse à se cacher, & une
» noire malignité envers les autres. Il
» étoit en même tems flateur jusqu'à
» la bassesse, & fier jusqu'à l'insolence :
» plein de modestie & de retenue en
» apparence, mais au dedans dévoré
» d'ambition. Les moiens pour parve-
» nir à son but étoient, tantôt le luxe
» & la dépense, tantôt la vigilance &
» l'application aux affaires, vertus auf-
» si dangereuses que les vices mêmes,
» quand on en prend les dehors pour
» usurper une puissance illégitime.

Pour réunir tout en un mot, *Séjan*, si fort vanté dans Paterculus, étoit un fléau de la colére des dieux contre l'Empire Romain : *deûm irâ in rem Romanam.* Ceux qui sont en place, qui sont maîtres des graces, & dispensateurs des bienfaits, peuvent juger par là du cas qu'ils doivent faire des louanges qu'on leur prodigue avec si peu de mesure, & souvent avec si peu de pudeur.

J'ai dit que Paterculus excelloit sur tout dans les portraits & les caractéres. Il y en a de courts, qui ne sont pas les moins beaux ; & plusieurs qui sont plus étendus. J'en raporterai de l'une & de l'autre sorte.

MARIUS.

Lib. 2. cap. 9. *Hirtus atque horridus, vitaque sanctus ; quantum bello optimus, tantum pace pessimus, immodicus gloriæ, insatiabilis, impotens, semperque inquietus.* » Marius » avoit quelque chose de dur & de sau» vage dans le caractére : ses mœurs » étoient austéres, mais irrépréhensi» bles : excellent dans la guerre, dé» testable dans la paix ; avide ; ou plu» tôt insatiable de gloire ; violent dans » ses projets ; toujours inquiet & inca» pable de souffrir le repos.

SYLLA.

Adeo Sylla dissimilis fuit bellator ac victor, ut dum vincit, justissimo lenior; post victoriam, audito fuerit crudelior. Lib.2.cap.25.
„ Rien ne fut plus différent que Sylla
„ faisant la guerre, & le même Sylla
„ devenu vainqueur. Pendant la guerre
„ il fut doux jusqu'à l'excès; après la
„ victoire, cruel jusqu'à la barbarie.

MITHRIDATE.

Mithridates, Ponticus rex: vir neque silendus, neque dicendus, sine cura. Bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal. Lib.2. cap.18.
„ Mithridate, Roi de Pont, dont
„ il est difficile & de se taire, & de par-
„ ler; d'une valeur extrême: grand
„ par une brillante fortune dans cer-
„ tains tems de sa vie, toujours par le
„ courage & l'élévation des sentimens:
„ Général pour le conseil & les réso-
„ lutions, soldat pour les coups de
„ main, un second Annibal par sa hai-
„ ne contre les Romains.

MECENE.

genere natus: vir, ubi res vigiliam exigeret, sanè exsomnis, providens, atque agendi sciens: simul verò aliquid ex negotio remitti posset, otio ac mollitiis penè ultra feminam fluens. » Mécéne descen» doit d'une famille de simples Cheva» liers, mais illustre & ancienne. S'il » étoit besoin de vigilance, on le voioit » actif, toujours en mouvement, pen» sant à tout, se refusant même le » sommeil. Dès que les affaires lui » donnoient du relâche, plus mou » presque qu'une femme, il se livroit » tout entier au plaisir & aux charmes » de l'oisiveté.

SCIPION EMILIEN.

Lib. 1, cap. 12. *P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus simillimus, omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac studiorum eminentissimus seculi sui: qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit, ac sensit....*

Ib. cap. 13. *Tam elegans liberalium studiorum omnisque doctrinæ auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio viros, domi militiæque secum habuerit. Neque enim quisquam hoc Scipione elegantiùs intervalla negotiorum otio dispunxit: semperque aut belli*

aut pacis serviit artibus; semper inter arma ac studia versatus, aut corpus periculis, aut animum disciplinis exercuit. » Sci-
» pion Emilien, également recomman-
» dable par toutes les qualités qui peu-
» vent illustrer la robe & l'épée, fai-
» soit revivre en sa personne les vertus
» de Scipion l'Africain son aieul, &
» de Paul Emile son pére. Il étoit le
» premier homme de son siécle pour
» l'esprit & le goût des sciences. Ac-
» tions, discours, sentimens, on ne
» vit rien que de louable en lui pen-
» dant tout le cours de sa vie... Plein
» d'estime & d'admiration pour les
» Belles-Lettres & pour les Sciences, où
» il excelloit lui-même, il avoit tou-
» jours avec lui tant en paix qu'en guer-
» re Panétius & Polybe deux illustres
» Savans. Personne ne savoit mieux
» que lui entreméler le repos & l'ac-
» tion, ni mettre à profit avec plus de
» délicatesse & de goût les vuides que
» lui laissoient les affaires. Partagé en-
» tre les armes & les livres, entre les
» travaux militaires du camp & les oc-
» cupations paisibles du cabinet, ou il
» exerçoit son corps par les fatigues de
» la guerre, ou il cultivoit son esprit

CATON D'UTIQUE.

Lib. 2. cap 35. *M. Cato, genitus proavo M. Catone, principe illo familiæ Porciæ : homo virtuti simillimus, & per omnia ingenio diis quàm hominibus propior : qui nunquam rectè fecit, ut facere videretur, sed quia aliter facere non poterat ; cuique id solum visum est rationem habere, quod haberet justitiam, omnibus humanis vitiis immunis, semper fortunam in sua potestate habuit.* „Caton d'Utique eut pour bisaieul „Caton le Censeur, ce Chef illustre „de la famille Porcienne. Plus sembla„ble par son caractére aux dieux qu'aux „hommes, on pouvoit le regarder „comme le portrait vivant de la Ver„tu. Il ne fit jamais rien de vertueux „pour le paroitre, mais parce qu'il ne „pouvoit pas faire autrement. Il ne „trouvoit rien de raisonnable, que ce „qui étoit juste. Exemt de tous les dé„fauts humains, il demeura toujours „maître de la fortune, sans jamais lui „céder.

POMPÉE.

Lib. 2. cap. 29. *Innocentiâ eximius, sanctitate præci-*

ab eo occuparetur, cupidissimus. Dux bello peritissimus; civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus. Amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus. Potentiâ suâ nunquam, aut rarò, ad impotentiam usus: penè omnium vitiorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere. » Pompée étoit de » mœurs très pures, d'une probité irré» prochable, d'une éloquence médio» cre. Très avide de distinctions & d'em» plois, pourvû qu'on les lui déférât » volontairement & par honneur, mais » non jusqu'à les envahir par force. » Général très habile dans la guerre, » Citoien très modéré pendant la paix, » sinon lorsqu'il craignoit que quel» qu'un ne devînt son égal. Ami cons» tant, facile à pardonner les injures, » de bonne foi lorsqu'il se réconci» lioit, & n'exigeant point les satisfac» tions à la rigueur. Il n'usa jamais ou » rarement de son pouvoir pour com» mettre des injustices & des violences. » On auroit pu dire qu'il étoit exemt

» de tous les vices, si ce n'en étoit un
» très grand dans une ville libre, maî-
» tresse de toutes les nations, où de
» droit tous les citoiens sont égaux, de
» ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât
» en crédit & en autorité.

CESAR.

Lib. 2. cap. 41. *Cæsar forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam & naturam & fidem evectus: magnitudine consiliorum, celeritate bellandi, patientiâ periculorum, magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus: qui denique semper & somno & cibo in vitam non in voluptatem uteretur.* » César, le mieux fait d'ailleurs
» de tous les Romains, l'emportoit sur
» eux par la force & l'étendue d'un gé-
» nie supérieur, par une générosité &
» une magnificence portée jusqu'à la
» profusion: enfin il paroissoit élevé au
» dessus de l'homme par un esprit & un
» courage qui passent toute croiance.
» La grandeur de ses projets, sa rapidi-
» té dans la maniére de faire la guerre,
» sa hardiesse intrépide à affronter les
» dangers, l'ont rendu tout-à-fait sem-
» blable à Alexandre le Grand, mais à

» Alexandre encore ſobre & maître de
» ſa colére. Il uſoit de la nourriture &
» du ſommeil, non pour le plaiſir, mais
» uniquement pour ſatisfaire aux be-
» ſoins de la nature.

TACITE.

TACITE (*C. Cornelius Tacitus*) étoit plus âgé que Pline le jeune, qui étoit né en l'an de J. C. 61.

Veſpaſien commença à l'élever aux dignités : Tite continua, & Domitien y en ajouta de plus grandes. Il fut Préteur ſous ce dernier, & Conſul ſous Nerva, ſubrogé à Verginius Rufus, dont il fit le panégyrique. *Plin. Ep. 1. l. 2.*

Il épouſa la fille de Cn. Julius Agricola, célébre par la conquête de l'Angleterre. Il étoit hors de Rome depuis quatre ans avec ſa femme, lorſqu'Agricola mourut. Lipſe croit que Tacite laiſſa des enfans, parce que l'Empereur Tacite ſe diſoit deſcendu de lui, ou de la même famille. AN. de J. C. 77. ou 78. AN. 93. *Vopiſc. in vit. Tacit.*

Les Lettres ont rendu Tacite plus illuſtre que ſes dignités. Il plaida, même après avoir été conſul, avec une grande réputation d'éloquence, *Plin. Ep. 1. & 11. lib. 2.*

Plin. Ep. 2. l. 7. Pline le Jeune fut un de ses premiers admirateurs, & ils s'unirent ensemble par une amitié très étroite. Ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages: grand secours pour un Auteur! Je l'éprouve tous les jours avec une vive reconnoissance, & je sens bien que je dois le succès de mon travail à un pareil secours que me rendent des amis également éclairés & affectionnés.

Id. Ep. 7. l. 8.

Id. Ep. 10. l. 9. Il paroit que Tacite avoit donné au public quelques harangues, ou plaidoiers. Il avoit fait aussi quelques vers. Il nous est resté de lui une Lettre parmi celles de Pline.

Mais on ne le connoit aujourd'hui que parce qu'il a écrit sur l'histoire, à laquelle S. Sidoine dit qu'il ne s'appliqua qu'après avoir tâché inutilement de porter Pline à l'entreprendre.

Sidon. Ep. 22. lib. 4.

De Germ. cap. 37. Il composa sa *Description de l'Allemagne* durant le second Consulat de Trajan: du moins il y a lieu de le conjecturer ainsi.

La vie d'Agricola son beau-pere paroit aussi, par la Préface, être un de ses premiers Ouvrages, & faite au commencement de Trajan. Il emploie une partie de cette Préface à décrire les tems orageux d'un régne cruel &

ennemi de toute vertu : *Sæva & infesta virtutibus tempora*. C'étoit celui de Domitien. Il la conclud, en marquant » qu'il consacre cet Ecrit à la gloire » d'Agricola son beau-pere ; & il ajou- » te qu'il espére que le sentiment de » respect & de reconnoissance qui l'a » porté à entreprendre cet ouvrage, le » fera paroitre louable, ou du moins » excusable. *Hic interim liber honori Agricolæ soceri mei destinatus, professione pietatis aut laudatus erit, aut excusatus.*

Il entre ensuite en matiére, & expose les principales circonstances & les principales actions de la vie de son beau-pere. Cet Ecrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'Antiquité. Les gens de guerre, les Courtisans, les Magistrats, y peuvent trouver d'excellentes instructions.

Le grand Ouvrage de Tacite est celui dans lequel il avoit écrit l'Histoire des Empereurs, en commençant à la mort de Galba, & finissant à celle de Domitien : c'est ce que nous appellons ses *Histoires*. Mais des vingt-huit ans que cette Histoire contenoit depuis l'an 69 jusqu'en 96, il ne nous reste que l'année 69, & une partie de 70. Pour composer cet Ouvrage, il demandoit

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

des Mémoires aux particuliers, comme il en demanda à Pline le Jeune sur la mort de son Oncle. Et ceux qui étoient bien aises que la postérité les connût, lui en envoioient d'eux-mêmes; ce que nous voions par le même Pline, qui espéra de s'immortaliser par ce moien. Les Lettres qu'il lui en écrivit semblent être de l'an 102 ou 103; & l'on peut juger par là du tems auquel Tacite travailloit à cet Ouvrage.

Plin. Ep. 16. lib. 6.

Id. Ep. 16. & 20. lib. 6.

Il avoit dessein, après l'avoir achevé, si Dieu lui conservoit la vie, de faire aussi l'Histoire de Nerva & de Trajan: tems heureux, dit-il, où l'on pouvoit penser ce qu'on vouloit, & dire ce qu'on pensoit. *Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, & quæ sentias dicere licet.* Mais il ne paroit pas qu'il ait exécuté ce projet.

Tacit. Hist. lib. 1. cap. 1.

Au lieu de cela il reprit l'Histoire Romaine depuis la mort d'Auguste jusqu'à Galba; & c'est ce qu'il appelle lui-même ses *Annales*, parce qu'il tâchoit d'y marquer tous les événemens sur leur année, ce qu'il n'observe pas néanmoins toujours quand il raporte quelque guerre.

Dans un endroit de ces Annales, il renvoie à l'Histoire de Domitien qu'il

Annal. lib. 11. cap. 11.

avoit écrite auparavant : ce qui marque que les *Histoires* sont antérieures aux *Annales*, quoique celles-ci soient placées les premiéres. Aussi l'on remarque que le stile de ses Histoires est plus fleuri & plus étendu, & celui de ses Annales plus grave & plus resserré, sans doute parce que, porté naturellement à la concision, il se fortifioit de plus en plus dans cette habitude à mesure qu'il écrivoit davantage. Des quatre Empereurs dont Tacite avoit écrit l'histoire dans ses Annales, savoir Tibére, Caligula, Claude, Néron, il n'y a que le premier & le dernier dont nous ayions l'histoire à peu près entiére : encore nous manque-t-il trois années de Tibére, & les derniéres de Néron. Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude.

Il avoit dessein d'écrire aussi l'Histoire d'Auguste : mais S. Jérome paroit n'avoir connu de lui que ce qu'il avoit fait depuis la mort de ce Prince jusqu'à celle de Domitien : ce qui, dit-il, faisoit trente livres. *Hieron. Zachar.*

Si ce que Quintilien dit d'un Histo-

paroitroit qu'il auroit été obligé de retrancher des endroits trop libres & trop hardis. Voici le paſſage de Quintilien. » Il eſt [a] un Hiſtorien qui vit » encore pour la gloire de notre ſiécle, » & qui mérite de vivre éternellement » dans la mémoire des ſiécles à venir. » On le nommera un jour : maintenant » on voit bien de qui je veux parler. » Ce grand homme a des admirateurs, » & peu d'imitateurs ; l'amour de la » vérité lui aiant nui, quoiqu'il ait » ſupprimé une partie de ce qu'il avoit » écrit. Dans ce qui eſt reſté, on ne laiſ- » ſe pas de ſentir parfaitement un gé- » nie élevé, & une façon de penſer » hardie & généreuſe.

Vopiſc. in vit. Tacit. Imper.

Il eſt fâcheux qu'on ne ſoit pas plus inſtruit des circonſtances de la vie d'un Ecrivain ſi célébre. On ne ſait rien non plus de ſa mort. L'Empereur Tacite, qui tenoit à honneur de deſcendre de la famille de notre Hiſtorien, ordonna qu'on mît ſes Ouvrages dans toutes les Bibliothéques, & qu'on en fit tous

a Supereſt adhuc, & | bertas, quanquam circum-

les ans dix copies aux dépens du Public, afin qu'elles fussent plus correctes. C'étoit une sage & louable précaution, qui auroit dû, ce semble, nous conserver en entier un Ouvrage si digne dans toutes ses parties de passer à la postérité.

Tacite se vante d'avoir écrit sans haine & sans prévention, *sine ira & studio* ; & d'avoir suivi en tout l'exacte vérité, ce qui est le principal devoir d'un Historien. Pour remplir ce devoir, Tacite auroit eu besoin, non seulement d'un grand amour pour le vrai, mais d'un discernement très fin, & de beaucoup de précaution. » Car il remarque lui-même, en parlant des » Histoires de Tibére, de Caïus, de » Claude, de Néron, que soit qu'elles » fussent écrites de leur vivant, ou peu » après leur mort, la fausseté y régnoit » également, parce que la crainte avoit » dicté les unes, & la haine les autres : *Florentibus ipsis, ob metum falsæ; postquam occiderunt, recentibus odiis compositæ sunt.* » Il y a, dit-il ailleurs, deux » grands défauts qui donnent atteinte » à la vérité : la fureur de louer outré- *Annal. lib. 1. cap. 1.*

» pour se venger. Il ne faut pas s'attendre que de tels Historiens, qui sont » ou flateurs ou ennemis déclarés, ménagent fort l'estime de la postérité.

Histor. lib. 1. cap. 1.

Veritas pluribus modis infracta . . . libidine assentandi, aut rursus odio adversùs dominantes. Ita neutris cura posteritatis, inter infensos vel obnoxios. » On » est choqué d'une basse flaterie, parce » qu'elle sent la servitude : mais on » ouvre volontiers ses oreilles à la médisance, dont la malignité se couvre » d'un air de liberté. *Sed ambitionem scriptoris facilè adverseris, obtrectatio & livor pronis auribus accipiuntur : quippe adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.* Tacite promet de s'écarter de ces deux excès, & proteste d'une fidélité à l'épreuve de toute séduction. *Incorruptam fidem professis, nec amore quisquam & sine odio dicendus est.*

Le morceau du régne de Tibére passe pour le chef-d'œuvre de Tacite par raport à la Politique. Le reste de son Histoire, dit-on, pouvoit être composé par un autre que par lui ; & Rome ne manquoit pas de déclamateurs, pour dépeindre les vices de Caligula, la stupidité de Claude, & les cruautés de

Néron. Mais, pour écrire la vie d'un Prince comme Tibére, il faloit un Historien comme Tacite, qui pût démêler toutes les intrigues du cabinet, assigner les causes véritables des événemens, & discerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité.

Il est utile & important, je l'avoue, de démasquer les fausses vertus, de pénétrer dans les ténébres où l'ambition & les autres passions se cachent, & de mettre lés vices & les crimes dans tout leur jour pour en inspirer de l'horreur. Mais n'est-il point à craindre qu'un Historien, qui affecte presque par tout de fouiller dans le cœur humain, & d'en sonder les replis les plus cachés, ne donne ses idées & ses conjectures pour des réalités, & ne préte souvent aux hommes des intentions qu'ils n'ont point eues, & des desseins auxquels ils n'ont jamais pensé? Salluste ne manque pas de jetter dans son Histoire des réflexions de Politique, mais il le fait avec plus d'art & de réserve, & par là se rend moins suspect. Il semble que Tacite, dans l'Histoire des Empereurs, est plus attentif à faire apercevoir le mal, qu'à montrer le bien : ce qui vient peutêtre de ce que ceux dont

nous avons les vies, sont presque tous de mauvais Princes.

Pour ce qui regarde le stile de Tacite, on ne peut pas nier qu'il ne soit fort obscur : il est même quelquefois dur, & n'a pas toute la pureté des bons Auteurs de la Langue Latine. Mais il excelle à renfermer de grands sens en peu de mots, ce qui donne à son discours une force, une énergie, une vivacité toute particuliére. Il excelle encore à peindre les objets, tantôt d'une maniére plus courte, tantôt avec plus d'étendue, mais toujours avec de vives couleurs, qui rendent sensible ce qu'il décrit, & (ce qui est son caractére propre) qui font beaucoup plus penser qu'il ne dit. Quelques exemples en convaincront mieux que mes paroles. Je les tirerai seulement de la vie d'Agricola.

Endroits de Tacite pleins de vivacité.

1. Tacite parle des peuples de la Grande Bretagne qui fournissoient volontiers les levées, paioient les tributs, & satisfaisoient à toutes les autres charges, quand les Gouverneurs envoiés de Rome les conduisoient avec douceur, » mais qui souffroient avec pei» ne les traitemens durs & violens,

» assez domtés pour obéir, non pour » être traités en esclaves. *Has (injurias) ægrè tolerant, jam domiti ut pareant, nondum ut serviant.* Cap. 13.

2. » Agricola s'étant appliqué dès la » premiére année à arréter ces désor» dres, remit la paix en honneur chez » ces peuples, laquelle auparavant, » soit par sa négligence, soit par la » connivence des Gouverneurs, étoit » autant appréhendée que la guerre. *Hæc primo statim anno comprimendo, egregiam famam paci circumdedit; quæ, vel incuriâ vel tolerantiâ priorum, haud minùs quàm bellum timebatur.* Cap. 20.

3. La réception d'Agricola par Domitien au retour de ses glorieuses campagnes, est un des beaux endroits de Tacite, mais dont on ne peut rendre la vivacité dans une traduction. *Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est.* » Après » une embrassade froide, sans que l'Em» pereur lui dît un mot, il se confondit » dans la foule des Courtisans. Cap. 40.

4. Il en faut dire autant de ce qui suit immédiatement. Agricola, qui connoissoit parfaitement le génie de la Cour, & qui savoit combien la répu-

réussi est à charge à ces Courtisans oisifs & sans mérite, pour en tempérer l'éclat, & pour amortir l'envie, se réduisit à une vie tranquille & retirée. *Ceterùm, ut militare nomen, grave inter otiosos, aliis virtutibus temperaret, tranquillitatem atque otium penitùs auxit.* » Il avoit un équipage médiocre, » se rendoit affable à tout le monde, » & marchoit accompagné seulement » d'un ou de deux amis: de sorte que » le grand nombre, qui a coutume de » juger du mérite des hommes par l'é- » clat & la magnificence de leur train, » après avoir vû & considéré Agricola, » se demandoient si c'étoit donc là cet » homme si célébre, & peu le recon- » noissoient sous cet extérieur. *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus: adeo ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, quærerent famam, pauci interpretarentur.* Quel moien de rendre ces deux derniéres phrases, *quærerent famam, pauci interpretarentur*, qui ont un sens profond, & qu'il faut presque deviner. L'Historien y a préparé, en disant qu'on ne juge ordinairement des

nos viros per ambitionem æstimare mos est. Il diſtingue deux ſortes de ſpectateurs. Les uns, qui faiſoient le grand nombre, en voiant la modeſtie de l'extérieur d'Agricola, cherchoient ſur quoi pouvoit être fondée ſa réputation, n'en apercevant pas les marques ordinaires : *ut plerique quærerent famam.* D'autres, & ils étoient en très petit nombre, s'élevant au deſſus des préjugés populaires, comprenoient qu'un grand mérite pouvoit être caché ſous des dehors ſimples & modeſtes, & que l'un n'étoit pas incompatible avec l'autre : *pauci interpretarentur.*

5. Tacite mêle quelquefois aux faits qu'il expoſe des réflexions bien ſenſées. C'eſt ce qu'il fait d'une maniére merveilleuſe en relevant la ſageſſe & la modération avec laquelle Agricola ménageoit & adouciſſoit l'humeur violente de Domitien, quoiqu'il en eût reçu beaucoup de mauvais traitemens. *Proprium humani ingenii eſt, odiſſe quem læſeris. Domitiani verò natura præceps in iram, & quo obſcurior, eo irrevocabilior, moderatione tamen prudentiaque Agricolæ leniebatur : quia non contumacia, neque inani jactatione liberta-*

quibus moris illicita mirari, posse etiam sub malis principibus magnos viros esse; obsequiumque ac modestiam, si industria ac vigor adsint, eò laudis excedere, quò plerique per abrupta, sed in nullum reip. usum, ambitiosa morte inclaruerunt. Cap. 42. » Quoique ce soit le propre » de l'homme de haïr celui qu'on a offensé, & que Domitien fût d'un naturel violent, & d'autant plus irréconciliable que sa haine & sa colére étoient plus cachées; Agricola sçavoit l'adoucir par sa modération & » sa prudence, parce qu'il ne provoquoit point le couroux du Prince, & » n'alloit point au trépas & à la réputation par une vaine & fiére affectation de liberté qui tient de la révolte. » Que ceux qui n'admirent qu'une générosité téméraire, apprennent par » son exemple qu'il peut y avoir de » grands hommes sous de mauvais » Princes, & que la soumission & la » modestie, si elles sont soutenues » d'une vigueur & d'une activité propres aux grandes affaires, peuvent » arriver au même point de gloire, où » tendent la plupart des hommes par » des procédés hardis & violens, sans » aucun avantage pour le bien public,

» & sans autre fruit pour eux-mêmes
» que de se signaler par une chute écla-
» tante.

QUINTE-CURCE.

(*Quintus Curtius Rufus.*)

J'AI DÉJA remarqué ailleurs qu'on ne sait point précisément dans quel tems Quinte-Curce a vécu. C'est le sujet d'une grande dispute parmi les Savans; les uns le plaçant sous Auguste ou Tibére, d'autres sous Vespasien, quelques-uns sous Trajan. *Tome VI. de l'Hist. anc.*

Il a écrit l'Histoire d'Alexandre le Grand en dix livres, dont les deux premiers ne sont pas venus jusqu'à nous : ils ont été suppléés par Freinshémius. Son stile est fleuri, agréable, rempli de réflexions sensées, & de harangues fort belles, mais pour l'ordinaire trop longues, & qui sentent quelquefois le Déclamateur. Ses pensées ingénieuses, & souvent très solides, ont néanmoins un éclat & un brillant affecté, qui ne paroit pas marqué tout-à-fait au coin du siécle d'Auguste. Il seroit assez étonnant que Quintilien, dans le dénombrement qu'il fait des Auteurs Latins, n'eût fait aucune mention d'un Histo-

On lui reproche plusieurs défauts d'ignorance par raport à l'Astronomie, à la Géographie, aux dates des événemens, & même aux effets de la nature les plus connus, comme d'avoir pensé que la Lune s'éclipse indifféremment quand elle est nouvelle, & quand elle est pleine. *Lunam deficere, cùm aut terram subiret, aut sole premeretur.*

Lib. 4. cap. 10.

Nous avons une excellente traduction de Quinte-Curce par Mr. de Vaugelas.

SUETONE. (Caius Suetonius Tranquillus.)

Sueton. in Othone, cap. 10.

SUETONE étoit fils de Suétonius Lenis, Tribun de la XIIIe Légion, qui se trouva à la journée de Bédriac, où les troupes de Vitellius vainquirent celles d'Othon. Il a fleuri sous l'Empire de Trajan, & sous celui d'Adrien.

Plin. lib. 10. Epist. 100.

Pline le Jeune l'aimoit beaucoup, & vouloit l'avoir toujours auprès de lui. Il dit que plus il le connoissoit plus il l'aimoit, à cause de sa probité, de son honnêteté, de sa bonne conduite, de son

perdus. Il ne nous reste que son Histoire des douze premiers Empereurs, & une partie de son traité des illustres Grammairiens & Rhéteurs.

Cette histoire est fort estimée par les Savans. Elle s'attache beaucoup moins aux affaires de l'Empire, qu'à la personne des Empereurs, dont elle fait connoitre les actions particuliéres, la conduite domestique, & toutes les inclinations tant bonnes que mauvaises. Suétone n'observe point l'ordre des tems, & jamais Histoire ne fut plus différente des Annales que celle-ci. Il réduit tout à certains chefs généraux, & met ensemble ce qui se raporte à chaque chef. Son stile est fort simple, & l'on voit bien qu'il a plus recherché la vérité que l'éloquence. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les Empereurs dont il fait l'histoire l'avoient été dans leur vie.

FLORUS.

On croit que Florus pouvoit être Voss.

Florus par adoption. Nous avons de lui un abrégé de l'Hiſtoire Romaine en quatre Livres depuis le régne de Romulus juſqu'au tems d'Auguſte, qui paroit écrit ſous Trajan. Il n'a point le défaut ordinaire des abrégés, d'être ſec, décharné, & ennuieux. Le ſtile en eſt élégant, agréable, & tient quelque choſe de la vivacité poétique: mais on y trouve en quelques endroits trop d'emphaſes & de pompe, & quelquefois même de l'enflure. Ce n'eſt point un abrégé de Tite-Live, avec qui ſouvent il ne s'accorde pas. Nous avons déja dit qu'on doute avec fondement que les Epitomes ou Sommaires qui ſont à la tête des Livres de Tite-Live, ſoient de Florus.

JUSTIN.

ON CROIT que c'eſt à Tite Antonin que Juſtin a adreſſé ſon abrégé de l'Hiſtoire de Trogus Pompeius: mais on n'en peut rien aſſurer, y aiant pluſieurs Empereurs du nom d'Antonin. Trogus Pompeius eſt mis entre les illuſtres Ecrivains du tems d'Auguſte. On le place entre les Hiſtoriens du premier mérite, avec Tite-Live, Salluſte, &

due immenſe, & comprenoit en quarante-quatre livres toute l'Hiſtoire Grecque & Romaine juſqu'au tems d'Auguſte. Juſtin en a fait l'abrégé en autant de Livres; en quoi il nous a rendu un mauvais ſervice, s'il eſt vrai que cet abrégé ſoit la cauſe de la perte de l'original. On peut juger combien le ſtile de Trogue étoit pur & élégant, par la harangue de Mithridate à ſes troupes, que Juſtin a inſéré toute entiére dans ſon trente-huitiéme Livre. Elle eſt fort longue, mais indirecte. Car Juſtin nous fait remarquer que Trogue n'approuvoit pas que Tite-Live & Salluſte euſſent fait entrer dans leurs Hiſtoires des harangues directes. C'eſt à la fin de cette harangue que Mithridate, après avoir repréſenté à ſes ſoldats qu'il les conduit, non plus dans les ſolitudes affreuſes de la Scythie, mais dans le pays de l'univers le plus fertile & le plus opulent, ajoute : » Que l'Aſie les » attend avec impatience, & ſemble » les appeller à haute voix & leur tendre les bras; tant la rapacité des Pro- » conſuls, les violences des gens d'af-

» les Romains. *Tantumque se avida expectat Asia, ut etiam vocibus vocet : adeo illis odium Romanorum incussit rapacitas Proconsulum, sectio publicanorum, calumniæ litium.* Le stile de Justin est net, intelligible, agréable : on y rencontre de tems en tems de belles pensées, de solides réflexions, & des descriptions fort vives. A l'exception d'un petit nombre de mots ou de locutions, la Latinité y est assez pure; & il y a beaucoup d'apparence qu'il a emploié ordinairement les propres termes & les phrases même de Trogus.

AUTEURS DE L'HISTOIRE Auguste.

ON APPELLE *Histoire Auguste* celle de six Auteurs Latins qui ont écrit les vies des Empereurs Romains depuis Adrien jusqu'à Carin. Ces Auteurs sont Spartien, Lampride, Vulcace, Capitolin, Pollion, & Vopisque. Ils ont tous vécu sous Dioclétien, quoique quelques-uns aient encore écrit sous ses Successeurs. Je n'entrerai point dans le détail de leurs Ouvrages, qui n'ont point de raport à mon Histoire.

AURELE VICTOR.

gne de Constance, & lontems encore après. On croit qu'il étoit Africain. Il étoit né à la campagne d'un pere fort pauvre & sans Lettres. Il paroit qu'il étoit encore payen quand il écrivit. Son Histoire des Empereurs commence à Auguste, & va jusqu'à la 23e année de Constance.

Nous avons encore du même Auteur un abrégé des vies des hommes illustres presque tous Romains, depuis Procas jusqu'à Jule César. D'autres attribuent ce petit Ouvrage à Cornélius Népos, à Æmilius Probus, &c. mais Vossius soutient qu'il est d'Auréle Victor. Ces abrégés ne contiennent presque que des noms propres & des dattes, & par cette raison conviennent peu à des enfans, qui ne peuvent pas y prendre beaucoup de latinité.

AMMIEN MARCELLIN.

AMMIEN MARCELLIN étoit Grec de nation, d'une famille considérable dans la ville d'Antioche. Il servit lontems dans les armées Romaines du tems de Constance. Il quitta ensuite la milice, & se retira à Rome, où il écrivit son Histoire, qu'il divisa en

puis Nerva où finit Suétone, jusqu'à la mort de Valens. Nous n'en avons aujourdhui que les dix-huit derniers Livres, qui commencent à la fin de l'année 353, immédiatement après la mort de Magnence. Quoiqu'il fût Grec, il l'écrivit en Latin, mais en un Latin qui sent beaucoup son Grec & son Soldat. Ce défaut est récompensé, dit Vossius, par les autres qualités de l'Auteur, qui est grave, sérieux, prudent, très sincére, & très amateur de la vérité On voit bien qu'il est zélé pour les Idoles, & pour ceux qui les adoroient, particuliérement pour Julien l'Apostat dont il fait son héros, & au contraire il paroit fort ennemi de Constance. Cependant il ne laisse pas de montrer de l'équité à l'égard de l'un & de l'autre.

EUTROPE.

EUTROPE a écrit son abrégé de l'Histoire Romaine sous Valentinien & Valens, mais par ordre du dernier, à qui il l'adresse. A en juger par son stile, on pourroit croire qu'il étoit plutôt Grec que Romain.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ORATEURS.

AVANT-PROPOS.

IL ME RESTE à traiter ici de la partie des Belles-Lettres qui a le plus de beauté, de ſolidité, de grandeur, d'éclat, & qui eſt d'un uſage plus étendu : je veux dire le talent de la parole. Talent, qui éléve l'Orateur au deſſus du commun des hommes, & preſque au deſſus de l'humanité même : qui le rend en quelque ſorte le maître & l'arbitre des délibérations les plus importantes : qui lui donne un empire ſur les eſprits d'autant plus admirable, qu'il eſt tout volontaire, & fondé uniquement ſur la force de la raiſon placée dans tout ſon jour : en un mot, qui le met en état de tourner les cœurs à ſon gré, de vaincre leur réſiſtance la plus opiniâtre, & de leur inſpirer tels ſentimens qu'il lui plait, de triſteſſe ou de joie, de haine ou d'amour, de crainte ou d'eſpérance, de colére ou de compaſſion. Qu'on ſe repréſente

ſoit des plus grands intérêts de l'Etat, & où l'Orateur, du haut de la Tribune aux Harangues, dominoit par ſon éloquence ſur un peuple immenſe, qui l'écoutoit avec un profond ſilence, ou ne l'interrompoit que par des applaudiſſemens & des acclamations. Dans tout ce que le monde a de plus magnifique en apparence, & de plus capable d'eblouir, y a-t-il rien de ſi grand, rien de ſi flateur pour l'amour propre ?

Lib. 1. de Orat. n. 6-16

Ce qui reléve encore infiniment le prix de l'éloquence, ſelon la judicieuſe réflexion de Cicéron, c'eſt la rareté étonnante des bons Orateurs dans tous les ſiécles. Qu'on parcoure toutes les autres profeſſions, toutes les ſciences, tous les arts, on trouvera un grand nombre de perſonnes qui s'y ſont diſtinguées, Généraux d'armées, Politiques, Magiſtrats, Philoſophes, Mathématiciens, Médecins, en un mot hommes excellens en tout genre. On ne peut pas en dire tout-à fait autant des Poétes, je parle de ceux qui ont atteint la perfection de leur art : le nombre en a toujours été fort rare, mais beaucoup plus grand néanmoins

Ce que je dis ici doit paroitre d'autant plus étonnant, que pour ce qui regarde les autres arts & les autres sciences, il faut aller pour l'ordinaire les puiser dans des sources écartées, inconnues, & hors de l'usage commun : au lieu que le talent de la parole est une chose toute naturelle, à la portée ce semble de tous, qui n'a rien d'obscur, ni d'abstrait, dont une des principales régles & une vertu essentielle est de s'exprimer clairement sans jamais s'écarter de la nature.

On ne peut pas dire que chez les Anciens le succès des autres arts venoit de ce que l'attrait de la récompense engageoit un plus grand nombre de personnes à s'y appliquer. Soit à Athénes, soit à Rome, qui sont les deux grands théatres où les talens de l'esprit ont brillé avec tant d'éclat, jamais aucune étude n'a été cultivée, ni plus généralement, ni avec plus d'activité & d'ardeur, que celle de l'éloquence. Et il ne faut pas s'en étonner. Dans des Républiques comme celles-là, où l'on examinoit en commun toutes les affaires de l'Etat; où l'on traitoit de la guerre, de la paix, des Alliances, des Loix devant le Peuple ou devant

le Sénat ; où tout se concluoit à la pluralité des suffrages, le talent de la parole devoit nécessairement dominer. Quiconque dans ces assemblées parloit avec le plus d'éloquence, devenoit à coup-sûr le plus puissant. Ainsi la Jeunesse, pour peu qu'elle eût d'ambition, ne manquoit pas de s'appliquer de toutes ses forces à une étude, qui seule ouvroit la porte aux richesses, au crédit, aux dignités.

Pourquoi donc, malgré le travail & les efforts d'un si grand nombre d'esprits excellens, malgré tant d'avantages du côté de la fortune, malgré les attraits d'une réputation si flateuse, s'est-il toujours trouvé un si petit nombre d'excellens Orateurs ? La raison en est évidente, & l'on doit conclure, qu'il faut nécessairement que parmi tous les arts qui occupent l'esprit humain, l'éloquence soit le plus grand, le plus difficile, & celui qui demande un plus grand nombre de talens, & de talens tout différens, & en apparence même tout opposés.

On sait qu'il y a trois genres de discours : le grand ou le sublime, le commun ou le simple, le tempéré ou l'orné, qui tient le milieu entre les deux autres.

Dans [a] le genre sublime, l'Orateur fait usage de tout ce qu'il y a de plus noble dans les pensées, de plus majestueux dans les expressions, de plus hardi dans les figures, de plus touchant & de plus fort dans les passions. Son discours alors est comme un torrent impétueux, incapable d'être arrêté ni retenu, qui entraîne par sa violence ceux qui l'écoutent, & les force malgré eux de le suivre par tout où il les emporte. Il est de plus d'une sorte de sublime. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiére, qui seule prouveroit l'étendue des talens que demande l'Eloquence.

Le [b] stile simple est tout différent. Il est clair, net, intelligible, & rien de plus. Il ne songe point à s'élever, & ne cherche qu'à se faire entendre. Il se pi-

a Grandiloqui [quidam] ut ita dicam fuerunt, cum ampla & sententiarum gravitate, & majestate verborum, vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Cic. in Orat. n* 20.

At ille qui saxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas sibi faciat, multus & torrens Judicem vel nitentem contra feret, cogetque ire quà rapit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Contrà [sunt quidam] tenues, acuti, omnia docentes, & dilucidiora non ampliora facientes, subtili quadam & pressa oratione limati... Alii in eadem jejunitate concinniores, id est faceti, florentes etiam, & leviter ornati. *Orat. n.* 20.

que ſeulement d'une pureté de langage particuliére, d'une grande élégance, d'une fine délicateſſe. Si quelquefois il hazarde quelque ornement, c'eſt une parure toute ſimple & toute naturelle. Je ne puis mieux exprimer ce ſtile que par ce mot d'Horace, *ſimplex munditiis;* ni en donner de plus parfaits modéles, que Phédre & Térence.

Un a troiſiéme genre d'éloquence tient comme le milieu entre les deux autres, c'eſt pourquoi on l'appelle le genre tempéré. Il n'a ni la délicateſſe du dernier, ni la force foudroiante du premier. Il les avoiſine tous deux, mais ſans y atteindre, & ſans leur reſſembler. Il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, il n'eſt ni l'un ni l'autre. L'Orateur, dans ce genre, emploie volontiers le brillant des métaphores, l'éclat des figures, l'agrément des digreſſions, l'harmonie de

a Eſt autem quidam interjectus medius, & quaſi temperatus, nec acumine poſteriorum nec

Medius hic modus, & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus,

l'arrangement, la beauté des pensées ingénieuses, mais conservant en tout cela le caractére d'une douceur tempérée qui lui est propre : de sorte qu'on peut alors le comparer à une riviére d'une eau claire & coulante, dont les bords sont ombragés par des arbres verdoians.

Chacun de ces trois genres est fort estimable en soi-même, & acquiert une grande réputation à tout Ecrivain qui y réussit. Mais [a] le sublime l'emporte infiniment sur les deux autres. C'est cette sorte d'éloquence qui excite l'admiration, qui arrache les applaudissemens, qui met en œuvre toutes les passions ; & qui tantôt en tonnant & foudroiant, porte le trouble dans le fond des cœurs ; tantôt s'insinue dans les esprits avec douceur, & d'une maniére tendre & touchante.

C'est la réunion de toutes ces parties

[a] Tertius est ille amplus, copiosus, gravis, ornatus, in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes, eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt ; sed hanc eloquentiam, quæ cursu magno sonituque ferretur, quam suspicerent omnes, quam admirarentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in sensus : inserit novas opiniones, evellit insitas. *Orat. n. 97.*

qui fait l'Orateur parfait ; & l'on sent aisément combien il est difficile & rare qu'un même homme réunisse en lui seul tant de qualités différentes. Le dénombrement que nous ferons bientôt des anciens Orateurs tant Grecs que Latins nous en montrera quelques-uns qui se sont attachés avec succès aux deux derniers genres, très peu qui aient pu atteindre jusqu'au sublime, & encore moins qui aient réussi dans tous les trois ensemble.

Ce qui rend ici le succès si difficile & si rare, c'est que les qualités excellentes qui forment les trois sortes de stile dont nous parlons, ont chacune tout près d'elles un défaut qui se pare de leur nom, qui leur ressemble en effet jusqu'à un certain point, mais qui les altére & les corrompt en voulant les pousser trop loin, & qui fait dégénérer la simplicité en bassesse, l'ornement en vaine parure, le grand & le sublime en une enflure fastueuse. Car il en est du stile, comme de la vertu. Il y a dans l'un & dans l'autre certaines mesures & certains tempéramens à garder, sans quoi l'on donne dans un excès vicieux :

Excès d'autant plus à craindre, qu'il ſemble naître de la vertu même, & ſe confondre avec elle.

Les Grecs [a] appellent cet excès *κακόζηλον*, *mauvaiſe affectation*. Elle peut ſe trouver dans les trois genres de ſtile, lorſqu'on va au delà du bon & du vrai, que l'eſprit n'eſt point guidé par le jugement, & qu'on ſe laiſſe éblouir par la fauſſe apparence du bon : ce qui eſt, en matiére d'éloquence, le plus grand & le plus dangereux de tous les défauts; parce qu'au lieu qu'on évite les autres, celui-ci eſt recherché.

Il eſt [b] auſſi une vertu commune à tous les genres de ſtile, & je finirai par cette réflexion. Il y a parmi les Orateurs, & l'on en doit dire autant des Hiſtoriens, des Poëtes, & de tous les Ecrivains, une variété infinie de ſtiles, de génies, de caractéres, qui met entr'eux une très grande différence, ſans qu'on puiſſe en trouver un ſeul qui reſſemble parfaitement à un autre. Ce-

a Κακόζηλον; id eſt mala affectatio, per omne dicendi genus peccat... Ita vocatur, quicquid eſt ultra virtutem, quoties ingenium ... rum peſſimum : nam, cetera cùm vitentur, hoc petitur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 3.

b Habet omnis eloquen-

pendant il y a aussi entr'eux une sorte de ressemblance secrette, & comme un lien commun, qui les raproche & les réunit. J'entends par là un certain goût exquis & délicat, une sorte de teinture du vrai & du beau, une maniére de penser & de s'exprimer puisée dans la nature même, enfin je ne sai quoi, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'expliquer, qui fait discerner à un Lecteur judicieux & sensé les Ouvrages tant anciens que modernes qui sont marqués au coin de la bonne antiquité.

Voila à quoi les jeunes gens qui songent à s'avancer dans les Belles-Lettres, doivent principalement donner leurs soins & leur application : je veux dire à étudier dans les Ouvrages ces beautés naturelles qui sont de tous les siécles & de toutes les langues, & à se les rendre familiéres par une lecture sérieuse & réitérée des Auteurs où elles se trouvent, pour en venir à ce point de les discerner au premier coup d'œil, &, si j'osois m'exprimer ainsi, de les sentir presque à l'odorat.

ARTICLE PREMIER.

DES ORATEURS GRECS.

§. I.

Siécle où l'Eloquence a le plus fleuri à Athénes.

LA [a] GRECE, si fertile en beaux génies pour tous les autres arts, a été lontems stérile par raport à l'Eloquence, & l'on peut dire qu'avant Périclès elle ne faisoit encore en quelque sorte que balbutier, & que jusques-là elle avoit eu peu d'idée & fait peu de cas du talent de la parole. Ce fut à Athénes que l'Eloquence commença à jetter de l'éclat. Et il ne faut pas s'étonner qu'il se fût déja passé plusieurs siécles, sans qu'elle y eût été mise en honneur. Ce n'est pas parmi les soins de l'établissement d'un Etat, ni dans le trouble des guerres, qu'elle a coutume d'être cul-

a Græcia . . . omnes artes vetustiores habet, & multo antè non inventas solùm, sed etiam perfectas, quàm est à Græcis elaborata vis dicendi atque copia. In quam cùm intueor, maximè mihi occurrunt, Attice, & quasi lucent Athenæ tuæ, qua in urbe primùm se Orator extulit ... Non in constituentibus Remp. nec in bella gerentibus . . . nasci cupiditas dicendi solet. Paci est comes, otiique socia, & jam bene constitutæ civitatis quasi alumna quædam eloquentia. *Cic. in Brut. n.* 26. & 45.

tivée. Amie de la paix & de la tranquilité, il lui faut, si j'ose ainsi m'exprimer, pour berceau une République déja bien affermie & bien policée.

Mais [a] ce qui doit paroitre étonnant, c'est que l'Eloquence, presque encore naissante & dès ses premiers commencemens, (car c'est au tems de Péricles que Cicéron en fixe l'époque) soit tout d'un coup parvenue à une si haute perfection. Avant [b] Péricles on n'avoit aucun discours, aucun ouvrage, où il parût quelque lueur de beauté & d'ornement, ni qui ressentît l'Orateur: & ses discours brilloient déja de ce qu'il y a de plus beau, de plus fort, & de plus sublime dans l'éloquence.

Péricles aiant en vûe de se rendre puissant dans la République, & de dominer dans les assemblées du Peuple, regarda l'éloquence comme l'instrument le plus nécessaire pour parvenir à ses fins, & il y donna toute son application. La beauté naturelle de son génie lui fournissoit toutes les ressour-

a Hæc ætas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. *Ib. n.* 45.

b Ante Periclem ... litera nulla est, quæ quidem ornatum aliquem habeat, & oratoris esse videatur. *Ib. n.* 27.

ces néceſſaires, & a l'étude profonde qu'il avoit faite de la Philoſophie ſous Anaxagore lui avoit appris par quels reſſorts on remue & on tourne à ſon gré le cœur des hommes. Il emploioit avec un art merveilleux tantôt la douceur de l'inſinuation pour perſuader, tantôt la force des grands mouvemens pour abbattre & renverſer. Athénes b qui voioit luire dans ſon ſein une nouvelle lumiére, charmée des graces & de la ſublimité de ſes diſcours, admiroit ſon éloquence, & la craignoit. On c a remarqué que dans le tems même qu'il s'oppoſoit aux volontés du Peuple avec une ſorte de roideur infléxible, il ſavoit lui plaire, & avoit l'adreſſe de le ramener inſenſiblement

a In Phædro Platonis [*pag.* 270.] hôc Periclem præſtitiſſe ceteris dicit oratoribus Socrates, quòd is Anaxagoræ Phyſici fuerit auditor; à quo cenſet eum, cùm alia præclara quædam & magnifica didiciſſet, uberem & fœcundum fuiſſe, gnarumque (quod eſt eloquentiæ maximum) quibus orationis modis quæque animorum partes pellerentur. *Cic. in Orat. n.* 15.

b Hujus ſuavitate maximè exhilaratæ ſunt Athenæ; hujus ubertatem & copiam admiratæ; ejuſdem vim dicendi terroremque timuerunt. *In. Brut. n.* 44.

c Quid Pericles? de cujus dicendi copia ſic accepimus, ut cùm contra voluntatem Athenienſium loqueretur pro ſalute patriæ, ſeveriùs tamen id ipſum, quod ille contra populares homines diceret, populare omnibus & jucundum videretur Cujus in labris veteres Comici, etiam cùm

à son avis. Aussi les Poétes Comiques, dans leurs Satyres contre lui (car alors les plus puissans de la République n'y étoient point épargnés) disoient à sa louange, d'un côté, que la déesse de la persuasion avec toutes les graces résidoit sur ses lévres; de l'autre, qu'il a tonnoit & foudroioit, tant ses discours avoient de véhémence, & qu'il laissoit toujours une sorte d'éguillon dans l'ame de ses Auditeurs.

Par ce b rare talent de la parole, Périclès vint à bout de se conserver pendant quarante ans de suite, tant en paix qu'en guerre, une entiére autorité sur le peuple du monde le plus inconstant & le plus capricieux, & en même tems le plus jaloux de sa liberté; dont il faloit tantôt relever le découragement dans les disgraces qui lui arrivoient, tantôt rabbattre la fierté & arréter les fougues dans les heureux

illi maledicerent (quod tum Athenis fieri liceret) leporem habitasse dixerunt; tantamque in eo vim fuisse, ut in eorum [illegible] miscere Græciam dictus est. Orat. n. 29.

Η'στραπτ' ἐβρόντα, ξυνεκύκα τὴν Ἑλλάδα.

b Itaque hic doctrina,

ſuccès. On voit par là ce que peut l'éloquence, & quel cas on en doit faire.

Quoique Périclès n'ait laiſſé après lui aucune piéce d'Eloquence, il mérite bien cependant d'être mis à la tête des Orateurs Grecs ; d'autant plus que, ſelon a Cicéron, c'eſt lui qui fit naître à Athénes le goût de la ſaine & parfaite éloquence, qui la mit en honneur, qui en montra le véritable uſage & la véritable deſtination, & qui en fit ſentir les ſalutaires effets par le ſuccès qu'eurent ſes harangues.

Je parlerai maintenant des dix Orateurs Athéniens dont Plutarque nous a donné la vie en abrégé, & je ne m'arréterai que ſur ceux qui ſont le plus connus.

Des dix Orateurs Grecs.

ANTIPHON.

ANTIPHON profita beaucoup des entretiens qu'il eut avec Socrate. Il donnoit des leçons de Rhétorique. Il compoſoit auſſi des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin ; & l'on croit qu'il fut le premier qui introduiſit cet-

Plut. de vita decem Rhet.

l'invention, exact, pour le ſtile, fort pour les preuves, habile pour répondre aux objections imprévûes : il réuſſiſſoit à émouvoir les paſſions, & à donner à chaque perſonnage qu'il faiſoit parler ſon caractére propre & particulier. Il fut condanné à mort pour avoir favoriſé l'établiſſement des Quatre-cens à Athénes.

ANDOCIDE.

Plut. ANDOCIDE étoit auſſi contemporain de Socrate. Il commença à fleurir vingt ans avant Lyſias. Il fut appellé en jugement, comme aiant eu part au renverſement des ſtatues de Mercure, qui furent toutes abbatues ou mutilées en une ſeule nuit au commencement de la guerre du Péloponnéſe. Il ne ſe tira de ce danger qu'en promettant d'indiquer les coupables, du nombre deſquels il mit ſon propre pere, à qui pourtant il ſauva la vie. Son ſtile étoit ſimple & preſque entiérement deſtitué de figures & d'ornemens.

LYSIAS.

Dionyſ. H. LYSIAS étoit originaire de Syracuſe.

deux de ses freres dans la nouvelle Colonie qui alloit s'y établir. Il y demeura jusqu'à la déroute des Athéniens devant Syracuse ; & il retourna pour lors à Athénes âgé de quarante-huit ans.

Il s'y distingua par un mérite particulier, & il a toujours été regardé comme un des plus excellens Orateurs Grecs, mais dans le genre d'éloquence simple & tranquille. La clarté, la pureté, la douceur, la délicatesse du stile, faisoit son caractére propre. C'étoit, dit [a] Cicéron, un Ecrivain d'une précision & d'une élégance extrême, & déja Athénes pouvoit presque se vanter d'avoir un Orateur parfait. Quintilien en donne la même idée. Lysias, [b] dit-il, a le stile élégant & léger. S'il suffit à l'Orateur d'instruire, il n'en est point qu'on puisse mettre au dessus de lui. On ne voit rien d'inutile, rien d'affecté dans son discours. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur, qu'à un grand fleuve.

Si Lysias se renferma pour l'ordi-

[a] Fuit Lysias... egregiè subtilis atque elegans, oratori satis sit docere, quæras perfectius. Nihil

naire dans cette simplicité, &, comme [a] Cicéron l'appelle, cette maigreur de stile, ce n'est pas qu'il fût absolument incapable de force & de grandeur: car, selon le même Cicéron, on trouve dans ses harangues des endroits très forts & très nerveux. Il [b] en usoit ainsi par choix & par jugement. Il ne plaidoit point lui-même de causes dans le barreau, mais il composoit des plaidoiers pour les autres; & pour entrer dans leur caractére, il étoit souvent obligé d'emploier un stile simple & peu relevé; sans quoi il eût perdu cette grace de la naïveté qui est admirable en lui, & il eût trahi lui-même son secret. Il faloit donc que ses discours, qu'il ne prononçoit pas lui-même, eussent un air négligé, ce qui est un grand art, & un des grands secrets de la composition. On éludoit ainsi la Loi qui ordonnoit aux accusés de plaider eux-mêmes leur cause, sans emploier le ministére des Avocats.

a In Lysia sunt sæpe etiam lacerti, sic ut nihil fieri possit valentius: verùm est certè genere toto strigosior. *Brut. n.* 64.

b Illud in Lysia dicendi textum tenue atque rarum, quæ in eo maxima est, simplicis atque inaffectati coloris: perdidisset fidem quoque. Nam scribebat aliis, non ipse dicebat; ut oportuerit esse illa rudibus & incompositis si-

Quand Socrate fut appellé devant les Juges pour rendre compte de ses sentimens sur la religion, Lysias lui apporta un plaidoier qu'il avoit composé avec beaucoup de soin, & où sans doute il avoit fait entrer tout ce qui étoit capable de toucher les Juges. Socrate, après l'avoir lu, dit [a] qu'il le trouvoit fort beau, fort oratoire, mais peu convenable au caractére de force & de courage qu'un Philosophe devoit montrer.

a Lib. 1. de Orat. n. 231.

Denys d'Halicarnasse peint fort au long, & avec beaucoup de goût & de jugement, le caractére du stile de Lysias, & en marque en détail tous les traits, mais toujours dans le genre d'éloquence simple & naturelle dont j'ai parlé. Il raporte même quelques morceaux d'une de ses harangues, pour mieux faire connoitre son stile.

ISOCRATE.

ISOCRATE étoit fils de Théodore Athénien, qui s'étant enrichi à faire des instrumens de Musique, amassa assez de bien pour être en état de faire élever avec soin ses enfans : car il avoit encore deux fils, & une fille. Isocrate vint

An.M. 3568. Av.J.C. 436. au monde vers la 86e Olympiade ; vingt-deux ans après Lysias, & sept avant Platon.

Il reçut une excellente éducation, & eut pour Maîtres Prodicus, Gorgias, Tisias, & selon quelques-uns Théraméne, c'est-à-dire tout ce qu'il y avoit alors de plus fameux Rhéteurs.

Son inclination l'auroit assez porté à suivre la route ordinaire des jeunes Athéniens, & à entrer dans le maniement des affaires : mais la foiblesse de sa voix, & une timidité presque insurmontable, ne lui permettant pas de se hazarder à paroitre en public, il tourna ses vûes d'un autre côté. Il ne renonça pas néanmoins entiérement ni à la gloire de l'éloquence, ni au desir de se rendre utile au public, qui étoient ses deux grandes passions ; & ce que l'empêchement naturel de sa voix lui refusoit, il songea à le regagner par le ministére de la main & de la plume. Il s'appliqua donc avec soin à la composition, & ne prit point pour objet de son travail, comme la plupart des Sophistes, des questions vagues & inutiles, ou des sujets de pure curiosi-

que, qui puſſent être utiles aux Républiques & aux Princes même, auſſi bien qu'aux particuliers, & qui puſſent auſſi lui faire honneur par les graces qu'il tâcheroit de répandre dans ſes Ecrits. C'eſt Iſocrate lui-même qui nous apprend dans l'Exode de l'un de ſes diſcours, que telles avoient été ſes vûes. *In Panathen.*

Il s'exerça auſſi à compoſer des plaidoiers pour ceux qui en avoient beſoin, ſelon l'uſage aſſez ordinaire en ces tems-là, quoique contraire à la diſpoſition des Loix, qui ordonnoient, comme je l'ai déja marqué, que les parties ſe défendiſſent elles-mêmes ſans emploier de ſecours étrangers. Mais comme ces plaidoiers lui attiroient à lui-même des affaires à cauſe du violement de la loi, & l'obligeoient de comparoitre ſouvent devant les Juges, il y renonça entiérement, & ouvrit une Ecole d'Eloquence pour inſtruire la Jeuneſſe.

Par ce [a] nouvel établiſſement, la

[a] Extitit igitur Iſocrates... (cujus domus cunctæ Græciæ quaſi ludus quidam patuit atque officina dicendi) magnus [...] quam nemo quidem, meo judicio, eſt poſtea conſecutus. *Cic. in Brut. n. 32.*

Ex Iſocratis ludo, tanquam ex equo Trojano

maison d'Isocrate devint pour toute la Gréce une pépiniére féconde de grands hommes, & il n'en sortit, dit Cicéron, comme du cheval de Troie, que d'illustres personnages. Quoiqu'il ne parût point en public au barreau, & qu'il demeurât renfermé dans l'enceinte particuliére de son Ecole ou de son cabinet, il se fit une réputation à laquelle personne après lui ne put atteindre, également estimé & pour le talent de bien composer, & pour l'art de bien enseigner, comme ses Ecrits & ses Disciples en firent foi.

Il avoit un discernement merveilleux pour connoitre la force, le génie, le caractére de ses Ecoliers; pour voir comment il faloit manier leur esprit, & de quel côté il faloit les tourner: talent [a] rare, & absolument nécessai-

tor Isocrates, quem non magis libri bene dixisse, quàm discipuli bene docuisse testantur. *Quintil. lib. 2. c. 9.*

a Diligentissimè hoc est eis, qui instituunt aliquos atque erudiunt, videndum ... pompo frenis uti solere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantum alteri affin-

re pour réussir dans l'important emploi d'enseigner. Isocrate avoit coutume de dire, en parlant de deux de ses plus illustres disciples, qu'il usoit d'éperon à l'égard d'Ephore, & de bride à l'égard de Théopompe, pour exciter la lenteur de l'un, & retenir la trop grande vivacité de l'autre. Celui-ci, en composant, s'abandonnoit à son feu & à son imagination, & se répandoit en expressions hardies & brillantes; il le réprimoit. L'autre, au contraire, timide & réservé, ne songeoit qu'à la justesse, & n'osoit rien hazarder; il lui faisoit prendre l'essor. Son dessein n'étoit pas de les rendre semblables : mais, en retranchant à l'un, & ajoutant à l'autre, il vouloit les amener au point de perfection dont leur naturel étoit susceptible.

L'Ecole d'Isocrate fut fort utile au public, & en même tems fort lucrative pour lui-même. Il y amassa plus d'argent que n'avoit fait encore aucun des Sophistes. Il avoit pour l'ordinaire plus de cent Ecoliers, & il tiroit de chacun d'eux mille dragmes, c'est-à-

Plut. de decem Orat. Gr. in Isocr.

d'un si habile Maître, que ce qu'on dit de lui par raport à Démosthéne fût vrai, qu'il ne voulut pas lui laisser prendre ses leçons, parce qu'il n'étoit pas en état de lui paier entiérement la rétribution ordinaire. Je m'en tiens à ce que le même Plutarque dit dans le même endroit, qu'Isocrate ne prenoit rien des citoiens d'Athénes, mais seulement des étrangers. Cette conduite génereuse & désintéressée convient beaucoup mieux à son caractére, & aux excellens principes de morale répandus dans tous ses Ouvrages.

Outre le revenu de son Ecole, il recevoit de grands présens de personnes considérables. Nicoclès roi de Cypre, fils d'Evagore, lui donna vingt talens (vingt mille écus) pour le discours qui porte son nom.

Plut. ibid. On raporte d'Isocrate une parole fort sensée. Il étoit à la table de Nicocréon roi de Cypre, & on le pressoit de parler & de fournir à la conversation. Il s'en excusa toujours, & apporta cette raison de son refus : *Ce que je sai, n'est point ici de saison ; & ce qui seroit*

que. *Je [a] n'ai jamais voulu plaire au peuple : car il n'approuve point ce que je sai, & je ne sai point ce qu'il approuve.*

Isocrate aiant appris la défaite des Athéniens par Philippe à la bataille de Chéronée, ne put pas survivre au malheur de sa patrie, & mourut de douleur, étant demeuré quatre jours sans manger. Il avoit vécu quatre-vingts-dix-huit ou cent ans. *Ibid.*

Il est difficile de mieux peindre le caractére du stile d'Isocrate que ne l'ont fait Cicéron & Quintilien : je citerai leurs propres paroles.

Cicéron, après avoir raporté l'idée avantageuse que Socrate s'étoit formée d'Isocrate encore tout jeune ; & l'éloge magnifique que Platon, l'ennemi déclaré ce semble des Rhéteurs, avoit fait du même Isocrate fort âgé, continue ainsi en décrivant son stile. *In Orat. n. 41. & 42.*

Dulce igitur orationis genus, & solutum, & effluens, sententiis argutum, verbis sonans, est in illo epidictico genere, quod diximus proprium Sophistarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnasiis & palæstræ dicatum, spretum & pulsum foro.

» Ce genre d'éloquence est doux,
» agréable, coulant, plein de pensées
» fines & d'expressions harmonieuses :
» mais il a été exclu du Barreau, &
» renvoié aux Académies, comme
» plus propre aux exercices de pur ap-
» pareil, qu'aux vrais combats.

Lib. 10. cap. 1. Voici le portrait qu'en fait Quintilien, qui paroit tiré d'après le premier. *Isocrates in diverso genere dicendi* (il venoit de parler de Lysias.) *nitidus & comptus, & palæstra quàm pugnæ magis accommodatus, omnes dicendi veneres secutus est. Nec immeritò, auditoriis enim se, non judiciis compararat : in inventione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens, ut cura ejus reprehendatur.*

Il y avoit une grande ressemblance sur plusieurs chefs entre Lysias & Isocrate, comme le montre fort au long Denys d'Halicarnasse : mais le dernier avoit un stile plus doux, plus coulant, plus élégant, plus fleuri, plus orné ; des pensées plus vives & plus délicates ; un arrangement de paroles étudié avec un soin extrême, & poussé peutêtre jusqu'à l'excès. En un mot toutes les beautés, toutes les graces de

Genre Démonſtratif propre aux Sophiſtes, ſont étalées dans ſes diſcours, deſtinés non pour l'action & le barreau, mais pour la pompe & l'oſtentation.

Cicéron, en pluſieurs endroits de ſes Livres de Rhétorique, inſiſte beaucoup ſur ce qu'Iſocrate eſt le premier, à proprement parler, qui a introduit dans la langue Grecque, le nombre, la cadence, l'harmonie, qui étoient avant lui peu connues, & preſque généralement négligées.

Il me reſte à expoſer une derniére qualité d'Iſocrate, qui eſt ſon vif amour du bien & de la vertu, que Quintilien exprime par ce mot, *honeſti ſtudioſus*, & qui, ſelon Denys d'Halicarnaſſe, l'éléve infiniment au deſſus de tous les autres Orateurs. En parcourant les principaux de ſes diſcours, il montre qu'ils ne tendent tous qu'à inſpirer aux villes, aux Princes, aux particuliers même, des ſentimens de probité, d'honneur, de bonne foi, de modération, de juſtice, d'amour du bien public, de zéle pour la conſervation de la liberté, de reſpect pour la ſainteté du ſerment & des Traités, & pour tout ce qui a raport à la reli-

chargés du soin de gouverner les Etats & d'administrer les affaires publiques, de lire & d'étudier avec une attention singulière ces Livres admirables, qui renferment tous les principes de la saine & véritable Politique.

ISÉE.

Plut. in Is. ISÉE étoit de Chalcis en Eubée. Etant venu à Athénes, il prit les leçons de Lysias, dont il imita si bien le stile, qu'en lisant leurs discours on avoit de la peine à distinguer duquel des deux ils étoient. Il commença à paroitre avec éclat après la guerre du Péloponnése, & continua jusqu'au tems de Philippe. Il fut maître de Démosthéne, qui s'attacha à lui préférablement à Isocrate, parce que l'éloquence d'Isée étoit plus forte & plus véhémente, & par cette raison plus conforme au génie vif de Démosthéne.

Isæo torrentior. Juven.

LYCURGUE.

LYCURGUE fut fort estimé à Athénes pour son éloquence, & encore plus pour sa probité. Il fut chargé de plusieurs commissions importantes, & s'en acquitta toujours avec succès. On lui confia le soin de la police dans

Athénes, & il fit une rude guerre aux malfaiteurs, qu'il obligea de sortir tous de la ville. Il passoit pour un Juge sévére & inexorable. C'est à quoi Cicéron fait allusion, en écrivant à son ami Atticus : *Nosmetipsi, qui Lycurgei à principio fuissemus, quotidie demitigamur.* Ad Attic. Epist. 13. lib. 1.

Lycurgue fut nommé Questeur, c'est-à-dire Receveur Général des revenus de la République, à trois différentes reprises, & exerça cette charge pendant quinze ans. Pendant ce tems-là il lui passa par les mains quatorze mille talens, (quarante-deux millions) dont il rendit un fidéle compte. Avant lui le revenu de la ville n'étoit que de soixante * talens : (soixante mille écus) il le fit monter jusqu'à douze cens talens. (douze cens mille écus.) C'est ce Questeur, qui, voiant qu'un Fermier faisoit mener en prison le Philosophe Xénocrate, parce qu'il avoit manqué à paier dans le tems un certain tribut comme étranger, le tira d'entre les mains des archers, & y fit conduire à sa place le Fermier, pour avoir eu l'insolence & la dureté de trai-

* Ce revenu paroit bien ... Je ne sai si on ne pour-

ter ainsi un homme de Lettres. Cette action fut applaudie généralement. Lycurgue étoit du nombre des Orateurs qu'Alexandre demanda qui lui fussent livrés, à quoi les Athéniens ne purent consentir.

ESCHINE. DEMOSTHENE.

Traité des Etudes, Tome 2. Hist. anc. Tom. 6.

J'AI EXPOSE' ailleurs fort au long l'histoire de ces deux célébres Orateurs, qui furent toujours émules & rivaux, & dont les disputes ne cessérent que par l'exil d'Eschine. J'ai traité aussi ce qui regarde leur stile & leur éloquence. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit sur ces deux articles. Je me contente de remettre ici sous les yeux du Lecteur les deux portraits qu'en trace Quintilien.

L. 10. c. 1.

*Sequitur Oratorum ingens manus, cùm decem simul Athenis ætas una tulerit; quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit: tanta vis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam nervis * intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quid desit in eo, nec quid redundet, invenias. Plenior Æschi-*

tes, & magis fusus, & grandiori similis, quo minùs strictus est; carnis tamen plus habet, lacertorum minus. » Suit » maintenant une foule d'Orateurs, car » il y en a eu à Athénes jusqu'à dix à la » fois: à la tête desquels marche Dé- » mosthéne, qui les a tous passés de bien » loin, & qui a mérité d'être proposé » presque comme la régle de l'éloquen- » ce. Son stile a tant de force, il est si » serré, si tendu; tout s'y trouve dans » une telle justesse & dans une préci- » sion si exacte, qu'on ne trouve rien » à y ajouter, ni à en retrancher. Es- » chine est plus abondant, plus diffus. » Il paroît plus grand, parce qu'il est » moins ramassé. Il a plus d'embon- » point, & moins de nerfs.

HYPERIDE.

HYPERIDE avoit été d'abord auditeur & disciple de Platon. Il se tourna ensuite du côté du Barreau, & il y fit admirer son éloquence. Son [a] stile avoit beaucoup de douceur & de délicatesse: mais il n'étoit propre que pour les petites causes. Il se trouva uni

Plut. in Hyper.

avec Lycurgue pour le maniement des affaires publiques dans le tems qu'Alexandre attaqua les Grecs, & il se déclara toujours ouvertement contre ce Prince. Après la perte de la bataille près de Cranon, les Athéniens étant près de le livrer à Antipater, il s'enfuit à Egine, & étant parti de là, il se sauva dans un temple de Neptune, d'où il fut arraché & conduit à Corinthe vers Antipater, qui le fit appliquer à une cruelle question pour tirer de lui quelques secrets & quelques éclaircissemens dont il avoit besoin. Mais, dans la crainte d'être forcé par la violence de la douleur à trahir sa patrie & ses amis, il se coupa la langue avec les dents, & expira dans les tourmens.

DINARQUE.

Plut. in Din. DINARQUE, natif de Corinthe selon quelques-uns, vint s'établir à Athénes dans le tems qu'Alexandre poussoit ses conquêtes dans l'Asie. Il fut disciple de Théophraste qui avoit pris la place & l'Ecole d'Aristote, & fit aussi

propoſa pour modéle Hypéride, ou plutôt ſelon d'autres Démoſthéne, dont le ſtile vif & véhément convenoit mieux à ſon caractére.

Changement arrivé chez les Grecs dans l'Eloquence.

L'ESPACE qui s'eſt écoulé depuis Périclès juſqu'à Démétrius de Phalére dont nous allons parler, a été le beau tems de l'Eloquence chez les Grecs: cet eſpace eſt à peu près de cent trente ans. Avant Périclès la Gréce avoit eu beaucoup de grands hommes pour le gouvernement, pour la politique, pour la guerre; & l'on y avoit vû une foule d'excellens Philoſophes: mais l'éloquence y étoit peu connue. Ce fut lui, comme je l'ai déja obſervé, qui le premier la mit en honneur, qui en montra la force & le pouvoir, & qui en fit naître le goût. Ce goût ne fut pas commun à toute la Gréce. Parle-t-on dans ces tems-là de quelque Orateur Argien, Corinthien, ou Thébain? Il ſe renferma dans Athénes, qui porta dans les cinquante derniéres années de l'eſpace dont je parle ce grand nombre d'illuſtres Orateurs, dont le méri-

sa réputation immortelle. Tout ce tems-là fut comme le régne de la saine & de la vraie Eloquence, qui ne connoit & n'admet d'autre parure qu'une beauté naturelle & sans fard. *Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in quo naturalis inesset non fucatus nitor.*

Brut. n. 36.

Tandis que l'on se proposa ces grands Orateurs pour modéles, & que l'on fut fidéle à les imiter, le goût de la bonne Eloquence, c'est-à-dire d'une Eloquence mâle & solide, se conserva dans toute sa pureté. Mais quand, après leur mort, on eut commencé à les perdre insensiblement de vûe, & à suivre d'autres routes, une Eloquence d'un nouveau genre, plus parée & plus embellie, succéda à l'ancienne, & la fit bientôt disparoitre. Ce fut Démétrius de Phalére qui causa ce changement; & c'est de lui qu'il me reste à parler.

DEMETRIUS DE PHALERE.

DEMETRIUS, dont il s'agit, fut sur-

Je ne raporterai point ici son histoire, qui est traitée avec assez d'étendue dans le VIIe Volume. On y voit comment Cassandre, s'étant rendu maître d'Athénes quelque tems après la mort d'Alexandre le Grand, en confia le gouvernement à Démétrius, qui le conserva pendant dix ans, & s'y conduisit avec tant de sagesse, que le Peuple lui dressa trois cens soixante statues : comment ensuite elles furent renversées, & lui obligé de se retirer en Egypte, où Ptolémée Soter le reçut fort bien : enfin comment, sous Ptolémée Philadelphe fils de Soter, il fut mis en prison, où il mourut d'une morsure d'aspic.

Livre XVII. §. V.

§. VII.

Livre XVIII. §. V.

Je ne considére maintenant Démétrius de Phalére que comme Orateur, & je dois exposer comment il contribua à la décadence & au dépérissement de l'Eloquence à Athénes.

J'ai déja marqué qu'il avoit été disciple de Théophraste, appellé de ce nom à cause de sa *manière de parler* excellente & *divine*. Il avoit pris sous lui un stile orné, fleuri, & élégant. Il

ſimple; qui admet toute la parure & tous les ornemens de l'art; qui emploie les graces brillantes de l'élocution, & la beauté éclatante des penſées: en un mot, qui eſt rempli de douceur & d'agrément, mais dénué de force & de vigueur, & qui avec tout ſon brillant & tout ſon éclat ne s'éléve pourtant point au deſſus du médiocre. Démétrius excelloit dans ce genre d'écrire, fort capable de plaire & d'exciter l'admiration par lui-même, ſi on ne le comparoit au genre ſublime & magnifique, dont la beauté ſolide & majeſtueuſe fait diſparoitre l'éclat de ces graces légéres & ſuperficielles. Il [a] étoit aiſé de reconnoitre à ſon ſtile coulant, doux, agréable, qu'il avoit été diſciple de Théophraſte. Ses expreſſions éclatantes, ſes métaphores heureuſes, étoient, dit Cicéron, comme autant d'aſtres brillans, qui donnoient du luſtre à ſon diſcours, & le rendoient lumineux.

On ſe laiſſe, pour l'ordinaire, aſſez facilement éblouir par cette ſorte d'é-

loquence, qui fait illusion à l'esprit, en flatant l'imagination. C'est ce qui arriva pour lors à Athénes, & Démétrius fut [a] le premier qui donna atteinte à l'ancien & solide goût, & qui commença à corrompre l'éloquence. Son unique but, en parlant au Peuple, étoit de lui plaire. Il vouloit montrer qu'il avoit de la douceur, & c'étoit en effet son caractére : mais cette douceur chatouilloit les oreilles sans aller plus loin, & laissoit seulement l'agréable souvenir d'un arrangement de pensées & de mots étudiés, & d'une douce harmonie. Ce n'étoit point comme dans Périclès une éloquence victorieuse, qui, pleine de charmes, mais armée en même tems d'éclairs & de foudres, laissoit dans l'esprit des auditeurs, avec le sentiment d'un agréable plaisir, une vive impression & une forte d'éguillon perçant qui pénétroit jusqu'au cœur.

Cette éloquence d'appareil peut

a Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit: & suavis, sicut fuit, vitùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum

avoir quelquefois lieu dans des actions de pompe & d'éclat, où l'on ne se propose d'autre but que de plaire à l'auditoire, & de faire montre d'esprit, telles que sont les Panégyriques, pourvû néanmoins qu'on y garde de sages mesures, & qu'on resserre dans de justes bornes la liberté que l'on accorde à ce genre de discours. Peutêtre aussi que cette éloquence auroit été moins dangereuse, si elle s'étoit tenue renfermée dans les assemblées particuliéres des Rhéteurs & des Sophistes, qui n'admettoient qu'un nombre d'auditeurs assez borné. Mais celle de Démétrius avoit un bien plus grand théatre. C'étoit devant le Peuple entier qu'elle paroissoit : de sorte que sa maniére de haranguer, si elle étoit applaudie, comme elle l'étoit toujours, devenoit la régle du goût public. On ne connut plus d'autre langage dans le Barreau. Les Ecoles de Rhétorique furent obligées de s'y conformer. Toutes les Déclamations, qui en faisoient le principal exercice, & dont on attribue l'invention à notre Démétrius, étoient formées sur ce même plan. En se proposant son stile pour modéle, on ne s'en tint pas au point où il s'étoit arrêté :

tête : car il avoit d'excellentes parties, & étoit louable en beaucoup de choses. Elocution, pensées, figures, tout fut outré comme c'est l'ordinaire, tout fut porté à l'excès. Ce mauvais goût passa rapidement dans les provinces, & s'y corrompit encote beaucoup plus. Dès [a] que l'Eloquence, sortie du Pirée en cet état, se fut répandue dans les Iles & dans l'Asie, perdant, pour ainsi dire, cet air de santé & d'embonpoint qu'elle avoit conservé si lontems dans son terroir naturel, elle prit bientôt les maniéres étrangéres, & desapprit presque à parler : tant fut grande & promte sa décadence. C'est Cicéron qui en fait cette peinture.

La perte de la liberté à Athénes entraîna en partie celle de l'éloquence. On n'y vit plus paroitre de ces grands hommes, qui par le talent de la parole lui avoient fait tant d'honneur. Quelques Rhéteurs seulement & quelques Sophistes, répandus en différens endroits de la Gréce & de l'Asie, soutin-

a Ut semel è Piræo l nemque illam salubrita

rent un peu l'ancienne réputation : j'en ai parlé ailleurs.

Mais, ce qui eſt étonnant, pluſieurs ſiécles après, l'Eloquence reprit de nouvelles forces, & reparut avec preſque autant d'éclat qu'elle avoit fait autrefois à Athénes. On voit bien que je veux parler de cet heureux tems, où les Peres Grecs firent un ſi louable & ſi ſaint uſage du talent de la parole. Car je ne crains point de mettre en parallele avec les plus célébres Orateurs d'Athénes St. Baſile, St. Grégoire de Nazianze, St. Jean Chryſoſtome, & quelques autres. J'en ai raporté pluſieurs extraits dans le ſecond Volume du Traité des Etudes, ſur tout de St. Jean Chryſoſtome, qui ne le cédent point, ce me ſemble, aux harangues de Démoſthéne, ni pour la beauté du ſtile, ni pour la ſolidité du raiſonnement, ni pour la grandeur des choſes mêmes, ni pour la force & la véhémence des paſſions. On peut conſulter ces endroits, qui me diſpenſent d'apporter ici de nouvelles preuves de ce que j'avance ; & je croi que l'on conviendra avec moi qu'on ne trouve rien de plus beau, ni de plus éloquent

Nous verrons bientôt que l'Eloquence Latine n'a pas eu le même avantage. Depuis, qu'après avoir jetté un éclat extraordinaire pendant quelques années, elle eut commencé à déchoir, elle s'affoiblit toujours de plus en plus par des déclins assez promts, & tomba enfin dans une corruption dont elle ne s'est jamais relevée. C'est ce que je dois montrer dans l'Article suivant.

ARTICLE SECOND.

DES ORATEURS LATINS.

Rome, occupée d'abord à s'affermir dans son premier établissement, puis à s'étendre de jour en jour dans les contrées voisines, & enfin à porter au loin ses conquêtes, donna pendant plusieurs siécles tous ses soins & toute son application aux exercices militaires, & demeura pendant tout ce temslà sans goût pour les arts & pour les sciences en général, & en particulier pour l'éloquence, dont elle n'avoit encore presque aucune idée. Ce [a] ne

fut qu'après avoir domté les peuples les plus puissans, & s'être affermie dans un tranquille repos, que le commerce qu'elle eut avec les Grecs commença à la tirer de cette grossiéreté & de cette espéce de barbarie par raport aux exercices de l'esprit; & que la Jeunesse Romaine, sortie comme d'un profond sommeil, & devenue sensible à une nouvelle espéce de gloire inconnue à ses ancêtres, commença à ouvrir les yeux, & à prendre du goût pour l'éloquence.

Pour donner quelque idée des premiers commencemens de l'éloquence dans Rome, de ses progrès, de sa perfection, & de sa décadence, je partagerai en quatre âges les Orateurs Romains: mais je ne m'arréterai qu'à ceux qui sont les plus connus ou par leur réputation, ou par leurs Ouvrages.

§. I.

Premier âge des Orateurs Romains.

LES ROMAINS à l'abri de la paix, amie des sciences, & mere du loisir, firent d'abord par eux-mêmes quel-

de la parole. Mais, [a] comme ils ignoroient absolument la route qu'il faloit tenir pour y arriver, & qu'ils n'avoient d'autre guide que leur propre esprit & leurs propres réflexions, ils n'avançoient pas beaucoup. Il falut que la Gréce vaincue vînt au secours de ses vainqueurs. Quand on eut entendu parler à Rome les Rhéteurs Grecs, qu'on eut pris leurs leçons, & qu'on se fut formé dans la lecture de leurs Livres, la Jeunesse Romaine conçut une ardeur incroiable pour l'Eloquence. Nous avons vû ailleurs quelles difficultés elle trouva à sa premiére entrée à Rome, & quelles traverses il lui falut essuier pour s'y établir. Mais c'est le propre de l'Eloquence de vaincre les obstacles & de forcer les barriéres qu'on lui oppose. Elle prit le dessus à Rome malgré les efforts de Caton, qui, grand Orateur lui-même, ne vouloit pas néanmoins qu'on se livrât trop aux Arts des Grecs; & elle y devint en

Hist. Anc. Tome XI. part. 2.

Lib. 2. de Orat. n. 155.

a Ac primò quidem totius rationis ignari, qui neque exercitationis ullam viam, neque aliquod præceptum artis esse arbitrarentur, tantum, quantum ingenio & cogitatione poterant, consequebantur. Pòst autem, auditis oratoribus Græcis, cognitisque eorum literis, adhibitisque Doctoribus, incredibili quodam nostri homines dicendi studio flagraverunt. *Lib. 1. de Orat. n. 14.*

peu de tems l'étude dominante. Les plus grands hommes dans la ſuite, comme Scipion & Lélius, avoient toujours auprès d'eux d'habiles Grecs, dont ils ſe faiſoient gloire de prendre les leçons.

Pour venir aux Orateurs du premier âge, les plus connus ſont Caton le Cenſeur, les Gracques, Scipion l'Emilien, Lélius. Ils avoient un excellent naturel, un merveilleux fond d'eſprit, beaucoup d'ordre dans leurs diſcours, de force dans les preuves, de ſolidité dans les penſées, d'énergie dans les expreſſions : mais nul art, nulle délicateſſe, nulle grace, nul ſoin de l'arrangement des mots, nulle connoiſſance du nombre & de l'harmonie du diſcours.

Cic. in Brut. n. 65.

CATON avoit compoſé un nombre infini de Harangues. On en comptoit du tems de Cicéron plus de cent cinquante : mais elles n'étoient point lues. Il [a] prétend néanmoins qu'il ne manquoit aux traits de ſon éloquence qu'une certaine fleur de ſtile, & une vivacité de couleurs, qui n'étoient point encore alors en uſage.

LES GRACQUES se distinguoient aussi par une éloquence mâle & robuste, mais dénuée d'ornemens. Cicéron nous a conservé quelques lignes d'un discours que tint le jeune Gracchus après la mort de son frere, qui sont très vives & très touchantes, & que lui-même a imitées dans la peroraison de son plaidoier pour Muréna. *Quò me miser conferam ? quò vertam ? In Capitolium-ne ? at fratris sanguine redundat. An domum ? matrem-ne ut miseram lamentantemque videam, & abjectam ?* » Où irai-je ? de quel côté me » tournerai-je, malheureux que je suis ? » Sera-ce vers le Capitole ? mais il est » encore teint du sang de mon frere. » Retournerai-je dans ma maison ? » Quoi ! pour y voir une mere affligée, » dans la derniére désolation, & bai» gnée dans ses pleurs ? « Si le reste du discours ressembloit à ce peu de lignes, il ne le céderoit en rien à ceux de Cicéron. En [a] les prononçant, tout parloit en lui, les yeux, la voix, le geste, de sorte que ses ennemis mêmes ne purent retenir leurs larmes. Aulu-

Lib. 3. de Orat. n. 215.

Lib. 10. cap. 3.

Gelle nous a conſervé deux fragmens de diſcours de C. Gracchus, qui ne ſont point du goût de celui que cite Cicéron. Ils ſont élégans, mais froids, quoique dans une matiére grave & touchante. C'eſt le même Gracchus, qui avoit toujours derriére lui un domeſtique, qui, avec ſa flute, l'avertiſſoit quand il devoit hauſſer ou baiſſer le ton de ſa voix.

Quintilien oppoſe ſouvent le ſtile du ſiécle dont nous parlons, à celui du tems où lui-même vivoit; & il donne à cette occaſion un excellent précepte. „ Les [a] jeunes gens, dit-il, ont deux „ grands défauts à éviter. Le pre- „ mier ſeroit, ſi quelque admirateur „ outré des Anciens leur donnoit pour „ lecture & pour modéles les Haran- „ gues de Caton, des Gracques, &

a Duo genera maximè cavenda pueris puto. Unum, ne quis eos antiquitatis nimiùs admirator in Gracchorum Catoniſque & aliorum ſimilium lectione dureſcere velit: fient enim horridi nus, & puerilibus ingeniis hoc gratius, quo propius eſt, adament. Firmis autem judiciis, jamque extra periculum poſitis, ſuaſerim & antiquos legere, ex quibus ſi aſſumatur ſolida ac virilis

» d'autres pareils Auteurs : car ce se-
» roit le moien de leur faire prendre
» un stile sec, dur, âpre, hérissé. Un
» autre défaut tout contraire seroit,
» qu'éblouis par la parure brillante du
» stile mou & efféminé qui est devenu
» à la mode, ils se laissassent gâter le
» goût par cette éloquence doucereuse
» & fleurie, d'autant plus dangereuse
» pour eux, qu'elle a plus de raport
» à leur caractére & à leur âge. Quand
» ils auront le jugement formé & sûr,
» je les exhorterai, dit Quintilien, à li-
» re les Anciens, dont l'éloquence mâle
» & vigoureuse, lorsqu'on en aura sé-
» paré la rudesse du siécle grossier où ils
» vivoient, servira à soutenir, & même
» à relever les beautés & les ornemens
» de la nôtre. Je leur conseillerai aussi
» de lire beaucoup les Modernes, qui
» ont d'excellentes parties, & qui peu-
» vent leur être d'une grande utilité.

J'ai cru que ce morceau de Quinti-
lien étoit fort propre à faire connoitre
le stile du tems dont il s'agit ici : ou-
tre qu'il renferme un avis bien sensé,
& dont nos jeunes gens aussi pourront
profiter.

Lélius. Je ſuis perſuadé, que, quoiqu'elle ſe reſſentît du ſiécle où ils vivoient, elle étoit beaucoup éloignée de la dureté de celle de Caton & des Gracques. Je raporterai ſeulement ici un fait bien honorable pour Lélius ; & qui montre juſqu'où il portoit la candeur & la bonne foi. Il [r]avoit été chargé d'une cauſe très importante. Il la plaida avec beaucoup d'éloquence. Les Juges cependant ne crurent point que la cauſe fût en état d'être jugée, & la renvoiérent à une autre audience. Il la travailla de nouveau, & la plaida une ſeconde fois. Elle eut le même ſort qu'auparavant. Alors Lélius n'héſita point, & força ſes parties à remettre leur cauſe entre les mains de Galba, célébre Orateur de ce temslà, qui avoit plus de véhémence & de pathétique que lui. Il eut beaucoup de peine à s'en charger, & au premier plaidoier, il la gagna tout d'une voix. „On ſavoit pour lors, dit Cicéron, „rendre juſtice au mérite d'autrui, „même à ſon propre préjudice. *Erat*

[r] Brut. n. 85 86.

§. II.

Second âge des Orateurs Romains.

JE PLACERAI dans ce ſecond âge quatre Orateurs : Antoine & Craſſus, qui étoient plus âgés ; Cotta & Sulpitius, qui étoient plus jeunes. On ne les connoit guéres que par ce que Cicéron nous en apprend dans ſes Livres de Rhétorique. Il [a] remarque que ce fut ſous les deux premiers que l'Eloquence Latine, parvenue à une ſorte de maturité, commença à pouvoir entrer en lice avec celle des Grecs.

ANTOINE, dans le voiage qu'il fit pour aller en Cilicie en qualité de Proconſul, s'arrêta quelque tems à Athénes & dans l'Ile de Rhodes ſous différens prétextes, mais en effet pour avoir occaſion de converſer avec les plus habiles Maîtres de Rhétorique, & pour ſe perfectionner dans l'éloquence par leurs avis. Il affecta pourtant toujours dans la ſuite de paroitre ignorer ce que les Grecs enſeignoient ſur l'Art de parler, eſpérant par ce

Lib. 1. *de Orat. n.* 82.
Lib. 2. *de Orat. n.* 3.

Ibid. n. 153.

a Quod idcirco poſui, ut dicendi Latinè prima maturitas in qua ætate extitiſſet, poſſet animadverti. *Cic. in Brut. n.* 161. Ego ſic exiſtimo... in his primùm cum Græcorum gloria Latinè dicendi copiam æquatam. *Ib. n.* 138.

moien rendre ſon éloquence moins ſuſpecte. En [a] effet il paſſoit communément dans l'eſprit de ſes auditeurs pour venir au Barreau plaider ſes cauſes preſque ſans préparation. Mais, dans la vérité, il étoit tellement préparé, que ſouvent les Juges ne l'étoient pas aſſez pour ſe défier de lui. Rien de ce qui pouvoit ſervir à ſa cauſe ne lui échapoit. Il ſavoit placer chaque preuve dans l'endroit où elle faiſoit plus d'impreſſion. Il étoit moins attentif à la délicateſſe & à l'élégance des mots, qu'à leur force & à leur énergie. Il ne paroiſſoit occupé que des choſes mêmes & du raiſonnement. Il avoit toutes les grandes parties d'un Orateur, & il les ſoutenoit merveilleuſement par la force & la dignité de ſa prononciation.

Lib. 2. de Orat. n. 197-203. Il trace lui-même, dans le ſecond Livre de l'Orateur, le plan d'une harangue qu'il prononça en faveur de Norbanus, pourſuivi, & à juſte titre, comme auteur de ſédition : cauſe, comme on le ſent bien, très difficile

a Erat memoria ſumma, nulla meditationis | ratus, ut Judices, illo dicente, nonnunquam

& très délicate. Il la traita avec un art, une force, une éloquence, qui arrachérent le coupable à la févérité des Juges ; & il avoue lui-même qu'il gagna fa caufe, moins par l'évidence des raifons, que par la force des paffions qu'il fut emploier à propos. *Ita magis affectis animis Judicum, quàm doctis, tua, Sulpiti, eft à nobis tum accufatio victa.* Et cependant Sulpitius, Avocat de l'autre partie, avoit laiffé les Juges parfaitement convaincus de la juftice de fa caufe, & enflammés de colére contre Norbanus : *Cùm tibi ego, non judicium, fed incendium tradidiffem.* Rien n'eft plus propre à former de jeunes Avocats, que le plan de cette harangue : mais ils ne doivent pas imiter l'ufage qu'Antoine fit pour lors de fes talens, pour arracher un coupable à la peine qui lui étoit dûe.

CRASSUS étoit le feul qu'on pût mettre en paralléle avec Antoine, & quelques-uns même le lui préféroient. Il n'avoit que trois ans moins que lui. Son [a] caractére propre étoit un air de *Brut. n. 143.*

a Erat fumma gravitas : erat lepos : Latinè loquendi

gravité & de dignité, qu'il savoit tempérer par une douceur insinuante, par une grande délicatesse, & même par une fine raillerie, mais sans jamais sortir de la décence qui convient à un Orateur. Il avoit une expression pure, exacte, élégante, mais sans affectation. Il s'expliquoit avec une merveilleuse netteté, & relevoit la beauté de son discours par la force des preuves, & par l'agrément des similitudes.

Lorsque Crassus avoit affaire à des personnes de mérite & de réputation, il avoit grand soin de les ménager, & les railleries qu'il emploioit à leur égard n'avoient rien de piquant, ni d'injurieux : *in quo genere nulli aculei contumeliarum inerant.* Modération a rare dans ceux qui se piquent de plaisanterie, & qui ont bien de la peine à retenir un bon mot qui leur vient sur le champ, & qui, selon eux, leur feroit honneur. Mais il en usoit autrement à l'égard de ceux qui donnoient prise sur eux par leur mauvaise conduite. Un Brutus, dont je vais parler, étoit de ce genre. Il faisoit le métier d'accusateur

pour profiter des récompenses qu'accordoient les loix à ceux qui faisoient condanner un criminel : métier, qui étoit regardé à Rome comme peu digne d'un homme de condition & de probité, quoique l'on y approuvât fort qu'un jeune homme se fît connoitre en accusant quelque personnage important. Ce même Brutus étoit décrié généralement comme un dissipateur qui avoit perdu tout son bien en débauches. Plaidant un jour contre Crassus, il fit lire deux plaidoiers de cet Orateur, dans lesquels il se contredisoit manifestement. Crassus piqué sut bien lui rendre la pareille. Il fit lire à son tour trois Dialogues du pere de Brutus, dans chacun desquels, selon une coutume assez ordinaire, il étoit fait mention au commencement de la Maison de Campagne où l'on supposoit que la conversation s'étoit tenue ; & après avoir bien constaté par cette lecture le nom & la réalité des trois Terres que son pere lui avoit laissées, il lui demanda, avec d'amers reproches, ce qu'elles étoient devenues.

Une [a] occasion fortuite donna lieu

a Quis est qui non fateatur, hoc lepôre atque iis facetiis non minùs refutatum esse Brutum, quàm illis tragœdiis quas egit idem, cùm casu in eadem

à Craſſus de le traiter encore dans la même cauſe avec toute une autre force & toute une autre vivacité, & de joindre l'invective amére à la plaiſanterie. Pendant qu'ils plaidoient, paſſa dans la place publique, où l'on ſait que ſe plaidoient les grandes cauſes, le convoi d'une Dame Romaine, à la tête duquel, ſelon la cérémonie des funérailles uſitée à Rome, on portoit les Images de ſes ancêtres : elle étoit de la famille des Junius dont les Brutus étoient une branche. A ce ſpectacle inopiné, Craſſus tranſporté comme par un ſubit enthouſiaſme, jettant de vifs regards ſur Brutus, avec un geſte & un ton de voix animé : „ Que faites vous ici, lui dit-il ? Quelle nouvelle voulez-vous que cette Dame porte à votre pere, à ces grands hommes dont vous voiez qu'on porte ici les Images, à tous vos autres ancêtres, & en particulier à Junius

cauſa cum funere efferretur anus Junia ? Proh dii immortales ! Quæ fuit illa, quanta vis, quàm inexpectata, quàm repentina ! cùm conjectis oculis

anum patri nunciare vis tuo ? Quid illis omnibus, quorum imagines duci vides? Quid Lucio Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? Quid te

» Brutus, qui a délivré ce peuple de » la domination des Rois ? De quelle » action, de quelle sorte de gloire, de » quel genre de mérite leur dira-t-elle » que vous vous piquez ? Est-ce du » soin d'augmenter votre patrimoine ? » Cela conviendroit peu à votre nais- » sance ; mais supposons que cela n'y » dérogeât point : vos débauches l'ont » entiérement absorbé. Est-ce de l'é- » tude du Droit Civil ? Le nom de vo- » tre pere devroit vous y porter : mais » vous en ignorez jusqu'aux principes » les plus communs. Est-ce de la scien- » ce militaire, vous qui n'avez jamais » vû ni camp, ni armée ? Enfin est-ce » de l'éloquence, dont vous n'avez » aucun trait ? & ce qu'on peut remar- » quer en vous de volubilité de langue » & de force de poumons, vous ne » l'emploiez ici qu'à exercer par vos » calomnies un honteux & sordide » commerce d'avarice. Quoi ! vous

Sed fac esse. Nihil superest : libidines totum dissipaverunt. An juri civili ? Est paternum. Sed &c. An rei militari, qui nunquam castra videris ? An eloquentia, qua nulla est in te, & quidquid est vocis ac linguæ,

sti ? Tu lucem aspicere audes ? Tu hos intueri ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu ? Tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis : quibus non modo imitandis, sed ne collocandis quidem tibi

„ osez encore soutenir la lumiére du
„ jour, envisager ces Juges, & paroi-
„ tre, soit dans le Barreau, soit dans
„ la Ville, en présence de vos Conci-
„ toiens ? Quoi ! vous n'êtes pas cou-
„ vert de honte & saisi de tremblement
„ à la vûe du convoi de cette illustre
„ Dame, & de tant de respectables
„ Images, dont vous deshonorez la
„ gloire par votre indigne conduite ?
Un seul morceau comme celui-ci doit faire connoitre ce qu'il faut juger de la qualité & du mérite de l'éloquence de Crassus.

Il joignoit à ce rare talent une grande connoissance du Droit : en quoi pourtant Scévola l'emportoit de beaucoup sur lui. C'étoit le plus habile Jurisconsulte de son siécle, & en même tems un des plus célébres Orateurs. Ils [a] étoient tous deux à peu près de même âge, avoient passé par les mêmes dignités, étoient appliqués aux mêmes fonctions & aux mêmes études. Cette ressemblance mutuelle, & cet-

a Illud gaudeo, quòd

tione invidiæ, quæ solet

te sorte d'égalité, loin d'exciter entr'eux le moindre sentiment, le moindre nuage de jalousie, comme il arrive souvent, & d'altérer le moins du monde leur amitié, ne servoit qu'à en serrer les nœuds de plus près, & à la rendre plus parfaite.

Je ne dirai qu'un mot de deux jeunes Orateurs qui brilloient déja beaucoup dans le Barreau, Cotta & Sulpitius. Le caractére de leur éloquence étoit tout différent.

COTTA,[a] du côté de l'invention, avoit de la pénétration & de la justesse d'esprit : son élocution étoit pure & coulante. Comme la foiblesse de sa poitrine l'obligeoit d'éviter toute contention de voix, il avoit soin aussi de régler sur ce peu de force son stile & sa maniére de composer. Tout étoit juste, exact, & de bon goût dans son discours. Mais ce qui étoit le plus admirable en lui, c'est que ne pouvant

a Inveniebat igitur acutè Cotta, dicebat purè ac solutè: & ut ad infirmitatem laterum perscienter contentionem omnem remiserat, sic ad virium imbecillitatem dicendi accommodabat genus. Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum, atque sanum: illudque maximum, quòd, cùm contentione orationis flectere animos Judicum vix posset, nec omnino eo genere diceret, tractando tamen impellebat, ut idem facerent à se commoti, quod à Sulpitio concitati. *Brut. n.* 202.

presque faire usage du stile véhément & impétueux, & se trouvant hors d'état par conséquent d'entraîner les Juges par la force de son discours ; il savoit pourtant les manier avec tant d'adresse & d'habileté, qu'il produisit sur leur esprit le même effet par son éloquence douce & tranquille, que Sulpitius par les traits vifs & enflammés de la sienne.

SULPITIUS, [a] au contraire, avoit le stile grand, véhément, & pour ainsi dire tragique ; la voix douce, forte, éclatante ; le geste & le mouvement du corps extrêmement agréable & gracieux, mais d'un agrément & d'une grace qui convenoit au Barreau, non au Théatre. Son discours étoit abondant & rapide, mais sans passer les justes bornes, & sans se répandre en superfluités. Sulpitius prenoit pour modéle Crassus, Antoine plaisoit davantage à Cotta. Mais ni ce

a Fuit enim Sulpitius vel maximè omnium, quos quidem ego audiverim, grandis, &, ut ita dicam, tragicus orator. Vox cùm magna, tum suavis & splendida : gestus & motus corporis ita venustus, ut tamen ad forum non ad scenam institutus videretur. Incitata & volubilis, nec ea redundans tamen, nec circumfluens oratio. Crassum hic volebat imitari, Cotta malebat Antonium. Sed ab hoc vis aberat Antonii, Crassi ab illo lepos. *Ibid.* n. 203.

dernier n'avoit la force d'Antoine, ni l'autre l'agrément de Craſſus.

L'exemple de Sulpitius & de Cotta montre que deux Orateurs peuvent être excellens ſans ſe reſſembler; & que l'important eſt de bien diſcerner à quoi la nature nous porte, & de la prendre pour guide. Ceux-ci eurent le bonheur de trouver dans Antoine & dans Craſſus deux Maîtres habiles, & deux guides pleins d'amitié, qui leur donnérent tous leurs ſoins, & ſe firent un plaiſir de les former à l'éloquence.

Il y eut une différence remarquable entre le ſort de Cotta & celui de Sulpitius. Celui-ci périt jeune, au lieu que Cotta vécut juſqu'a un âge avancé, devint Conſul, & plaida avec Hortenſius, qui étoit néanmoins beaucoup plus jeune que lui.

§. III.

Troiſiéme âge des Orateurs Romains.

C'EST ICI le beau ſiécle de l'Eloquence, qui fut de peu de durée, mais qui jetta un grand éclat, & qui égala

teur du premier ordre, s'il se fût attaché au Barreau; Brutus, Messala, & plusieurs autres, qui tous se sont fait un grand nom chez les Romains, quoique leurs discours ne soient point arrivés jusqu'à nous. Mais Cicéron efface la gloire de tous les autres, & peut être proposé parmi les Romains comme le modéle le plus parfait d'éloquence qui ait encore paru. Qu'il me soit permis de renvoier mes Lecteurs à l'endroit du Traité des Etudes, où je me suis fort étendu sur ce qui regarde Cicéron, & le caractére de son éloquence, dont, par cette raison, il me reste peu de chose à dire.

Tome II.

Lib. 1. de Orat. n. 2.

Il apporta en naissant un génie heureux, que son pere prit soin de cultiver d'une maniére particuliére, sous la direction de Crassus, qui présidoit à ses études, & qui en régloit le plan. Il prit les leçons des plus habiles Maîtres qui fussent alors à Rome, & ensuite passa dans la Gréce & dans l'Asie Mineure, pour y puiser dans les sources mêmes les préceptes de l'Art Oratoire.

Son [a] frere Quintus croioit que la

a Soles nonnunquam dicere, quòd ego eruditis

nature ſeule, aidée & ſoutenue par un fréquent exercice, ſuffiſoit pour former l'Orateur. Cicéron penſoit bien autrement, & étoit perſuadé que le talent de la parole ne pouvoit s'acquerir que par une vaſte étendue de connoiſſances. Auſſi, perſuadé que ſans une étude opiniâtre, & ſans une ardeur qui allât preſque juſqu'à la paſſion, on ne pouvoit rien faire de grand, il ſe donna tout entier au travail. On en vit bientôt les fruits, & dès qu'il parut au Barreau, il s'attira un applaudiſſement général.

Il avoit un eſprit fécond, vif, brillant; une imagination riche, & pleine de vivacité; un ſtile orné, abondant, étendu; ce qui n'eſt pas un défaut dans un jeune Avocat. On ſait que Cicéron, devenu maître de l'art, & en donnant des régles, veut qu'il paroiſſe dans les jeunes gens de la fécondité & de l'abondance : *Volo ſe efferat in adoleſcente fœcunditas.* Quintilien [a] recommande *Lib. 2. de Orat. n. 88.*

ri ſtatuam; tu autem illam ab elegantia doctrinæ ſegregandam putes, & in poteſt : melior autem eſt indoles læta generoſique conatus, & vel plura con-

ſouvent & fortement aux Maîtres de ne point attendre ni exiger de leurs Diſciples un diſcours déja formé & parfait. Il aime mieux un travail hardi, qui s'égaie & faſſe des efforts, & qui paſſe les bornes d'une exacte juſteſſe. On corrige facilement l'abondance, mais il n'y a point de remède contre la ſtérilité.

In Orat. n. 107. 108. Cicéron lui-même cite un exemple de ce ſtile trop abondant & trop fleuri, tiré de ſon Plaidoier pour Roſcius d'Amérie, accuſé d'avoir fait mourir ſon pere. Dans un grand lieu commun ſur le parricide, après avoir décrit le ſupplice établi par les loix Romaines contre ceux qui en étoient convaincus, lequel conſiſtoit à les mettre dans un ſac bien fermé & bien couſu, & à les jetter dans la mer, il ajoute la réflexion ſuivante, pour faire ſentir l'énormité du crime par la ſingularité du ſupplice, dont le choix ſemble avoir eu pour but d'ôter l'uſage de toute la nature à un ingrat, qui a été aſſez dénaturé pour ôter la vie à ſon pere. *Quid eſt*

Pro Roſc. Amer. n. 72. *tam commune quàm ſpiritus vivis, terra*

tur, ut eorum ossa terra non tangat : ita jactantur fluctibus, ut nunquam abluantur : ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant, &c.

» Qu'y a-t-il d'un usage si commun » que la respiration aux vivans, la ter- » re aux morts, l'eau à ceux qui sont » portés sur la mer, le rivage à ceux » qui sont poussés par les flots ? Par » l'invention de ce supplice ces mal- » heureux, pendant le peu de tems » qu'ils peuvent conserver la vie, vi- » vent sans pouvoir respirer l'air ; ils » meurent, sans que leurs os puissent » toucher à la terre : ils sont portés sur » les eaux, sans pouvoir en être lavés : » enfin ils sont poussés sur les rivages & » sur les rochers, sans pouvoir y trou- » ver de repos, même après leur mort.

Tout [a] l'endroit du supplice des parricides, & sur tout celui que je viens de citer, fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires. Mais Cicéron, quelque tems après, commença à sentir que ce lieu commun sentoit trop le jeune homme, (il avoit

a Quantis illa clamori- | quanto sentire cœpimus

pour lors vingt-ſept ans) & que s'il avoit été applaudi, c'étoit moins par la beauté réelle de cet endroit, que par l'eſpérance & l'attente qu'il montroit pour l'avenir. En effet ce morceau n'a qu'un brillant peu ſolide, qui peut éblouir dans le premier moment, mais qui ne peut ſoutenir un examen un peu ſérieux. Les penſées y ſont peu naturelles & outrées, & l'on y voit une recherche affectée d'antithéſes & d'oppoſitions.

In Brut. 316. Cicéron changea bien de goût, & après le voiage qu'il fit à Athénes & dans l'Aſie Mineure, où tout célébre Avocat qu'il étoit, il ſe rendit le diſciple des ſavans Rhéteurs qui y enſeignoient, il revint à Rome preſque tout changé & tout autre. Molon [a] le Rhodien ſur tout lui rendit de grands ſervices, en lui apprenant à retrancher de cette ſuperfluité & de cette abondance, qui étoit l'effet de l'ardeur & de la vivacité de l'âge, & en l'accoutumant à ſerrer davantage ſon

[a] Moło dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. Ita recepi me, biennio poſt, non modò exercitatior, ſed propè mutatus.

:ile, à le retenir dans de justes bor-
ıes, & à lui donner plus de poids & de
naturité.

L'émulation qu'excitérent en lui les
grands succès d'Hortensius son ami,
nais son rival, lui servit infiniment.
'en ai parlé ailleurs avec beaucoup
l'étendue. Il semble que depuis ce
ems-là il forma le dessein d'enlever à
a Gréce, ou du moins de lui disputer
a gloire de l'éloquence. Il en embras-
à courageusement toutes les parties,
& n'en négligea aucune. Le stile sim-
ple, le stile orné, le stile sublime, lui
levinrent également familiers ; &
l'on trouve des modéles achevés de ces
trois genres dans ses harangues. Il [a]
en désigne lui-même plusieurs en-
droits dans son Traité *de l'Orateur*, où
il avoit emploié ces divers genres d'é-
crire, & il avoue ingénuement qu'il
croit, sinon en avoir atteint la perfe-
ction, du moins avoir essaié d'y réus-
sir, & en avoir approché. Personne
n'a mieux connu que lui le cœur de
l'homme, ni mieux réussi à en mon-

Traité des Etudes, Tome II.

a Nulla est ullo in genere laus oratoris, cujus in nostris orationibus non sit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Non assequimur, ac quid deceat, videmus. *Orat. n.* 103.

voir les reſſorts, ſoit [a] par les paſſions douces & tendres, dont l'inſinuation eſt le propre effet; ſoit par celles qui emploient les grandes figures, les grands mouvemens, & qui mettent en œuvre tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus touchant. On n'a qu'à lire ſes Peroraiſons. Quand on [b] partageoit les plaidoiers, on lui laiſſoit toujours cette derniére partie, & il y réuſſiſſoit particuliérement; non, dit-il, qu'il eût plus d'eſprit que les autres, mais parce qu'il étoit plus touché & plus attendri, ſans quoi ſon diſcours n'auroit point été capable de toucher & d'attendrir les Juges.

Ce [c] fut ce rare mélange & cet heureux aſſortiment de toutes les dif-

a Hujus eloquentiæ eſt tractare animos, hujus omni modo permovere. Hæc modò perfringit, modò irrepit in ſenſus: inſerit novas opiniones, evellit inſitas. *Orat. n.* 97.

b Si plures dicebamus, perorationem mihi tamen omnes relinquebant: in quo ut viderer excellere, non ingenio ſed dolore aſſequebar... nec unquam is qui audiret incenderetur, niſi ardens ad eum perveniret oratio. *Orat. n.* 130. & 132.

c Jejunas hujus multiplicis & æquabiliter in omnia genera fuſæ orationis aures civitatis accepimus, eaſque nos primi, quicumque eramus & quantulumcumque dicebamus, ad hujus generis dicendi, audiendi, incredibilia ſtudia convertimus. *Orat. n.* 106.

Propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me *dicendi novitate* converteram. *Brut. n.* 321.

férentes qualités de l'Orateur qui fut la cause du rapide succès qu'eurent les plaidoiers de Cicéron. Il ne craint pas de dire lui-même qu'on n'avoit encore rien vû ni entendu de pareil à Rome, & que ce nouveau genre d'éloquence charma les esprits, & enleva tous les suffrages. Celle des Anciens, comme je l'ai déja remarqué, avoit beaucoup de solidité, mais étoit dénuée de tout agrément. Rome, [a] qui étoit encore sans goût & sans délicatesse d'oreilles, les toléroit, & alloit même jusqu'à les admirer. Hortensius avoit commencé à jetter des graces dans le discours. Mais, outre que content & sûr, à ce qu'il croioit, de sa réputation, il se négligea fort dans les derniers tems, les ornemens qu'il emploioit consistoient plus dans les mots & dans les tours que dans les pensées, & avoient plus d'élégance que de véritable beauté.

Cicéron s'appliqua à donner à l'éloquence toutes les graces dont elle étoit susceptible, mais sans rien diminuer de la solidité & de la gravité du discours. En cela il s'écarta un peu de

a Erant, nondum tritis hominum auribus & erudita civitate, tolerabiles. *Brut. n.* 124.

la route qu'avoit tenu Démosthéne, lequel, uniquement attentif aux choses mêmes, & nullement à sa propre réputation, va droit au but, & neglige tout ce qui ne seroit que pour l'ornement. Notre [a] Orateur crut devoir accorder quelque chose au goût de son tems, & à la délicatesse des Romains, qui demandoient un discours plus agréable & plus orné. Il ne perdoit jamais de vûe l'utilité de sa partie, mais il songeoit aussi à plaire à ses Juges; & il disoit qu'en cela même il servoit utilement sa partie, ce qui étoit vrai : car dès là que son discours étoit agréable, il étoit aussi plus persuasif. Cet [b] agrément de stile répandu dans les harangues de Cicéron, faisoit que ce qu'il arrachoit par force, il sembloit l'obtenir par douceur; & que les Juges, qu'il entraînoit par une véhémense impérieuse, croioient le suivre simplement & de leur plein gré.

a Ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus, nitidius aliquid atque affectatius postulantibus. . . Atque id fecisse M. Tullium video, ut cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret; cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 10.

b Cui tanta unquam jucunditas affuit? Ut ipsa illa quæ extorquet, impetrare eum credas; &, cùm transversum vi sua Judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, sed sequi. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

Il enrichit encore l'éloquence Latine d'un autre avantage, qui en releva extrêmement le mérite : j'entends l'arrangement des mots, qui contribue infiniment à la beauté du discours. Car [a] les pensées les plus agréables & les plus solides, si les termes dans lesquels elles sont exprimées manquent de structure & de nombre, blessent les oreilles, dont le sentiment est d'une extrême délicatesse. Il [b] y avoit près de quatre cens ans que les Grecs étoient en possession de ce genre de beauté par les Ouvrages merveilleux de leurs Ecrivains, qui avoient porté la douceur & l'harmonie de l'arrangement à sa derniére perfection. J'ai marqué au commencement de ce Volume comment Cicéron avoit procuré cet avantage à sa langue.

Il en faut dire autant de toutes les parties de l'éloquence, dont [c] il a

a Quamvis graves suavesque sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n.* 150.

b Et apud Græcos quidem jam anni prope quadringenti, cùm hoc (numerus) probatur : nos nuper agnovimus. *Orat. n.* 171.

c Cæsar Tullium, non solùm principem atque inventorem copiæ dixit, quæ erat magna laus ; sed etiam bene meritum de populi Romani nomine & dignitate. Quo enim uno vincebamur à victa Græcia, id aut ereptum illis est, aut certè nobis cum illis communicatum. *Brut. n.* 254.

donné le premier la connoissance aux Romains, ou qu'il a du moins entiérement perfectionnées. En quoi César avoit raison de dire que Cicéron avoit rendu un grand service à sa patrie. Car, par son moien, Rome, qui ne le cédoit à la Gréce que pour cette sorte de gloire, la lui a enlevée, ou, si l'on veut, est venue à bout de la partager avec elle.

On peut donc dire avec vérité que Cicéron étoit à Rome, ce que Démosthéne avoit été à Athénes : c'est-à-dire que l'un & l'autre, chacun de leur côté, ont porté l'Eloquence au plus haut dégré où elle soit jamais parvenue.

§. IV.

Quatriéme âge des Orateurs Romains.

C'EST le sort ordinaire des choses humaines, quand elles sont parvenues à leur plus grande perfection, d'en déchoir bientôt, & d'aller toujours après en dégénérant. L'Eloquence éprouva à Rome cette triste fatalité, aussi bien que la Poésie & l'Histoire

vrages & en riches productions, ne porta plus de ces fruits excellens qui l'avoient tant mise en honneur; & comme si elle eût été frapée d'un vent brulant, cette fleur d'urbanité Romaine, c'est-à-dire cette extrême délicatesse de goût qui régnoit dans tous les Ecrits, sécha presque tout-à-coup, & disparut.

Un homme, estimable d'ailleurs par son bel esprit, par ses rares talens, par ses savans Ouvrages, causa ce changement dans l'Eloquence: on sent bien que je veux parler de Sénéque. Une trop grande estime de lui-même, une sorte de jalousie contre les grands hommes qui avoient paru avant lui, un desir violent de se distinguer, &, pour ainsi dire, de faire secte, & de marcher à la tête des autres pour leur donner le ton, lui firent quitter le chemin ordinaire, & le jettérent dans des routes nouvelles & inconnues aux Anciens.

On abuse des meilleures choses, & l'on change les vertus mêmes en vices en les outrant, & voulant les pousser

avoit embelli & enrichi l'Eloquence Romaine, étoient dispensées sobrement & avec justesse: Sénéque les prodigua sans discernement & sans mesure. Dans les Ecrits du premier c'étoient des ornemens graves, mâles, majestueux, & propres à relever la dignité d'une Reine: dans ceux du second, on pourroit presque dire que c'étoit une parure de Courtisanne, qui bien loin d'ajouter un nouvel éclat à la beauté naturelle de l'Eloquence, l'étoufoit à force de perles & de diamans, & la faisoit disparoitre. Car le fond de Sénéque est admirable. Nul Auteur ancien n'a tant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. Mais il les gâte par le tour qu'il leur donne, par les antithéses & les jeux de mots dont elles sont ordinairement accompagnées, par une affectation outrée de finir presque chaque période par une pointe, ou par une sorte de pensée brillante qui en approche. C'est ce qui
Lib. I. cap. I. a fait dire à Quintilien qu'il auroit été à souhaiter que Sénéque, en composant, eût suivi son propre génie, mais qu'il eût fait usage du jugement d'autrui. *Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio.* Ce que j'en ai remarqué ail-

Traité des Etudes, Tome II.

leurs avec beaucoup d'étendue, me dispense d'en dire ici davantage.

PLINE LE JEUNE.

L'AUTEUR dont je commence à parler, est un des hommes de l'antiquité qui mérite le plus d'être connu. Je tracerai d'abord un plan de sa vie, que je tirerai de ses lettres mêmes, où l'on trouvera toutes les qualités d'un homme de probité & d'honneur, avec un caractére de bonté & de générosité le plus aimable qu'il soit possible d'imaginer. Puis je donnerai quelque idée de son stile par des extraits tirés de son Panégyrique de Trajan, qui est la seule piéce d'éloquence de lui qui soit parvenue jusqu'à nous.

Abrégé de la vie de Pline le jeune.

PLINE le Jeune naquit à Côme ville d'Italie, d'une sœur de Pline le Naturaliste, qui l'adopta ensuite pour son fils. AN. J. C. 61.

Aiant perdu son pere de fort bonne heure, il eut pour Tuteur Virginius Rufus, l'un des plus grands hommes de son siécle, qui le regarda toujours comme son propre fils, & en prit un soin particulier. Virginius, devenu suspect, & même odieux par ses vertus aux *Epist. 1. lib. 2.*

Empereurs, eut néanmoins le bonheur de se sauver de leur jalousie & de leur haine. Il vécut quatre-vingts trois ans, toujours heureux, toujours admiré. L'Empereur Trajan lui fit faire des obséques magnifiques, & Corneille Tacite Consul prononça l'Oraison funébre.

Pline ne fut pas moins heureux en Maîtres, qu'il l'avoit été en Tuteur. Nous avons vû ailleurs qu'il étudia la Rhétorique sous Quintilien, & qu'il fut de tous ses disciples celui qui lui fit le plus d'honneur, & qui lui marqua aussi le plus de reconnoissance. Toute la suite de sa vie sera une preuve du goût qu'il avoit pris dans l'Ecole de ce célébre Rhéteur pour les Belles-Lettres en tout genre. Dès l'âge de quatorze ans il composa une Tragédie Grecque. Il s'exerça depuis presque en toutes sortes de poésie. C'étoient là ses amusemens.

Epist. 4. lib. 7.

Il crut devoir entendre aussi Nicéte de Smyrne, célébre Rhéteur Grec, qui étoit alors à Rome.

Epist. 6. l. 6.

Je mets au nombre de ses Maîtres Rusticus Arulenus, qui avoit été Tribun du Peuple en 69, & qui faisoit profession de la philosophie Stoïcienne. Son mérite & sa vertu devinrent

Ep. 14. lib. 1.

pour lui un crime sous un Empereur qui s'en étoit déclaré l'ennemi, & lui firent perdre la vie. Il avoit pris un soin particulier de former Pline à la vertu ; & celui-ci en avoit conservé une vive reconnoissance. Domitien.

Pline fut envoié en Syrie, où il servit pendant quelques années à la tête d'une Légion. Là, tout le tems que son devoir lui laissoit libre, il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate, célébre Philosophe, qui crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il fait un beau portrait de ce Philosophe. Son air [a], dit il, est sérieux, sans être chagrin. Son abord inspire le respect, sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramène ceux qui s'égarent, & ne leur insulte point. Ep. 10. lib. 1.

De retour à Rome, il s'attacha plus que jamais à Pline le Naturaliste qui l'avoit adopté, en qui il eut le bonheur de trouver un pere, un maître,

a Nullus horror in vultu, nulla tristitia, multum ... ma, comitas par. Insectatur vitia, non homi[nes] ...

un modéle, un guide parfait. Il recueilloit ses moindres discours, il étudioit toutes ses actions.

Son Oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la flote que les Romains avoient à Miséne. Pline le jeune l'y suivit, & l'y perdit par le funeste accident dont j'ai parlé ailleurs.

Destitué d'un tel appui, il n'en chercha que dans son propre mérite, & se tourna tout entier du côté des af-
Ep. 8. l. 5. faires publiques. Il plaida sa premiére
Ep. 18. l. 1. cause à dix-neuf ans. Encore tout jeune, il parla devant les Centumvirs dans une affaire où il faloit combattre contre tout ce qu'il y avoit de plus accrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. C'est [a] cette action qui la premiére le fit connoitre, & lui ouvrit une porte à la réputation qu'il s'acquit dans la suite. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle que rare dan une ville, où l'on ne manquoit ni de
Ep. 16. l. 4. concurrens, ni d'envieux. Il eut plus

trée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs qui l'attendoient quand il devoit plaider. Il faloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il lui est arrivé de parler quelquefois sept heures, & d'en être seul fatigué.

Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé. La plupart des autres Avocats vendoient leur ministére, & à la gloire, autrefois le seul prix d'un si noble emploi, ils avoient substitué un sordide intérêt. L'Empereur Trajan, pour arréter ce désordre, donna un * Décret qui fit beaucoup de plaisir & en même tems beaucoup d'honneur à Pline. *Ep. 14. l. 5.*

„ Que je suis content, disoit-il, de ne „ m'être pas seulement abstenu de faire „ aucun traité pour les causes dont je „ me suis chargé, mais d'avoir tou„ jours refusé toutes sortes de présens, „ & jusqu'à des étrennes! Il [a] est vrai

** Par ce Décret il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de faire serment qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, [illegible] de dix mille sesterces. (douze cens cinquante livres)* Ep. 21. l. 5.

a Oportet quidem quæ sunt inhonesta, non qua-

» que tout ce qui n'a pas l'air honnête
» se doit éviter, non comme défendu,
» mais comme honteux. Il y a pour-
» tant je ne sai quelle satisfaction à
» voir publiquement défendre ce qu'on
» ne s'est jamais permis.

Ep. 23. l. 6. Il se faisoit un plaisir, & même un devoir, d'aider de ses avis, & de produire dans le Barreau de jeunes gens de famille, & de bonne espérance. Il ne se chargeoit de certaines causes, qu'à condition qu'on lui donneroit Ep. 11. l. 6. pour adjoint un jeune Avocat. Le [a] comble de sa joie étoit d'en voir, qui, en suivant ses conseils & ses traces, commençoient à se distinguer dans la plaidoierie. De quel bon cœur, de quel fonds d'amour du bien public, partoient de tels sentimens!

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premiéres charges de l'Etat. Il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé. Dès le tems de Domitien il fut fait Prêteur.

Ce Prince farouche, qui regardoit comme une censure de sa conduite

a O diem lætum, notandumque mihi candidissimo calculo! Quid enim aut publicè lætius, quàm clarissimos juvenes nomen & famam ex studiis petere; aut mihi optatius, quàm me ad recta tendentibus quasi exemplar esse propositum?

l'innocence des mœurs, chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville. » J'allai l'y trouver, dit Pline, » dans une conjoncture, où ma visite » étoit plus remarquable & plus dan- » gereuse. J'étois Préteur. Il ne pou- » voit qu'avec une grosse somme ac- » quitter les dettes qu'il avoit contrac- » tées pour de très-nobles usages. Quel- » ques-uns de ses amis les plus puissans » & les plus riches ne voulurent pas » s'appercevoir de son embarras. Moi, » j'empruntai la somme, & je lui en » fis don. J'avois pourtant alors sujet » de trembler pour moi-même. On ve- » noit de faire mourir ou d'envoier en » exil sept de mes amis. Les morts » étoient Sénécion, Rusticus, Helvi- » dius : les exilés, Mauricus, Gratilla, » Arria, Fannia. La [a] foudre tombée » autour de moi tant de fois, & encore » fumante, sembloit me présager évi- » demment un semblable sort. Mais il » s'en faut bien que je croie avoir pour

Epist. 11. lib. 3.

„ cela mérité toute la gloire que me
„ donne Artémidore. Je n'ai fait qu'é-
„ viter l'infamie. « Où trouve-t'on de
pareils amis, & de pareils sentimens?

J'admire le bonheur de Pline, d'avoir échapé, homme de bien comme il l'étoit, à la cruauté de Domitien. Je souhaiterois bien qu'il eût cette obligation à Quintilien son maître & son ami, qui sans doute avoit beaucoup de crédit auprès de l'Empereur, depuis sur tout qu'il l'avoit chargé de l'éducation des petits-fils de sa sœur. L'Histoire ne nous dit rien sur ce sujet : elle nous apprend seulement qu'on trouva une accusation toute prête contre Pline parmi les papiers de Domitien.

Ep. 5. l. 1.
An. J. C. 96.

La mort sanglante de cet Empereur, qui eut pour successeur Nerva, rendit la tranquillité aux gens de bien, & fit trembler à leur tour les méchans. Un célébre délateur, nommé Régulus, non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulenus, avoit encore triomphé de sa mort en insultant à sa mémoire par des Ecrits inju-

ames vendues à l'iniquité, & sans honneur. Il craignit le ressentiment de Pline, l'ami déclaré de Rusticus dans tous les tems. D'ailleurs il l'avoit attaqué personnellement du vivant de Domitien, & dans une plaidoierie publique au Barreau, il lui avoit dressé un piége meurtrier par une interrogation insidieuse au sujet d'un homme de bien que l'Empereur avoit exilé : laquelle exposoit Pline à un péril certain s'il eût rendu hautement témoignage à la vérité; ou l'auroit deshonoré pour toujours, s'il l'eût trahie. Ce lâche mit tout en mouvement pour prévenir la juste vengeance de Pline, emploia auprès de lui la recommandation de ses meilleurs amis, & vint enfin lui-même le trouver en personne, pour le prier, avec les derniéres bassesses, de vouloir oublier tout le passé. Pline ne jugea pas à propos de s'expliquer, voulant, pour prendre son parti, attendre le retour de Mauricus, frere de Rusticus, qui n'étoit pas encore revenu de son exil. On ne sait pas ce que devint cette affaire.

Une autre, du même genre, lui fit *Ep. 13 lib.*

y avoir sérieusement pensé, que l'occasion étoit grande & belle de poursuivre les scélérats, de venger les innocens opprimés, & d'acquérir beaucoup de gloire. Il avoit été lié d'une amitié particuliére avec Helvidius Priscus, l'homme le plus vertueux & le plus respecté de son tems, aussibien qu'avec Arria & Fannia, dont la premiére étoit femme de Pœtus Thrasea, & mere de Fannia; & celle-ci femme de Priscus. Publicius Certus Sénateur, homme fort puissant & fort accrédité, qui étoit désigné Consul pour l'année suivante, avoit, sous le régne précédent, poursuivi dans le Sénat même la mort d'Helvidius, Sénateur comme lui, & homme Consulaire. Pline entreprit de venger son illustre ami. Arria & Fannia, qui étoient revenues d'exil, se joignirent à lui dans une si généreuse entreprise. Il n'avoit jamais rien fait sans prendre l'avis de Corellius, qu'il regardoit comme le plus sage & le plus habile homme du siécle. Mais dans cette occasion, le connoissant d'une prudence timide & trop circonspecte, & [a] sachant que sur ce qu'on a bien résolu de

Ep. 17. l. 4.

a Expertus usu, de eo quod destinaveris non esse consulendos, quibus consultis obsequi debeas.

.ire il ne faut point consulter les per-
»unes dont les conseils deviennent
our nous des ordres, il ne lui fit point
art de son dessein, & se contenta de
: lui communiquer le jour même de
exécution, mais sans lui demander
on avis.

Le Sénat s'étant assemblé, Pline s'y
endit, & demanda permission de par-
.er. Il commença avec beaucoup d'ap-
plaudissement: mais, dès qu'il eut tra-
cé le premier plan de l'accusation, qu'il
eut laissé entrevoir le coupable sans
pourtant le nommer encore, on s'éle-
va contre lui de tous côtés. Il ne fut
ni ému ni troublé par tous ces cris. Un
Consulaire de ses amis l'avertit tout
bas, mais en termes fort pressans, qu'il
s'étoit exposé avec trop de courage &
trop peu de prudence, & le pressa vive-
ment de se désister de cette accusation.
Il ajouta même qu'il se rendroit par là
redoutable aux Empereurs à venir.
Tant mieux, répondit Pline, *pourvû
que ce soit aux méchans Empereurs.*

Enfin on commença à opiner. Les
premiers qui parlérent, & c'étoient les
plus considérables, firent l'apologie de
Certus, comme si Pline l'avoit nommé,
quoiqu'il n'eût point encore prononcé

ſon nom. Preſque tous les autres ſe déclarérent en faveur du coupable.

Le tour de Pline étant venu, il traita la matiére à fond, & répondit à tout ce qu'on avoit avancé. Il n'eſt pas concevable avec quelle attention, avec quels applaudiſſemens, ceux mêmes qui peu auparavant s'élevoient contre lui, reçurent tout ce qu'il dit, tant fut ſubit le changement que produiſit ou l'importance de la cauſe, ou la force du diſcours, ou le courage de l'accuſateur.

L'Empereur ne jugea pas à propos d'ordonner qu'on achevât l'inſtruction du procès. Pline obtint cependant ce qu'il s'étoit ptopoſé. Le Collégue de Certus parvint au Conſulat, auquel il avoit été deſtiné: mais un autre fut nommé à la place de Certus.

Quel honneur pour Pline! Un ſeul homme, par l'idée qu'on a de ſon zéle pour le bien public, raméne à lui tous les ſuffrages, ſoutient l'honneur de ſon Corps, & rend le courage à une Compagnie auſſi auguſte qu'étoit le Sénat de Rome, mais que la terreur du régne précédent rendoit encore tremblante & preſque muette.

Je raporterai encore deux occaſions importantes, où il fit paroitre, non

mme Sénateur, mais comme Avoc t, & la force de son éloquence, & sa ste indignation contre les oppresurs du peuple dans les provinces. les sont toutes deux du même tems : n'en sai pas précisément l'année.

Dans la premiére, » on vit un événement fameux par le rang de la personne, salutaire par la sévérité de l'exemple, mémorable à jamais par son importance. » J'emploie les propres paroles de Pline, mais en abrégeant beaucoup son récit. *Ep. 11. l. 2.*

» Marius Priscus, Proconsul d'Afrique, accusé par les Africains, sans proposer aucune défense, se retranche à demander des Juges ordinaires. Corneille Tacite & moi, (c'est Pline qui parle) chargés par ordre du Sénat de la cause de ces peuples, nous crumes qu'il étoit de notre devoir de remontrer que les crimes dont il s'agissoit étoient d'une énormité qui ne permettoit pas de civiliser l'affaire. On n'accusoit pas Priscus de moins, que d'avoir vendu la condannation, & même la vie des innocens... Vitellius Honoratus, & Flavius Martianus, complices assignés, parurent. Le premier étoit accusé d'avoir ache-

* Trente sept mille cinq cens livres.

* Quatre-vingts sept mille cinq cens livres.

Trajan.

„ té trois * cens mille sesterces le bannissement d'un Chevalier Romain, „ & la mort de sept de ses amis. Le second en avoit donné sept * cens mille, pour faire souffrir divers tourmens à un autre Chevalier Romain. „ Ce Chevalier avoit été d'abord condanné au fouet, de là envoié aux mines, & à la fin étranglé en prison. „ Mais une mort favorable déroba Honoratus à la Justice du Sénat. On „ amena donc Martianus sans Priscus. „ Sur quelques contestations qui arrivérent à ce sujet, l'affaire fut envoiée „ à la première assemblée du Sénat.

„ Cette assemblée fut des plus augustes. Le Prince y présidoit : il étoit „ Consul. Nous entrions dans le mois „ de Janvier, qui est celui où le Sénat „ est ordinairement le plus nombreux. „ D'ailleurs l'importance de la cause, „ le bruit qu'elle avoit fait, la curiosité naturelle à tous les hommes de „ voir de près les grands & rares événemens, avoient attiré de toute part „ une foule d'auditeurs. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de „ crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle assemblée, „ & en présence de l'Empereur. J'ai „ plus

plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si tout eût été nouveau pour moi.

» La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, un homme, qui, peu auparavant, tenoit le rang de Consulaire, étoit orné d'un important sacerdoce, & qui alors étoit dépouillé de ces deux grands titres. J'avois un véritable chagrin, d'accuser un malheureux déja condanné. Si l'énormité de son crime parloit contre lui, la pitié, qui suit ordinairement une premiére condannation, parloit en sa faveur. Enfin je me rassurai. Je commençai mon discours, & je reçus autant d'applaudissemens que j'avois eu de crainte. Je parlai près de cinq » heures : car [a] on me donna près » d'une heure & demie au dela des trois » & demie qui m'avoient été d'abord » accordées. Tout ce qui me paroissoit » contraire & fâcheux quand j'avois à » le dire, me devint favorable quand

[a] Nam decem clepsydris, quas spatiosissimas acceperam, sunt additæ quatuor.

„je le dis. Les bontés, les soins de „l'Empereur pour moi, je n'oserois „dire ses inquiétudes, allérent si loin, „qu'il me fit avertir plusieurs fois par „un affranchi que j'avois derriére moi, „de ménager mes forces, & de ne pas „oublier la foiblesse de ma complexion.

„Claudius Marcellinus défendit „Martien. Le Sénat se sépara pour se „rassembler le lendemain : car il n'y „avoit pas assez de tems pour achever „un nouveau plaidoier avant la nuit.

„Le jour d'après Salvius Liberalis „parla pour Marius. Cet [a] Orateur a „l'esprit délié, arrange son sujet avec „ordre, a beaucoup de véhémence, „& est véritablement disert. Ce jour-„là il déploia tous ses talens. Corneille [b] Tacite répondit avec beaucoup „d'éloquence, & fit éclater ce grand, „ce sublime, qui régne dans ses dis-„cours. Catius Fronto fit une très belle replique pour Marius, & comme „il parloit le dernier, & qu'il restoit „peu de tems, il tâcha plus à fléchir „les Juges, qu'à justifier l'accusé. La

a Vir subtilis, dispositus acer disertus.

Tacitus eloquentissimè, & quod eximium ora-

» nuit ſurvint, & l'affaire fut encore
» remiſe au lendemain.

» Alors il fut queſtion d'examiner
» les preuves, & d'opiner. C'étoit cer-
» tainement quelque choſe de fort
» beau, de fort digne de l'ancienne
» Rome, que de voir le Sénat trois jours
» de ſuite aſſemblé, trois jours de ſui-
» te occupé, ne ſe ſéparer qu'à la nuit.
» Cornutus Tertullus Conſul déſigné,
» homme d'un rare mérite, & très zélé
» pour la juſtice, opina le premier.
» Il fut d'avis de condanner Marius à
» porter au Tréſor public les ſept cens
» mille ſeſterces qu'il avoit reçus, &
» de le bannir de Rome & d'Italie. Il
» alla plus loin contre Martien, & fut
» d'avis de le bannir même d'Afrique.
» Il conclut par propoſer au Sénat de
» déclarer que nous avions Tacite [a] &
» moi fidélement & dignement rempli
» & ſon attente, & notre miniſtére.
» Les Conſuls déſignés, & tous les
» Conſulaires, qui parlérent enſuite,
» ſe rangérent à cet avis. Il y eut après
» cela quelque partage : mais enfin
» tout le monde revint au ſentiment
« de Cornutus.

Pline termine sa lettre par un petit trait de gaieté. „ Vous voila, dit-il à „ son ami, bien informé de ce qui se „ passe ici. Informez-moi à votre tour „ de ce que vous faites à votre campa„gne. Rendez-moi un compte exact „ de vos arbres, de vos vignes, de vos „ blés, de vos troupeaux ; & songez „ que, si je ne reçois de vous une très „ longue lettre, vous n'en aurez plus „ de moi que de très courtes. Adieu.

Epist. 4. & 9. lib. 3. Il paroit que Pline étoit comme le refuge & l'asyle des provinces opprimées. Les Députés de la * Bétique vinrent supplier le Sénat de vouloir bien ordonner à Pline d'être leur Avocat dans l'action qu'ils venoient intenter contre Cécilius Classicus, qui sortoit du Gouvernement de cette province. Quelque occupé d'ailleurs qu'il fût, il ne put refuser son ministére à ces peuples, pour qui il avoit déja plaidé dans une pareille occasion. Car, dit [a] Pline, vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez

* *L'Andalousie répond en grande partie à ce que les Anciens appelloient la Bétique.*

a Est ita natura com- beneficia subvertas, nisi illa posterioribus cumules. Nam, quamlibet sæpe obligati, si quid unum neges, hoc solum memi-

ſoin de les ſoutenir par des ſeconds. Obligez cent fois, refuſez une, le refus ſeul reſtera dans l'eſprit. Il ſe chargea donc de leur cauſe.

Une mort, ou volontaire ou naturelle, déroba Claſſicus aux ſuites de ce procès. La Bétique ne laiſſa pas de demander que tout mort qu'il étoit, ſon procès fût inſtruit. Les loix le vouloient ainſi. Elle accuſa en même tems les miniſtres, les complices de ſon crime, & demanda juſtice contr'eux. La premiére choſe que Pline crut devoir établir, c'eſt que Claſſicus étoit coupable; ce qu'il ne fut pas difficile de prouver. Il avoit laiſſé parmi ſes papiers un mémoire écrit de ſa main, où l'on trouvoit au juſte ce que lui avoit valu chacune de ſes concuſſions. Probus & Hiſpanus, deux de ſes complices, embarraſſérent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, Pline crut qu'il étoit néceſſaire de faire voir, que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une choſe manifeſtement injuſte, étoit un crime: autrement ç'eût été perdre ſon tems, que de prouver qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Claſſicus. Car ils ne

chargés, mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés, & qui faisoit, selon eux, leur justification. Ils prétendoient qu'on ne pouvoit pas leur en faire un crime, vû qu'ils étoient des gens de province, accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Leur Avocat, qui étoit fort habile, avoua dans la suite, qu'il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance.

Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement, seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille, les autres furent abandonnés aux peuples de la Bétique. On exila pour cinq ans Hispanus & Probus ; tant, ce qui d'abord paroissoit à peine criminel, parut atroce après que Pline eut parlé. Les autres complices furent poursuivis de même.

Quelle fermeté, quel courage dans Pline ! Quelle haine contre l'injustice & la violence ! Mais quel bonheur pour des provinces éloignées, comme l'é-

toit l'Andalousie, où les Gouverneurs, comme autant de petits Tyrans, se croiant tout permis, pilloient & vexoient impunément les peuples; quel bonheur de trouver un défenseur zélé & intrépide, que ni le crédit ni les menaces ne soient pas capables d'ébranler! Car ces voleurs publics trouvent de la protection, & il est rare qu'on en fasse des exemples, qui seuls pourroient arrêter une si pernicieuse licence.

Le zêle de Pline fut bientôt récompensé d'une maniére éclatante. Il exerçoit actuellement avec Cornutus Tertullus la charge de Préfet du Trésor public, c'est-à-dire d'Intendant des Finances, qui duroit deux ans, lorsqu'ils furent nommés tous deux Consuls pour être subrogés l'année suivante aux ordinaires. Trajan parla dans le Sénat pour leur faire donner cet honneur, présida à l'assemblée du peuple où se fit leur nomination, & lui-même les proclama Consuls. Il en fit un grand éloge, les représentant comme des hommes qui égaloient les anciens Consuls de Rome par l'amour de la

An. J. C. 99. *In Panegyr. Traj.*

» connus à fond, dit Pline en parlant
» de son Collégue, quel homme, & de
» quel prix il étoit. Je l'écoutois com-
» me un maître, je le respectois com-
» me un pere, moins pour son âge dé-
» ja avancé, que pour sa profonde sa-
» gesse.

AN. J.C. 100. Pline étant Consul, prononça, en son nom & au nom de son Collégue, un discours pour remercier Trajan de leur avoir donné cette dignité, & pour faire son panégyrique selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Sénat, & au nom de tout l'Empire. J'aurai lieu dans la suite de parler de ce Panégyrique.

AN. J.C. 103. Sur la fin de l'an 103 Pline fut envoié pour gouverner le Pont & la Bithynie en qualité de Proconsul. On le vit uniquement occupé à établir dans son Gouvernement le bon ordre, à y faire régner la justice, à y procurer le soulagement des peuples. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté à se laisser approcher, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre.

Une simplicité majestueuse, un ac-

néceſſaires, une modération qui ne ſe démentit jamais, lui conciliérent tous les cœurs.

Trajan, le Prince d'ailleurs le plus humain & le plus juſte, avoit excité contre les Chrétiens une violente perſécution. Pline, par la néceſſité de ſa charge, & par une ſuite de ſon aveuglement, y préta ſon miniſtére. Mais la douceur de ſon naturel ſe révoltoit, au moins juſqu'à un certain point, contre ces ſupplices exercés ſur des hommes qu'il ne trouvoit coupables d'aucun crime. Se trouvant donc embarraſſé dans l'exécution des ordres de l'Empereur, il lui écrivit une lettre ſur ce ſujet, & en reçut une réponſe; qui ſont, entre les monumens du Paganiſme, ce qui fait peutêtre le plus d'honneur à la religion Chrétienne. Je les inſérerai ici toutes deux dans leur entier.

Lettre de Pline à l'Empereur Trajan.

»JE ME FAIS une religion, Seigneur, de vous expoſer tous mes ſcrupules. Car qui peut mieux, ou me déterminer, ou m'inſtruire? Je n'ai *Epiſt.* 97. *l.* 10.

„ gement du procès d'aucun Chrétien.
„ Ainsi je ne sai sur quoi tombe l'in-
„ formation que l'on fait contr'eux,
„ ni jusqu'où l'on doit porter leur pu-
„ nition. J'hésite beaucoup sur la dif-
„ férence des âges. Faut-il les assujettir
„ tous à la peine, sans distinguer les
„ plus jeunes des plus âgés ? Doit-on
„ pardonner à celui qui se repent ? ou
„ est-il inutile de renoncer au Chris-
„ tianisme, quand une fois on l'a em-
„ brassé ? Est-ce le nom seul que l'on
„ punit en eux, ou sont-ce les crimes
„ attachés à ce nom ? Cependant voi-
„ ci la régle que j'ai suivie dans les ac-
„ cusations intentées devant moi con-
„ tre les Chrétiens. Ceux qui l'ont
„ avoué, je les ai interrogés une se-
„ conde & une troisiéme fois, & les
„ ai menacés du supplice. Quand ils
„ ont persisté, je les y ai envoiés. Car
„ de quelque nature que fût ce qu'ils
„ confessoient, j'ai cru que l'on ne pou-
„ voit manquer à punir en eux leur
„ désobéissance, & leur invincible opi-
„ niâtreté. Il y en a eu d'autres entêtés
„ de la même folie, que j'ai réservés
„ pour les envoier à Rome, parce qu'ils
„ sont citoiens Romains. Ensuite, les
„ accusations de ce genre devenant plus

» fréquentes par l'instruction même, » comme il arrive d'ordinaire, il s'en » présente de plusieurs espéces. On m'a » remis entre les mains un Mémoire » sans nom d'auteur, où l'on accuse » différentes personnes d'être Chré- » tiennes, qui nient de l'être, & de » l'avoir jamais été. Ils ont en ma pré- » sence, & dans les termes que je leur » prescrivois, invoqué les dieux, & » offert de l'encens & du vin à votre » Image, que j'avois fait apporter ex- » près avec les statues de nos divinités. » Ils se sont même emportés en impré- » cations contre Christ. C'est à quoi, » dit-on, l'on ne peut jamais forcer » ceux qui sont véritablement Chré- » tiens. J'ai donc cru qu'il les faloit » absoudre. D'autres déférés par un » Dénonciateur, ont d'abord reconnu » qu'ils étoient Chrétiens; & aussitôt » après ils l'ont nié, déclarant que vé- » ritablement ils l'avoient été, mais » qu'ils ont cessé de l'être, les uns il y » avoit plus de trois ans, les autres de- » puis un plus grand nombre d'an- » nées, quelques-uns depuis plus de » vingt. Tous ces gens-là ont adoré » votre Image, & les statues des dieux. » Tous ont chargé Christ de malédic-

„ tions. Ils [a] assuroient que toute leur „ erreur & leur faute avoit été renfer- „ mée dans ces points : Qu'à un jour „ marqué ils s'assembloient avant le le- „ ver du soleil, & chantoient tour à „ tour des Hymnes à la louange de „ Christ, comme s'il eût été Dieu ; qu'ils „ s'engageoient par serment, non à „ quelque crime, mais à ne point com- „ mettre de vol ni d'adultére, à ne point „ manquer à leur promesse, à ne point „ nier un dépôt : Qu'après cela ils „ avoient coutume de se séparer, & en- „ suite de se rassembler, pour manger „ en commun des mets innocens : „ Qu'ils avoient cessé de le faire depuis „ mon Edit, par lequel, selon vos ordres, „ j'avois défendu toutes sortes d'assem- „ blées. Ces dépositions m'ont persuadé „ de plus en plus qu'il étoit nécessaire „ d'arracher la vérité par la force des „ tourmens à deux filles esclaves, „ qu'ils disoient être dans le ministére

a Affirmabant autem hanc fuisse summam vel culpæ suæ, vel erroris, quòd essent soliti stato die ante lucem convenire, carmenque Christo, quasi Deo, dicere secum invicem : seque sacramen- [illegible] ta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent : quibus peractis, morem sibi discedendi fuisse, rursusque coeundi ad capiendum [illegible]

» de leur culte : mais je n'y ai découvert
» qu'une mauvaise superstition, portée
» à l'excès ; &, par cette raison, j'ai
» tout suspendu pour vous demander
» vos ordres. L'affaire m'a paru digne
» de vos réflexions, par la multitude
» de ceux qui sont envelopés dans ce
» péril. Car un très grand nombre de
» personnes de tout âge, de tout ordre,
» de tout sexe, sont & seront tous les
» jours impliqués dans cette accusa-
» tion. Ce mal contagieux n'a pas seu-
» lement infecté les villes : il a gagné
» les villages & les campagnes. Je croi
» pourtant que l'on y peut remédier, &
» qu'il peut être arrêté. Ce qu'il y a de
» certain, c'est que les temples qui
» étoient presque déserts, sont fréquen-
» tés, & que les sacrifices, lontems né-
» gligés, recommencent. On vend par
» tout des victimes, qui trouvoient au-
» paravant peu d'acheteurs. De là on
» peut juger quelle quantité de gens
» peuvent être ramenés, si l'on fait
» grace au repentir.

Réponse de l'Empereur Trajan à Pline.

» VOUS AVEZ, mon très cher Pline, *Epist. 98.*
» suivi la voie que vous deviez dans

» qui vous ont été déférés : car il n'est
» pas possible d'établir une forme cer-
» taine & générale dans cette sorte
» d'affaires. Il ne faut pas en faire per-
» quisition : mais s'ils sont accusés &
» convaincus, il faut les punir. Si pour-
» tant l'accusé nie qu'il soit Chrétien,
» & qu'il le prouve par sa conduite, je
» veux dire en invoquant les dieux, il
» faut pardonner à son repentir, de
» quelque soupçon qu'il ait aupara-
» vant été chargé. AU [a] RESTE, DANS
» NUL GENRE DE CRIME L'ON NE DOIT
» RECEVOIR DES DÉNONCIATIONS
» QUI NE SOIENT SOUSCRITES DE PER-
» SONNE : CAR CELA EST D'UN PERNI-
» CIEUX EXEMPLE, ET NE CONVIENT
» POINT A NOTRE RÉGNE, NI AU
» TEMS OU NOUS VIVONS.

Je laisse aux Lecteurs le soin de faire les réflexions que fournissent naturellement ces deux Lettres, sur l'éloge magnifique qu'on y trouve de la pureté des mœurs des premiers Chrétiens ; sur le progrès étonnant qu'avoit déja fait en si peu d'années le Christianisme, jusqu'à faire déserter les tem-

ples ; ſur le nombre incroiable de Fidéles de tout âge, de tout ſexe, & de toute condition ; ſur le témoignage authentique que rend un Payen à la croiance de la Divinité de Jeſus Chriſt établie généralement parmi ces Fidéles ; ſur la contradiction frapante de l'avis de Trajan, puiſque ſi les Chrétiens étoient coupables, il étoit juſte de les rechercher avec ſoin, & s'ils ne l'étoient pas, injuſte de les punir quoiqu'ils fuſſent accuſés ; enfin ſur la maxime puiſée dans le droit naturel, par laquelle l'Empereur termine ſa Lettre, en déclarant qu'il trouveroit ſon ſiécle deshonoré, ſi, pour quelque crime que ce fût (l'expreſſion eſt générale) on avoit égard à des libelles ſans nom d'Auteur.

Pline, revenu à Rome, reprit les affaires & ſes emplois. Sa premiére femme étoit morte ſans enfans. Il en épouſa une ſeconde, nommée Calphurnia. Comme elle étoit fort jeune, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit, il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût des Belles-Lettres. Elle en fit toute ſa paſſion : mais elle la concilia toujours ſi bien avec l'attachement qu'elle avoit

re, si elle aimoit Pline pour les Belles-Lettres, ou les Belles-Lettres pour Pline. S'il plaidoit quelque cause importante, elle chargeoit toujours plusieurs personnes de venir lui apprendre les premiéres nouvelles du succès; & l'agitation où la mettoit cette attente ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque harangue ou quelque autre piéce dans une assemblée d'amis, elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place, d'où elle pût, derriére un rideau, recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages de son mari; & [a] sans le secours d'autre maître que de son amour, elle composoit sur sa Lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Epist. 19. l. 4.

Les Lettres qu'il lui écrivoit font voir jusqu'où alloit sa tendresse pour une épouse si digne d'être aimée & estimée. » Vous me mandez que mon » absence vous cause beaucoup d'en- » nui, que vous ne trouvez de soulage- » ment qu'à lire mes ouvrages, & sou- » vent à les mettre à ma place auprès

Epist. 7. lib. 6.

» de vous. Je suis ravi que vous me de-
» siriez si ardemment, & que ces sor-
» tes de consolation aient quelque
» pouvoir sur votre esprit. Pour moi,
» je lis, je relis vos Lettres, & les re-
» prens de tems en tems comme si
» c'en étoit de nouvelles. Mais elles ne
» servent qu'à rendre plus vif le cha-
» grin que j'ai de ne vous point voir.
» Car quelle douceur ne doit-on point
» trouver dans la conversation d'une
» personne dont les Lettres ont tant
» de charmes. Ne laissez pas pourtant
» de m'écrire souvent, quoique cela
» me fasse une sorte de plaisir qui me
» tourmente. « Dans une autre Lettre :
» Je vous conjure avec la derniére in- *Ep. 4. lib. 6.*
» stance, de prévenir mon inquiétude
» par une, & même par deux Lettres
» chaque jour. Je me rassurerai du
» moins tant que je lirai. mais je retom-
» berai dans mes premiéres allarmes
» dès que j'aurai lu. « Dans une troi- *Ep. 7. lib. 7.*
siéme : » Il n'est pas croiable à quel
» point je sens votre absence. Je passe
» une grande partie des nuits à penser à
» vous. Pendant le jour, & aux heures
» où j'avois coutume de vous voir, mes
» piés, comme on dit, me portent

„ & ne vous y trouvant point, je m'en „ retourne auſſi triſte & auſſi honteux, „ que ſi l'on m'avoit refuſé la porte.

Ep. 10. lib. 8. Après s'être bleſſée dans une premiére groſſeſſe, elle guérit à la vérité, & vécut aſſez lontems, mais elle ne lui laiſſa point de poſtérité.

On ne connoit ni le tems, ni les particularités de la mort de Pline.

Je n'ai pas prétendu juſqu'ici faire un récit exact & ſuivi des actions de Pline, mais ſeulement donner quelque idée de ſon caractére par des événemens plus marqués que les autres, & plus capables de le faire connoitre. J'y joindrai encore, dans la même vûe, quelques faits, ſans m'attacher à l'ordre des tems. Je les réduirai à quatre ou cinq chefs.

I. *Application de Pline à l'étude.*

IL ÉTOIT difficile que Pline, élevé ſous les yeux & par les ſoins de Pline le Naturaliſte ſon Oncle, n'eût pas beaucoup de goût pour les ſciences, & ne s'y donnât pas tout entier. On peut croire qu'il ſuivit dans ſes premiéres études le plan qu'il preſcrit à un jeune homme qui l'avoit conſulté ſur ce ſu-

Lettre : elle peut être utile aux jeunes gens.

» Vous me demandez comment je » vous conseillerois d'étudier. L'une » des meilleures maniéres, selon l'avis » de beaucoup de gens, c'est de tra- » duire du grec en latin, ou du latin » en grec. Par là vous acquerez la ju- » stesse & la beauté de l'expression, la » richesse des figures, la facilité de » vous expliquer ; & dans cette imita- » tion des Auteurs les plus excellens, » vous prenez insensiblement des tours » & des pensées semblables aux leurs. » Mille choses qui échapent à un hom- » me qui lit, n'échapent point à un » homme qui traduit. La traduction » ouvre l'esprit, & forme le goût. Epist. 9. lib. 7.

» Vous pouvez encore, après avoir » lu quelque chose seulement pour en » prendre le sujet, le traiter vous- » même, résolu de ne pas céder à vo- » tre Auteur ; ensuite conférer vos » écrits avec les siens, & soigneuse- » ment examiner ce qu'il a dit mieux » que vous, ce que vous avez dit » mieux que lui. Quelle joie, si l'on » s'apperçoit que l'on prend quelque

„Je ſai que votre étude préſente eſt „l'éloquence du Barreau : mais pour „cela je ne vous conſeillerois pas de „vous en tenir uniquement à ce ſtile „contentieux, qui ne reſpire que la „guerre & les combats. Comme les „champs ſe plaiſent à changer de dif- „férentes ſemences, nos eſprits auſſi „veulent être exercés par différentes „études. Je voudrois, tantôt qu'un „beau morceau d'hiſtoire vous occu- „pât, tantôt que vous priſſiez ſoin d'é- „crire une Lettre, quelquefois que „vous fiſſiez des vers... C'eſt ainſi que „les plus grands Orateurs, & même „que les plus grands hommes s'exer- „çoient ou ſe délaſſoient : ou plutôt „c'eſt ainſi qu'ils ſe délaſſoient & s'e- „xerçoient tout enſemble. Il eſt ſur- „prenant combien ces petits ouvra- „ges éveillent l'eſprit, & le réjouiſ- „ſent...

„Je n'ai point dit ce qu'il faloit „lire, quoique ce ſoit l'avoir aſſez dit „que d'avoir marqué ce qu'il faloit „écrire. Souvenez-vous ſeulement de „bien choiſir les meilleurs livres dans „chaque genre ; car [a] on a fort bien „dit qu'il faloit beaucoup lire, mais „non beaucoup de choſes.

a Aiunt multùm legendum eſſe, non multa.

Nous avons vû que Pline, à l'âge de quatorze ans, avoit fait une Tragédie grecque, & qu'ensuite il s'exerça dans différens genres de poésies. La lecture de Tite-Live faisoit ses délices. Il [a] admiroit ces Anciens, mais il n'étoit pas de ceux qui méprisent les Modernes. Je ne puis croire, disoit-il, que la nature épuisée & devenue stérile, ne produise plus rien de bon. Ep. 21. l. 6.

Il expose à un ami comment il s'occupoit pendant les divertissemens publics. J'ai passé tous ces derniers » jours à composer, à lire dans la plus » grande tranquillité du monde. Vous » demandez comment cela se peut au » milieu de Rome ? C'étoit le tems des » spectacles du Cirque, qui ne me tou» chent pas, même légérement. Je n'y » trouve rien de nouveau, rien de varié, » rien qu'il ne suffise d'avoir vû une » fois. C'est ce qui redouble l'étonne» ment où je suis, que tant de milliers » d'hommes ... & même de fort hon» nêtes gens ... aient la puérile pas» sion de revoir si souvent des che» vaux qui courent, & des hommes Epist. 6. l. 9.

a Sum ex iis qui mirer antiquos non tamen ut | Neque enim quasi lassa & effœta natura, ut nihil

„ qui conduisent des chariots. Quand „ [a] je songe qu'ils ne se lassent point „ de revoir avec tant de goût & d'assiduité des choses si vaines & si froides, & qui reviennent si souvent ; je „ sens un plaisir secret de n'en point „ trouver à ces bagatelles, & j'emploie „ volontiers aux Belles-Lettres un loisir que les autres perdent dans de „ si frivoles amusemens.

Epist. 19. lib. 8. On voit que l'étude faisoit toute sa joie & toute sa consolation. „ Les „ Belles-Lettres, disoit-il, me divertissent & me consolent ; & je ne sai „ rien de si agréable qui le soit plus „ qu'elles, rien de si fâcheux qu'elles „ n'adoucissent. Dans le trouble que „ me cause l'indisposition de ma femme, la maladie de mes gens, la mort „ même de quelques-uns, je [b] ne trouve d'autre remède que l'étude. Véritablement elle me fait mieux comprendre toute la grandeur du mal,

a Quos ego (quosdam graves homines) cùm recordor in re inani, frigida, assidua, tam insatiabiliter desidere, capio ... in literis colloco, quos alii otiosissimis occupationibus perdunt.

b Ad unicum doloris levamentum studia con-

mais elle me le rend aussi plus supportable.

I. *Estime & attachement de Pline pour les personnes vertueuses, & pour les gens de Lettres.*

PLINE eut pour amis tout ce que son siécle a produit de grands hommes, tous ceux que leurs rares vertus distinguoient le plus : Virginius Rufus, qui refusa l'Empire ; Corellius, que l'on regardoit comme un modéle parfait de sagesse & de probité ; Helvidius, l'admiration de son tems ; Rusticus Arulenus & Sénécion, que Domitien fit mourir ; Cornutus Tertullus, que Pline eut plusieurs fois pour Collégue.

Il se faisoit honneur aussi d'être lié d'une amitié particuliére avec ce qu'il y avoit de personnes plus distinguées de son tems dans les Belles-Lettres, Tacite, Suétone, Martial, Silius Italicus.

„ J'ai lu votre Livre, dit-il à Tacite, & j'ai marqué avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible ce que je croi y devoir être changé, & en devoir être retranché : [a] car je n'aime *Epist. 20. lib. 7.*

[a] Nam & ego verum dicere assuevi, & tu libenter audire. Neque enim ulli patientiùs reprehenduntur, quàm qui maximè laudari merentur.

„ pas moins à dire la vérité, que vous „ à l'entendre ; & d'ailleurs l'on ne „ trouve point de gens plus dociles à „ la censure, que ceux qui méritent le „ plus de louanges. Je m'attens qu'à „ votre tour vous me renvoierez mon „ Livre avec vos remarques. O a l'a- „ gréable, ô le charmant échange ! „ Que j'ai de plaisir à penser, que si „ jamais la postérité fait quelque cas „ de nous, elle ne cessera de publier „ avec quelle union, quelle franchise, „ quelle amitié nous avons vécu en- „ semble ! Il sera rare & remarquable, „ que deux hommes à peu près de mê- „ me âge, de même rang, de quelque „ nom dans l'Empire des Lettres, (car „ il faut bien que je parle modestement „ de vous, puisque je parle en même „ tems de moi) se soient si fidélement „ aidés dans leurs études. Pour moi, „ dès ma plus tendre jeunesse, la ré- „ putation, la gloire que vous aviez „ acquise, me faisoient déja desirer de

a O jucundas, ô pulcras vices ! Quàm me homines ætate, dignitate propemodum æquales,

vous suivre, de marcher & de paroitre marcher sur vos traces, non pas de près, mais de plus près qu'un autre. Ce n'est pas qu'alors nous n'eussions à Rome beaucoup d'esprits du premier ordre; mais entre tous les autres le raport de nos inclinations vous montroit à moi comme le plus propre à être imité, comme le plus digne de l'être. C'est ce qui redouble ma joie, quand j'entens dire que si la conversation tombe sur les Belles-Lettres, on nous nomme ensemble.

On peut connoître combien Pline cherchoit à obliger Suétone l'Historien, par ce qu'il en écrit à un ami. Cette Lettre, quoique courte, est, parmi celles qui sont venues jusqu'à nous, une des plus élégantes.

» Suétone, qui [a] loge avec moi, » a dessein d'acheter une petite terre, *Epist. 24. lib. 1.*

a Tranquillus, contubernalis meus, vult emere agellum, quem venditare amicus tuus dicitur. Rogo cures, quanti æquum est, emat: ita enim delectabit emisse. Nam mala emptio semper ingrata est, eo maximè quòd exprobrare stultitiam domino videtur. In hoc autem agello [si modo arriserit pretium] Tranquilli mei stomachum multa sollicitant: vicinitas urbis, opportunitas viæ, mediocritas villæ, modus ruris, qui avocet magis quàm distringat. Scholasticis porrò studiosis, ut hic est, sufficit abundè tantum soli, ut

» qu'un de vos amis veut vendre. Faites
» en ſorte, je vous prie, qu'elle ne ſoit
» vendue que ce qu'elle vaut : c'eſt à
» ce prix qu'elle lui plaira. Un mau-
» vais marché ne peut être que déſa-
» gréable, mais principalement par le
» reproche continuel qu'il ſemble nous
» faire de notre imprudence. Cette ac-
» quiſition, ſi d'ailleurs elle n'eſt pas
» trop chere, tente mon ami par plus
» d'un endroit : ſon peu de diſtance de
» Rome, la commodité des chemins,
» la médiocrité des bâtimens, les dé-
» pendances plus capables d'amuſer
» que d'occuper. En effet, il ne faut à
» ces Meſſieurs les ſavans, abſorbés
» comme lui dans l'étude, que le ter-
» rain néceſſaire pour délaſſer leur eſ-
» prit, & réjouir leurs yeux. Il ne leur
» faut qu'une allée pour ſe promener,
» qu'une vigne dont ils puiſſent con-
» noitre tous les ſeps, que des arbres

relevare caput, reficere oculos, reptare per limitem, unamque ſemitam terere, omneſque viticulas ſuas noſſe, lubriter emerit, ut pœnitentiæ locum non relinquat. Vale. *La Langue Françoiſe ne peut point rendre la délica-*

ont ils ſachent le nombre. Je vous mande tout ce détail, pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes celles que lui & moi nous aurons, s'il achete à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maiſon telle que je viens de la dépeindre.

Martial, ſi connu par ſes Epigrammes, étoit auſſi des amis de Pline, & la mort de ce Poéte lui cauſa de vifs regrets. „ J'apprends, dit-il, que Martial eſt mort, & j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit [a] un eſprit agréable, délié, piquant, & qui ſavoit parfaitement méler le ſel & l'amertume dans ſes écrits, & en même tems rendre juſtice au mérite. A ſon départ de Rome, je lui donnai de quoi l'aider à faire ſon voiage. Je devois ce petit ſecours à notre amitié, je le devois aux vers qu'il a faits pour moi. C'étoit [b] un ancien uſage, d'accorder des récompenſes utiles ou honora-

Epiſt. 21. lib. 3.

a Erat homo ingenioſus, acutus, acer, & qui plurimum in ſcribendo & ſalis haberet & fellis, nec candoris minus.

b Fuit moris antiqui, eos qui vel ſingulorum laudes, vel urbium ſcripſerant, aut honoribus aut pecunia ornare: noſtris verò temporibus, ut alia ſpecioſa & egregia, ita hoc inprimis exolevit. Nam poſtquam deſiimus facere laudanda, laudari quoque ineptum putamus.

» bles à ceux qui avoient écrit à la gloi-
» re des villes, ou de quelques particu-
» liers. Aujourd'hui la mode en est pas-
» sée, avec tant d'autres, qui n'avoient
» guéres moins de grandeur & de no-
» blesse. Depuis que nous cessons de
» faire des actions louables, nous mé-
» prisons la louange. « Pline raporte l'endroit de ces vers où le Poéte adresse la parole à sa Muse, & lui recommande d'aller trouver Pline à sa maison des Esquilies, & de l'aborder avec respect.

Sed ne tempore non tuo disertam
Pulses ebria januam, videto.
Totos dat tetricæ dies Minervæ,
Dum centum studet auribus virorum
Hoc quod secula posterique possint
Arpinis quoque comparare chartis.
Seras tutior ibis ad lucernas:
Hæc hora est tua, cùm furit Lyæus,
Cùm regnat rosa, cùm madent capilli.
Tunc me vel rigidi legant Catones.

Mr. de Sacy a traduit ainsi ces vers.

Prends garde, petite ivrognesse,
De n'aller pas, à contretems,
Troubler les emplois importans

Qui font le charme de nos jours,
Et que tout l'avenir admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfans des verres & des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joie ;
Qu'il se détend, qu'il se déploie,
Qu'on traite les sages de sots ;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

» Ne croyez-vous pas, dit Pline en » finissant sa Lettre, que celui qui a » écrit de moi dans ces termes, a bien » mérité de recevoir des marques de » mon affection à son départ, & de » ma douleur à sa mort ?

Il pleura aussi beaucoup celle de Silius Italicus, de la poésie duquel il porte un jugement tout-à-fait sensé. *Il faisoit des vers*, dit-il, *où il y avoit plus d'art que de génie.* Un abcès incurable qui lui étoit survenu l'aiant dégouté de la vie, il finit ses jours par une abstinence volontaire. *Ep. 7. l. 3.*

III. *Libéralités de Pline.*

PLINE en comparaison de certain-

riches de Rome, avoit un bien médiocre, mais une ame véritablement grande, & des sentimens bien nobles. Ses libéralités presque sans nombre en sont une bonne preuve. Je n'en raporterai qu'une partie.

Epist. 30. lib. 9. Il s'étoit fait des principes sur cette matiére, qui sont bien dignes d'attention. » Je [a] veux, dit-il, qu'un hom-
» me vraiment libéral donne à sa pa-
» trie, à ses proches, à ses alliés, à
» ses amis, mais à des amis qui sont
» dans le besoin. « Voila l'ordre que l'équité prescrit, & qu'il suivoit exactement.

Nous avons vû qu'il fit un présent fort honnête à Quintilien son Maître, pour servir à la dot de sa fille qu'il marioit, & qu'il aida Martial lorsqu'il se retira de Rome. De ces deux amis, le dernier étoit dans le besoin, & l'autre n'étoit pas riche.

Epist. 3. lib. 6. Il avoit donné à sa nourrice une petite terre, qui valoit, lorsqu'il lui en fit don, cent mille sesterces, c'est-à-dire douze mille cinq cens livres. Où sont les grands Seigneurs maintenant

qui en uſent de la ſorte ? Pline appelle néanmoins cette ſomme un petit pré-ſent : *Munuſculum*. Et après le don qu'il avoit fait de cette terre, il s'intéreſſoit encore au revenu qu'en tireroit ſa nourrice. Il écrit à celui qui s'étoit chargé de la faire valoir, & lui en recommande le ſoin. „Car, ajoute-t-il, celle qui a „ reçu ce petit fonds, n'a pas plus d'in- „ térêt qu'il produiſe beaucoup, que „ moi qui l'ai donné.

Voiant Calvine, qu'il avoit en partie dotée de ſon bien, ſur le point de renoncer à la ſucceſſion de Calvinus ſon pere, dans la crainte que les biens qu'il laiſſoit ne fuſſent pas ſuffiſans pour paier les ſommes dûes à Pline ; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de ſon pere, & pour la déterminer lui envoia une quittance générale. *Epiſt. 4. l. 2.*

Dans une autre occaſion, il donna trois cens mille ſeſterces (trente ſept mille cinq cens livres) à Romanus, afin de lui procurer un revenu néceſſaire pour entrer dans l'ordre des Chevaliers Romains. *Epiſt. 19. lib. 1.*

Corellia, ſœur de Corellius Rufus, pour qui Pline avoit eu un reſpect *Epiſt. 14. lib. 7.*

terres ſur le pié de ſept cens mille ſeſterces. Mieux informée du prix de ces terres, elle apprit qu'elles en valoient neuf cens mille, & le preſſa vivement de recevoir le ſurplus, ſans pouvoir obtenir de lui cette grace. Beau combat de droiture & de généroſité! Quelle délicateſſe dans la perſonne qui acquiert, quel noble déſintéreſſement dans le vendeur! Où trouve-t-on de pareils procédés?

Ep 2. l. 8. Des Marchands avoient acheté ſes vendanges à un prix fort raiſonnable, dans l'eſpérance du gain qu'ils ſe promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée. Il leur fit à tous des remiſes. La raiſon qu'il en apporte eſt encore plus admirable que la choſe même. „ Je [a] ne trouve pas moins glorieux „ de rendre juſtice dans la maiſon, „ que dans les tribunaux; dans les „ petites affaires, que dans les grandes; dans les ſiennes, que dans celles „ d'autrui.

Epiſt. 13. lib. 4. Ce qu'il fit pour ſa patrie, paſſe encore tout ce que j'ai dit juſqu'ici. Les habitans de Come, n'aiant point de

a Mihi egregium in- ira in parvis ut in alie-

Maîtres chez eux pour inſtruire leurs enfans, étoient obligés de les envoier dans d'autres villes. Pline, qui avoit pour ſa patrie un cœur de fils & de pere, fit ſentir aux habitans quel avantage ce ſeroit pour la jeuneſſe d'être élevée dans Come même. „ Où, [a] dit-„ il aux parens, leur trouver un ſéjour „ plus agréable que la patrie? Où for-„ mer leurs mœurs plus ſurement que „ ſous les yeux de pere & de mere? Où „ les entretenir à moins de frais que „ chez vous? N'eſt-il pas plus conve-„ nable que vos enfans reçoivent l'édu-„ cation dans le même lieu, où ils ont „ reçu la naiſſance, & qu'ils s'accou-„ tument dès l'enfance à ſe plaire, à ſe „ fixer dans leur pays natal? « Il offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des Maîtres, & crut devoir laiſſer les parens chargés du reſte, pour les rendre plus attentifs à choiſir de bons maîtres par la néceſſité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe.

a Ubi aut jucundiùs morarentur, quàm in pa- Edoceantur hîc, qui hîc naſcuntur, ſtatimque ab

Ep. 8. lib. 1. Il ne borna pas là son bienfait. Car, a comme il le dit ailleurs, la libéralité ne sait point s'arréter, & plus on en fait usage, plus on en sent la beauté. Il y fonda une Bibliothéque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Il avoit accompagné la dédicace de cette Bibliothéque d'un discours qu'il prononça en présence seulement des principaux de la ville. Il délibéra dans la suite s'il le rendroit public. Il [b] est „ difficile, dit-il, de vanter le bien „ qu'on a fait, sans donner lieu de ju„ ger que l'on ne s'en vante pas parce „ qu'on l'a fait, mais qu'on l'a fait pour „ s'en vanter. Pour moi je n'ai pas ou„ blié qu'une grande ame est plus tou„ chée du témoignage secret de la cons„ cience, que des témoignages écla„ tans de la renommée. Ce n'est pas à

a Nescit enim semel incitata liberalitas stare, cujus pulcritudinem usus ipse commendat. *Epist.* 12. *lib.* 5.

b Meminimus quanto majore animo ho-

gloria, non appeti debet : nec, si casu aliquo non sequatur, idcirco quod gloriam non meruit, minus pulcrum est. Ii verò qui benefacta sua verbis adornant, non

„ nos actions à courir après la gloire, „ c'est à la gloire à les suivre. Et s'il „ arrive que, par un sort bizarre, elle „ nous échape, il ne faut pas croire „ que ce qui l'a méritée, perde rien „ de son prix.

On a de la peine à comprendre comment un particulier a pu fournir à tant de largesses. Il nous l'explique lui-même en écrivant à une Dame, à qui il avoit fait une remise considérable. „ N'appréhendez point, „ lui dit-il, qu'une telle donation „ me soit à charge : qu'elle ne vous „ fasse point de peine. Il est vrai, „ j'ai un bien médiocre. Mon rang „ exige de la dépense, & mon revenu, „ par la nature de mes terres, est aussi „ casuel que modique. Ce qui me man„ que de ce côté-là, je le retrouve dans „ la frugalité, la source la plus assurée „ de mes libéralités. *Quod cessat ex re„ ditu, frugalitate suppletur : ex qua, ve„ lut è fonte, liberalitas nostra decurrit.* Quelle leçon, quel reproche pour ces grands Seigneurs, qui, avec des revenus immenses, ne font du bien à

Ep. 4. lib. 2.

leurs amis & pour leurs domeſtiques.
Epiſt. 5. lib. 2. „ N'oubliez [a] jamais, diſoit Pline à un „ jeune Seigneur, que l'on ne peut „ avoir trop d'horreur de ce monſtrueux „ mélange d'avarice & de prodigalité „ qu'on a introduit de nos jours ; & „ que ſi un ſeul de ces vices ſuffit pour „ ternir la réputation de quelqu'un, „ celui qui les raſſemble ſe deshonore „ infiniment davantage.

IV. *Innocens plaiſirs de Pline.*

PLINE n'étoit point d'un caractére dur & auſtére. Il avoit, au contraire, beaucoup d'enjouement dans l'eſprit, & prenoit plaiſir à s'égaier avec ſes
Ep. 3. lib. 5. amis. *Aliquando rideo, jocor, ludo: utque omnia innoxiæ remiſſionis genera complectar, homo ſum.*

Il voioit volontiers ſes amis à table, & donnoit aſſez ſouvent des repas ou en recevoit, mais dont la frugalité, la converſation, ou la lecture, faiſoient le principal aſſaiſonnement.
Epiſt. 12. lib. 3. „ J'irai [b] ſouper chez vous, dit-il à

a Memento nihil magis eſſe vitandum, quàm iſtam luxuriæ & ſor-

b Veniam ad cœnam: ſed jam nunc paciſcor, ſit expedita, ſit parca,

» un ami, mais je veux faire mon
» marché. Je prétends que le repas
» soit sans appareil & frugal, seule-
» ment beaucoup d'entretiens à la ma-
» niére de Socrate ; & de cela même,
» point d'excès.

Il reproche à un autre de ne lui avoir pas tenu parole. » Vraiment, » vous l'entendez. Vous me mettez en » dépense pour vous donner à souper » & vous me manquez. Il y a bonne » justice à Rome. Vous me le paierez » jusqu'à la derniére obole, & cela va » plus loin que vous ne pensez. J'a- » vois préparé à chacun sa laitue, » trois escargots, deux œufs, un gâ- » teau, du vin miellé, & de la neige. » Nous avions des olives d'Espagne, » des courges, des échalottes, & » mille autres mets aussi délicats.... » Mais vous avez mieux aimé, chez » je ne sai qui, des huitres, des ven- » tres de truies farcis, des poissons » rares. Je saurai vous en punir. Epi 15. lib. 1.

Il nous décrit lui-même avec tout l'esprit & tout l'agrément possible une de ses parties de chasse. » Vous allez » rire, & je vous le permets : riez-en Ep. 6. lib. 2.

» mais très-grands. Quoi lui-même, » dites-vous? Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait couté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près » des toiles : je n'avois à côté de moi » ni épieu, ni dard, mais des tablettes » & une plume : je révois, j'écrivois, » & je [a] me préparois la consolation de » remporter mes feuilles pleines, si je » m'en retournois les mains vuides.

On voit par-là que l'étude étoit sa passion dominante. Ce goût le suivoit par tout, à la table, à la chasse, à la promenade. Il y emploioit tout ce qui lui restoit de tems, après que les devoirs publics étoient remplis : car [b] il s'étoit fait une loi de donner toujours la préférence aux affaires sur les plaisirs, au solide sur l'agréable.

Ep. 8. lib. 2. C'est ce qui le faisoit soupirer avec tant d'ardeur après la retraite & le repos. » Ne [c] m'arrivera-t-il donc jamais, s'écrioit-il dans des momens d'accable-

a Ut si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem.

b Hunc ordinem secutus sum, ut necessitates voluptatibus, seria jure negatur, abrumpam ? Nunquam puto. Nam veteribus negotiis nova accrescunt, nec tamen priora peraguntur : tot nexibus, tot quasi

ment, » de rompre les nœuds qui m'at-
» tachent, puiſque je ne puis les dé-
» lier ? Non, je n'oſe m'en flater. Cha-
» que jour nouveaux embarras vien-
» nent ſe joindre aux anciens. Une af-
» faire n'eſt pas encore finie, qu'une
» autre commence. La chaîne que
» forment mes occupations, ne fait
» que s'allonger & s'appeſantir.

En écrivant à un ami, qui, dans un ſéjour délicieux, uſoit de ſon loi-ſir en homme ſage, il ne peut s'empê-cher de lui porter envie. » C'eſt ainſi, *Ep. 23. lib. 4.*
» lui dit-il, que doit paſſer ſa vieilleſſe
» un homme, non moins diſtingué dans
» les fonctions de la Magiſtrature, que
» dans le commandement des armées,
» & qui s'eſt tout dévoué au ſervice de
» la République tant que l'honneur l'a
» voulu. Nous [a] devons à la patrie
» notre premier & notre ſecond âge ;
» mais nous nous devons le dernier à
» nous-mêmes. Les Loix ſemblent
» nous le conſeiller, lorſqu'à ſoixante
» ans elles nous rendent au repos.
» Quand aurai-je la liberté d'en jouir ?
» Quand l'âge me permettra-t-il d'imi-

a Nam & prima vitæ [leges monent, quæ ma-

„ ter une retraite ſi glorieuſe ? Quand
„ la mienne ne pourra-t-elle plus être
„ appellée pareſſe, mais un honorable
„ loiſir ?

Il comptoit ne vivre & ne reſpirer, que quand il pouvoit ſe dérober de la ville pour aller à quelqu'une de ſes maiſons de campagne, car il en avoit pluſieurs. L'agréable deſcription qu'il en fait, marque aſſez combien il s'y plaiſoit. Il y parle de ſes vergers, de ſes potagers, de ſes jardins, de ſes bâtimens, & ſur tout des endroits qui étoient comme l'ouvrage de ſes mains, avec cette joie & cette complaiſance, que ſent tout homme qui a bâti ou planté à la campagne. Il appelle ces endroits, ſes délices, ſes
Ep. 17. l. 2. amours, ſes véritables amours : *amores mei, re vera amores : ipſe poſui.* Et ail-
Ep. 6. l. 5. leurs : *præterea indulſi amori meo; amo enim quæ maxima ex parte ipſe inchoavi, aut inchoata percolui.* „ Ai-je tort,
„ dit-il à un de ſes amis, de tant chérir
„ cette retraite, d'en faire mes délices,
„ d'y demeurer ſi lontems ? « Et dans une autre lettre : „ On ne trouve
„ point ici de fâcheux, ni d'importuns.
„ Tout y eſt calme, tout y eſt paiſible :

» le ciel plus serein, & l'air plus pur,
» je m'y trouve aussi le corps plus sain,
» & l'esprit plus libre. J'exerce l'un par
» la chasse, & l'autre par l'étude.

V. *Ardeur de Pline pour la gloire & pour la réputation.*

ON NE PEUT douter que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Veilles, repos, divertissemens, étude, il y raportoit tout. Il avoit pour maxime, que la [a] seule ambition convenable à un honnête homme, c'étoit ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'écrire des choses dignes d'être lues. Il ne dissimuloit pas que l'amour de la gloire étoit sa passion. » Chacun [b] juge différemment
» du bonheur des hommes. Pour moi
» je n'en estime point de plus heu-
» reux, que celui qui jouit d'une
» grande & solide réputation; &
» qui, sûr des suffrages de la posté-
» rité, goûte par avance toute la gloi-

a Equidem beatos puto, beatissimum existimo,

„ re qu'elle lui destine. Rien [a] ne me „ touche si fort, dit-il, que le desir „ de vivre lontems dans l'esprit des „ autres : disposition véritablement „ digne d'un homme, surtout de ce- „ lui qui n'aiant rien à se reprocher, „ ne craint point les jugemens de la „ postérité. « Le célébre Thrasea avoit coutume de dire qu'on devoit se charger de trois sortes de causes : de celles de ses amis, de celles qui manquent de protection, & enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'exemple. . . . J'ajouterai [b] à ces trois „ genres (dit encore Pline, & peut-être en homme qui a de l'ambition) „ les causes grandes & fameuses. Car il „ est juste de plaider quelquefois pour „ sa réputation & pour sa gloire, c'est- „ à-dire de plaider sa propre cause. «

Ep. 33. lib. 7. Il desiroit avec passion que Tacite écrivît son histoire : mais, moins vain que Cicéron, il ne lui demandoit point de l'embellir par des menson-

a Me nihil æquè ac diuturnitatis amor &

b Ad hæc ego genera causarum. ambitiosè for-

ges : *mendaciunculis aspergere.* Mes »
» actions, lui dit-il, deviendront en-
» tre vos mains plus brillantes, plus
» célébres, plus grandes. Je n'exige
» pourtant pas que vous exagériez. Je
» sai que l'Histoire ne doit jamais s'é-
» carter de la vérité, & que la vérité
» honore assez les bonnes actions. «
Je ne sai si j'ai eu raison de dire que Pline étoit moins vain que Cicéron, & si au contraire Cicéron ne doit pas nous paroitre plus modeste, parce qu'il étoit plus sincére. Il sentoit ce qui lui manquoit, & il y demandoit un supplément officieux. Mais Pline ne croit pas avoir besoin de grace, ni de secours. Il est plus content de sa vertu. Elle est assez belle, assez solide, assez grande, pour se soutenir par elle-même aux yeux de la postérité. Elle n'a besoin que d'une trompette éclatante, qui enseigne la simple vérité aux siécles à venir, sans y rien ajouter d'étranger.

Pline assembloit souvent une troupe d'amis choisis pour leur faire lectu-

re de ses compositions, soit en vers, soit en prose. Il déclare dans plusieurs Lettres que c'étoit dans la vûe de profiter des avis qu'on lui donneroit, & cela pouvoit être : mais le desir d'être loué & admiré y avoit grande part, car il y étoit infiniment sensible. „ Je „ [a] me représente déja cette foule d'au„ diteurs, (il parle à un ami qu'il ex„ hortoit à faire lecture de ses ouvra„ ges) ces transports d'admiration, ces „ applaudissemens, ce silence même „ qui, lorsque je parle en public ou que „ je lis mes piéces, n'a guéres moins de „ charme pour moi que les applaudis„ semens, quand il est causé par la seu„ le attention, & par l'impatience „ d'entendre la suite.

Epist. 10. lib. 2.

Ep. 17. l. 6.

Il entroit véritablement en colére, lorsqu'il s'agissoit de ses amis, contre des auditeurs muets & dédaigneux. „ On lisoit, dans une assem„ blée, où j'étois invité, un ouvra„ ge excellent. Deux ou trois hom„ mes qui se croioient bien plus

» habiles que tous les autres, écou-
» toient comme s'ils étoient sourds &
» muets. Ils ne remuérent pas les le-
» vres, ils ne firent pas le moindre geste,
» ils ne se levérent pas même du moins
» par lassitude d'être assis. Quel [a] tra-
» vers, & (pour dire encore mieux)
» quelle folie, de passer tout un jour à
» offenser un homme, chez qui vous
» n'êtes venu que pour lui témoigner
» votre estime & votre amitié !

Il faisoit de belles actions, mais il étoit bien aise qu'elles fussent connues & qu'on l'en louât. » Je [b] veux bien l'a-
» vouer, dit-il, ma sagesse ne va point
» jusqu'à ne compter pour rien cette
» espéce de récompense, que la vertu
» trouve dans l'approbation de ceux
» qui l'estiment. *Ep. 1. lib. 5.*

On reproche à Pline de parler souvent de lui-même, mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Jamais personne ne prit plus de plaisir à vanter le mérite des autres, jusques-là qu'il fut accusé de le faire avec

a Quæ sinisteritas ac potius amentia, in hoc totum diem impendere, ut offendas, ut inimicum relinquas, ad quem

b Neque enim sum tam sapiens, ut nihil mea intersit, an iis quæ honestè fecisse me credo, testificatio quædam &

excès, défaut dont il étoit bien éloigné de se défendre, ni de vouloir s'en corriger. » Vous dites que quelques gens » me reprochent de louer en toute occasion avec excès mes amis. J'avoue » mon crime, & j'en fais gloire. Car » qu'y a-t-il de plus honnête que de pécher par indulgence ? Quelles sont » pourtant ces personnes, qui croient » connoitre mes amis mieux que je ne » les connois ? Mais soit : je veux qu'elles les connoissent mieux. Pourquoi » m'envier une erreur si flateuse ? Car » supposons que mes amis ne soient pas » tels que je le dis, je suis toujours heureux de le croire. Je conseille donc à » ces Censeurs de porter leur maligne » délicatesse à d'autres qui croient qu'il » y a de l'esprit & du jugement à critiquer ses amis : pour moi, l'on ne me » persuadera jamais que j'aime trop » les miens.

Epist. 18. lib. 7.

Ne me suis-je point trop étendu sur les actions particuliéres de Pline, & les extraits que j'ai donnés de ses Lettres ne paroitront-ils point au Lecteur trop

res pour le malheur de notre ſiécle, m'enlevent à moi-même & me raviſſent d'admiration, & je ne puis me réſoudre à en abréger le portrait. En effet, je le répéte encore, eſt-il un caractére plus doux, plus liant, plus ſociable, plus aimable en tout genre, que celui dont j'ai tâché juſqu'ici de donner quelque idée? Combien le commerce de la vie devient-il agréable, quand on ſe trouve lié avec de tels amis? Quel bonheur pour le Public, quand des perſonnes bienfaiſantes comme Pline, ſans humeur & ſans paſſion, occupent les premiéres places d'un Etat, & s'étudient à ſoulager la peine de ceux qui ont affaire à elles!

J'ai eu tort de dire que Pline étoit ſans paſſion. Exemt de celles, qui, ſelon le jugement du monde même; deshonorent les hommes, il en avoit une plus délicate & moins groſſiére, mais non moins vive ni moins vicieuſe aux yeux du ſouverain Juge, quelque effort que faſſe la corruption générale du cœur humain pour l'annoblir, en lui donnant preſque le nom de vertu. Je parle de cet

tes ses entreprises. Pline n'étoit occupé, non plus que tous ces illustres Ecrivains du Paganisme, que du desir & du soin de vivre dans la mémoire de la postérité, & de transmettre leur nom aux siécles futurs par des Ecrits, qu'ils espéroient devoir durer autant que le monde, & leur procurer une sorte d'immortalité dont ils étoient assez aveugles pour se contenter. Y avoit-il rien de plus casuel, de plus incertain, de plus frivole que cette espérance? A quoi a-t-il tenu que la postérité ne connût que leur nom, & pas même leur nom? Le tems, qui a aboli la plus grande partie des Ouvrages de ces hommes vains, ne pouvoit-il pas encore abolir le peu qui nous en reste? A qui doivent-ils les petits débris qui ont échapé au naufrage général? Le peu qui est parvenu jusqu'à nous empêche-t-il que tout ce qui leur appartient, jusqu'à leur nom même, ne soit absolument péri dans toute l'Afrique, dans toute l'Asie, dans une grande partie de l'Europe? Sans les études que l'Eglise Chrétienne a maintenues, la barbarie n'auroit-elle pas anéanti

la futilité de la béatitude ſur laquelle ils comptoient, & à laquelle ils ſe raportoient tout entiers ? Ceux qui ont fait l'admiration de leur ſiécle, ne tombent-ils pas dans le gouffre de l'oubli & de la mort, auſſi bien que les plus ſtupides & les plus ignorans ? Nous ſommes bien inſenſés & bien aveugles, nous que la religion a mieux inſtruits, ſi, deſtinés par la grace du Sauveur à une bienheureuſe immortalité, nous nous laiſſons éblouir par une grandeur imaginaire, & par le phantôme d'une éternité en idée.

Les extraits que j'ai tirés de ſes Lettres, ſont plus que ſuffiſans pour faire connoître le caractére de ſon eſprit & de ſes mœurs, il me reſte à donner une idée de ſon ſtile par quelques extraits du Panégyrique de Trajan, qui eſt une piéce d'éloquence extrêmement travaillée, & qu'on a toujours regardée comme ſon chef-d'œuvre.

PANEGYRIQUE DE TRAJAN.

J'AI DE'JA marqué que Pline, après qu'il eut été nommé Conſul par Trajan conjointement avec Cornutus Tertullus ſon ami intime, reçut ordre du Sé-

ce au nom de tout l'Empire. Il lui adresſe toujours la parole, comme s'il étoit préſent. S'il le fut en effet, car on en doute, il en couta beaucoup à la modeſtie de l'Empereur : mais quelque répugnance qu'il eût à s'entendre louer en face, ce qui eſt toujours fort déſagréable, il ne crut pas devoir s'oppoſer au Décret d'une Compagnie ſi reſpectable. On juge aiſément que Pline, dans cette occaſion, fit uſage de tout ſon eſprit, auquel la vive reconnoiſſance dont ſon cœur étoit pénétré ajoutoit une nouvelle force. Quelques extraits que je vais faire de cette piéce montreront en même tems, & l'éloquence du Panégyriſte, & les qualités admirables du Prince qui y eſt loué.

LOUANGE UNIVERSELLE de Trajan.

SÆPE *ego mecum, Patres Conſcripti, tacitus agitavi qualem quantumque eſſe oporteret cujus ditione nutuque maria, terra, pax, bella regerentur : cùm interea fingenti formantique mihi principem, quem æquata diis immortalibus poteſtas*

pace. Alium toga, ſed non & arma honeſtarunt. Reverentiam ille terrore, alius amorem humanitate captavit. Ille quæſitam domi gloriam, in publico; hic in publico partam, domi perdidit. Poſtremò, adhuc nemo extitit, cujus virtutes nullo vitiorum confinio læderentur. At principi noſtro quanta concordia quantuſque concentus omnium laudum omniſque gloriæ contigit; ut nihil ſeveritati ejus hilaritate, nihil gravitati ſimplicitate, nihil majeſtati humanitate detrahatur! Jam firmitas, jam proceritas corporis, jam honor capitis, & dignitas oris, ad hoc ætatis indeflexa maturitas, nec ſine quodam munere deûm feſtinatis ſenectutis inſignibus ad augendam majeſtatem ornata cæſaries, nonne longè latèque principem oſtentant?

» Je me ſuis ſouvent appliqué, » MESSIEURS, à me former l'idée » d'un Prince digne de l'Empire du » monde, également propre à commander ſur la terre & ſur la mer, » dans la paix & dans la guerre; & j'a» voue qu'en l'imaginant au gré de mes » deſirs, tel qu'il pût ſoutenir avec

» semblât à notre Empereur. L'un s'est
» illustré dans la guerre, mais il s'est
» avili dans la paix. L'autre s'est acquis
» dans l'exercice de la * magistrature
» une gloire, qu'il a perdue dans les ar-
» mées. Celui-là s'est attiré le respect
» par la crainte, celui-ci l'amour par la
» douceur. Tel a su se concilier dans
» l'intérieur de sa maison une estime,
» qu'il n'a pu conserver en public. Tel
» autre s'est acquis une réputation en
» public, qu'il a mal soutenue dans sa
» maison. Enfin, jusqu'à ce jour nous
» n'en avions point vû dont les vertus
» n'eussent reçu nulle atteinte, & n'eus-
» sent approché de quelque vice. Mais
» quelle alliance de toutes les rares
» qualités, quel accord de tous les gen-
» res de gloire n'admirons nous point
» dans notre Prince! Sa gaieté prend-
» elle rien sur la gravité de ses mœurs?
» Son affabilité sur la majesté de son
» air? Sa taille, sa démarche, ses traits,
» cette fleur de santé qui brille encore
» dans un âge mûr, ses cheveux que
» les dieux semblent n'avoir fait blan-
» chir avant le tems que pour le rendre

CONDUITE DE TRAJAN
dans l'armée.

Quid cùm solatium fessis militibus, ægris opem ferres? Non tibi moris tua inire tentoria, nisi commilitonum antè lustrasses; nec requiem corpori, nisi post omnes, dare. Hac mihi admiratione dignus Imperator non videretur, si inter Fabricios, & Scipiones, & Camillos talis esset. Tunc enim illum imitationis ardor, semperque melior aliquis accenderet. Postquam verò studium armorum à manibus ad oculos, ad voluptatem à labore translatum est, quàm magnum est unum ex omnibus patrio more, patria virtute lætari, & sine æmulo ac sine exemplo secum certare, secum contendere: ac, sicut imperat solus, solum ita esse qui debeat imperare!

„ Qui apporta jamais plus d'atten„ tion à consoler les soldats fatigués „ par de longues marches, à secourir „ les malades? Et qui jamais plus re„ ligieusement que vous observa la „ coutume de ne se retirer dans son „ quartier qu'après avoir visité tous „ les autres, & de ne prendre de repos „ qu'après l'avoir assuré à toute l'ar-

„ & des Camilles, je m'en étonnerois „ moins. Les grands exemples alors ré„ veilleroient son ardeur, & quelque „ autre plus vertueux que lui ne cesse„ roit point d'allumer dans son ame „ une noble émulation. Mais aujour„ d'hui que nous n'aimons plus les „ combats que dans les spectacles; & „ que ce qui étoit un travail & une fati„ gue chez nos ancêtres, nous ne le con„ noissons plus que comme plaisir & „ délassement : qu'il est glorieux d'a„ voir seul conservé les mœurs & les „ vertus de nos peres; de n'avoir d'au„ tre modéle à se proposer, d'autre ri„ val à combattre que soi-même; & „ quand seul on occupe la premiere „ place, d'avoir seul tout ce qui la mé„ rite!

Veniet tempus quo posteri visere, ostendum tradere minoribus suis gestient, quis sudores tuos hauserit campus, quæ refectiones tuas arbores, quæ somnum saxa prætexerint, quod denique tectum magnus hospes impleveris, ut tunc ipsi tibi ingentium ducum sacra vestigia iisdem in locis monstrabantur.

„ Un tems viendra où nos neveux „ s'empresseront d'aller voir, & de faire „ voir à leurs enfans les plaines où vous „ avez soutenu de si nobles travaux,

» (à la lettre, les plaines qui ont été
» arrosées de vos sueurs,) les arbres
» qui ont prété leur ombre à vos repas
» militaires, les antres où vous preniez
» votre repos, les maisons qui ont été
» honorées de la présence d'un si grand
» hôte. Enfin on montrera dans ces
» mêmes lieux vos traces avec autant
» de soin, que vous en avez eu d'y exa-
» miner vous-même celles des fameux
» Capitaines que vous vous plaisiez
» tant à suivre.

Itaque perinde summis atque infimis carus, sic Imperatorem commilitonemque miscueras, ut studium omnium laboremque & tanquam exactor intenderes, & tanquam particeps sociusque relevares. Felices illos, quorum fides & industria, non per nuncios & interpretes, sed ab ipso te, nec auribus tuis sed oculis probantur. Consecuti sunt, ut absens quoque de absentibus nemini magis, quàm tibi, crederes.

» Egalement chéri des grands & des
» petits, vous avez tellement confon-
» du le Soldat avec le Général, qu'en
» même tems qu'auguste surveillant
» vous animiez le travail de vos soldats,
» vous soulagiez aussi leurs fatigues en

„ connoissez point le zéle & la capacité
„ sur la foi d'autrui, mais par vous-même, & par ce que vous leur avez vû
„ faire. Ils ont le bonheur, que, lorsqu'ils sont absens, vous ne vous en
„ rapportez à personne tant qu'à vous
„ sur ce qui les regarde.

RETOUR ET ENTRÉE DE Trajan dans la ville, depuis qu'il eut été nommé Empereur.

Ac primùm qui dies ille, quo expectatus desideratusque urbem tuam ingressus es!.. Non ætas quemquam, non valetudo, non sexus retardavit quominus oculos insolito spectaculo expleret. Te parvuli noscere, ostentare juvenes, mirari senes, ægri quoque neglecto medentium imperio ad conspectum tui, tanquam ad salutem sanitatemque, prorepere. Inde alii se satis vixisse te viso, te recepto: alii nunc magis vivendum esse prædicabant. Feminas etiam tunc fecunditatis suæ maxima voluptas subiit, cùm cernerent cui principi cives, cui imperatori milites peperissent. Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non nisi suspensum & instabile vestigium caperet: Oppletas undique vias, angustumque tramitem relictum tibi: alacrem hinc atque inde

populum: ubique par gaudium, paremque clamorem.

» Que dirai-je de ce jour, où Rome, » après vous avoir si lontems desiré & » attendu, eut enfin le plaisir de vous » recevoir?... Il n'y eut personne que » son âge, son sexe, ou sa santé pût em- » pêcher de courir à un spectacle si » nouveau. Les enfans s'empressoient » de vous connoitre, les jeunes gens de » vous montrer, les vieillards de vous » admirer; les malades mêmes, sans » égard pour les ordres de leurs Méde- » cins, se traînoient sur votre passage: » on eût dit qu'ils alloient à la guéri- » son & à la santé. Les uns s'écrioient » qu'ils avoient assez vécu, puisqu'ils » vous avoient vû. Les autres disoient » que c'étoit maintenant qu'il étoit » doux de vivre. Les femmes se réjouis- » soient d'avoir mis au monde des en- » fans, voiant à quel Prince elles » avoient donné des citoiens, à quel » Général elles avoient donné des sol- » dats. On voioit les toits plier sous le » poids des Spectateurs qui s'y étoient » portés. Les places mêmes où l'on ne » pouvoit se tenir qu'à demi suspendu, » étoient occupées. La foule dont les

» peine un sentier étroit pour passer à
» travers le peuple rangé en haie : &
» par tout vous trouviez pareilles joies,
» pareilles acclamations.

COMBIEN L'EXEMPLE du Prince est puissant !

Non censuram adhuc, non præfecturam morum recepisti ; quia tibi beneficiis potius quàm remediis ingenia nostra experiri placet. Et alioqui nescio an plus moribus conferat princeps, qui bonos esse patitur, quàm qui cogit. Flexibiles quamcumque in partem ducimur à principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus... Vita principis censura est, eaque perpetua : ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur : nec tam imperio nobis opus est, quàm exemplo. Quippe infidelis recti magister est metus. Meliùs homines exemplis docentur, quæ inprimis hoc in se boni habent, quod approbant, quæ præcipiunt, fieri posse.

» Vous n'avez point encore voulu
» exercer la censure, ni vous charger
» de l'inspection des mœurs. Vous ai-
» mez mieux nous porter à la vertu par

» tage, que celui qui la commande...
» La vie du Prince est une censure con-
» tinuelle: nous nous réglons sur elle,
» nous la prenons pour modéle: nous
» avons bien moins besoin de loix
» que d'exemples. La crainte enseigne
» mal à bien vivre. Des exemples ont
» beaucoup plus d'autorité. Ils ne por-
» tent pas seulement à la vertu, ils
» prouvent qu'il n'est pas impossible de
» la pratiquer.

LA VERTU, NON LES Statues, fait honneur aux Princes.

Ibit in secula fuisse principem, cui florenti & incolumi nunquam nisi modici honores, sæpius nulli decernerentur.... Ac mihi intuenti in sapientiam tuam, minùs mirum videtur, quòd mortales, istos caducosque titulos aut depreceris, aut temperes. Scis enim ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria; ubi sint honores, in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, & statuas, aras etiam templaque demolitur & obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas: contra, con-

quàm quibus minimè necesse est. Praterea, ut quisquis factus est princeps, extemplo fama ejus, incertum bona an mala, ceterùm aterna est. Non ergo perpetua principi fama, qua invitum manet, sed bona concupiscenda est. Ea porro non imaginibus & statuis, sed virtute ac meritis propagatur.

» On dira dans tous les siécles, qu'il » y a eu un Prince comblé de vertus, » à qui les hommes de son tems ne dé» cernérent que des honneurs médio» cres, & à qui souvent ils n'en décer» nérent aucuns. . . . Une sagesse si pro» fonde, quand je la considére, me » fait comprendre que nous ne devons » pas tant nous étonner si vous rejettez » ou si vous tempérez ces honneurs » communs & périssables. Vous savez » en quoi consiste la vraie gloire, la » gloire immortelle d'un Prince; vous » savez où résident les honneurs qui ne » craignent ni le feu, ni le tems, ni » l'envie des successeurs. Il n'est point » d'arcs de triomphe, de statues, d'au» tels, de temples même, qui ne péris» sent, & qui enfin ne soient oubliés. » Si le tems les épargne, la postérité » souvent les néglige ou les critique.

» priser l'ambition, & de mettre un
» frein à une puissance accoutumée à
» n'en point avoir, s'attire une vénéra-
» tion que la révolution des siécles ne
» fait qu'accroitre & rajeunir : il n'est
» jamais tant loué, que de ceux qui ont
» le plus de liberté de s'en dispenser.
» Le Prince ne doit donc pas desirer
» que la renommée parle éternellement
» de lui ; malgré lui elle en parlera :
» mais il doit souhaiter qu'elle ne cesse
» jamais d'en parler bien. C'est ce que
» le mérite & la vertu donnent seuls,
» & ce qu'on ne peut se promettre des
» images & des statues.

LE BONHEUR DU PRINCE LIE' avec celui des peuples.

Fuit tempus, ac nimium diu fuit, quo alia adversa, alia secunda principi & nobis. Nunc communia tibi nobiscum tam læta, quàm tristia; nec magis sine te nos esse felices, quàm tu sine nobis potes. An, si posses, in fine votorum adjecisses, UT ITA PRECIBUS TUIS DII ANNUERENT, SI JUDICIUM NOSTRUM MERERI PERSEVERASSES?

» Un tems a été, & il n'a duré que

„ malheur ne se régloient point sur
„ ceux du Prince. Maintenant tristes-
„ se & joie, tout nous est commun;
„ & il n'est pas plus possible que nous
„ soions heureux sans vous, qu'il l'est
„ que vous le soiez sans nous. S'il en
„ étoit autrement, auriez-vous ajou-
„ té à la fin de votre prière publique,
„ *Que vous ne demandiez aux dieux*
„ *leur protection, qu'aussi lontems que*
„ *vous continuerez à mériter notre amour?*

Il est remarquable que c'est par l'ordre de Trajan même qu'on avoit apposé une condition aux vœux publics que l'on faisoit pour lui: SI BENE REMPUBLICAM ET EX UTILITATE OMNIUM REXERIS. C'est-à-dire, *si vous gouvernez avec justice, & uniquement pour l'avantage de la République.* „ O vœux, s'écrie Pline, di-
„ gnes d'être éternellement formés,
„ éternellement exaucés! La Républi-
„ que a, par votre entremise, contracté
„ avec les dieux. Ils sont engagés à
„ veiller à votre conservation, tant que
„ vous veillerez à la conservation de
„ la patrie; & si vous faites rien de con-
„ traire, ils sont obligés de détourner
„ leurs regards & leur protection de
„ dessus vous. *Digna vota, quæ semper*

suscipiantur, semperque solvantur. Egit cum diis, ipso te auctore, Respublica, ut te sospitem incolumemque præstarent, si tu ceteros prestitisses: si contrà, illi quoque à custodia tui corporis oculos dimoverent.

UNION ADMIRABLE ENTRE la femme & la sœur de Trajan.

Nihil est tam pronum ad simultates quàm æmulatio, in feminis præsertim. Ea porro maximè noscitur ex conjunctione, alitur æqualitate, exardescit invidia, cujus finis est odium. Quo quidem admirabilius existimandum est, quòd mulieribus duabus in una domo parique fortuna nullum certamen, nulla contentio est. Suspiciunt invicem, invicem cedunt: cùmque te utraque effusissimè diligat, nihil suâ putant interesse utram tu magis ames. Idem utrique propositum, idem tenor vitæ, nihilque ex quo sentias duas esse.

„ Rien n'est plus propre à faire „ naître des dissensions, que la ja- „ lousie, ordinaire entre les femmes. „ Elle prend sa naissance dans les liai- „ sons mêmes qui devroient l'éloigner, „ elle se nourrit dans l'égalité, elle „ s'irrite par l'envie, & dégénére enfin

» doit nous faire regarder comme un
» prodige de vertu, qu'entre deux illu-
» stres Dames qui habitent un même
» Palais, dont la fortune est égale, on
» ne voit jamais la moindre dispute. El-
» les se respectent, elles se cédent tour à
» tour ; & quoique toutes deux vous ai-
» ment très tendrement, elles ne croient
» point qu'il leur importe laquelle des
» deux vous aimiez le plus. Elles ne se
» proposent toutes deux qu'une même
» fin : elles n'ont qu'un même genre de
» vie : enfin rien ne vous fait aperce-
» voir que ce sont deux personnes.

TRAJAN ETOIT SENSIBLE aux douceurs de l'amitié.

Jam etiam & in privatorum animis exoleverat priscum mortalium bonum amicitia, cujus in locum migraverant assentationes, blanditiæ, & pejor odio amoris simulatio. Etenim in principum domo nomen tantum amicitiæ, inane scilicet irrisumque, manebat. Nam quæ poterat esse inter eos amicitia, quorum sibi alii domini, alii servi videbantur ? Tu hanc pulsam

dominationis impatiens, nec qui magis vices exigat.

» L'amitié, ce bien précieux, qui
» faisoit autrefois la félicité des mor-
» tels, étoit bannie même du com-
» merce des hommes privés, & à sa
» place avoient succédé la flaterie, les
» paroles officieuses, & un phantô-
» me d'amitié plus dangereux que la
» haine. Si le nom d'amitié étoit en-
» core connu dans la maison des Prin-
» ces, il n'y étoit qu'un objet de mé-
» pris & de raillerie. Quelle amitié
» pouvoit régner entre ceux qui se re-
» gardoient réciproquement comme
» maîtres & esclaves ? Vous l'avez
» rappellée d'un long exil. Vous avez
» des amis, parce que vous savez l'ê-
» tre. Car un Prince ne commande
» point l'amitié, comme il peut com-
» mander le reste. Ce sentiment veut
» être libre : il a quelque chose de
» grand, est ennemi de la contrainte,
» & exige rigoureusement autant qu'il
» donne.

POUVOIR SOUVERAIN des Affranchis sous les mauvais Empereurs.

domini, libertorum erant servi. Horum consiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur: per hos Præturæ etiam, & Sacerdotia, & Consulatus, imò & ab his, petebantur. Tu libertis tuis summum quidem honorem, sed tanquam libertis, habes; abundeque his sufficere credis, si probi & frugi existimentur. Scis enim, præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos.

„ La plupart de nos Empereurs „ étoient maîtres des Citoiens, & esclaves de leurs Affranchis. Ils ne se gouvernoient que par le conseil de ces sortes de gens : ils n'avoient de volonté que la leur : ils n'entendoient, ils ne parloient que par eux. Par eux on obtenoit la Préture, le Sacerdoce, & le Consulat : ou plutôt, c'étoit à eux qu'il faloit les demander. Pour vous, vous considérez beaucoup vos affranchis, mais vous ne les considérez que comme des affranchis, & vous croiez qu'ils sont assez honorés, s'ils passent pour gens de bien. Car vous savez qu'il n'y a pas de marque

PRINCE NE PEUT s'élever qu'en s'abaissant.

Cui nihil ad augendum fastigium superest, hic uno modo crescere potest, si se submittat, securus magnitudinis suæ. Neque enim ab ullo periculo fortuna Principum longiùs abest, quàm ab humilitate.

„ Il ne reste à celui qui est parvenu jusqu'au comble des honneurs, qu'un seul moien pour s'élever, c'est que, sûr de sa propre grandeur, il sache en descendre. De tous les périls que les Princes peuvent courir, celui qu'ils doivent craindre le moins, c'est de s'avilir en s'abaissant.

EN QUOI CONSISTE LA grandeur des Princes.

Ut felicitatis est quantum velis posse, sic magnitudinis velle quantum possis.

„ Si c'est le Souverain bonheur, que „ de pouvoir faire tout le bien qu'on „ veut ; c'est le comble de la grandeur, „ que de vouloir faire tout le bien „ qu'on peut.

Du stile de Pline.

LE PANEGYRIQUE de Pline a toujours passé pour son chef-d'œuvre mê-

me de son tems, où l'on avoit de lui plusieurs piéces d'eloquence qui lui avoient acquis une grande réputation dans le Barreau. Il n'est pas etonnant qu'aiant à louer, en qualité de Consul & par ordre du Sénat, un Prince aussi accompli que l'etoit Trajan, qui d'ailleurs l'avoit comblé de bienfaits, il ait fait un effort de génie pour lui marquer sa reconnoissance particuliére, & en même tems la joie universelle de tout l'Empire. L'esprit brille partout dans ce discours, mais le cœur de Pline s'y fait encore plus sentir ; & l'on sait que c'est du cœur que part la véritable éloquence.

Pectus est quod disertos facit. *Quintil.*

Ep. 18. lib. 3.

En prononçant ce Panégyrique, il ne lui donna pas autant d'étendue qu'il en a maintenant. Ce ne fut qu'après coup, après l'action, qu'en habile Peintre, il ajouta de nouveaux traits au portrait de son Héros, mais tous d'après nature, & qui, bien loin d'en altérer la ressemblance & la vérité, ne servoient qu'à la rendre encore plus sensible. Il nous [a] apprend lui-même ce qui l'avoit porté à en user de la sorte. „ Ma pre-

[a] Officium consulatûs injunxit mihi ut Reip. natu cùm ad rationem & loci & temporis ex more

iére vûe, dit-il, a été de faire aimer ncore davantage à l'Empereur ses ertus, par les charmes d'une louane naïve. J'ai voulu en même tems acer à ses successeurs, par son exemle mieux que par aucun précepte, a route de la solide gloire. S'il y a eaucoup d'honneur a former les Princes par de nobles leçons, il y a ien autant d'embarras dans cette enreprise, & peutêtre encore plus de présomption. Mais, laisser à la postérité l'eloge d'un Prince accompli, montrer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront après lui une lumiére qui les guide, c'est tout à la fois être aussi utile, & plus modeste. » étoit difficile de leur proposer un modèle plus parfait. On peut dire que Traan réunissoit toutes les qualités d'un rand Prince en une seule, qui étoit 'être intimement convaincu qu'il étoit

idem illa spatiosiùs & betiùs volumine amplei. Primùm, ut Imperaori nostro virtutes suæ eris laudibus commenarentur: deinde ut fuuri Principes, non qua à magistro, sed tamen ub exemplo præmonerentur, qua potissimum ia possent ad eandem gloriam niti Nam præcipere qualis esse debeat Princeps, pulcrum quidem, sed onerosum ac propè superbum est. Laudare verò optimum Principem, ac per hoc posteris, velut è specula lumen quod sequantur ostendere, idem utilitatis habet, arrogantiæ nihil.

Empereur non pour lui, mais pour les peuples. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici.

Le ſtile de ce diſcours eſt élégant, fleuri, lumineux, tel que le doit être celui d'un Panégyrique, où il eſt permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus brillant. Les penſées y ſont belles, ſolides, en grand nombre, & ſouvent paroiſſent toutes neuves. Les expreſſions, quoiqu'aſſez ſimples pour l'ordinaire, n'ont rien de bas, rien qui ne convienne au ſujet, & qui n'en ſoutienne la dignité. Les deſcriptions ſont vives, naturelles, circonſtanciées, pleines d'images naïves, qui mettent l'objet ſous les yeux, & le rendent ſenſible. Tout le diſcours eſt rempli de maximes & de ſentimens véritablement dignes du Prince qu'on y loue.

Cependant il me ſemble que ce diſcours, quelque beau & quelque éloquent qu'il ſoit, ne peut point être mis dans le genre ſublime. On n'y voit point, comme dans les harangues de Cicéron, j'entends même celles du Genre Démonſtratif, de ces

étonnent, qui ſurprennent, & qui raviſſent l'ame hors d'elle-même. Son éloquence ne reſſemble point à ces grands fleuves, qui roulent leurs eaux avec bruit & majeſté, mais plutôt à une claire & agréable fontaine, qui coule lentement à l'ombre des arbres dont ſes bords ſont embellis. Pline laiſſe ſon Lecteur tranquille, & ne le tire point de ſon aſſiette naturelle. Il plait, mais par endroits & par parties. Une ſorte de monotonie qui régne dans tout le Panégyrique, fait qu'on a peine à en ſoutenir une lecture entiére & ſuivie; au lieu que la harangue de Cicéron la plus longue eſt celle qui paroit la plus belle, & qui fait le plus de plaiſir. Il faut ajouter que le ſtile de Pline ſe ſent un peu du goût d'antithéſes, de penſées coupées, de tours recherchés qui dominoit de ſon tems. Il ne s'y livroit pas, mais il étoit obligé de s'y préter. Le même goût régne dans ſes lettres, mais il y eſt moins choquant, parce que ce ſont toutes piéces détachées, où cette ſorte de ſtile ne déplait pas: je croi pourtant qu'elles doivent être miſes auſſi beaucoup au deſſous de

sé, tout bien examiné, & les Lettres de Pline & son Panégyrique méritent l'estime & l'approbation que tous les siécles leur ont accordée. J'ajouterai que son Traducteur doit la partager avec lui.

ANCIENS PANEGYRIQUES.

NOUS AVONS un recueil de Harangues Latines intitulé *Panegyrici veteres*, qui renferment le Panégyrique de plusieurs Empereurs Romains. Celui de Pline est à la tête. Il est suivi d'onze autres piéces du même genre. Ce recueil, outre qu'il contient beaucoup de faits qui ne se trouvent point ailleurs, peut être fort utile pour ceux qui sont chargés de faire des Panégyriques. La bonne antiquité ne nous fournit point de modéles de ces sortes de discours, excepté la Harangue de Cicéron pour la Loi Manilia, & quelques endroits de ses autres Harangues, qui sont des chef-d'œuvres achevés dans le Genre Démonstratif. Il ne faut pas s'attendre à trouver la même beauté ni la même délicatesse dans les panégyriques dont je parle. L'éloignement du siécle d'Au-

ne pureté de langage, cette finesse d'expression, cette sobriété d'ornemens, cet air simple & naïf, relevé, quand il le faloit, par une grandeur & une noblesse de stile admirable. Mais on trouve dans ces discours beaucoup d'esprit, de fort belles pensées, des tours heureux, de vives descriptions, & des louanges très solides.

Pour en donner quelque idée, je me contenterai d'en transcrire ici deux endroits en Latin seulement. Ils sont tirés du Panégyrique prononcé par Nazaire en l'honneur du grand Constantin le jour de la naissance des deux Césars ses fils. S. Jérome parle de ce Nazaire comme d'un célébre Orateur; & il dit qu'il avoit une fille aussi estimée que lui pour l'éloquence. AN. J.C. 321.

PREMIER ENDROIT.

NAZAIRE parle ici des deux Césars. *Nobilissimorum Cæsarum laudes exequi velle, studium quidem dulce, sed non & cura mediocris est; quorum in annis pubescentibus non eruptura virtutis tumens germen, non flos præcursor indolis bonæ lætior quàm uberior apparet; sed jam facta grandifera, & contra rationem ætatis ma-*

Quorum, alter jam obterendis hostibus gravis terrorem paternum, quo semper barbaria omnis intremuit, derivare ad nomen suum cœpit: alter jam Consulatum, jam venerationem suî, jam patrem sentiens, si quid intactum aut parens aut frater reservet, declarat mox victorem futurum, qui animo jam vincit ætatem. Rapitur quippe ad similitudinem suorum excellens quæque natura, nec sensim ac lentè indicium promit boni, cùm involucra infantiæ vividum rumpit ingenium.

SECOND ENDROIT.

NAZAIRE loue dans Constantin une vertu bien rare dans les Princes, mais bien estimable: c'est la Continence. Il y ajoute aussi quelques autres louanges.

Jam illa vix audeo de tanto Principe commemorare, quòd nullam matronarum cui forma emendatior fuerit sui boni piguit; cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix. Quæ sine dubio magna, seu potius divina laudatio, sæpe & in ipsis etiam Philosophis, non tam re exhibita, quàm disputatione jactata. Sed remittamus hoc Principi nostro, qui ita temperantiam ingenerare

omnibus cupit, ut eam non ad virtutum suarum decus adscribendam, sed ad naturæ ipsius honestatem referendam arbitretur. Quid, faciles aditus? quid, aures patientissimas? quid, benigna responsa? quid; vultum ipsum augusti decoris gravitate, hilaritate permixta, venerandum quiddam & amabile renidentem, quis dignè exequi possit?

Peut-on rien de plus solide que cette pensée? *Nulle Dame, quelque belle qu'elle ait été, n'a eu lieu de s'en repentir: parce que sous un Prince aussi sage que Constantin, la beauté n'est point un attrait à la licence, mais un ornement à la pudeur.* Et pouvoit-elle être mieux exprimée? *cùm sub abstinentissimo Imperatore species luculenta, non incitatrix licentiæ esset, sed pudoris ornatrix.*





LIVRE VINGT-SIXIEME.

DES SCIENCES SUPÉRIEURES.

NOus voici arrivés à ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé dans l'ordre des connoissances naturelles, j'entends la Philosophie, & les Mathématiques qui en sont une branche, qui ont sous elles un grand nombre d'Arts & de Sciences qui en dépendent, ou qui y ont raport, & dont l'étude demande, pour y réussir, de la force & de l'étendue d'esprit, & perfectionne à son tour ces qualités naturelles. On conçoit bien que des matiéres si variées, si étendues, si importantes, ne peuvent être traitées ici que très superficiellement. Je ne prétends pas même les embrasser toutes, ni en faire un détail exact. J'en cueillerai la fleur pour ainsi dire, & je m'ar-

[bor]nerai à ce qui me paroitra le plus propre à satisfaire ou plutôt à exciter la curiosité des Lecteurs peu éclairés sur ces matiéres, & à leur donner une légére idée de l'histoire des grands hommes qui se sont distingués dans ces sciences, & des progrès qu'elles ont pu faire en passant des Anciens aux Modernes. Car il n'en est pas ici comme des Belles-Lettres, où certainement, pour ne rien dire de plus, les siécles postérieurs n'ont rien ajouté aux productions d'Athénes & de Rome.

Toutes les Sciences dont je dois ici parler, peuvent se diviser en deux parties, qui sont la Philosophie & les Mathématiques. La Philosophie fera la matiére de ce vingt-sixiéme Livre ; & les Mathématiques celles du suivant, qui sera le dernier.



DE LA
PHILOSOPHIE.

La Philosophie est l'étude de la Nature & de la Morale fondée sur le raisonnement. Cette science fut d'abord appellée *Sagesse*, σοφία & ceux qui en faisoient profession, *Sages*, σοφοί Ces noms parurent trop fastueux à Pythagore, & il leur en substitua de plus modestes, appellant cette science *Philosophie*, c'est-à-dire amour de la sagesse; & ceux qui l'enseignoient ou qui s'y appliquoient, *Philosophes*, c'est-à-dire amateurs de la sagesse.

Presque dans tous les tems, & dans toutes les nations policées, il y a eu des hommes studieux & d'un esprit élevé, qui ont cultivé cette science avec un grand soin : les Prêtres en Egypte, les Mages dans la Perse, les Caldéens à Babylone, les Brachmanes ou Gymnosophistes chez les Indiens, les Druides chez les Gaulois. Quoique la Philosophie doive son origine à plusieurs de ceux que je viens de nommer, je ne la considérerai ici qu'autant qu'elle a

paru dans la Gréce, qui lui a donné un nouvel éclat, & qui en est devenue comme l'école générale. Ce ne sont pas seulement quelques particuliers, épars çà & là en différentes régions, qui fassent de tems en tems d'heureux efforts, & qui jettent par leurs Ecrits & par leur réputation une lumiére brillante, mais courte & passagére. La Gréce, par un privilége singulier, a nourri & formé dans son sein pendant une longue suite de siécles non interrompue, une foule, ou, pour mieux dire, un peuple de Philosophes, uniquement occupés à chercher la vérité, dont plusieurs dans cette vûe renonçoient à leurs biens, quittoient leur patrie, entreprenoient de longs & pénibles voiages, & passoient toute leur vie dans l'étude jusqu'à une extrême vieillesse.

Peut-on croire que ce concours d'hommes savans & studieux si persévérant & d'une si longue durée dans un seul & même pays, n'ait été l'effet que du hazard, & non d'une Providence particuliére, qui a suscité cette nombreuse suite de Philosophes pour

les & capitales ? Combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empécher le débordement des vices ! Quel affreux désordre par exemple, auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ! Combien leurs disputes ont-elles servi pour conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ! Il [a] n'est pas douteux que Dieu leur avoit découvert sur tous ces points d'admirables principes préférablement à tant d'autres peuples, que la barbarie tenoit dans une profonde ignorance.

Il est vrai que, parmi ces Philosophes, plusieurs ont avancé d'étranges absurdités. Tous même, selon Saint Paul, *ont retenu la vérité de Dieu dans l'injustice . . . ne l'aiant point glorifié comme Dieu, & ne lui aiant point rendu graces.* Aucune Ecole n'a jamais osé soutenir ni prouver l'unité d'un Dieu, quoique les plus habiles Philosophes fussent tous pleinement convaincus de cette vérité. Dieu

Rom. 1. 18. & 21.

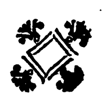
a voulu nous apprendre par leur exemple, ce qu'eft & ce que peut l'homme abandonné à lui feul. Pendant quatre cens ans & plus, tous ces beaux efprits fi fubtils, fi pénétrans, fi profonds, n'ont ceffé de difputer, d'examiner, de dogmatifer, fans pouvoir convenir de rien entr'eux, & fans rien finir. Ce n'étoit pas eux que Dieu avoit deftinés pour être la lumiére du monde. *Non hos elegit Dominus.* *Baruc.*

La Philofophie, chez les Grecs, s'eft divifée en deux grandes Sectes : l'une appellée l'*Ionique*, fondée par Thalès qui étoit d'Ionie ; l'autre nommée l'*Italique*, parce que c'eft dans cette partie de l'Italie, appellée la Grande Gréce, qu'elle a été établie par Pythagore. L'une & l'autre fe partagent en plufieurs autres branches, comme on le verra bientôt.

Voila en gros la matiére de la Differtation que j'entreprends de donner fur la Philofophie ancienne. Elle deviendroit immenfe, fi je fongeois à la traiter à fond, ce qui ne convient point au plan que je me propofe. Je

Philoſophes, de raporter ce qui me paroitra le plus important, le plus inſtructif, le plus propre à ſatisfaire la juſte curioſité d'un Lecteur, qui regarde les actions & les opinions de ces Philoſophes comme une partie eſſentielle de l'Hiſtoire, mais dont il lui ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle, & une idée générale. Mes guides ſeront, parmi les anciens, Cicéron dans ſes Œuvres philoſophiques, & Diogéne Laërce dans ſon traité des Philoſophes; & parmi les modernes, le ſavant Stanley Anglois, qui a fait un excellent ouvrage ſur cette matiére.

Je diviſerai ma Diſſertation en deux parties. Dans la premiére je raporterai l'Hiſtoire des Philoſophes, ſans m'étendre beaucoup ſur leurs ſentimens: dans la ſeconde je traiterai l'hiſtoire de la Philoſophie même, en expoſant les principaux dogmes des différentes ſectes.



PREMIERE PARTIE.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

JE PARCOURRAI toutes les sectes de la Philosophie ancienne, & je donnerai une histoire abrégée des Philosophes qui s'y sont le plus distingués.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES

DE LA SECTE IONIQUE,

Jusqu'au partage qui s'en fit en plusieurs branches.

LA SECTE Ionique, à compter depuis Thalès qui en est regardé comme le fondateur, jusqu'à Philon & Antiochus que Cicéron entendit, a duré plus de cinq cens ans.

THALÈS.

THALÈS étoit de Milet, ville célébre de l'Ionie. Il vint au monde la premiére année de l'Olympiade XXXV. *Diog. Laërt.* AN. M. 3364. AV. J.C. 640.

Pour profiter des lumiéres de ce qu'il y avoit alors de plus habiles gens,

il fit plusieurs voiages, selon la coutume des Anciens : d'abord dans l'ile de Créte, puis dans la Phénicie, & enfin dans l'Egypte, où il consulta les Prêtres de Memphis, qui cultivoient avec un soin extrême les sciences supérieures. Il apprit sous ces grands Maîtres la Géométrie, l'Astronomie, & la Philosophie. Un disciple de cette espéce ne l'est pas lontems. Aussi Thalès passa-t-il bien vîte des leçons aux découvertes. Ses Maîtres de Memphis apprirent de lui le moien de mesurer exactement les immenses Pyramides qui subsistent encore.

L'Egypte étoit gouvernée pour lors par Amasis, Prince qui aimoit les Lettres, parce qu'il étoit lui-même fort lettré. Il fit tout le cas qu'il devoit du mérite de Thalès, & lui donna des marques publiques de son estime. Mais ce Philosophe Grec, amateur de la liberté & de l'indépendance, n'avoit pas ce qu'il faloit pour se maintenir à la Cour. Il étoit grand Astronome, grand Géométre, excellent Philosophe, mais mauvais Courtisan. La maniére trop libre dont il déclamoit contre la Tyrannie, déplut à Amasis, & lui fit prendre contre lui des

impressions de défiance & de crainte, qu'il ne se mit pas trop en peine d'effacer, & qui furent suivies peu de tems après de sa disgrace entière. La Gréce en profita. Thalès quitta la Cour, & revint à Milet répandre dans le sein de sa patrie les trésors de l'Egypte.

Le grand progrès qu'il avoit fait dans les sciences, le fit mettre au nombre des sept Sages de la Gréce si vantés dans l'antiquité. De ces sept Sages, il n'y eut que Thalès qui fonda une secte de Philosophes, parce qu'il s'appliqua à la contemplation de la nature, forma une école & un corps de doctrine, eut des disciples & des successeurs. Les autres ne se firent remarquer que par un genre de vie plus réglé, & par quelques préceptes moraux qu'ils donnérent dans les occasions.

J'ai parlé ailleurs avec quelque étendue de ces Sages, aussi bien que de plusieurs circonstances de la vie de Thalès : de son séjour à la Cour de Crésus roi de Lydie, & de son entretien avec Solon. J'ai raporté le mot plaisant & sensé d'une femme qui le vit tomber dans une fosse lorsqu'il contemploit les astres : *Comment*, lui dit-

Tome 2. de l'Hist. ancien. vers la fin.

elle, *pourriez-vous connoitre ce qui se passe dans le Ciel, puisque vous ne voiez pas ce qui est proche de vos piés?* & le tour ingénieux dont il se servit pour éluder les poursuites de sa mere qui le pressoit de se marier, en lui répondant lorsqu'il étoit jeune, *Il n'est pas encore tems;* & lorsqu'il fut sur le retour, *Il n'est plus tems.*

Les raisons qui avoient empéché Thalès de se donner des chaînes en s'engageant dans le mariage, lui firent préférer une vie douce & tranquille aux emplois les plus brillans. Animé d'un désir vif de connoitre la nature, il l'étudia assiduement dans un heureux loisir que lui donnoit une retraite exacte, impénétrable au tumulte, mais ouverte à tous ceux que l'amour de la vérité, ou le besoin de ses conseils lui amenoit. Il n'en sortoit que très rarement: c'étoit pour aller prendre un repas frugal chez Thrasybule son ami, qui devint par ses talens roi de Milet dans le tems du Traité que les Miléſiens firent avec Alyatte II roi de Lydie.

Cicer. de Nat. Cicéron dit que Thalès est le pre-

On lui donne la gloire d'avoir fait plusieurs belles découvertes dans l'Astronomie : dont l'une, qui regarde la grandeur du diamétre du soleil comparé au cercle de son mouvement annuel, lui faisoit grand plaisir. Aussi un homme riche à qui il en fit part, offrant à ce Philosophe pour récompense tout ce qu'il voudroit, Thalès ne lui en demanda point d'autre, sinon qu'il fît honneur de cette découverte à celui qui en étoit l'auteur. On reconnoit ici le vrai caractére des Savans, infiniment plus sensibles à l'honneur d'une nouvelle découverte, qu'aux plus grandes récompenses ; & la vérité de ce que disoit [a] Tacite en parlant d'Helvidius Priscus, *Que la derniére chose dont les gens même les plus sages se dépouillent, c'est le desir de la gloire.* Il se distingua fort par son habileté à prédire dans une grande exactitude les éclipses du soleil & de la lune, ce qui étoit regardé pour lors comme une chose bien merveilleuse. Apul. Florid.

Saint Clément d'Alexandrie raporte, d'après Diogéne Laërce, deux bel-

a Etiam [illegible] cupido gloriæ novis-

les paroles de Thalès. Interrogé [a] un jour ce qu'étoit Dieu : *C'est*, dit-il, *ce qui n'a ni commencement, ni fin*. Un autre lui demandant si l'homme pouvoit dérober à Dieu la connoissance de ses actions: *Comment pourroit-il le faire*, répondit-il, *puisqu'il n'est pas en son pouvoir de lui cacher même ses pensées?* Valére [b] Maxime ajoute que Thalès parloit ainsi, afin que l'idée de la présence de Dieu aux pensées les plus secrettes de l'ame, obligeât les hommes à tenir leur cœur, non moins que leurs mains, dans une grande pureté. Cicéron fait précisément la même remarque, quoiqu'en termes un peu différens. Thalès, [c] dit-il, qui tenoit le premier rang parmi les sept sages de la Gréce, croioit qu'il étoit de la derniére importance que les hommes fussent bien convaincus que

a Rogatus Thales quid sit Deus? Id, inquit, quod neque habet principium, nec finem. Cùm autem rogasset alius, an Deum lateat homo aliquid agens: Et quomodo, inquit, qui ne cogitans quidem?

b Mirificè Thales. Nam interrogatus an facta hominum deos fallerent; Nec cogitata, inquit. Ut non solùm manus, sed etiam mentes puras habere vellemus; cùm secretis cogitationibus nostris cœleste numen adesse crederemus. *Val. Max. lib. 7. cap. 2.*

c Thales, qui sapientissimus inter septem fuit, dicebat, Homines existimare oportere deos omnia cernere, deorum omnia esse plena: fore enim omnes castiores. *Cic. de leg. lib. 2. nr 26.*

a Divinité remplissoit tout, & voioit out; & que c'étoit là le moien de les rendre plus sages & plus religieux.

Il mourut la premiére année de l'Olympiade LVIII, âgé de quatre-vingts-douze ans, dans le tems même qu'il assistoit à la célébration des Jeux Olympiques. An. M. 3456. Av. J.C. 548.

ANAXIMANDRE.

THALÈS eut pour successeur Anaximandre, son disciple & son compatriote. L'Histoire ne nous a rien conservé du détail de ses actions. Il s'écarta en plusieurs points de la doctrine de son Maître. On prétend qu'il avertit les Lacédémoniens du terrible tremblement de terre qui renversa leur ville. ANAXIMENE prit sa place. *Cic. de divin. lib. 1. n. 112.*

ANAXAGORE.

ANAXAGORE, l'un des plus illustres Philosophes de l'antiquité, naquit à Clazoméne dans l'Ionie, environ la LXXe Olympiade, & fut disciple d'Anaximéne. La noblesse de son extraction, ses richesses, & la générosité qui le porta à abandonner son patrimoine, le rendirent fort considé- An. M. 3504. Av. J.C. 500.

table. Regardant [a] les soins d'une famille & d'un héritage comme des obstacles au goût qu'il se sentoit pour la contemplation, il y renonça absolument, afin de donner tout son tems & toute son application à l'étude de la sagesse, & à la recherche de la vérité, qui faisoient son unique plaisir. Quand [b] de retour dans sa patrie après un long voiage, il eût vû toutes ses terres abandonnées & incultes, loin d'en regretter la perte : *J'étois perdu*, s'écria-t-il, *si tout cela n'avoit péri*. Socrate, emploiant à son ordinaire l'ironie, montre que les Sophistes de son tems avoient plus de sagesse qu'Anaxagore, puisqu'au lieu d'abandonner comme lui leur patrimoine, ils travailloient ardemment à s'enrichir, désabusés qu'ils étoient de la sotise du vieux tems, & persuadés que LE SAGE DOIT ETRE SAGE POUR LUI-MEME, c'est-à-dire qu'il doit appliquer

Plat. in Hipp. maj. p. 283.

a Quid aut Homero ad delectationem animi ac voluptatem, aut cuiquam docto defuisse unquam arbitramur ? An, ni ita se res haberet, Anaxagoras, aut hic ipse Democritus, agros & patrimonia sua reliquissent, huic discendi quærendique divinæ delectationi toto se animo dedissent? *Cicer. Tusc. Quæst. lib.* 5, *n.* 114. & 115.

b Cùm è diutina peregrinatione patriam repetisset, possessionesque desertas vidisset : NON ESSEM, inquit, EGO SALVUS, NISI ISTÆ PERIISSENT. *Val. Max. lib.* 8. *cap.* 7.

ses soins & son industrie à amasser le plus d'argent qu'il lui sera possible.

Anaxagore, pour se donner tout entier à l'étude, renonça aux honneurs, & aux soins du gouvernement. Personne cependant n'étoit plus en état d'y réussir que lui. On peut juger de son habileté en ce genre par les progrès merveilleux qu'il fit faire dans la politique à Péricles son éléve. Il lui inspira ces maniéres graves & majestueuses qui le rendirent si capable de gouverner la République. Il le prépara à cette éloquence sublime & victorieuse qui le rendit si puissant. Il lui apprit à craindre les dieux sans superstition. En un mot il étoit son conseil, & l'aidoit de ses avis dans les affaires les plus importantes, comme Péricles lui-même lui en rend témoignage. J'ai marqué ailleurs le peu de soin que celui-ci prit de son Maître, jusques-là qu'Anaxagore manquant du nécessaire, résolut de se laisser mourir de faim. Sur cette nouvelle Péricles étant accouru à son logis, & le pressant vivement de renoncer à cette funeste résolution : *Quand on veut faire usage*

Plut. in Pericl. p. 154.

Ibid. p. 1[illegible]

Absorbé dans l'étude des secrets de la nature, qui étoit sa passion, il avoit renoncé également & aux richesses, & aux affaires publiques. Un jour qu'on lui demanda s'il ne se soucioit donc point en aucune sorte de son païs: *Oui*, dit-il en levant la main vers les cieux, *j'ai un soin extrême de ma patrie*. Une autre fois on lui demanda pourquoi il étoit né : il répondit, *Pour contempler le soleil, la lune, & le ciel*. Est-ce donc là la destination de l'homme?

Diog. Laërt.

Diog. Laërt.

-Il étoit venu à Athénes à l'âge de vingt ans vers la premiére année de l'Olympiade LXXV, à peu près dans le tems de l'expédition de Xerxès contre la Gréce. Il y a des Auteurs qui disent qu'il y transporta l'Ecole philosophique qui avoit fleuri dans l'Ionie depuis son fondateur Thalès. Il demeura à Athénes & y enseigna pendant trente ans.

An. M. 3524. Av. J.C. 480.

On raporte diversement les circonstances & l'issue du procès d'impiété qui lui fut suscité dans Athénes. Le sentiment de ceux qui croient que Périclès ne trouva point de moien plus sûr de sauver ce Philosophe, que de le faire sortir d'Athénes, paroit le plus vraisemblable. Le sujet ou plutôt le

prétexte d'une accusation si grave, fut ce qu'il enseignoit sur la nature du soleil, qu'il définissoit *une masse de matiére enflammée ;* comme si par là il eût dégradé le soleil, & l'eût retranché du nombre des dieux. On a de la peine à comprendre que dans une ville aussi savante qu'Athénes, un Philosophe n'ait pu expliquer par des raisons de physique les propriétés des astres sans courir risque de la vie. Mais toute cette affaire étoit une intrigue & une cabale de gens ennemis de Périclès, qui vouloient le perdre, & qui tentérent de le rendre lui-même suspect d'impiété à cause de la grande liaison qu'il avoit avec ce Philosophe.

Anaxagore fut condanné par contumace, & condanné à mort. Quand il en apprit la nouvelle, il dit, sans faire paroitre d'émotion : *Il y a lontems que la nature a prononcé contre mes Juges, aussi bien que contre moi, un arrêt de mort.* Il passa le reste de sa vie à Lampsaque. Dans une maladie, qui fut pour lui la derniére, ses amis lui demandant s'il vouloit qu'après sa mort on le fît porter à Clazoméne sa patrie : *Cela*

n'est pas nécessaire, leur dit-il. *Le chemin aux* * *enfers n'est pas plus long d'un lieu que d'un autre.* Les principaux de la ville l'étant allés visiter pour recevoir ses derniers ordres, & pour savoir ce qu'il désiroit d'eux après sa mort; il répondit qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que le jour anniversaire de sa mort fût un congé pour les jeunes gens. Cela fut exécuté, & la coutume en duroit encore au tems de Diogéne Laërce. On dit qu'il vécut soixante & deux ans. On lui rendit de grands honneurs, jusqu'à lui ériger un autel.

ARCHELAUS.

ARCHELAUS, d'Athénes selon quelques-uns, de Milet selon d'autres, fut disciple & successeur d'Anaxagore, dans la doctrine duquel il fit peu de changemens. Quelques-uns ont dit que ce fut lui qui transporta la philosophie d'Ionie à Athénes. Il s'attacha principalement à la Physique, comme ses prédécesseurs : mais il se méla aussi de

bien en honneur, & en fit son étude capitale.

SOCRATE.

CE DISCIPLE d'Archélaüs, c'est le fameux Socrate, qui l'avoit été aussi d'Anaxagore. Il naquit la 4e année de la LXXVIIe Olympiade, & mourut la 1ere de la XCV. après avoir vécu soixante-dix ans. AN. M. 3534. AN. M. 3604.

Cicéron, en plus d'un endroit, a remarqué que Socrate, considérant que toutes les vaines spéculations sur les choses de la nature ne menoient à rien d'utile, & ne contribuoient point à rendre l'homme plus vertueux, s'attacha uniquement à étudier les mœurs. *Il*[a] *fut le premier*, dit-il, *qui tira la philosophie du ciel*, où jusques-là elle s'étoit occupée à contempler le cours des astres; *qui l'établit dans les villes; qui l'introduisit dans les maisons particulières; & qui l'obligea à tourner ses recherches sur ce qui regarde les mœurs, les devoirs de la vie, les vertus & les vices.* C'est donc avec raison que Socrate Academ. Quæst. lib. 1. n. 15.

est regardé comme le fondateur de
philosophie morale chez les Grecs.

Ce n'est pas qu'il n'eût étudié à fo
les autres parties de la Philosophie
les possédoit toutes parfaitement;
s'y étoit rendu très habile. Mais co
me il les jugeoit peu utiles pour
conduite de la vie, il en fit peu d
Epist. ad Æschin. sage: &, si l'on en croit Xénophon,
mais, dans ses disputes, on ne l'ent
dit parler ni d'astronomie, ni de g
métrie, ni de ces autres sciences su
mes, qui jusqu'à lui faisoient l'uni
occupation des Philosophes; en q
il paroit vouloir contredire & réfu
Platon, qui met souvent dans la b
che de Socrate ces sortes de matiéres

Je ne dirai rien ici, ni des circo
stances de la vie & de la mort de
crate, ni de ses sentimens: je l'ai
Tome 4. de l'Hist. Anc. ailleurs avec assez d'étendue. Il ne
reste à parler que de ses disciples,
se faisant tous honneur de connoi
Socrate pour leur Chef, se partagér
néanmoins en différens sentimens.

XENOPHON.

XENOPHON fut certainement
des plus illustres disciples de Socrat
mais il ne forma point de Secte;
c'

c'est pour cette raison que je le sépare des autres. Il étoit aussi grand guerrier que Philosophe. On sait quelle part il eut à la fameuse retraite des dix mille: j'en ai fait le récit dans toute son étendue.

Son attachement au parti du jeune Cyrus, qui s'étoit déclaré ouvertement contre les Athéniens, lui attira la haine de ceux-ci, & fut cause de son exil. Après son retour de l'expédition contre les Perses, il s'attacha à Agésilas Roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Asie. Comme Agésilas se connoissoit parfaitement en mérite, il eut toujours pour Xénophon une considération particuliére. Rappellé par l'ordre des Ephores au secours de sa patrie, il y mena le Général Athénien avec lui. Xénophon, après divers événemens, se retira à Corinthe avec ses deux fils, où il passa le reste de sa vie. La guerre étant survenue entre les Thébains & les Lacédémoniens, & ceux d'Athénes aiant résolu de secourir les derniers, il envoia à Athénes ses deux fils. Gryllus se distingua d'une maniére particuliére dans la bataille de Mantinée, & l'on

Diog. Laërt.

cut pas lontems à une si glorieuse action, & fut tué lui-même. La nouvelle en fut portée à son pere dans le tems qu'il offroit un sacrifice. Il ôta de dessus sa tête la couronne : mais aiant appris du courier que son fils étoit mort glorieusement les armes à la main, il l'y remit bientôt, continua son sacrifice sans verser une seule larme, & dit froidement: *Je savois bien que ce fils que j'avois mis au monde étoit mortel.* Voila, dirai-je une constance, ou une dureté, bien Spartaine.

Xénophon mourut, âgé de plus de quatre-vingts-dix ans, la 1ere année de
An. M. 3644. la CVe Olympiade.
Av. J.C. 360.

Je parlerai ailleurs de ses ouvrages. Il fut le premier qui mit par écrit & publia les discours de Socrate, mais tels qu'ils étoient sortis de sa bouche, & sans y rien ajouter du sien, comme le fit Platon.

Aul. Gell. lib. 14. cap. 3.

On a prétendu qu'il y avoit eu entre ces deux Philosophes une jalousie secrette, peu digne du nom qu'ils portoient, & de la profession de sagesse dont ils se piquoient l'un & l'autre. On apporte quelques preuves de cette jalousie. Jamais Platon, dans aucun

bre, n'a parlé de Xénophon, ni celui-ci * de l'autre, quoique tous deux aient ſouvent fait mention des diſciples de Socrate. Il y a plus. Tout le monde ſait que la Cyropédie de Xénophon eſt un Livre, où en raportant l'hiſtoire de Cyrus dont il vante l'éducation, il donne le modéle d'un Prince accompli, & l'idée d'un gouvernement parfait. On prétend qu'il ne l'avoit composé que pour contrequarrer les Livres de Platon ſur la République qui commençoient à paroitre; & que Platon en fut ſi vivement piqué, que pour décrier cet ouvrage il parla de Cyrus [1], dans un livre qu'il écrivit peu après, comme d'un Prince à la vérité plein de courage & d'amour pour ſa patrie, mais [a] qui avoit eu une fort mauvaiſe éducation. Aulu-Gelle, qui raporte ce que je viens de dire, ne peut s'imaginer que des Philoſophes de la réputation de ceux dont il s'agit ici, aient été capables d'une ſi baſſe jalouſie: (elle n'eſt pourtant que trop ordinaire parmi les gens de Lettres)

De leg. lib. 3. pag. 694.

* *Voſſius a remarqué que* | 3. pag. 772.

& il aime mieux l'attribuer à leurs admirateurs & à leurs partisans. Il arrive souvent en effet que les disciples, par un zêlé trop partial, sont plus délicats sur la réputation de leurs maîtres, & poussent leurs intérêts avec plus de vivacité, que les maîtres mêmes.

CHAPITRE SECOND.

Partage de la Philosophie Ionique *en différentes sectes.*

JUsqu'a Socrate il n'y avoit point eu encore parmi les Philosophes des sectes différentes, quoique les sentimens ne fussent pas toujours les mêmes : mais depuis ce tems-là il s'en éleva plusieurs, dont les unes ont eu plus de vogue & de durée, & les autres moins. Je commencerai par les dernières, qui sont la Cyrénaïque, la Mégarique, l'Eliaque, & l'Erétrique. Elles tirent leurs noms des lieux où elles ont eu cours.

ARTICLE PREMIER.

De la secte Cyrénaïque.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE fut le chef de la secte Cyrénaïque. Il étoit originaire de Cyréne dans la Libye. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays, pour aller s'établir à Athénes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce Philosophe : mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignoit dans cette excellente école, &, de retour dans sa patrie, il ouvrit à ses disciples une route bien différente. Le fonds de sa doctrine est, que le souverain bonheur de l'homme pendant cette vie consiste dans la volupté. Sa conduite ne démentit point ses sentimens, & il emploioit les ressources d'un esprit présent & agréable à éluder, par des plaisanteries, les justes reproches qu'on lui faisoit de ses excès. Il étoit livré sans cesse à la bonne chére & aux femmes. Comme [a] on le railloit sur le commerce

Laërt.

qu'il avoit avec la courtisanne Laïs : *Il est vrai*, dit-il ; *je possède Laïs, mais Laïs ne me possède pas.* Quand on lui reprochoit qu'il vivoit trop splendidement, il disoit : *Si la bonne chère étoit blâmable, on ne feroit pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.*

La réputation de Denys le Tyran, dont la Cour étoit le centre des plaisirs, dont la bourse, disoit-on, étoit ouverte aux Savans, & la table toujours magnifiquement servie, l'attira à Syracuse. Comme il avoit l'esprit souple, adroit, insinuant ; qu'il ne manquoit aucune occasion de flater le Prince, & qu'il supportoit ses railleries & ses mauvaises humeurs avec une patience qui alloit jusqu'à la servilité, il eut beaucoup de crédit dans cette Cour. Un jour Denys lui demandant pourquoi on voioit perpétuellement des Philosophes chez les grands Seigneurs, & qu'on ne voioit jamais ceux-ci chez les philosophes : *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands Seigneurs ne connoissent pas les leurs.*

la cour aux Princes, Si celui qui me condanne, répliquoit Ariſtippe, *ſavoit faire la cour aux Princes, il ne ſe contenteroit pas de légumes.*

Si pranderet olus patienter, Regibus uti
Nollet Ariſtippus. Si ſciret Regibus uti,
Faſtidiret olus qui me notat.

Horat. Epist. 17. lib. 1.

L'un cherchoit à faire bonne chére, l'autre à ſe faire admirer du peuple.

Scurror ego ipſe mihi, populo tu.

Lequel vaut le mieux ? Horace n'héſite point : il donne la préférence à Ariſtippe, dont il fait l'éloge en plus d'un endroit. Il lui reſſembloit trop, pour ne le pas louer. Cependant il n'oſe ſe livrer aux principes d'Ariſtippe : il y retombe par une pente ſecrette.

Nunc in Ariſtippi furtim præcepta relabor.

Id. Epist. 1. lib. 1.

Tant l'amour de la volupté a de baſſeſſe, que ſe diſſimulent le mieux qu'ils peuvent, mais que ne peuvent ſe cacher entiérement, ceux-même qui s'y abandonnent !

Ariſtippe fut le premier des diſciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enſeignoit ; de quoi ſon Maître lui

instruire son fils : „ Comment, cin-
„ quante dragmes, s'écria le pere de
„ l'enfant ! Et il n'en faudroit pas da-
„ vantage pour acheter un esclave. Hé
„ bien, repartit Aristippe, achette-le,
„ & tu en auras deux.

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyréne. Il avoit une fille, nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes ; & elle y devint très habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte.

THEODORE.

Laërt. THEODORE, disciple d'Aristippe, outre les autres principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avoit point de dieux. Les Cyrénéens l'exilérent. Il se réfugia à Athénes ; où il auroit été conduit devant l'Aréopage, & condanné, si Démétrius de Phalére n'eût trouvé le moien de le sauver. Ptolémée fils de Lagus le reçut chez lui, & l'envoia un jour en qualité d'Ambassadeur vers Lysimaque. Le Philosophe lui parla avec tant d'effronterie, que l'Intendant de ce Prince qui se trouva présent, lui dit: *Je croi, Théodore, que tu t'imagines qu'il*

y a pas de Rois, non plus que de dieux.

On croit que ce Philosophe fut à la fin condanné à mort, & qu'on l'obligea de prendre du poison.

Nous voions ici combien cette doctrine impie de l'Athéisme, contraire à la créance commune & immémoriale des hommes, scandalise & révolte généralement tous les peuples, jusqu'à être jugée digne de mort. Elle doit sa naissance à des maîtres plongés dans la débauche de la bonne chére & des femmes, & qui se proposent la volupté des sens pour leur derniére fin.

ARTICLE SECOND.

De la secte Mégarique.

ELLE fut établie par EUCLIDE, qui étoit de Mégare, ville d'Achaïe, près de l'Isthme de Corinthe. Il étudioit actuellement sous Socrate à Athénes, lorsque survint le célébre Décret, qui donna lieu en partie à la guerre du Péloponnése, & qui défendoit aux citoiens de Mégare sous peine de mort, de mettre le pié dans Athénes. Un danger si présent ne put refroidir son zéle pour l'étude de la sagesse. Déguisé en femme il entroit le

soir dans la ville, passoit la nuit chez Socrate, & sortoit avant le jour, faisant ainsi réguliérement tous les jours presque dix lieues tant pour aller que pour revenir. Il est peu d'exemples d'une ardeur si vive & si constante.

Amplius viginti millia.

Il changea peu de choses dans les sentimens de son Maître. Après la mort de Socrate, Platon & les autres Philosophes qui craignoient les suites de cette mort, se retirérent chez lui à Mégare, & ils y furent fort bien reçus. Son frere, un jour, dans un mouvement de colére, & pour quélque mécontentement particulier, lui aiant dit : *Que je périsse, si je ne me venge de vous. Et moi*, reprit Euclide, *que je périsse, si par ma douceur je ne viens point à bout de vous corriger de ces violens emportemens, & de vous rendre autant mon ami que vous l'étiez par le passé.*

L'Euclide dont nous parlons, est différent d'Euclide le Mathématicien, qui étoit aussi de Mégare, mais qui fleurit plus de quatre-vingts-dix ans après, sous le premier des Ptolémées.

Il eut pour successeur EUBULIDE, qui avoit été son disciple. Diodore succéda à celui-ci. Nous verrons dans la suite que ces trois Philosophes contri-

buérent beaucoup à jetter dans les disputes de Dialectique un mauvais goût de raisonnemens subtils, & uniquement fondés sur des sophismes.

Je passe presque sous silence ce qui regarde les deux sectes Eliaque & Erétrique, qui renferment peu de choses importantes.

ARTICLE TROISIÉME.

Des sectes Eliaque & Erétrique.

JE CONFONDS ensemble & tranche en peu de mots ces deux sectes, qui ne renferment rien d'important.

La secte *Eliaque* fut fondée par Phædon, l'un des plus chers disciples de Socrate. Il étoit d'Elée dans le Péloponnése.

L'*Erétrique* fut ainsi nommée d'Erétrie ville d'Eubée, patrie de Ménédéme son fondateur.

ARTICLE QUATRIÉME.

Des trois sectes Académiciennes.

PARMI toutes les sectes qui sortirent de l'école de Socrate, la plus célébre fut L'ACADEMICIENNE, ainsi

semblées, qui étoit la maison d'un ancien Héros d'Athénes, nommé ACADEMUS, située dans un fauxbourg de cette Ville, où Platon enseigna. Nous avons vû dans l'histoire de Cimon, que ce Général Athénien, qui cherchoit à se distinguer autant par l'amour des sciences & des savans, que par les exploits guerriers, orna & embellit l'*Académie* de fontaines & d'allées d'arbres pour la commodité des Philosophes qui s'y assembloient. Depuis ce tems, tous les lieux où se sont assemblés les gens de Lettres, ont été appellés Académies.

On compte trois *Académies*, ou trois sectes Académiciennes. Platon fut le chef de l'*ancienne*, ou de la premiére. Arcésilas, l'un de ses successeurs, apporta quelques changemens dans sa Philosophie, & fonda, par cette réforme, ce qu'on appelle la *moienne* ou la seconde Académie. On attribue à Carnéade l'établissement de la *nouvelle* ou troisiéme Académie. Nous verrons bientôt ce qui en faisoit la différence.

§. I.

De l'ancienne Académie.

CEUX qui la firent fleurir en se succédant les uns aux autres, furent Platon, Speusippe, Xénocrate, Polémon, & Crantor.

PLATON.

PLATON naquit la premiére année de la LXXXVIIIe Olympiade. An. M. 357[illegible]
Il fut d'abord appellé Aristocle du nom de son grand pere : son maître de Palestre l'appella Platon, à cause de ses épaules larges & quarrées ; & ce fut le nom qui lui resta. Pendant qu'il étoit encore en maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte, on dit qu'un essain d'abeilles se posa sur ses lévres, d'où l'on augura que cet enfant deviendroit un homme éloquent, dont le stile seroit d'une grande douceur. La chose arriva, quoiqu'il faille penser de l'augure ; d'où lui est resté le surnom d'*Apis Attica*, Abeille Athénienne. Av. J.C. 428.

Il étudia sous les plus habiles maîtres de grammaire, de musique, de peinture. Il s'appliqua aussi à la poésie, & fit même des Tragédies qu'il

entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe; & comme il avoit beaucoup de dispositions pour la vertu, il profita si bien des leçons de son Maître, qu'à vingt-cinq ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire.

An.M. 3600. Av. J.C. 404. Le sort d'Athénes, pour lors, étoit bien triste. Lysandre Général des Lacédémoniens y avoit établi les trente Tyrans. Le mérite de Platon qui étoit déja fort connu, les porta à faire tous leurs efforts pour l'attirer dans leur parti, & pour l'obliger à se mêler du gouvernement. Il y consentit d'abord dans l'espérance de s'opposer à la Tyrannie, ou du moins de l'adoucir: mais il s'aperçut bientôt que le mal étoit sans remède, & que pour prendre part aux affaires, il faloit se rendre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Il attendit donc un tems plus favorable.

An.M. 3602. Av. J.C. 402. Ce tems parut bientôt après être venu. Les Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Mais les affaires n'en allérent pas mieux, & l'Etat recevoit tous les jours de nouvelles plaies. Socrate même fut immolé à la haine de ses ennemis,

Platon se retira pour lors chez Euclide à Mégare, d'où il passa à Cyréne pour se perfectionner dans les mathématiques sous Théodore, qui étoit le plus grand Mathématicien de son tems. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa lontems avec les Prêtres Egyptiens, qui lui enseignérent une grande partie de leurs traditions. On croit même qu'ils lui firent connoitre les livres de Moyse, & ceux des Prophétes. Non content de toutes ces connoissances, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelloit la grande Gréce, pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce tems-là, Philolaüs, Architas de Tarente, & Eurytus. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, & sur tout les embrasemens du mont Etna. Ce voiage, qui n'étoit qu'un pur effet de sa curiosité, jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, comme je l'ai exposé fort au long dans l'histoire des deux Denys Tyrans de Syracuse, & dans celle de Dion. Il avoit dessein d'aller jusqu'en Perse, & de consulter les Mages : mais il en

De retour dans ſon pays après toutes ſes courſes, où il avoit amaſſé une infinité de rares connoiſſances, il établit ſa demeure dans un quartier d'un fauxbourg d'Athénes, appellé l'Académie, (il en a déja été parlé;) & c'eſt là qu'il donna ſes leçons, & qu'il forma tant d'illuſtres diſciples.

Platon ſe fit un ſyſtême de doctrine composé des opinions de trois Philoſophes. Il ſuivoit Héraclite dans les choſes naturelles & ſenſibles : c'eſt-à-dire, qu'il croioit, comme Héraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde; que toutes choſes ſe produiſoient de leurs contraires; que le mouvement, qu'il appelle la guerre, fait la production des êtres, & le repos leur diſſolution.

Il ſuivoit Pythagore dans les vérités intellectuelles, qui eſt ce que nous appellons Métaphyſique : c'eſt-à-dire qu'il enſeignoit, comme ce Philoſophe, qu'il y a un ſeul Dieu, auteur de toutes choſes; que l'ame eſt immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à ſe purger de leurs paſſions & de leurs vices pour être unis à Dieu: qu'après cette vie il y a une récompenſe pour les bons, &

tre Dieu & les hommes il y a différens ordres d'Esprits qui sont les Ministres du premier Etre. Il avoit pris aussi de Pythagore la Métempsycose, mais qu'il tourna à sa maniére.

Enfin il imitoit Socrate dans les choses de la Morale & de la Politique, c'est-à-dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachés à l'état où ils étoient engagés par la Providence.

Il perfectionna aussi beaucoup la Dialectique, ou, ce qui est la même chose, l'art de raisonner avec ordre & justesse.

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. Il a choisi exprès cette maniére d'écrire, comme plus agréable, plus familiére, plus variée, & plus propre à instruire & à persuader que toute autre. Par elle il réussit merveilleusement à mettre les vérités dans tout leur jour. Il donne à chacun de ses Interlocuteurs son caractére propre, & [a] par un enchaînement ingé-

a In dialogis Socratico... nis adeo scitæ sunt in

nieux de propositions qui suivent nécessairement les unes des autres, il les conduit à avouer, ou plutôt à dire eux-mêmes tout ce qu'il veut leur prouver.

Pour le stile, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux; [a] de sorte, dit Quintilien, qu'il paroit parler le langage, non des hommes, mais des dieux. Le nombre & la cadence y forment une harmonie, qui ne le céde presque point à celle des poésies d'Homére; & l'Atticisme, qui étoit parmi les Grecs, en matiére de stile, ce qu'il y avoit de plus fin, de plus délicat, de plus parfait en tout genre, y régne généralement, & s'y fait sentir d'une maniére toute particuliére.

Mais, ni la beauté du stile, ni l'élégance & le choix des expressions, ni l'harmonie du nombre, ne sont pas les grands avantages des écrits de Platon. Ce qu'on y doit le plus admirer, c'est la solidité & la grandeur des sentimens, des maximes, des principes

plerisque bene respondea-

a Ut mihi, non homi-

qui y ſont répandus, ſoit pour la conduite de la vie, ſoit pour la politique & le gouvernement, ſoit pour la religion. J'en citerai quelques endroits dans la ſuite.

Platon mourut la 1ere année de la CVIIIe Olympiade, qui étoit la 13e du régne de Philippe, âgé de 81 ans, & à pareil jour qu'il étoit né. An.M. 3656. Av.J.C. 348.

Il eut pluſieurs diſciples, dont les plus diſtingués furent Speuſippe ſon neveu du côté maternel, Xénocrate Calcédonien, & le célébre Ariſtote. On prétend que Théophraſte fut encore du nombre de ſes auditeurs, & que Démoſthéne auſſi le regarda toujours comme ſon maître: ſon ſtile en eſt une bonne preuve. Dion, beau-frere de Denys le Tyran, lui a fait auſſi beaucoup d'honneur par ſon caractére excellent, par ſon attachement inviolable à ſa perſonne, par ſon goût extraordinaire pour la Philoſophie, par ſes rares qualités de l'eſprit & du cœur, & par les grandes & héroïques actions qu'il fit pour rendre la liberté à ſa patrie.

Après la mort de Platon, ſes diſciples ſe partagérent en deux ſectes. Les *Cic. Acad. Quæſt. lib. 1.*

l'Académie dont ils retinrent le nom. Les autres placérent leur école dans le Lycée, endroit d'Athénes orné de portiques & de jardins. Ils furent appellés Péripatéticiens, & eurent pour chef Aristote. Ces deux sectes ne différoient que de nom, & convenoient pour les sentimens. Elles avoient toutes deux renoncé à la coutume & à la maxime de Socrate, qui étoit de ne rien affirmer, & de ne s'expliquer dans les disputes qu'en doutant & en hésitant. Je parlerai des Péripatéticiens dans la suite, lorsque j'aurai exposé en peu de mots l'histoire des Philosophes qui fixérent leur demeure dans l'Académie.

SPEUSIPPE.

J'AI déja dit qu'il étoit neveu de Platon. Il fut d'une conduite fort déréglée dans sa jeunesse, de sorte que son pere & sa mere le chassérent de leur maison. Celle de son Oncle devint pour lui un asyle. Platon vivoit avec lui comme s'il n'avoit jamais oui parler de ses débauches. Ses amis, étonnés & choqués d'une douceur placée si mal à propos, & d'une conduite si

pleine d'indolence, le blâmoient de ne pas travailler à corriger son neveu, & à le retirer de cet abyme. Il leur répondoit sans s'émouvoir, qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en lui faisant connoitre par sa maniére de vivre la différence infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, entre les choses honnêtes & deshonnêtes. En effet cette méthode lui réussit si bien, qu'il inspira à Speusippe un très grand respect pour lui, & un violent desir de l'imiter, & de s'adonner à la philosophie dans l'étude de laquelle il fit ensuite de fort grands progrès. Il faut bien de la dextérité pour manier l'esprit d'un jeune homme déréglé, & pour le rappeller à son devoir. Il est rare que cette fougue de l'âge céde à la violence, qui souvent ne sert qu'à l'irriter, & à la précipiter dans le desespoir.

Platon avoit lié Speusippe d'une maniére particuliére avec Dion, dans la vûe d'adoucir l'humeur austére de ce dernier, par l'enjouement & les graces de son Neveu.

Il succéda à l'école de son Oncle après

Speusippe ne s'écarta point de sa doctrine, mais il ne se piqua pas de l'imiter dans tout le reste. Il étoit colére, aimoit le plaisir, & parut intéressé, aiant exigé une récompense de ses disciples, contre la coutume & les principes de Platon.

XENOCRATE.

XENOCRATE étoit de Calcédoine. Il se mit de très bonne heure sous la discipline de Platon.

Il étudia sous ce grand Maître en même tems qu'Aristote, mais non avec les mêmes talens. Il * avoit besoin d'éperon, & l'autre, de frein : c'est le jugement qu'en portoit Platon, & il ajoutoit qu'en les commettant ensemble, il apparioit un cheval avec un âne. On le loue de ce que cette lenteur, qui lui rendoit l'étude beaucoup plus pénible qu'aux autres, ne lui fit pas perdre courage. Plutarque emploie cet exemple, & celui de Cléanthe, pour encourager ceux qui se sentent moins de pénétration & de vivacité, & il les exhorte à imiter ces deux grands Philosophes, & à se mettre, comme eux, au dessus des railleries de leurs

Plut. de audit. pag. 47.

ſanteur de ſon eſprit, ſe trouva très inférieur à Ariſtote, il le ſurpaſſa de beaucoup dans ce qui regarde la Philoſophie pratique, & la pureté des mœurs.

Il étoit naturellement mélancolique, & avoit quelque choſe de dur & d'auſtére dans l'humeur : c'eſt pourquoi Platon l'exhortoit ſouvent *à ſacrifier aux Graces*, lui faiſant entendre aſſez clairement par ces mots qu'il avoit beſoin d'adoucir ſon humeur. Il lui reprochoit quelquefois ce défaut avec plus de force & moins de ménagement, dans la crainte que ce manque de politeſſe & de douceur ne devînt un obſtacle à tout le bien qu'il pouvoit faire par ſes inſtructions & par ſes exemples. Xénocrate n'étoit point inſenſible à ces reproches : mais jamais ils ne diminuérent en lui le profond reſpect qu'il avoit toujours eu pour ſon maître. Et comme on cherchoit à l'indiſpoſer contre Platon, & qu'on le portoit à ſe défendre avec quelque vivacité, il impoſa ſilence à ces amis indiſcrets, en leur diſant : *Il me traite ainſi pour mon bien.* Il prit la place de Platon la ſeconde année de la CXe Olympiade.

Diog. Laërt.

Ælian. lib. 14. cap. 9.

AN. M. 3666.

ges. Il fit paroitre en plusieurs occasions un noble & généreux désintéressement. La Cour de Macédoine avoit la réputation d'entretenir beaucoup de pensionnaires & d'espions dans toutes les Républiques voisines, & de corrompre à force d'argent toutes les personnes qu'on lui envoioit pour traiter d'affaires. Xénocrate fut député avec quelques autres Athéniens vers Philippe. Ce Prince, habile dans l'art de s'insinuer dans les esprits, s'appliqua particuliérement à gagner Xénocrate, dont il connoissoit le mérite & la réputation. L'aiant trouvé inaccessible aux présens & à l'intérêt, il tâcha de le renverser par un mépris affecté, & par de mauvais traitemens, ne l'admettant point aux conférences qu'il avoit avec les autres Ambassadeurs de la République d'Athénes, qu'il avoit corrompus par ses caresses, ses festins, & ses libéralités. Notre Philosophe, ferme & invariable dans ses principes, conserva toute sa roideur & toute son intégrité, & exclus de tout, demeura dans une tranquillité parfaite, & ne parut point

ſes Collégues travaillérent de concert à le décrier dans l'eſprit du peuple, & ſe plaignirent de ce qu'il ne leur avoit ſervi de rien dans cette ambaſſade, & l'on étoit tout prêt à le condanner à une amende. Xénocrate, forcé par l'injuſtice de ſes accuſateurs à rompre le ſilence, expoſa tout ce qui s'étoit paſſé à la Cour de Philippe, fit entendre au peuple de quelle importance il étoit qu'on veillât ſur la conduite de Députés qui s'étoient vendus à l'ennemi de la République, couvrit de honte ſes Collégues, & s'acquit une gloire immortelle.

Son deſintéreſſement fut mis auſſi à l'épreuve par Alexandre le Grand. Les Ambaſſadeurs de ce Prince, qui étoient ſans doute venus à Athénes pour quelque négociation publique, (on n'en marque ni le tems ni le ſujet) offrirent à Xénocrate, de la part de leur Maître, cinquante talens, c'eſt-à-dire cinquante mille écus. Xénocrate les invita à ſouper. Le repas étoit ſimple, frugal, ſans appareil, & vraiment philoſophique. Le[a] lendemain les Dépu-

Cic. Tuſcul. Quaeſt. lib. 5. n. 91. Valer. Max. lib. 4. cap. 3.

tés lui demandérent entre les mains de qui il vouloit qu'ils remîssent l'argent qu'ils étoient chargés de lui donner. *Quoi !* leur dit-il : *le festin d'hier ne vous a pas fait comprendre que je n'ai pas besoin d'argent ?* Il ajouta qu'Alexandre en avoit plus besoin que lui, parce qu'il avoit plus de monde à nourrir. Voiant que sa réponse les attristoit, il accepta trente mines, (quinze cens livres) pour ne pas blesser le Roi par un refus dédaigneux, qui marqueroit de la fierté ou du mépris. Ainsi, [a] dit un Historien en terminant ce récit, le Roi voulut acheter l'amitié du Philosophe, & le Philosophe refusa de vendre son amitié au Roi.

Il faloit que son desintéressement l'eût réduit à une grande pauvreté, puisqu'il n'avoit pas de quoi paier un certain tribut que les étrangers étoient tenus de paier chaque année au trésor de la ville d'Athénes. Plutarque raconte qu'un jour, comme on le traînoit en prison faute d'avoir satisfait à ce paiement, l'Orateur Lycurgue

Plut. in Flamin. pag. 375.

acquitta sa dette, & le tira par ce moien des mains des Fermiers, qui souvent ne sont pas fort sensibles au mérite Litéraire. Quelques jours après Xénocrate aiant rencontré le fils de son Libérateur, leur dit : *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Diogéne Laërce raporte à son sujet un fait tout pareil, qui pourroit bien être le même, déguisé par quelques différences. Il dit que les Athéniens le vendirent, parce qu'il ne pouvoit pas paier la capitation imposée sur les étrangers : mais que Démétrius de Phaléré l'acheta, & le remit aussitôt en liberté. Il n'y a guéres d'apparence que les Athéniens aient fait un si dur traitement à un Philosophe de la réputation de Xénocrate. *Diog. Laërt. in Xenocr.*

On avoit à Athénes une grande idée de sa probité. Un jour qu'il comparut devant les Juges pour rendre témoignage sur quelque affaire, comme il s'approchoit de l'autel pour jurer que ce qu'il avoit affirmé étoit vrai, tous les Juges se levérent, ne voulant point souffrir qu'il jurât, & déclarant que sa *Cic. orat. pro Corn. Balb. n. 12. Val Max. lib. 6. cap. 9.*

S'étant trouvé dans une compagnie où l'on débitoit force médiſances, il n'y prit aucune part, & demeura toujours muet. Quelqu'un lui demandant raiſon de ce profond ſilence, il répondit : *C'eſt que je me ſuis ſouvent repenti d'avoir parlé, & jamais de mettre tu.*

Plut. de audit. pag. 38. Il avoit une fort bonne maxime ſur l'éducation des jeunes gens, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les peres & les meres fiſſent obſerver exactement dans leur maiſon. Il [a] vouloit que, dès leur plus tendre enfance, de ſages & vertueux diſcours, répétés ſouvent en leur préſence mais ſans affectation, s'emparaſſent, pour ainſi dire, de leurs oreilles comme d'une place encore vacante, à travers laquelle le vice & la vertu peuvent également pénétrer juſqu'au fond du cœur; & que ces ſâges & vertueux diſcours, comme de fidéles gardiens, en tinſſent l'entrée ſévérement fermée à toutes les paroles capables d'altérer le moins du monde la pureté des mœurs, juſqu'à ce que, par une longue habitude, ils euſſent

fortifié les jeunes gens, & mis leurs * oreilles en sureté contre le soufle empesté des mauvaises conversations.

Selon Xénocrate, il n'y a de véritables Philosophes que ceux qui font de bon gré & de leur propre mouvement, ce que les autres ne font que par la crainte des loix & de la punition. *Plut. de virt. moral. pag. 446.*

Il composa plusieurs ouvrages, l'un entr'autres sur la maniére de bien régner : du moins Alexandre le lui avoit demandé. *Diog. Laërt.*

Il ne perdoit guéres de tems en visites. Il aimoit beaucoup la retraite du cabinet, & méditoit beaucoup. On le voioit très rarement dans les rues : mais quand il y paroissoit, la jeunesse débauchée n'osoit y rester, & s'écartoit pour éviter sa rencontre.

Un jeune Athénien, plus vicieux que tous les autres, & absolument décrié pour ses déréglemens dont il faisoit gloire, (il s'appelloit Polémon) *Diog. Laërt. Val. Max. lib. 6. cap. 9.*

* *Il emploie une comparaison tirée des Athlétes qui se battoient à coups de poings, & qui couvroient leur tête & leurs oreilles* [illegible]

faire aux jeunes gens. Car tout le risque que courent les Athlétes, c'est d'avoir les oreilles déchirées : au lieu que les autres courent ris- [illegible]

n'eut pas la même retenue. Au sortir d'une partie de débauche, passant devant l'Ecole de Xénocrate, & y aiant trouvé la porte ouverte, il y entra, plein de vin, tout parfumé d'essence, & portant une couronne sur la tête, & prit séance parmi les auditeurs, moins pour écouter que pour insulter. Toute l'assemblée fut étrangement surprise & indignée. Xénocrate, sans se démonter, & sans changer de visage, changea seulement de discours, & se mit à parler sur la tempérance & la sobriété, dont il fit valoir tous les avantages, en leur opposant la honte & la turpitude des vices opposés à ces vertus. Le jeune libertin, qui écoutoit avec attention, ouvrant les yeux sur la difformité de son état, eut honte de lui-même. La [a] couronne lui tombe de dessus la tête, il baisse les yeux, s'enferme sous son manteau, & au lieu de cet air enjoué & pétulant qu'il avoit montré en entrant

a Facias-ne quod olim
Mutatus Polemon? Ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia? potu ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas

ans l'école, il paroit sérieux & rêveur. Enfin il se fit un entier changement en lui, & guéri absolument de ses passions par un seul discours, d'infâme débauché qu'il étoit, il devint un excellent Philosophe, & répara heureusement les desordres de sa jeunesse par une vie sage & réglée, qui ne se démentit jamais.

Xénocrate mourut âgé de 82 ans, la 1ere année de la CXVIe Olympiade. An.M.3688. Av.J.C.316.

POLEMON. CRATÈS. CRANTOR.

JE JOINS ces trois Philosophes sous un même titre, parce qu'on connoît peu de choses de leur vie.

POLEMON remplit dignement la chaire de Xénocrate son Maître, & ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exemples de sagesse & de sobriété qu'il lui avoit donnés. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de trente ans, qui fut l'époque du changement célébre qui arriva dans sa conduite, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. Athen. lib. 2. pag. 44.

CRATES qui lui succéda, est peu connu, & doit être distingué d'un Philosophe Cynique qui porta le même nom, & dont il sera parlé dans la suite.

CRANTOR fut plus célébre. Il étoit de Soli en Cilicie. Il quitta son pays natal pour se rendre à Athénes, où il fut disciple de Xénocrate avec Polémon. Il [a] passe pour l'un des piliers de la secte Platonique. Ce qu'en dit Horace, en faisant l'éloge d'Homére, marque le cas qu'on faisoit de ce Philosophe, & combien ses principes de morale étoient estimés:

Horat. Epist. 2. lib. 1.

Qui, quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo & Crantore dicit.

On n'en peut pas dire autant de ses principes sur la nature de l'ame, comme nous le verrons dans son lieu.

Il avoit fait un Livre *de Consolation* qui s'est perdu: il étoit adressé à Hippoclès, à qui une mort promte avoit enlevé tous ses enfans. On [b] en parloit comme d'un Livre tout d'or, & qui méritoit d'être appris par cœur mot pour mot. Cicéron en avoit fait grand usage dans un Traité qui portoit le mê-

Plut. de Consol. pag. 104.

a Crantor ille, qui in nostra Academia vel in primis fuit nobilis. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 3. n. 12.*

de luctu : est enim non magnus, verùm aureolus, &, ut Tuberoni Panætius præcipit, ad verbum edis-

me titre. Il eut pour disciple Arcésilas, auteur de la moienne Académie.

§ II.

De la moienne Académie.

ELLE est ainsi appellée, parce qu'elle se trouve entre l'ancienne établie par Platon, & la nouvelle qui le sera bientôt par Carnéade.

ARCESILAS.

ARCESILAS naquit à Pitane dans l'Eolie. Etant venu à Athénes, il se rendit disciple des plus habiles Philosophes. On met au nombre de ses Maîtres Polémon, Théophraste, Crantor, Diodore, Pyrrhon. Ce fut sans doute de ce dernier qu'il apprit à douter de tout. Il n'avoit que le nom d'Académicien; & il ne garda ce nom que par respect pour Crantor, dont il se faisoit honneur d'être le Disciple.

Diog. Laert. in Arcesil.

Num. apud Euseb. Pr. par. Evang. lib. 14. cap. 5.

Il succéda à Cratès, ou selon d'autres, à Polémon, dans la régence de l'Ecole Platonique; & il s'y rendit novateur. Car il fonda une secte, qu'on nomma la Moienne ou Seconde Académie, pour la distinguer de celle de Platon. Il étoit fort opposé aux Dog-

Diog. Laert

matiques, c'eſt-à-dire aux Philoſophes qui affirmoient & décidoient. Il paroiſſoit douter de tout: il ſoutenoit également le pour & le contre, & ſuſpendoit en toutes choſes ſon jugement. Il attira à ſon auditoire un grand nombre de diſciples. L'entrepriſe de combattre toutes les ſciences, & de rejetter non ſeulement le témoignage des ſens, mais auſſi le témoignage de la raiſon, eſt la plus hardie qu'on puiſſe former dans la République des Lettres. Pour s'y promettre quelque ſuccès, il faloit avoir tout le mérite d'Arcéſilas. Il [a] étoit naturellement d'un génie heureux, promt, vif: ſa perſonne étoit remplie d'agrémens: il parloit avec grace & enjouement. Les charmes de ſon viſage ſecondoient admirablement ceux de ſa voix. Auſſi Luculle, qui réfute ſavamment & ſolidement l'opinion des Académiciens, dit [b] que jamais perſonne n'eût ſuivi le ſentiment d'Arcéſilas, ſi l'éloquence & l'habileté du Docteur n'euſſent couvert & fait diſparoître l'abſurdité manifeſte qui s'y trouvoit.

a Arceſilas floruit, tum tè perſpicuéque & perver-

On raconte de sa libéralité des choses qui lui font beaucoup d'honneur. Il [a] aimoit à faire du bien, & ne vouloit pas qu'on le sût. Aiant [b] fait une visite à un ami * qui étoit malade, & qui manquoit du nécessaire, mais qui avoit honte de l'avouer, il lui glissa adroitement sous l'oreiller une bourse pleine d'argent, voulant épargner sa pudeur & ménager sa délicatesse, & faire ensorte qu'il parût avoir trouvé cet argent, & non l'avoir reçu.

On ne rend pas un témoignage si favorable à la pureté de ses mœurs, & on l'accuse des crimes les plus honteux. Et cela ne doit pas paroitte étonnant dans un Philosophe, qui doutant de tout, doutoit par conséquent s'il y avoit des vertus & des vices, & ne pouvoit reconnoitre véritablement aucune régle pour les devoirs de la vie civile. *Diog. Laërt.*

a Εὐεργετῆσαι πρόχειρος ἦν, καὶ λαθεῖν τὴν χάριν ἀτυφότατος. *Diog. Laërt.*

b Arcesilaus ut aiunt, amico pauperi, & paupertatem suam dissimulanti, ægro autem, & ne [illegible] rantis sacculum subjecit, ut homo inutiliter verecundus, quod desiderabat, inveniret potius quàm acciperet. *Senec. de Benef. lib.* 2. *cap.* 10.

* *Sénéque l'appelle* Cté-

Idem. Il n'aimoit point à se mêler des affaires publiques. Néanmoins aiant été choisi pour aller négocier à Démétriade auprès du roi Antigone une affaire qui regardoit sa patrie, il accepta la députation : mais il en revint sans succès.

Tourmenté par [a] les douleurs de la goute, il affectoit une patience & une insensibilité de Stoïcien. *Rien n'est passé de là ici*, dit-il en montrant ses piés & sa * poitrine à Carnéade l'Epicurien, qui s'affligeoit de le voir ainsi souffrir.

Diog. Laërt. Il vouloit lui faire croire que son ame étoit inaccessible à la douleur. Langage fastueux, mais qui n'a rien de réel que l'orgueil !

Academ. Quæst. lib. 4. n. 16. Arcésilas fleurissoit vers la CXX[e] Olympiade, c'est-à-dire vers l'an du Monde 3704. Il mourut d'avoir trop bu, & en délire, à l'âge de 75 ans.

Il eut pour successeurs, Lacyde, Evandre, Egésime, qui fut maître de Carnéade.

a Is cùm arderet podagræ doloribus, visitasset- venit, ostendens pedes & pectus. *De Finib. lib.* 5. *n.*

§. III.

De la nouvelle Académie.

CARNÉADE.

Carneade, qui étoit de Cyréne, établit la troisiéme ou nouvelle Académie, qui à proprement parler, ne différoit point de la seconde. Car, à quelques adoucissemens près, Carnéade étoit un aussi vif & aussi zélé défenseur de l'incertitude qu'Arcésilas. La différence [a] qui se trouve entr'eux, & l'innovation qu'on attribue à celui dont nous parlons actuellement, consiste en ce qu'il ne nioit pas, comme Arcésilas, qu'il y eût des vérités ; mais il soutenoit qu'elles étoient mêlées de tant d'obscurités, ou plutôt de tant de faussetés, qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de discerner avec certitude le vrai du faux. Il se rabbattoit donc à admettre des choses probables, & il

a Non sumus ii quibus nihil verum esse videatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certè judicandi & assentiendi nota. Ex quo existit & illud, multa esse probabilia; quæ quanquam non perciperentur, tamen, quia visum habe-

conſentoit que la vraiſemblance nous déterminât à agir, pourvû qu'on ne prononçât ſur rien abſolument. Ainſi il paroit qu'il retenoit tout le fond du dogme d'Arcéſilas, mais que par politique, & pour ôter à ſes adverſaires les prétextes les plus ſpécieux de déclamer contre lui, & de le tourner en ridicule, il leur accorda des degrés de vraiſemblance qui doivent déterminer l'homme ſage à prendre un tel ou un tel parti dans la conduite de la vie civile. Il vit bien que ſans cela il ne répondroit jamais aux objections les plus frapantes, & qu'il ne prouveroit jamais que ſon principe ne réduiſoit point l'homme à l'inaction.

Carnéade fut l'antagoniſte déclaré des Stoïciens, & il s'attacha avec une ardeur extrême à réfuter les ouvrages de Chryſippe, qui avoit été depuis peu la colonne du Portique. Il ſouhaita ſi ardemment de le vaincre, qu'en ſe préparant à le combattre il s'armoit d'une priſe d'ellébore, pour avoir l'eſprit plus libre, & pour exciter avec

Val. Max. lib. 8. cap. 7.

un payen. „ Si l'on ſavoit en ſecret, „ dit-il, qu'un ennemi, ou une autre „ perſonne à la mort de laquelle on „ auroit intérêt, viendroit s'aſſeoir ſur „ de l'herbe ſous laquelle il y auroit „ un aſpic caché, on agiroit en mal„ honnête homme ſi on ne l'en aver„ tiſſoit pas, quand même notre ſilen„ ce pourroit demeurer impuni, per„ ſonne n'étant en état de nous en fai„ re un crime. *Cic. de finib. lib. 2. n. 59.*

Mais la conduite de ces payens ſe démentoit toujours par quelque endroit. Ce grave Philoſophe ne rougiſſoit pas d'avoir chez lui une concubine.

Plutarque nous a conſervé un aſſez bon mot de Carnéade : c'eſt dans le traité où il marque la différence qu'il y a entre un flateur & un ami. Il avoit raporté l'exemple d'un homme, qui, diſputant le prix de la courſe contre Alexandre, s'étoit laiſſé vaincre exprès, dont le Prince lui avoit ſû très mauvais gré ; il ajoute : „ Le manége „ eſt la ſeule choſe où les jeunes Prin„ ces n'ont rien à craindre de la fla„ terie. Leurs autres maîtres aſſez ſou„ vent leur attribuent de bonnes qua- *Pag. 58.*

» Mais un cheval renverse par terre,
» sans distinction de pauvre ou de ri-
» che, de sujet ou de Souverain, tous
» les maladroits qui le montent.

L'ambassade de Carnéade à Rome est fort célébre : j'en ai parlé ailleurs.

Pour achever ce qui regarde Carnéade, j'observerai qu'il n'avoit pas négligé entiérement la Physique, mais la morale avoit fait sa principale application. Il étoit extrêmement laborieux, & si avare de son tems, qu'il ne songeoit ni à tailler ses ongles, ni à faire couper ses cheveux. Uniquement occupé de son étude, non seulement il évitoit les festins, mais il oublioit même à manger à sa propre table, & il faloit que sa servante, qui étoit aussi sa concubine, lui mît les morceaux à la main, & presque à la bouche.

Diog. Laërt. Val. Max. lib. 8. cap. 7.

Il apréhendoit extrêmement de mourir. Cependant, aiant appris qu'Antipater son antagoniste, Philosophe de la secte Stoïcienne, s'étoit empoisonné, il lui prit une saillie de courage contre la mort, & il s'écria : *Donnez-moi donc aussi... Et quoi*, lui demanda-t-on. *Du*

Diog. Laërt.

e pusillanimité, & lui reproche d'avoir mieux aimé souffrir les langueurs d'une phtisie, que de se donner la mort : car c'étoit une gloire chez les payens, quoique les plus sages parmi eux pensassent autrement. Il mourut la 4e année de l'Olympiade CLXII, âgé de quatre-vingts cinq ans. AN.M. 3871. AV.J.C. 133.

CLITOMAQUE.

CLITOMAQUE, disciple de Carnéade, lui succéda. Il étoit Carthaginois, & se nommoit Asdrubal dans la langue Punique. Il composa plusieurs livres qui étoient fort estimés, dont l'un avoit pour titre, *Consolation*. Il l'adressa à ses concitoiens après la prise & la ruine de Carthage, pour les consoler de l'état de captivité où ils se trouvoient.

Plut. de fort. Alex. pag. 328. Cic. lib. 3. Tuscul. Quæst. n. 54.

PHILON. ANTIOCHUS.

PHILON succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit, dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique. Cicéron fréquenta son Ecole, & profita de ses doubles leçons.

Tuscul. Quæst. lib. 2. n. 9.

Il reçut aussi celles d'Antiochus disciple & successeur de Philon. Antiochus étoit d'Ascalon : c'est le dernier

des Philosophes Académiciens dont l'histoire soit connue. Cicéron, dans le voiage qu'il fit à Athénes, fut enchanté de sa maniére de parler, qui étoit douce, coulante, & pleine de grace : mais il n'approuvoit pas le changement qu'il avoit introduit dans la méthode de Carnéade. Car Antiochus, après avoir soutenu lontems avec force les dogmes de la nouvelle Académie, qui rejettoit tout raport des sens & même de la raison, & qui enseignoit qu'il n'y avoit rien de certain, avoit embrassé tout d'un coup les sentimens de la vieille Académie, soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses & par le raport des sens ; soit, comme quelques-uns le pensoient, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomaque & de Philon l'eussent porté à prendre ce parti.

Plut. in Cicer. pag. 862.

Luculle, ce fameux Romain, autant connu par son goût merveilleux pour les sciences, que par son habileté dans le métier de la guerre, s'étoit déclaré ouvertement pour la secte des Académiciens, non de la nouvelle Académie, quoiqu'elle fût alors très

Plut. in Lucull. pag. 519. & 520.

de la vieille Académie, dont l'Ecole étoit tenue alors par Antiochus. Il avoit recherché l'amitié de ce Philosophe avec un empressement extrême : il le logeoit chez lui, & il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels Cicéron tenoit le premier rang.

ARTICLE CINQUIÉME.

Des Péripatéticiens.

ARISTOTE.

J'AI DEJA remarqué qu'après la mort de Platon, ses disciples se partagérent en deux sectes: dont l'une demeura dans l'école même où Platon avoit enseigné, qui étoit l'Académie, & l'autre passa dans le Lycée, lieu agréable situé dans un fauxbourg d'Athénes. La derniére eut pour chef & fondateur Aristote.

Il étoit de Stagire, ville de Macédoine. Il naquit la 1ere année de l'Olympiade XCIX, quarante ans environ après Platon. Son pere, appellé Nicomaque, étoit médecin, & fleuris- *Diog. Laërt.* AN.M. 3620.

nes, entra dans l'Ecole de Platon, & y reçut ses leçons pendant vingt ans: Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de son Ecole. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit, & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

An. M. 3656. Après la mort de Platon, qui arriva la 1ere année de l'Olympiade CVIII, il se retira chez Hermias Tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias aiant été condanné & mis à mort par le Roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre son fils, qui pou-

monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Ariſtote. Je ne crains point de la raporter encore ici. *Je vous apprends*, lui dit-il, *que j'ai un fils. Je rends graces aux dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'avoir donné du tems d'Ariſtote. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un ſucceſſeur digne de nous, & un Roi digne de la Macédoine.* Quintilien a dit expreſſément qu'Ariſtote enſeigna à Alexandre les premiers élémens des Lettres. Mais comme ce ſentiment ſouffre quelque difficulté, je ne m'y arréte pas entiérement. Quand le tems de prendre ſoin de l'éducation du Prince fut arrivé, Ariſtote ſe tranſporta en Macédoine. On a vû ailleurs le cas que Philippe & Alexandre faiſoient de ſon rare mérite.

Après un ſéjour de quelques années dans cette Cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthéne, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans

a An Philippus Macedonum rex Alexandro filio ſuo prima literarum [illegible] ille ſuſcepiſſet hoc officium, ſi non ſtudiorum initia à perfectiſſimo quo- [illegible]

ſes campagnes. Ariſtote, a qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, prêt à faire voiles pour Athénes, avertit Calliſthéne de ſe rappeller ſouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abſolument néceſſaire aux perſonnes qui vivent à la Cour. » Parlez rarement devant le » Prince, lui dit-il; ou parlez-lui d'une » maniére qui lui plaiſe : afin que votre » ſilence vous mette en ſureté, ou que » vos diſcours vous rendent agréable. Calliſthéne, qui avoit de la dureté & de l'aigreur dans l'eſprit, profita mal de ce conſeil, qui dans le fond ſe ſent plus du Courtiſan que du Philoſophe.

Ariſtote n'aiant donc pas jugé à propos de ſuivre ſon Eléve à la guerre, pour laquelle ſon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athénes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction dûes à un Philoſophe célébre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'Ecole de Platon dans l'Académie : Ariſtote ouvrit la

a Ariſtoteles, Calliſthe- | quo ſcilicet apud regias

ſienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin ſes leçons étoient ſur la Philoſophie, l'après midi ſur la Rhétorique : il les donnoit ordinairement en ſe promenant, ce qui fit appeller ſes diſciples Péripatéticiens.

Il n'enſeignoit d'abord que la Philoſophie : mais la grande réputation d'Iſocrate, âgé pour lors de quatre-vingts-dix ans, qui s'étoit donné tout entier à la Rhétorique, & qui y avoit un ſuccès incroiable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peutêtre à cette noble émulation, permiſe entre Savans quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhétorique d'Ariſtote, Ouvrage le plus complet & le plus eſtimé que nous ait laiſſé l'antiquité ſur cette matiére : à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit compoſé pour Alexandre.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 141. Quintil. lib. 3. cap. 1.

Un mérite auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce Conqué-

mauvaiſe volonté de ſes ennemis. Mais à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, & jurérent ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur préta ſon miniſtére, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athénes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogéne Laërce. Elle conſiſte en quatre vers, qui n'ont nul raport aux choſes ſacrées : mais ſeulement à la perfidie du Roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote : & l'hymne n'eſt pas plus criminelle. Peutêtre Ariſtote avoit-il offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon, crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que

ans. Il se retira à Chalcis dans l'île d'Eubée, & plaida sa cause de loin par écrit. Athénée raporte quelques paroles de cette apologie, mais il ne garantit pas qu'elle soit effectivement d'Aristote. Quelqu'un lui demandant la cause de sa retraite, il répondit que *c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une seconde injustice contre la Philosophie* : il faisoit allusion à la mort de Socrate.

Athen. lib. 15. pag. & 697.

Ælian. lib. 3. cap. 36.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & le reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en disant, *Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre*. Il y avoit bien d'autres choses dans la nature qui passoient son intelligence, & il avoit trop bon esprit pour s'en chagriner. D'autres assurent, avec Laërce, qu'il mourut d'une colique, en la 63e année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans St[illegible] sa patrie. Elle avoit été ruinée par [illegible] lippe Roi de Macédoine : mais Ale[illegible] dre la fit rebâtir à la prièr[illegible] Les habitans, pour [illegible] bienfait, consacrére[illegible]

l'honneur de ce Philosophe ; & lorsqu'il fut mort à Chalcis dans l'île d'Eubée, ils transportérent ses os chez eux, dressérent un autel sur son monument, donnérent à ce lieu le nom d'Aristote, & y tinrent dans la suite leurs assemblées. Il laissa un fils nommé Nicomaque, & une fille qui fut mariée à un petit fils de Démarate Roi de Sparte.

Tome X. J'ai exposé ailleurs quel fut le sort de ses Ouvrages, pendant combien d'années ils demeurérent ensevelis dans les ténébres & inconnus, & comment enfin ils virent le jour, & devinrent publics.

Lib. 10. cap. 1. Quintilien dit qu'il ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Aristote, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il a laissés, ou de l'agrément de son stile, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses Ou-

Lib. 12. cap. 11. vrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû emploier plusieurs siécles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de son savoir tout ce

un soin infini. Alexandre, pour seconder le zéle de son maître dans ce savant travail, & pour satisfaire sa propre curiosité, donna ordre que dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Asie on fît d'exactes recherches sur tout ce qui regardoit les oiseaux, les poissons, & les animaux de toute espéce : dépense qui monta à plus de huit cens talens, c'est-à-dire à plus de huit cens mille écus. Aristote composa sur cette matiére cinquante volumes, dont il n'en reste que dix.

Plin. lib. 8. cap. 16.

Athen. lib. 9. pag. 398.

On a pensé bien diversement, dans l'Université de Paris, des écrits d'Aristote selon la différence des tems. Dans le Concile de Sens tenu à Paris en 1209 on ordonna de bruler tous ses livres, avec défense de les lire, de les écrire, ou de les garder. On apporta ensuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défense. Enfin, par un Décret de deux Cardinaux que le Pape Urbain V. envoia à Paris l'an 1366 pour réformer l'Université, tous les Livres d'Aristote y furent permis : Décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le Cardinal d'Etouteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Aristote a toujours prévalu

dans l'Université de Paris, jusqu'à ce que les heureuses découvertes du dernier siécle aient ouvert les yeux aux Savans, & leur aient fait embrasser un Systême de Philosophie bien différent des anciennes opinions de l'Ecole. Mais comme autrefois on a admiré Aristote au delà des justes bornes, aussi peut-être le méprise-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

Successeurs d'Aristote.

Laërt. THEOPHRASTE étoit de l'île de Lesbos. Aristote, avant que de se retirer à Chalcis, le désigna pour son successeur. Il remplit donc la place de son Maître avec un tel succès & une telle réputation, que le nombre de ses auditeurs alla jusqu'à deux mille. Démétrius de Phalére fut un de ses disciples & de ses intimes amis. La beauté & la délicatesse de son éloquence lui fit donner le nom de Théophraste, qui signifie *divin parleur*.

C'est [a] de lui que Cicéron raconte

a Ut ego jam non mirer illud Theophrasto accidisse quod dicitur, cùm vendéret ? & respondisset illa, atque addidisset : Hospes, non pote minoris

une chose assez particuliére. Il disputoit avec une marchande sur le prix de quelque chose qu'il vouloit acheter. La bonne vieille lui répondit : *Non, Monsieur l'étranger, vous ne l'aurez pas à moins.* Il fut extrêmement surpris, & même fâché, qu'après avoir passé une partie de sa vie à Athénes, dont il se piquoit de parler le langage en perfection, on reconnût pourtant encore qu'il étoit étranger. Mais ce fut son attention même à la pureté du langage Attique, qui allant jusqu'à l'excès le fit reconnoitre pour étranger, comme l'observe Quintilien. Quel goût il y avoit à Athénes, jusques dans le petit peuple !

Il ne croioit pas, non plus qu'Aristote, que sans les biens & les commodités de la vie, on pût jouir ici d'une vraie béatitude : en quoi, dit [a] Cicéron, il dégrada la vertu, & la dépouilla de sa plus grande gloire, la réduisant à l'impuis-

ciem, cùm ætatem ageret Athenis, optiméque loqueretur. *In Brut. n.* 172.

Quomodo & illa Attica anus Theophrastum, hominem alioqui disertissimum, annotata unius affectatione verbi, hospitem dixit : nec alio se id reprehendisse interrogata respondit, quàm quòd nimium Atticè loqueretur. *Quintil. lib.* 8. *cap.* 1

a Spoliavit virtutem suo decore, imbecillemque reddidit, quòd negavit in ea sola positum esse beatè vivere. *Academ. Quæst. lib.* 1. *n.* 33.

fance de rendre par elle-même l'homme heureux. Il attribue la suprême Divinité, dans un endroit, à l'Intelligence; dans un autre, au ciel en général; & après cela, aux astres en particulier.

Lib. 1. de nat. deor. n. 35.

Il mourut à l'âge de 85 ans, épuisé de travaux & de veilles. On dit qu'en mourant il murmura fort contre la nature, de ce qu'elle accordoit une longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en tirent aucune utilité; pendant qu'elle abrégeoit le cours de celle des hommes, qu'une plus longue vie mettroit en état de parvenir à une connoissance parfaite des sciences: murmure également inutile & injuste, & que la raison seule a appris à plusieurs des Anciens à condanner comme une espéce de révolte contre la volonté divine. *Quid enim est aliud gigantum more bellare cum diis, nisi naturæ repugnare?*

Tusc. Quæst. lib. 3. n. 69.

Cic. de Senect. n. 5.

STRATON étoit de Lampsaque. Il s'appliqua beaucoup à la Physique, & peu à la morale, ce qui lui fit donner le nom de *Physicien*. Il commença à tenir son école la 2e année de la CXXIII.

Laërt.

AN.M.3718.

ARISTON. CRITOLAUS.

Ce dernier étoit un des trois Ambassadeurs que les Athéniens envoiérent à Rome la 2e année de la CXLe Olympiade, & la 534 de Rome. AN.M. 3731.

DIODORE. Ce fut un des derniers qui se distinguérent dans la secte des Philosophes Péripatéticiens.

ARTICLE SIXIEME.

De la secte des Cyniques.

ANTISTHENE.

LES PHILOSOPHES Cyniques doivent leur origine & leur établissement à Antisthéne, disciple de Socrate. Cette secte tira son nom du lieu où son fondateur enseignoit, appellé * *Cynosarge*, qui étoit dans un fauxbourg d'Athénes. Si cette origine est la vraie, au moins ne peut-on douter que leur impudence ne leur ait bien confirmé un nom que le lieu leur avoit donné. Antisthéne menoit une vie fort dure, & n'avoit pour tout habit qu'un méchant manteau. Il avoit une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur le dos. Il comptoit pour rien la noblesse & les *Laërt.*

richesses ; & faisoit consister le souverain bonheur de l'homme dans la seule vertu. Comme on lui demandoit à quoi lui avoit servi la Philosophie, il répondit, *A pouvoir vivre avec moi.*

DIOGENE.

Laërt. DIOGENE fut le plus célébre de ses disciples. Il étoit de Sinope, ville de Paphlagonie. Il en fut chassé pour le crime de fausse monnoie. Son pere, qui étoit banquier, fut banni pour le même crime. Diogéne étant venu à Athénes, alla trouver Antisthéne, qui le rebuta fort & le repoussa avec son bâton, parce qu'il avoit résolu de ne plus prendre de disciples. Diogéne ne s'étonna point, & baissant la tête, » Frappez, frappez, lui dit-il ; ne crai- » gnez point : vous ne trouverez jamais » de bâton assez dur pour m'éloigner » de vous tant que vous parlerez. « Antisthéne, vaincu par l'opiniâtreté de Diogéne, lui permit d'être son disciple.

Diogéne profita bien de ses leçons, & imita parfaitement sa maniére de vivre. Il n'avoit pour tout meuble qu'un bâton, une besace, & une écuelle. Encore, aiant aperçu un jeune enfant qui buvoit dans le creux de sa main : *Il m'ap-*

vend, dit-il, *que je conserve encore du superflu*, & il cassa son écuelle. Il marchoit toujours les piés nuds, sans porter jamais de sandales, non pas même lorsque la terre étoit couverte de neige. Un tonneau lui servoit de logis: il le promenoit par tout devant lui; & il n'eut point d'autre maison. On sait ce qu'il dit à Alexandre, qui l'alla visiter à Corinthe; & la célébre parole de ce Prince, *Je voudrois être Diogéne, si je n'étois pas Alexandre.* Juvenal[a], en effet, trouve l'habitant du tonneau plus grand & plus heureux que le conquérant de l'Univers. L'un ne souhaitoit rien, & le monde entier ne suffisoit pas à l'autre. Sénéque[b] ne se trompe donc pas, quand il dit qu'Alexandre, le plus fier des hommes, & qui croioit que tout devoit trembler devant lui, le céda ce jour-là à Diogéne, aiant trouvé en lui un homme à qui il ne pouvoit ni rien donner, ni rien ôter.

Au reste il ne faut pas croire qu'avec

a Sensit Alexander, testa cùm vidit in illa
Magnum habitatorem, quanto felicior hic, qui
Nil cuperet, quàm qui totum sibi posceret orbem.

b Quidni victus sit illo die, quo homo, supra mensuram humanæ superbiæ tumens, vidit aliquem cui nec dare quidquam posset nec eripere? *Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.*

son manteau plein de piéces, sa besace, & son tonneau, il en fût plus humble. Il tiroit autant de vanité de toutes ces choses, qu'Alexandre en pouvoit tirer de la conquête de toute la terre. Etant entré un jour chez Platon, qui étoit meublé assez magnifiquement, il se mit à deux piés sur un beau tapis, & dit; *je foule aux piés le faste de Platon. Oui*, répliqua celui-ci, *mais par une autre sorte de faste*.

Ælian. lib. 9. cap. 29.

Diog. Laërt.

Il avoit un souverain mépris pour tout le genre humain. Se promenant en plein midi une lanterne allumée à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit: *Je cherche un homme*, répondit-il.

Il vit un jour un homme qui se faisoit chausser par un esclave. *Tu ne seras pas content*, dit-il, *jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains?*

Une autre fois en passant il vit des Juges qui menoient au supplice un homme qui avoit volé une petite fiole dans le Trésor public. *Voila de grands voleurs*, disoit-il, *qui en conduisent un petit.*

Des parens, qui lui présentoient un

écouta tout fort tranquillement. *Puisqu'il est si accompli*, dit-il, *il n'a aucun besoin de moi.*

On l'a accusé de parler & de penser mal de la divinité. Il disoit que le bonheur constant d'Harpalus, qui passoit généralement pour un voleur & un brigand, portoit témoignage contre les Dieux. *De nat. deor. lib. 3. n. 83.*

Parmi d'excellentes maximes de morale, il en avoit aussi de très pernicieuses. Il regardoit la pudeur comme une foiblesse, & ne craignoit point de braver avec effronterie tous les sentimens de retenue & de honte naturelle. En général, le caractére des Cyniques étoit d'outrer tout en matiére de morale, & de rendre la vertu même, s'il étoit possible, haïssable par les excès & les travers auxquels ils la portoient.

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra, quàm satis est, virtutem si petat ipsam. *Horat. Epist. 6. lib. 1.*

Son Historien lui donne une éloquence fort persuasive, & en raporte des effets merveilleux. Onésicrite avoit envoié à Athénes un de ses fils. Ce jeune homme aiant entendu quelques leçons de Diogéne, se fixa dans cette ville. Son frere aîné, bientôt après, en fit au- *Diog. Laërt.*

tant. Onésicrite lui-même, aiant eu la curiosité d'entendre ce Philosophe, devint son disciple, tant l'éloquence de Diogéne avoit d'attraits. Cet Onésicrite étoit un homme important. Il fut fort considéré d'Alexandre, il le suivit dans ses guerres, il y eut des emplois de distinction, & il composa une Histoire qui renfermoit les commencemens de la vie d'Alexandre. Phocion, encore plus illustre que lui, fut disciple de Diogéne, aussi bien que Stilpon de Mégare.

Plut. in Alex. pag. 701.

Diogéne, en passant à l'île d'Egine, fut pris par des Pirates, qui l'amenérent en Créte, & l'exposérent en vente. Il répondit au Crieur qui lui demandoit: *Que savez-vous faire?* qu'il savoit commander aux hommes, & le pressa de dire, *Qui est-ce qui veut acheter son maître?* Un Corinthien, appellé Xéniade, l'acheta, & l'aiant mené avec lui à Corinthe, le donna pour précepteur à ses fils. Il lui confia aussi toute l'intendance de sa maison. Diogéne s'acquitta si bien de tous ces emplois, que Xéniade ne pouvoit se lasser de dire par tout, *Un bon génie est entré chez moi.* Les amis de Diogéne voulurent le ra-

Diog. Laërt.

lets des lions. Il éleva très bien les enfans de Xéniade, & s'en fit fort aimer. Il vieillit dans cette maison, & quelques-uns disent qu'il y mourut.

Il ordonna en mourant qu'on laissât son corps sur la terre sans l'inhumer. Tusc. Quæst. lib. 1. n. 104.
» Quoi! lui dirent ses amis, vous de» meuterez exposé aux bêtes farouches » & aux oiseaux? Non, répondit-il, » vous mettrez auprès de moi un bâton, » afin que je les chasse. Et comment le » pourrez-vous, dirent-ils, puisque » vous n'aurez plus de sentiment? Que » m'importe donc, répliqua le Cyni» que, d'être mangé par les bêtes, puis» que je n'en sentirai rien?

On n'eut point d'égard à cette grande indifférence de Diogéne pour la sépulture. Il fut enterré magnifiquement près de la porte qui étoit vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros.

Il mourut âgé de près de quatre-vingts-dix ans, selon quelques-uns le jour même de la mort d'Alexandre: mais d'autres le font survivre de quelques années à ce Prince.

CRATÈS.

cipaux disciples de Diogéne. Il étoit Thébain, d'une famille très considérable, & qui possédoit de grands biens. Il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cens talens, qu'il mit entre les mains d'un banquier, & le pria de les rendre à ses enfans en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit : mais s'ils avoient assez d'élévation pour être Philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoiens de Thébes, parce que les Philosophes n'avoient besoin de rien. Toujours de l'excès & du travers jusques dans les actions louables par elles-mêmes.

Deux cens mille écus.

Hypparchia, sœur de Métrocle l'Orateur, charmée des maniéres libres de Cratès, voulut absolument l'épouser malgré l'opposition de tous ses parens. Cratès, à qui ils s'étoient adressés, fit de son côté tout ce qu'il put pour la détourner de ce mariage. S'étant dépouillé devant elle pour lui faire voir sa bosse & son corps tout de travers, & aiant jetté par terre son manteau, sa besace, & son bâton : *Voila toutes mes richesses*, dit-il, *& ma femme n'en doit prétendre d'autres pour elle-même.* Elle persista dans son dessein, épousa ce bos-

L'effronterie étoit le caractére dominant de ces Philosophes. Ils reprochoient aux autres leurs défauts sans garder aucun ménagement, ajoutant même à leurs reproches un air de mépris & d'insulte. C'est ce qui, selon quelques uns, leur fit donner le nom de Cyniques, parce qu'ils étoient mordans, & qu'ils aboioient après tout le monde comme des chiens; & aussi parce qu'ils n'avoient honte de rien, & qu'ils tenoient qu'il étoit permis de tout faire en public sans pudeur & sans retenue.

Cratès fleurissoit à Thébes vers la CXIII[e] Olympiade, & effaçoit tous les autres Cyniques de ce tems. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens si renommée. AN.M. 3676.

ARTICLE SEPTIEME.

Des Stoïciens.

ZENON.

ZENON étoit de la ville de Cittie dans l'île de Cypre. Comme il revenoit d'acheter de la pourpre de Phénicie, car il s'étoit d'abord appliqué au commerce, Cette Diog. Laërt.

la lecture lui causa un plaisir infini, & lui fit oublier son chagrin. Il demanda au Libraire où demeuroient ces sortes de gens dont parloit Xénophon. Cratès le Cynique passa par hazard dans ce moment. Le Libraire le montra du bout du doit à Zénon, & l'exhorta à le suivre.
AN. M. 3672. Il commença en effet dès ce jour-là à être son disciple : il étoit pour lors âgé de trente ans. Il sentit bientôt tout le prix & toute l'utilité de la Philosophie. Il se félicitoit lui-même sur le malheur qui lui étoit arrivé, & disoit souvent que jamais navigation n'avoit été aussi heureuse pour lui, que celle où il avoit fait naufrage. La morale des Cyniques lui plut fort, mais il ne put goûter leur impudence & leur effronterie.

Après avoir étudié dix ans sous Cratès, & passé dix autres années chez Stilpon de Mégare, Xénocrate, & Polémon, il établit à Athénes une
AN. M. 3692. nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guéres à se répandre dans toute la Gréce. Il devint en peu de tems le plus distingué des Philosophes du pays.

Aiant rencontré un jeune homme, qui, plein d'estime pour lui-même, & se croiant fort habile, prenoit toujours la parole dans les assemblées : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.*

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il y avoit quarante-huit ans qu'il enseignoit sans interruption, & soixante-huit qu'il avoit commencé de s'appliquer à la Philosophie sous Cratès le Cynique. Eusébe met sa mort à la CXXIXe Olympiade. Il fut fort regretté. Quand Antigone Roi de Macédoine en apprit la nouvelle, il en fut sensiblement touché. Les Athéniens lui firent ériger un tombeau dans le bourg de Céramique, & par un Décrèt public, où ils faisoient son éloge comme d'un Philosophe qui avoit perpétuellement excité à la vertu les jeunes gens qui étoient sous sa discipline, & qui avoit toujours mené une vie conforme aux préceptes qu'il enseignoit ; ils lui décernérent une couron-

Laërt.

AN.M. 3740.

„ Décret, que tout le monde sache
„ que les Athéniens ont soin d'hono-
„ rer les gens d'un mérite distingué &
„ pendant leur vie, & après leur mort.
Rien ne fait plus d'honneur à une nation que des sentimens si nobles & si généreux, qui partent d'un grand fonds d'estime pour la science & pour la vertu.

J'ai déja remarqué ailleurs qu'une nation voisine, je parle de l'*Angleterre*, se distingue par cette estime qu'elle fait des grands hommes en ce genre, & par la reconnoissance qu'elle marque à ceux qui ont relevé la gloire de leur patrie.

CLÉANTHE.

Laërt. CLEANTHE étoit d'Assos dans la Troade. Il n'avoit que quatre dragmes, c'est-à-dire quarante sols, quand il entra à Athénes. Il se rendit fort recommandable par la patience courageuse avec laquelle il soutenoit les plus durs & les plus pénibles travaux.

ges de l'Aréopage, pour rendre compte, selon que l'ordonnoit une loi de Solon, de quoi il vivoit, il produisit en temoignage le Jardinier, & sans doute ses propres mains endurcies par le travail, & pleines de callosités. Les Juges, ravis en admiration, ordonnérent qu'on lui fournît du Trésor public dix mines, c'est-à-dire six cens livres. Zénon lui défendit de les accepter : tant la pauvreté étoit en honneur parmi ces Philosophes ? Il remplit la chaire du Portique avec beaucoup de réputation.

Il avoit naturellement l'esprit pesant & tardif ; mais il surmonta ce défaut par une application opiniâtre au travail. L'éloquence n'étoit pas son talent. Il [a] s'avisa pourtant de composer une Rhétorique, aussi bien que Chrysippe dont il sera bientôt parlé : mais l'un & l'autre avec si peu de succès, que si l'on en croit Cicéron [b] on juge certainement en cette matiére que ces ouvrages n'étoient propres qu'à rendre un homme muet.

a Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut, si quis obmutescere concupierit, nihil aliud [illegible] re debe[illegible]

CHRYSIPPE.

Laërt. CHRYSIPPE étoit de Soli ville de Cilicie. Il avoit l'eſprit fort ſubtil & propre aux diſputes de la dialecti-que où il s'étoit fort exercé, & ſur laquelle il avoit fait pluſieurs traités. Diogéne Laerce les fait monter à plus de trois cens. On prétend que ce qui l'engagea à écrire beaucoup, fut l'envie qu'il portoit à Epicure, qui avoit fait plus de Livres qu'aucun autre Philoſophe : mais il n'égala jamais ce concurrent. Ses ouvrages étoient peu travaillés, & par une ſuite néceſſaire peu corrects, pleins de répétitions ennuieuſes, & ſouvent même de contradictions. C'étoit le défaut ordinaire des Stoïciens, de mêler beaucoup de ſubtilité & de ſécheresſe dans leurs diſputes ſoit de vive voix, ſoit par écrit. Ils évitoient ce ſemble avec autant de ſoin tout agrément dans le ſtile comme tout relâchement dans les mœurs. Cicéron [a] ne les blâ-

a Videmus iiſdem de ſophiæ non ſatisfeciſſe.

moit pas beaucoup de manquer d'un talent entiérement étranger à leur profession, & qui n'y étoit pas absolument nécessaire. *Si*[a] *un Philosophe*, dit il, *a de l'éloquence, je lui en sai bon gré : s'il n'en a point, je ne lui en fais pas un crime.* Il[b] se contentoit qu'ils fussent clairs & intelligibles ; & c'est par où il estimoit Epicure.

Quintilien cite souvent avec éloge un ouvrage que Chrysippe avoit fait sur l'éducation des enfans.

Il s'associa pendant quelque tems aux Académiciens, soutenant à leur maniére sur un même sujet le pour & le contre. Les Stoïciens se plaignirent de ce que Chrysippe avoit ramassé tant & de si forts argumens pour le systême des Académiciens, qu'il ne put ensuite les réfuter, ce qui avoit fourni des armes à Carnéade leur antagoniste. *Academ. lib. 4. n. 7.*

Sa doctrine, sur plusieurs points, ne faisoit pas d'honneur à sa Secte, & n'étoit capable que de la décrier. Il croioit les dieux périssables, & soute- *Plut. cont. Stoic. pag. 1074.* ... *Laer*...

a A Philosopho, si afferat eloquentiam, non asperner : si non habeat ... losophi ... Nam & ... non ... offendit. ... citur ver- ... dicit ... & ... am

noit qu'ils périroient en effet dans l'incendie du monde. Il permettoit les inceftes les plus crians & les plus abominables : & admettoit la communauté des femmes parmi les Sages. Il avoit compofé plufieurs écrits remplis d'obfcénités qui faifoient horreur. Voila ce qu'étoit le Philofophe [a] qui paffoit pour le plus ferme appui du Portique, c'eft-à-dire de la fecte la plus févére du paganifme.

Il doit paroitre étonnant après cela que [b] Sénéque faffe de ce Philofophe, en le joignant à Zénon, un éloge fi magnifique, jufqu'à dire de l'un & de l'autre, qu'ils ont fait de plus grandes chofes par les travaux de leur cabinet, que s'ils avoient commandé des armées, rempli les premiéres places d'un Etat, établi de fages loix ; & qu'il les confidére comme des Légiflateurs, non d'une feule ville, mais du genre humain entier.

AN. M. 3793. Chryfippe mourut dans l'Olympiade CXLIII. On lui dreffa un tom-

a Fulcire putatur porticum Stoicorum. *Academ.* 4. *n.* 75.

b Nos certè fumus, qui fe, quàm fi duxiffent exercitus, gefliffent honores, leges tuliffent, quas, non uni civitati, fed toti hu-

beau parmi ceux des plus illustres Athéniens. Sa statue se voioit dans le Céramique.

DIOGÉNE LE BABYLONIEN.

DIOGENE le Babylonien étoit ainsi appellé, parce que Séleucie sa patrie étoit voisine de Babylone. Il étoit un des trois Philosophes qu'Athénes députa vers les Romains.

Il fit paroitre une grande modération & une grande tranquillité d'ame dans une conjoncture, capable d'émouvoir l'homme le plus doux & le plus patient. Il [a] faisoit une dissertation sur la colére. Un jeune homme, pétulant & effronté à l'excès, lui cracha au visage, apparemment pour voir s'il mettroit en pratique les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Philosophe, sans paroitre ému, & sans hausser le ton, dit froidement : *je ne me fâche point : mais je doute néanmoins si je devrois me fâcher.* Ce doute convenoit-il à un Stoicien ?

a Ei de ira cùm maxi- ... ter. Non quidem, inquit, ... ramen

ANTIPATER.

ANTIPATER étoit de Si[illegible] est souvent parlé de lui dans le [illegible] Livre des Questions Académ[illegible] comme de l'un des Stoïciens les [illegible] habiles & les plus estimés. Il avo[illegible] disciple de Diogéne le Babylonien, & Posidonius fut le sien.

PANETIUS.

Strab. lib. 14. pag. 655. PANETIUS a été, sans contre[illegible], un des plus célébres Philosophes de la Secte Stoïcienne. Il étoit Rhodien, & ses ancêtres avoient commandé les armées de la République. On peut placer sa naissance vers le milieu de la

An.M. 3814. CXLVIII e Olympiade.

Il répondit parfaitement aux [illegible] particuliers qu'on avoit pris de son éducation, & se livra tout entier à l'étude de la Philosophie. L'inclination, peutêtre les préjugés, le déterminérent en faveur de la Secte des Stoïciens, alors très accréditée. Anti-

r De Divin. lib. 1. n. 6. pater de Tarse fut son Maître. Il l'écouta en homme qui connoissoit les droits de la raison: & malgré la déférence aveugle avec laquelle les Stoïciens recevoient les décisions des fondateurs

dateurs du Portique, Panétius abandonna sans scrupule celles qui ne lui parurent pas suffisamment établies.

Pour satisfaire son désir d'apprendre, qui étoit sa passion dominante, il quitta Rhodes, peu touché des avantages auxquels sembloit le destiner la grandeur de sa naissance. Les personnes les plus distinguées en tout genre de Litérature se rassembloient ordinairement à Athénes, & les Stoïciens y avoient une Ecole fameuse. Panétius la fréquenta avec assiduité & en soutint dans la suite la réputation avec éclat. Les Athéniens, résolus de se l'attacher, lui offrirent le droit de bourgeoisie : il les en remercia. » Un homme modeste, leur dit-il, au raport de Proclus, » doit se contenter d'une seule patrie. « En quoi il imitoit Zénon, qui, dans la crainte de blesser ses citoiens, ne voulut pas accepter la même grace.

Le nom de Panétius ne tarda guères à passer les mers. Les sciences depuis quelque tems, avoient fait à Rome des progrès considérables. Les Grands les cultivoient à l'envi, &

soient un honneur de les protéger efficacement. Voilà les circonstances dans lesquelles Panétius vint à Rome. Il y étoit ardemment souhaité. La jeune Noblesse courut à ses leçons, & il compta parmi ses disciples les Lélius & les Scipions. Une amitié tendre les unit depuis ; & Panétius, comme le témoignent plusieurs Ecrivains, accompagna Scipion dans ses diverses expéditions. En revanche, cet illustre Romain lui donna dans une occasion éclatante, des marques de la confiance la plus flateuse. Panétius a fut le seul sur lequel il jetta les yeux, lorsque le Sénat le nomma son Ambassadeur auprès des peuples & des Rois de l'Orient alliés de la république. Les liaisons de Panétius avec Scipion ne furent pas inutiles aux Rhodiens, qui emploiérent souvent avec succès le crédit de leur compatriote.

Plut. in Moral. pag. 814.

On ne sait point précisément l'année de sa mort. Cicéron nous apprend que Panétius a vécu trente ans après avoir publié le Traité des devoirs de l'homme, que Cicéron a fondu dans le sien : mais on ne sait pas en quel

tems ce Traité a paru. On peut juger qu'il le publia à la fleur de son âge. Le cas & l'usage que Cicéron en a fait en traitant la même matiére, sont de bons garands de l'excellence de cet Ouvrage, dont la perte doit être regrettée. Il en avoit composé beaucoup d'autres, dont on peut voir le dénombrement dans le Mémoire de M. l'Abbé Sevin sur la vie & sur les ouvrages de Panétius, que je n'ai fait qu'extraire dans ce que j'en ai raporté ici.

Tome X. des Mém. de l'Acad. des Belles Lettres.

Il faut avouer à la louange des Stoïciens, que moins occupés que les autres Philosophes de spéculations frivoles & souvent dangereuses, ils consacroient leurs veilles à l'éclaircissement de ces grands principes de la Morale, qui sont le plus ferme appui de la société: a mais la sécheresse & la dureté, qui régnoient dans leurs écrits aussi bien que dans leurs mœurs, rebutoient la plupart des Lecteurs, & diminuoient beaucoup l'utilité qu'on en auroit pu tirer. L'exemple des fon

a Stoïci horridiores evadunt, asperiores, duriores & oratione & moribus. Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panæti[illegible] acerbitatem sententiarum, nec disserendi spinas probavit: fuitque in altero gener[illegible]

dateurs du Portique, Cléanthe & Chryſippe, ne ſéduiſit point Panétius. Attentif aux intérêts du public, & perſuadé que l'utile ne paſſe d'ordinaire qu'à la faveur de l'agréable, à la ſolidité du raiſonnement il joignit la beauté & l'élégance du ſtile, & répandit dans ſes Ouvrages les graces & les ornemens dont ils étoient ſuſceptibles.

POSIDONIUS.

POSIDONIUS étoit d'Apamée en Syrie, mais il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Rhodes, où il enſeigna la Philoſophie avec grande réputation, & fut emploié au gouvernement avec un pareil ſuccès.

Pompée au retour de ſon expédition contre Mithridate, paſſa par Rhodes pour le voir. Il le trouva malade. Nous verrons dans la ſuite comment ſe paſſa cette viſite.

EPICTETE.

JE FEROIS injure à la ſecte des Stoïciens, ſi dans le dénombrement de ceux qui s'y ſont attachés, j'omettois Epictéte, celui peutêtre de tous

timens, & par la régularité de sa conduite.

Epictéte étoit né à Hiérapolis, ville de Phrygie, vis-à-vis de Laodicée. La bassesse de son origine nous a dérobé la connoissance de ses parens. Il fut esclave d'un Epaphrodite, nommé par Suidas *un des Gardes de Néron*; & c'est d'où lui fut donné le nom d'Epictéte, qui signifie *serviteur acheté*, *esclave*. On ne sait ni par quel accident il fut mené à Rome, ni comment il fut vendu ou donné à Epaphrodite: on sait seulement qu'il fut son esclave. Epictéte fut apparemment mis en liberté. Il fut toujours attaché à la philosophie des Stoïciens, qui étoit alors la secte la plus parfaite & la plus sévére.

Il vécut à Rome jusqu'à l'Edit de Domitien, qui en chassa tous les Philosophes. Si [a] l'on en croit Quintilien, plusieurs d'entr'eux cachoient de grands vices sous un si beau nom; & ils s'étoient fait la réputation de Philosophes, non par leur vertu & leur science, mais par un visage triste & sévére, AN. J.C. 94.

a Nostris temporibus sub hoc nomine maxima in plerisque vitia latuerunt. Non enim virtute ac studiis, ut haberentur philosophi, laborabant; sed vultum, & tristitiam & dissentientem à ceteris habitum pessimis moribus prætendebant. *Quintil. lib. 1. in Proœm.*

& par une singularité d'habit & de maniéres, qui servoit de masque à des mœurs très corrompues. Peutêtre Quintilien charge-t-il un peu ce portrait, pour faire plaisir à l'Empereur: ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en aucune sorte l'appliquer à Epictéte.

Au sortir de Rome, il alla s'établir à Nicopolis, ville considérable d'Epire, où il passa plusieurs années, toujours dans une grande pauvreté, mais toujours fort honoré & fort respecté. Il revint ensuite à Rome, sous le régne d'Adrien; de qui il fut fort considéré. On ne marque ni le tems, ni le lieu, ni aucune circonstance de sa mort: il mourut dans une assez grande vieillesse.

Il réduisoit toute sa philosophie à souffrir les maux patiemment, & à se modérer dans les plaisirs, ce qu'il exprimoit par ces deux mots Grecs. ἀνέχου ϗ ἀπέχου : *sustine & abstine.*

Orig. in Cels, lib. 7. Celse, qui a écrit contre les Chrétiens, dit que son Maître lui serrant la jambe avec beaucoup de violence, il lui dit sans s'émouvoir, & comme

Lucien se moque d'un homme qui avoit acheté très * cher la lampe d'Epictéte, quoiqu'elle ne fût que de terre; comme s'il se fût imaginé qu'en s'en servant, il deviendroit aussi habile que cet admirable & vénérable vieillard.

Lucian. advers. indoct. pag. 548.

* Trois mille dragmes, c'est-à-dire quinze cens livres.

Epictéte avoit composé plusieurs Ecrits, dont il ne nous reste que son *Enchiridion* ou *Manuel*. Mais Arrien, son disciple, a fait un grand Ouvrage, qu'il prétend n'être composé que des choses qu'il lui avoit oui dire, & qu'il avoit recueillies, autant qu'il avoit pu, dans les mêmes termes. Des huit Livres qui formoient cet Ouvrage, nous n'en avons que quatre.

Stobée nous a conservé quelques sentences de ce Philosophe, qui étoient échapées à la diligence de son disciple. J'en citerai deux ou trois.

» Il ne dépend pas de toi d'être ri-
» che, mais il dépend de toi d'être
» heureux. Les richesses même ne sont
» pas toujours un bien, & certaine-
» ment elles sont toujours de peu de
» durée; mais le bonheur qui vient de
» la sagesse, dure toujours.

» Quand tu vois un
» serpent d...

» estimes-tu davantage ? & n'as-tu » pas toujours pour elle la même horreur à cause de sa nature mal-faisance & venimeuse ? Fais de même à » l'égard du méchant, quand tu le » vois environné d'éclat & de richesses.

» Le soleil n'attend point qu'on le » prie pour faire part de sa lumiére & » de sa chaleur. A son exemple, fais » tout le bien qui dépend de toi, sans » attendre qu'on te le demande.

Voici la priére qu'Epictéte souhaitoit de faire en mourant : elle est tirée d'Arrien. » Seigneur, ai-je violé » vos commandemens ? Ai-je abusé des » présens que vous m'avez faits ? Ne » vous ai-je pas soumis mes sens, mes » vœux, mes opinions ? Me suis-je » jamais plaint de vous ? Ai-je accusé votre Providence ? J'ai été malade, parce que vous l'avez voulu ; » & je l'ai voulu de même. J'ai été pauvre, parce que vous l'avez voulu ; » & j'ai été content de ma pauvreté. » J'ai été dans la bassesse, parce que » vous l'avez voulu ; & je n'ai jamais

ordonner de moi. Le moindre signal
» de votre part est pour moi un ordre
» inviolable. Vous voulez que je sorte
» de ce spectacle magnifique : j'en sors,
» & je vous rends mille très-humbles
» graces de ce que vous avez daigné
» m'y admettre pour me faire voir
» tous vos ouvrages, & pour étaler à
» mes yeux l'ordre admirable avec le-
» quel vous gouvernez cet Univers «.
Quoiqu'il soit aisé de remarquer ici des traits empruntés du Christianisme qui alors commençoit à jetter une grande lumiére, on sent néanmoins un homme bien content de lui-même, & qui, par ses fréquentes interrogations, semble défier la Divinité même, de trouver en lui aucun défaut. Sentiment & priére véritablement dignes d'un Stoïcien, tout fier de sa prétendue vertu ! S. Paul, si rempli de bonnes œuvres, ne parloit pas ainsi. *Je n'ose pas me juger moi-même*, disoit-il. *Car, encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas justifié pour cela : mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.* Au reste cette priére, toute imparfaite qu'elle est, sera la condannation de beaucoup de Chrétiens. Car elle nous montre qu'une parfaite obéissance, un entier

1. Cor. cap. 4. v. 3. & 4.

dévouement, une pleine résignation à toutes les volontés de Dieu, étoient regardées par le Paganisme même comme des devoirs indispensables de la créature à l'égard de celui de qui elle tient l'être. Ce Philosophe a connu le terme des devoirs & des vertus : il a eu le malheur d'en ignorer le principe.

Epictéte étoit à Rome dans le tems que S. Paul y faisoit tant de conversions, & que le Christianisme naissant brilloit avec tant d'éclat par la constance inouie des fidéles. Mais, loin de profiter d'une si vive lumiére, il blasphémoit contre la foi des premiers Chrétiens, & contre le courage héroïque des Martyrs. Dans le IV[e] chapitre du VII[e] Livre d'Arrien, Epictéte, après avoir montré qu'un homme qui sent sa liberté, & qui est persuadé que rien ne lui peut nuire parce qu'il a Dieu pour Libérateur, ne craint ni les satellites ni les épées des Tyrans, ajoute : LA FOLIE ET LA COUTUME *ont pu porter quelques uns à les mépriser, comme*

C'est ainsi

CHAPITRE TROISIÉME.

HISTOIRE DES PHILOSOPHES.

DE LA SECTE ITALIQUE.

J'AI DÉJA DIT que la secte Italique fut ainsi appellée, parce que c'est dans cette partie de l'Italie appellée la grande Gréce qu'elle a été établie par Pythagore.

Je partagerai ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier j'exposerai la vie de Pythagore, & celle d'Empédocle le plus célébre de ses disciples. Dans le second je raporterai le partage de la secte Italique en quatre autres sectes.

ARTICLE PREMIER.

PYTHAGORE.

LA PLUS commune opinion est que Pythagore étoit de Samos, & fils de Mnésarque Sculpteur. Il fut d'abord disciple de Phérécide, que l'on met au nombre des sept Sages. Après la mort de son Maître, comme il avoit un desir extraordinaire de s'instruire, & de connoitre les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie & tout ce qu'il avoit, pour voiager. *Diog. Laërt.*

Il demeura un tems assez considérable en Egypte, pour y converser avec les Prêtres, & pour apprendre d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans les mystéres de leur religion & de leur sagesse. Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis Roi d'Egypte, afin qu'il le traitât avec distinction.
An.M. 3440. Av. J.C. 564. Pythagore passa ensuite dans le pays des Caldéens, pour connoitre la Science des Mages. On prétend qu'il a pu voir à Babylone Ezéchiel & Daniel, & profiter de leurs lumiéres. Après avoir voiagé dans divers endroits de l'Orient, il alla en Créte, où il fit une liaison très-étroite avec le sage Epiménide. Enfin, après s'être ainsi enrichi de différentes connoissances dans les divers pays qu'il parcourut, il revint à Samos, chargé de précieuses dépouilles qui avoient été le but, & qui étoient le fruit de ses voiages.

Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa dans cette partie de l'Italie qui a été appellée la grande Gréce, & s'établit à Crotone dans la maison de Milon le fa-

Avant lui, comme je l'ai déja observé, ceux qui excelloient dans la connoissance de la nature, & qui se rendoient recommandables par une vie réglée & vertueuse, étoient appellés Sages, σοφοί. Ce titre lui paroissant trop fastueux; il en prit un autre, qui faisoit voir qu'il ne s'attribuoit pas la possession de la sagesse, mais seulement le désir de la posséder. Il s'appella donc *Philosophe*, c'est-à-dire Amateur de la sagesse. *Tusc. Quæst. lib. 5. n. 8.*

La réputation de Pythagore se répandit bientôt dans toute l'Italie, & lui attira un grand nombre de disciples. Quelques-uns ont mis de ce nombre Numa, qui fut élu roi de Rome: mais ils se trompent. Pythagore fleurissoit au tems de Tarquin dernier Roi des Romains, c'est-à-dire l'an de Rome 220, ou, selon Tite-Live, sous Servius Tullius. L'erreur * de ceux qui l'ont fait contemporain du Roi Numa, est glorieuse à l'un & à l'autre. Car on ne tomba dans cette pensée que parce qu'on crut que Numa n'auroit pu faire paroitre tant d'habileté & de sagesse dans le gouvernement, s'il *Tusc. Quæst. lib. 1. n. 38.* *An. M. 3472.* *Tusc. Quæst. lib. 4. n. 2.*

* Ovide a suivi cette fausse tradition au XVe. Livre des Métamorphoses.

n'avoit été diſciple de Pythagore. Ce qui eſt certain, c'eſt que dans la ſuite ſa réputation étoit fort grande à Rome. Il faloit que l'on y eût conçu une grande idée de ce Philoſophe, puiſqu'un Oracle, pendant la guerre contre les Samnites, aiant ordonné aux Romains d'ériger deux ſtatues, l'une au plus brave & l'autre au plus ſage desGrecs,ils les firent dreſſer en l'honneur d'Alcibiade&dePythagore.Pline trouve ce double choix fort étonnant.

Plut.in Num. pag 65. Plin. lib. 34. cap. 6.

Il faiſoit ſubir à ſes écoliers un rude noviciat de ſilence, qui duroit pour le moins deux ans: a & il le faiſoit durer juſqu'à cinq années pour ceux en qui il reconnoiſſoit une plus grande demangeaiſon de parler.

Clem. Alex. ſtrom. lib. 5.

Ses diſciples étoient partagés en deux claſſes. Les uns étoient ſimples auditeurs, écoutant & recevant ce qu'on leur enſeignoit, ſans en demander les raiſons, dont on ſuppoſoit que leurs eſprits n'étoient pas encore capables. Les autres,comme plus formés & plus intelligens, étoient admis à propoſer

ἀκουστικοί. μαθηματικοί.

dans les principes de la Philosophie, & à apprendre les raisons de tout ce qui leur étoit enseigné.

Pythagore regardoit la Géométrie, & l'Arithmétique, comme absolument nécessaires pour ouvrir l'esprit des jeunes gens, & pour les disposer à l'étude des grandes vérités. Il faisoit aussi grand cas & grand usage de la Musique, à laquelle il raportoit tout [a], prétendant que le monde avoit été formé par une sorte d'harmonie que la lyre a depuis imitée ; & il donnoit des sons particuliers au mouvement des Sphéres célestes qui roulent sur nos têtes. On [b] dit que les Pythagoriciens avoient coutume en se levant, d'éveiller leur esprit au son de la lyre, pour se rendre plus propres à agir : & qu'avant de se coucher, ils reprenoient leur lyre, dont ils tiroient sans doute des

a Pythagoras, atque eum secuti, acceptam sine dubio antiquitus opinionem vulgaverunt, mundum ipsum ea ratione esse compositum, quam postea sit lyra imitata 1, cap. 10.

b. Pythagoreis certè moris fuit, & cum evigilassent, animos ad lyram excitare, quo essent ad agendum erectiores ; & cùm somnum peterent

sons plus doux, pour se disposer au sommeil, en calmant ce qui pouvoit leur rester des pensées tumultueuses de la journée.

Pythagore avoit une grande autorité sur l'esprit de ses disciples. Il suffisoit qu'il eût avancé quelque chose ; sans autre preuve, ils en étoient pleinement convaincus : d'où vint parmi eux cette célébre parole, *le Maître l'a dit*. αὐτὸς ἔφα. Une réprimande qu'il fit un jour à un de ses écoliers en présence de tous les autres, fut si sensible au jeune homme, qu'il ne put y survivre, & se donna la mort. Depuis ce tems, Pythagore, instruit & infiniment affligé par un si triste exemple, ne censura plus personne qu'en particulier.

Plut. de adul. & amic. disc. pag. 70.

Ses leçons, & encore plus ses exemples, produisirent un merveilleux changement dans l'Italie, & sur tout dans Crotone, qui étoit le principal lieu de sa résidence. Justin décrit fort au long la réforme qu'il introduisit dans cette ville. » Il vint, dit-il, à Crotone, &

Justin. lib. 20. cap. 4.

» ge frugalité. Il louoit tous les jours
» la vertu, & en faisoit sentir la beau-
» té & les avantages. Il représentoit
» vivement la honte de l'intempéran-
» ce, & faisoit le dénombrement des
» Etats dont ces excès vicieux avoient
» causé la ruine. Ses discours firent une
» telle impression sur les esprits, &
» causérent un changement si général
» dans la ville, qu'on ne la reconnois-
» soit plus, & qu'il n'y resta aucunes
» traces de l'ancienne Crotone. Il par-
» loit aux femmes séparément des
» hommes, & aux enfans séparément
» de leurs peres & meres. Il recom-
» mandoit aux femmes les vertus de
» leur sexe, la chasteté & la soumis-
» sion envers leurs maris; aux jeunes
» gens, un profond respect pour leurs
» peres & meres, & du goût pour l'é-
» tude & pour les sciences. Il insistoit
» [a] principalement sur la frugalité me-
» re de toutes les vertus; & il obtint
» des Dames, qu'elles renonçassent

[a] Inter hæc, velut genitricem virtutum frugalitatem omnibus ingerebat, consecutusque disputationum assiduitate erat, ut matronæ auratas vestes, ceteraque dignitatis suæ ornamenta, velut instrumenta luxuriæ, deponerent, eaque omnia delata in Junonis ædem ipsi deæ consecrarent; præ se ferentes, vera ornamenta matronarum pudicitiam, non vestes, esse. *Justin. lib. 20. cap. 4.*

» aux étoffes précieuses & aux riches
» parures, qu'elles faisoient passer
» pour des ornemens nécessaires à leur
» rang, mais qu'il regardoit comme
» l'aliment du luxe & de la corruption;
» & qu'elles en fissent le sacrifice à la
» principale divinité du lieu qui étoit
» Junon, montrant par ce généreux
» dépouillement la pleine conviction
» où elles étoient, que le véritable or-
» nement des Dames étoit une vertu
» sans tache, & non la magnificence
» des habits. On peut juger, ajoute
» l'Historien, de la réforme que pro-
» duisirent parmi les jeunes gens les vi-
» ves exhortations de Pythagore, par
» le succès qu'elles eurent chez les Da-
» mes, attachées pour l'ordinaire à
» leurs parures & à leurs bijoux avec
» une passion presque invincible. *In*
» *juventute quoque quantum profligatum*
» *sit, victi feminarum contumaces ani-*
» *mi manifestant.*

Cette derniére réflexion, qui peint assez au naturel le caractére des Dames, n'est pas particuliére à Justin. S. Jérome remarque aussi, que [a] *le se-*

[a] Φιλόκοσμον genus fœmineum est: multasque etiam insignis pudicitiæ quamvis nulli virorum, tamen sibi scimus libenter ornari. *Hieron. Epist. ad Gaudent.*

xe aime naturellement la parure. Nous
» connoissons, dit-il, des Dames d'u-
» ne chasteté reconnue, qui aiment à
» se parer, non pour plaire aux yeux
» d'aucun homme, mais pour se plai-
» re à elles-mêmes. « Et il ajoute ail- *Hieron. Epist. ad Demetr.*
leurs, que dans quelques-unes ce goût
va jusqu'à un excès que rien ne peut
arrêter : *Ad quæ ardent & insaniunt stu-
dia matronarum.*

Le zéle de Pythagore ne se renferma pas dans son Ecole, & ne se borna pas à l'instruction des particuliers ; mais pénétra jusques dans le palais des Grands. Ce Philosophe comprit que c'étoit travailler au bonheur & à la réforme de peuples entiers, que d'inspirer aux Princes & aux premiers Magistrats des principes d'honneur, de probité, de justice, & d'amour du bien public. Il [a] eut la gloire de former des disciples, qui furent d'excellens Législateurs : un Zaleucus, un Charondas, & plusieurs autres, dont les sages loix furent si utiles à la Sicile & à cette partie de l'Italie appellée la Gran-

a Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi [illegible] dicerunt [illegible]

de Gréce, & qui méritent les plus grandes louanges à plus juste titre que ces fameux Conquérans, qui ne se font connoître dans le monde que par des ravages & des incendies.

Il s'appliquoit fortement à pacifier les guerres dans l'Italie, & les factions intestines qui troubloient les villes. Il ne faut faire la guerre, disoit-il souvent, qu'à ces cinq choses, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, & à la discorde des familles. Voilà cinq ennemis qu'il vouloit qu'on combattît à toute outrance & sans ménagement.

Val. Max. lib. 8. cap. 15. Les habitans de Crotone voulurent que leur Sénat, qui étoit composé de mille personnes, se conduisît en tout par les conseils d'un si grand homme, & ne décidât rien que de concert avec lui, tant il s'étoit acquis de crédit par sa prudence & par son zèle pour le bien public.

Crotone ne fut pas la seule ville qui profita de ses avis: plusieurs [a] autres se ressentirent du bon effet des études de ce Philosophe. Il passoit de l'une à

a Plurimis & opulen [illegible]

l'autre pour répandre avec plus de fruit & d'abondance ses instructions, & il laissoit dans tous les lieux où il s'arrêtoit des traces précieuses de son séjour, par le bon ordre, la discipline, & les sages réglemens qu'il y établissoit.

Il avoit des maximes admirables sur la morale, & vouloit que l'étude de la philosophie tendît uniquement à rendre les hommes semblables à Dieu. C'est l'éloge que donne Hiéroclès à une piéce de poésie, intitulée *Carmen aureum*, (Vers d'or) qui contient les dogmes de ce Philosophe. *Hierocl. in præf. ad. carm. aurea.*

Mais il étoit peu éclairé sur la nature même de Dieu. Il [a] croioit que Dieu est une ame répandue dans tous les êtres de la nature, & dont les ames humaines sont tirées : sentiment que Virgile [b] a exprimé en parfaitement beaux vers dans le 4e Livre des Géor-

a Pythagoras censuit Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo animi nostri caperentur. 1. *de Nat. deor.* n. 37.

b Esse apibus partem divinæ mentis & haustus
Æthereos dixere. Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum.

giques. Velléius, dans Cicéron, réfute ce sentiment d'une maniére agréable, mais solide. » Si cela étoit ainsi, » dit-il, Dieu seroit déchiré & mis en » piéces, quand ces ames s'en détachent. Il souffriroit, & un Dieu n'est » point capable de souffrir, il souffriroit dans une partie de lui-même, » quand elles souffrent, comme il leur » arrive à la plupart. Pourquoi, d'ailleurs, l'esprit de l'homme ignoreroit-il quelque chose, s'il étoit Dieu ?

Laërt. La Métempsycose étoit le principal dogme de la philosophie de Pythagore. Il l'avoit emprunté ou des Egyptiens, ou des Brachmanes les anciens sages des Indes. Cette opinion dure encore parmi les idolâtres de l'Inde & de la Chine, & fait le principal fondement de leur religion. Pythagore croioit donc qu'à la mort des hommes leurs ames passoient dans d'autres corps, & que si elles avoient été vicieuses, elles étoient renfermées dans des corps de bêtes immondes ou malheureuses, pour y expier les fautes de la vie passée ; & qu'après une certaine

matiére, d'un privilége tout particulier : car [a] il se vantoit de se souvenir dans quels corps il avoit été avant que d'être Pythagore. Mais il ne remontoit que jusqu'au siége de Troie. Il avoit été premiérement Æthalide, fils putatif de Mercure ; & ayant eu permission de demander à ce dieu tout ce qu'il voudroit, excepté l'immortalité, il lui demanda la grace de se souvenir de toutes choses même après sa mort. Quelque tems après il fut Euphorbe, & reçut de Ménélas une blessure au siége de Troie, dont il mourut. Ensuite son ame passa dans Hermotime ; & pour lors il entra dans le temple d'Apollon au pays des Branchides, & fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas en revenant de Troie avoit consacré à ce dieu pour marque de sa victoire. Depuis il fut un pêcheur de Délos nommé Pyrrhus, & enfin Pythagore.

a Habentque
Tartara Panthoïden iterum Orco
Demissum ; quamvis clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atræ.
Judice te non sordidus auctor

Il assuroit que dans un voiage qu'il avoit fait aux enfers, il avoit remarqué l'ame du poéte Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, où elle se tourmentoit fort. Que pour celle d'Homére, il l'avoit vû pendue à un arbre, où elle étoit environnée de serpens à cause de toutes les faussetés qu'il avoit inventées & attribuées aux dieux; & que les ames des maris qui avoient mal vécu avec leurs femmes, étoient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Pour donner plus de poids & de crédit à ses fictions fabuleuses, il avoit usé d'industrie & d'artifice. Dès qu'il fut arrivé en Italie il s'enferma dans un logis souterrain, après avoir prié sa mere de tenir un regître exact de tout ce qui se passeroit. Quand il se fut tenu là autant de tems qu'il le jugea à propos, sa mere, comme ils en étoient convenus, lui fit tenir ses tablettes, où il vit les dattes & les autres circonstances des événemens. Il sortit de ce lieu-là avec un visage pâle & tout défait. Il assembla le peuple, & assura qu'il revenoit des enfers; & afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il vou-

raconter tout ce qui étoit arrivé pendant son absence. Ce récit toucha & surprit tous les auditeurs. On ne douta pas qu'il n'y eût quelque chose de divin dans Pythagore. Chacun se mit à pleurer, & à jetter de grands cris. Les Crotoniates conçurent pour lui une estime extraordinaire, reçurent ses leçons avec avidité, & le priérent de vouloir bien aussi instruire leurs femmes.

Il faloit qu'il y eût dans le peuple une crédulité bien aveugle, ou plutôt une grossiére stupidité, pour ajouter foi à de pareilles réveries, qui souvent même se contredisoient. Car il ne paroit pas trop facile de concilier la transmigration des ames en différens corps, avec les peines que Pythagore supposoit que les ames des méchans souffroient dans les enfers; & encore moins avec ce qu'il enseigne sur la nature des ames. Car, comme le remarque le savant Traducteur des Livres de Cicéron sur la nature des dieux, l'ame des hommes & l'ame des bêtes, selon Pythagore, est la même

Divinæ par- ticulam au

l'ame de Sardanapale, en punition de ses débauches, passe dans le corps d'un cochon, c'est précisément la même chose que si l'on disoit : Dieu modifie en cochon, pour se punir lui-même de n'avoir pas été sage & modéré, tandis qu'il étoit modifié en Sardanapale.

Lactance [a] a raison de traiter Pythagore de vieux radoteur, & de dire qu'il faloit qu'il crût parler à des enfans & non à des hommes faits, pour leur débiter d'un air grave & sérieux des fables si absurdes, & des contes de bonnes femmes.

Empédocle son disciple enchérissoit sur les réveries de son Maître, & faisoit une généalogie de son ame encore plus extravagante & plus variée, puisqu'il publioit, au raport d'Athénée, qu'il avoit été fille, garçon, arbrisseau, oiseau, poisson, avant que d'être Empédocle.

Athen. lib. 8. pag. 365.

Mais comment un aussi grand Philosophe que Pythagore, & si estima-

a Videlicet senex vanus (sicut otiosæ aniculæ solent) fabulas tanquam infantibus credulis finxit. Quod si bene sensisset de iis quibus hæc locutus est, si homines eos existimasset, nunquam sibi tam petulanter mentiendi licentiam vindicasset. Sed deridenda hominis levissimi vanitas. *Lactant. divin. Institut. lib. 3. cap. 18.*

ble par beaucoup d'excellentes qualités, a-t-il été conduit à un pareil systême ? Comment a-t-il pu s'attirer une si grande foule de Sectateurs, en leur débitant des opinions capables de revolter tout homme de bon sens ? Comment des peuples entiers, qui d'ailleurs sont instruits & policés, ont-ils conservé ce dogme jusqu'à nos jours?

Il est constant que Pythagore, & tous les anciens Philosophes, quand ils commencérent à philosopher, trouvérent *le Dogme de l'immortalité de l'ame généralement établi dans les peuples ;* & c'est sur ce principe que Pythagore, comme les autres, commença à publier sa doctrine. Mais quand il s'agissoit de fixer ce que cette ame devenoit après la courte fonction qu'elle avoit faite d'animer un corps humain, Pythagore, & tous les Philosophes avec lui, demeuroient embarrassés & confondus, sans pouvoir rien répondre qui fût capable de satisfaire un esprit raisonnable. Ils ne pouvoient s'accommoder des champs Elysées pour les vertueux, ni du Styx pour les méchans, pures fictions des

des ; & devoient-ils durer ſans fin, & pendant toute une éternité ? Mais les ames de ceux qui n'avoient fait ni bien ni mal, comme celles des enfans, qu'en faiſoit-on ? Quel étoit leur ſort & leur état ? Que devoient-elles faire pendant toute l'éternité ?

Pour ſe tirer de cette objection fort embarraſſante, quelques Philoſophes deſtinoient les ames des ſages & des gens d'eſprit à contempler le cours des aſtres, l'harmonie des cieux, la naiſſance des vents & des orages, & autres météores, comme l'enſeigne Sénéque, & quelques autres Philoſophes. Mais le commun du monde ne pouvoit avoir part aux joies ſavantes & ſpéculatives de ce paradis Philoſophique. A quoi étoit-il donc occupé dans la ſuite de tous les ſiécles futurs ? On ſentoit bien qu'il ne ſeroit pas d'un Etre auſſi ſage que Dieu, de créer tous les jours des Etres purement ſpirituels pour animer des corps pendant quelques jours, & pour n'avoir plus de fonction le reſte de leur durée. Pourquoi créer tant d'ames d'enfans qui meurent en naiſſant & dans le ſein de leurs meres, ſans avoir pu faire le moindre exercice de leur raiſon ? Eſt-il de la ſa-

gesse de Dieu de produire chaque jour des milliers d'ames nouvelles, & de continuer d'en créer chaque jour d'autres pendant toute l'éternité, lesquelles ne serviront à rien ? Que faire de ces millions infinis d'ames inutiles & oisives ? Quel pouvoit être le but de ces amas d'esprits qui s'accumuloient incessamment, sans destination & sans fin ?

Ces difficultés étoient accablantes pour toutes les sectes des Philosophes. Dans l'impossibilité d'y satisfaire, quelques-uns sont venus à douter de l'immortalité de l'ame, & même à la nier. Les autres qui n'ont pu se résoudre à renoncer à un dogme, que Dieu a gravé trop profondément dans le cœur des hommes pour pouvoir se le dissimuler, se sont vû contraints à les faire passer d'un corps dans un autre : & comme ils ne pouvoient concevoir les peines éternelles, ils ont cru punir suffisamment les méchans en les renfermant dans les corps des bêtes. Et de là ils sont tombés dans les absurdités qu'on leur reproche avec justice. Mais les autres Sectes ne se défendroient guéres mieux des ab[illegible]

Je reviens à Pythagore. Par une ſuite néceſſaire de la Métempſycoſe, il concluoit, & c'étoit un des points capitaux de ſa morale, que l'homme commettoit un grand crime, quand il tuoit ou qu'il mangeoit des animaux; parce que tous les animaux, de quelque eſpéce qu'ils ſoient, étant animés de la même ame, il y avoit une horrible cruauté à égorger un autre ſoi-même. C'eſt ce qu'Ovide, dans l'endroit où il feint que Pythagore débite ſes maximes au Roi Numa, décrit ingénieuſement à ſa maniére dans ces trois vers :

Metamorph. lib. 15.

Heu! quantum ſcelus eſt in viſcera viſcera condi,
Congeſtoque avidum pingueſcere corpore corpus,
Alteriuſque animantem animantis vivere letho.

Mais, remarque encore très-ſpirituellement le Traducteur déja cité, qu'auroit répondu Pythagore à un homme qui lui auroit demandé conformément à ſes principes : » Quel mal » fais-je à un poulet en le tuant? Je ne » fais que lui faire changer de forme,

„ ame, tout en sortant de chez lui, „ ira animer quelque embrion, qui un „ jour sera un grand Monarque, un „ grand Philosophe : & au lieu de se „ voir captive dans un poulet, à qui „ des hommes peu charitables laissent „ souffrir dans une basse-cour les in- „ jures de l'air, & cent autres incom- „ modités, elle se verra logée dans un „ assemblage de corpuscules, qui for- „ mant le corps, tantôt d'un Epicure, „ tantôt d'un César, regorgera de plai- „ sirs & d'honneurs.

Le même Philosophe défendoit à ses disciples de manger des féves : d'où vient qu'Horace les appelle parentes ou alliées de Pythagore ; *faba Pythagoræ cognata.* On apporte différentes raisons de cette défense ; entr'autres ; [a] que les féves, par l'enflure qu'elles causent, excitent des vapeurs fort contraires à la tranquillité de l'ame nécessaire à ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité.

Satyr. 6. lib. 2.

Je ne finirois point, si j'entreprenois de raporter en détail toutes les

a Ex quo etiam Pythagoricis interdictum puta- | magnam is cibus, tranquillitati mentis quære-

merveilles attribuées à Pythagore. Si l'on en croit Porphyre, cet ennemi déclaré du Christianisme, & Iamblique son disciple, (car ce sont là les dignes garants qu'on cite de tous ces miracles) Pythagore se faisoit entendre & obéir des bêtes mêmes. Il ordonna à une ourse qui faisoit de grands ravages dans la Daunie de se retirer, & elle disparut. Il défendit à un bœuf, après lui avoir dit un mot à l'oreille, de manger des féves : oncque depuis il n'y toucha. On affirme qu'en un même jour on l'avoit vû & entendu disputer dans une assemblée publique en deux villes fort éloignées l'une de l'autre, & situées l'une en Italie, l'autre en Sicile. Il prédisoit les tremblemens de terre, appaisoit les tempêtes, chassoit la peste, & guérissoit des maladies. Sa cuisse d'or ne doit pas être omise. Il la montra à son disciple Abaris, prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, pour lui prouver qu'il étoit lui-même cet Apollon ; & il l'avoit aussi montrée, dit-on, dans une assemblée publique à Crotone. Quelles merveilles le même Iamblique ne raporte-t-il point de cet Abaris ! Porté sur

sur un Pégase, il faisoit bien du chemin en peu de tems, sans que ni les riviéres, ni les mers, ni les lieux inaccessibles aux autres hommes, pussent ou arréter ou retarder ses courses. Croiroit-on qu'on pût sérieusement, sur le témoignage de tels Auteurs, citer comme réels & véritables des miracles & des guérisons opérés par Pythagore? *Credat Judæus apella*. Les gens sensés, même parmi les payens, s'en moquoient ouvertement.

Il est tems de finir son histoire. On raporte en bien des maniéres différentes les circonstances de sa mort. Je n'entrerai point dans ce détail. Justin marque qu'il mourut à Métaponte où il s'étoit retiré après avoir demeuré vingt ans à Crotone, & que l'admiration qu'on eut pour lui alla si loin, que sa maison fut convertie en un temple, & qu'on l'honora comme un dieu. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé.

Justin. lib. 20. cap. 4.

EMPEDOCLE.

EMPEDOCLE, Philosophe Pythagoricien, étoit d'Agrigente ville de Sicile. Il fleurissoit dans la LXXXIVe Olympiade. Il fit plusieurs voyages,

AN. M. 3560.

comme c'étoit alors la coutume, pour enrichir son esprit des plus rares connoissances. De retour dans sa patrie, il fréquenta les Ecoles des Pythagoriciens. Quelques-uns le font disciple de Pythagore : mais on croit qu'il lui étoit postérieur de plusieurs années.

Diog. Laërt. Il s'appliquoit non-seulement à composer des Ouvrages, mais encore à réformer les mœurs de ses concitoiens, & il ne tint pas à Empédocle qu'il ne fît à Agrigente ce que Pythagore avoit fait à Crotone. La ville d'Agrigente étoit plongée dans le *luxe* & la débauche. On y comptoit, selon Diogéne Laërce, huit cens mille habitans : ce qu'il ne faut pas entendre de la ville seule, mais encore de son territoire. J'en ai marqué ailleurs les richesses & l'opulence. Empédocle avoit coutume de dire que les Agrigentins se livroient à la bonne chére & au plaisir, comme s'ils comptoient mourir le lendemain ; & qu'ils s'appliquoient à construire des édifices, comme s'ils comptoient ne devoir jamais mourir.

Diod. lib. 13. p. 205. Rien ne fait mieux connoitre le luxe & la mollesse des Agrigentins, que

fendre la ville contre les attaques des Carthaginois. Cet ordre portoit que chaque homme n'auroit pour se coucher qu'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine, & deux oreillers. Les Agrigentins trouvérent cette discipline très dure, & eurent bien de la peine à s'y soumettre. Parmi ces citoiens livrés au luxe, il y avoit néanmoins d'honnêtes gens qui faisoient un très bon usage de leurs richesses, comme je l'ai exposé ailleurs.

L'autorité qu'Empédocle s'étoit acquise à Agrigente, ne lui servit qu'à y faire régner, autant qu'il put, la paix & le bon ordre. On lui offrit l'autorité suprême, qu'il refusa constamment. Son principal soin fut de faire cesser les divisions qui régnoient parmi les Agrigentins; & de leur persuader de se regarder tous comme égaux, & comme ne formant tous ensemble qu'une même famille. Il porta ensuite son attention à réprimer l'insolence des principaux de la ville, & à empécher qu'on ne dissipât le trésor public. Pour lui, il emploioit ses revenus à marier les filles qui n'avoient point de dot.

Diog. Laërt.

Plut. advers. Col. pag. 1126.

...il lui Diog.

étoit possible, l'égalité entre les habitans d'Agrigente, qu'il fit casser le Conseil composé de mille citoiens choisis entre les plus riches. Il le rendit triennal, de perpétuel qu'il étoit, & fit ensorte qu'on en accorda l'entrée à ceux du peuple, ou au moins à ceux qui étoient dans la disposition de favoriser le gouvernement Démocratique.

Diog. Laërt. Lorsqu'Empédocle alloit aux Jeux Olympiques, on ne parloit que de lui. Ses louanges faisoient le sujet ordinaire des conversations. C'étoit un usage ancien de chanter en public les vers des grands Poétes, comme ceux d'*Homére*, d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme, de Phocylide, & d'autres. On fit cet honneur à ceux d'Empédocle. Le chantre Cléoméne chantoit aux Jeux Olympiques ses *Purifications*, Poéme moral de trois mille vers Hexamétres, composé par notre Philosophe sur les devoirs de la vie civile, le culte des dieux, & les préceptes de morale. On appelloit ainsi ce Poéme, parce qu'il contenoit des maximes qui enseignoient le moien de purifier l'ame & de la perfectionner. On croit que les *Vers dorés* faisoient partie de ce Poéme.

Athen. lib. 14. pag. 620.

Καθαρμοί.

Carmen au-

Philoſophe, Poéte, Hiſtorien, Médecin, & même ſelon quelques-uns, Magicien. Il y a bien de l'apparence que ſa magie n'étoit autre choſe que la connoiſſance profonde qu'il avoit acquiſe de tout ce qu'il y a de plus ſecret dans la nature. On attribuoit à magie le ſervice important qu'il avoit rendu aux Agrigentins, en faiſant ceſſer certains vents réglés, qui par leur ſouffle violent cauſoient un grand dommage aux fruits de la terre; & ceux de Sélinonte, en les guériſſant de la peſte cauſée par la puanteur des eaux d'un fleuve qui paſſoit dans leur ville. Sa magie étoit, pour le premier fait, d'avoir bouché une ouverture de montagne, d'où ſortoient des exhalaiſons infectées qu'un vent du midi pouſſoit vers le territoire d'Agrigente; & pour le ſecond fait, d'avoir fait entrer à ſes frais dans le fleuve de Sélinonte deux petites riviéres qui en adoucirent les eaux, & qui leur ôtérent leur mauvaiſe qualité.

Le plus merveilleux effet de la magie d'Empédocle, & qui le fit regarder comme un dieu, eſt la réſurrection prétendue d'une femme d'Agrigente, Laërt. Lib. 6. cap. 52.

Lib. 2. cont. Cels. bien qu'Origéne. Hermippus qui se contente de dire que cette femme aiant été abandonnée des Médecins, & apparemment tenue pour morte, fut guérie par Empédocle, réduit ce mi- *De locis affect. lib. 6.* racle à sa juste valeur; & Galien paroit entrer dans ce sentiment.

Diog. Laërt. On dit qu'Empédocle, [a] afin de confirmer les peuples dans l'opinion où ils étoient de sa divinité en disparoissant tout d'un coup, alla se précipiter dans les gouffres du mont Etna. Mais cette extravagance a bien l'air d'être de l'invention de ceux qui se sont fait un plaisir, soit de jetter du merveilleux dans la vie de ces Philosophes, soit au contraire de les rendre ridicules. Des Auteurs plus sensés nous apprennent qu'il se retira dans le Péloponnése, où il mourut, à l'âge de 60 ans, comme le dit Aristote vers le commencement *An. M. 3576.* de la LXXXVIII[e] Olympiade.

ARTICLE SECOND.

DIVISION DE LA SECTE ITALIQUE *en quatre Sectes.*

LA SECTE Italique de Pythagore

a Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus

se divise en quatre autres : celle d'Héraclite, qui porta son nom ; l'Eleatique, qui eut pour chef Démocrite ; la Sceptique, dont Pyrrhon fut le fondateur, & l'Epicurienne, qu'Epicure établit.

§. I.

Secte d'HERACLITE.

ON SAIT peu de choses de ce Philosophe. Il étoit d'Ephése, & vivoit vers la LIX[e] Olympiade. On dit qu'il n'eut point de maîtres, & qu'il devint savant par ses continuelles méditations. An. M. 3460. *Laert.*

Entre plusieurs traités qu'il composa, celui de la nature, qui étoit un recueil de toute sa philosophie, fut le plus estimé. Darius roi de Perse, fils d'Hystaspe, ayant vû cet ouvrage, écrivit une lettre fort obligeante à Héraclite, pour le prier de venir à sa Cour, où sa vertu & sa science seroient plus considérées que dans la Gréce. Le Philosophe, peu sensible à des avances si gracieuses & si pleines de bonté, répondit grossiérement, Qu'il ne voioit parmi les h… que

noit mal. Il n'avoit pas tort dans le fond. Il n'eſt pas étonnant qu'un Grec né libre, ennemi de la hauteur des Rois barbares, des ſervitudes & des vices des Courtiſans, faſſe un grand cas de la pauvreté jointe à l'indépendance, & l'eſtime infiniment plus que la grande fortune qu'il pouvoit attendre d'un Monarque vivant au milieu de la pompe, du faſte, de la molleſſe, & des délices, dans une nation la plus décriée pour le luxe. Il auroit pu ſeulement accompagner ſon refus de maniéres plus honnêtes.

C'étoit un vrai miſanthrope. Il n'étoit content de rien, tout lui déplaiſoit. Le [a] genre humain lui faiſoit pitié. Voiant tout le monde ſe livrer à une joie dont il ſentoit le faux, il ne paroiſſoit jamais en public ſans verſer des larmes, ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pleureur*. Démocrite au contraire, qui ne voioit rien de ſérieux

a Heraclitus, quoties prodierat, & tantum circa ſe malè viventium, imò malè pereuntium viderat, flebat miserabi- … blico fuiſſe : adeo nihil illi videbatur ſerium eorum quæ feriò agebantur. *Senec. de ira, lib. 2. cap. 10.*

Huic omnia …

dans ce qui occupe le plus ſérieuſement les hommes, ne pouvoit s'empêcher de rire. L'un ne trouvoit dans la vie que miſéres, l'autre que niaiſeries & bagatelles. Ils avoient tous deux raiſon dans un certain ſens.

Héraclite, ennuié & fatigué de tout, prit enfin les hommes en une ſi grande averſion, qu'il ſe retira ſur une montagne, pour y vivre d'herbes dans la compagnie des bêtes ſauvages. Une hydropiſie, que ce genre de vie lui cauſa, l'aiant obligé de deſcendre à la ville, il y mourut peu de tems après.

§. II.

Secte de DEMOCRITE.

DEMOCRITE, Auteur de cette ſecte, l'un des plus grands Philoſophes de l'antiquité, étoit d'Abdére dans la Thrace. Xerxès, roi de Perſe, aiant logé chez le pere de Démocrite, lui laiſſa quelques Mages, qui furent les précepteurs de ſon fils, & qui lui enſeignérent leur prétendue Théologie & l'Aſtronomie. Il reçut enſuite les leçons de Leucippe, & apprit de lui le ſyſtême des Atomes & du Vuide. *Laërt.*

pour les ſciences le porta à voiager dans tous les pays du monde où il eſpéra de trouver d'habiles gens. Il vit les Prêtres d'Egypte : il conſulta les Caldéens & les Philoſophes Perſans. On veut même qu'il ait pénétré juſques dans les Indes & dans l'Ethiopie, pour conférer avec les Gymnoſophiſtes.

Il [a] négligea le ſoin de ſes revenus, & laiſſa ſes terres incultes, afin de s'occuper avec moins de diſtraction à l'étude de la ſageſſe. On a été juſqu'à dire, mais avec peu de vraiſemblance, qu'il s'étoit crevé les yeux, dans l'eſpérance de méditer plus profondément, lorſque les objets de la vûe ne feroient point diverſion aux forces intellectuelles de ſon ame. C'étoit s'aveugler en quelque ſorte que de s'enfermer dans un tombeau, comme on dit qu'il faiſoit, pour vaquer plus librement à la méditation.

a Democritus, verè falſò ve, dicitur oculis ſe privaſſe, ut quàm minimè animus à cogitationibus abduceretur. Patrimonium neglexit, agros deſeruit incultos, quid quærens aliud, niſi beatam vitam? *De finib. lib. 5. n. 87.*

Ce qui paroit plus certain, c'eſt qu'il dépenſa pour ſes voiages tout ſon patrimoine, qui montoit à plus de cent talens. (cent mille écus.) A ſon retour il fut cité en juſtice, pour avoir ainſi diſſipé ſon bien. Les loix du pays portoient que ceux qui auroient dépenſé leur patrimoine, ne ſeroient point enterrés dans le tombeau de leur famille. Il plaida lui-même ſa cauſe, & produiſit pour témoin du légitime emploi qu'il avoit fait de ſes biens le plus parfait de ſes Ouvrages, dont il fit lecture aux Juges. Ils en furent ſi charmés, que non ſeulement ils le renvoiérent abſous, mais lui firent rendre, ſans doute du tréſor commun de la ville, autant de bien qu'il en avoit dépenſé dans ſes voiages, lui érigérent des ſtatues, & ordonnérent qu'après ſa mort le public prendroit ſoin de ſes funérailles : ce qui fut exécuté. Il voiagea en grand homme, pour s'inſtruire, & non pour s'enrichir. Il alla chercher juſqu'au fond des Indes les richeſſes de l'érudition, & ne ſe ſoucia guéres des tréſors qu'il trouvoit

Laërt. Athen. lib. 4. pag. 168.

Il [a] passa quelque tems à Athénes, le centre de toutes les sciences, & le domicile des beaux esprits. Mais, loin de chercher à y faire briller son mérite, & à y faire parade de ses rares connoissances, il affecta d'y demeurer inconnu : circonstance remarquable dans un savant, & dans un philosophe !

On raporte un fait assez singulier, mais fondé uniquement sur des lettres d'Hippocrate, que les savans croient être supposées. Les Abdérites voiant Démocrite leur compatriote ne se soucier de rien, rire & se moquer de tout, dire que l'air étoit rempli d'images, chercher ce que disent les oiseaux dans leur chant, habiter presque toujours dans des tombeaux, craignirent que la tête ne lui tournât, & qu'il ne devînt entiérement fou, ce qu'ils regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur ville. Ils écrivirent donc à Hippocrate, pour le prier de venir voir Démocrite. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la santé d'un concitoien si célébre leur fait honneur. L'illustre Médecin

a Veni Athenas, in- | gravem, qui glorietur à

qu'ils avoient fait venir, aiant eu quelques conversations avec le prétendu malade, en jugea bien différemment d'eux, & dissipa toutes leurs craintes, en déclarant qu'il n'avoit point connu d'homme plus sage ni plus sensé que ce Philosophe. Diogéne Laërce fait aussi mention de ce voiage d'Hippocrate à Abdére.

On ne trouve rien de certain ni sur le tems de sa naissance, ni sur le tems de sa mort. Diodore de Sicile le fait mourir âgé de 90 ans, la 1ere année de la XCe Olympiade. AN.M. 3584.

Démocrite étoit un beau génie, un esprit vaste, étendu, pénétrant, & qui s'appliqua à toutes les plus rares connoissances. La Physique, la Morale, les Mathématiques, les Belles-Lettres, les beaux Arts se trouvérent dans la sphére de son activité. *Laërt.*

On dit qu'aiant prévû qu'une certaine année seroit mauvaise pour les oliviers, il acheta à vil prix une grande quantité d'huile, & y fit un gain immense. On [a] s'étonnoit, avec raison, qu'un homme qui n'avoit jamais paru

toujours fait tant de cas de la pauvreté, se fût jetté tout d'un coup dans le commerce, & eût songé à amasser de si grands biens. Il expliqua bientôt lui-même ce mystére, en restituant à tous les marchands dont il avoit acheté l'huile, & qui étoient au désespoir du mauvais marché qu'ils avoient fait, tout ce qu'il avoit gagné dessus, & se contentant de faire connoitre qu'il ne tenoit qu'à lui de devenir riche. On raconte une histoire pareille de Thalès.

Epicure est redevable à Démocrite de presque tout son systême ; & pour [a] rendre l'élégante expression *Latine*, c'est des sources de ce dernier que coulent les eaux dont Epicure arrose ses jardins. Celui-ci se fit tort en n'avouant pas les obligations qu'il avoit à Démocrite, & en le traitant de réveur. Nous exposerons dans la suite ses sentimens sur le souverain bien de l'homme, sur le monde, sur la nature des dieux.

Laërt. C'est aussi Démocrite qui a fourni

ut apparuit causa & ingens divitiarum cursus, restituisse mercedem (*ou plutôt* mercem) anxiæ & cili, cùm vellet, fore. *Plin. lib.* 18. *cap.* 28.

a Democritus vir magnus in primis, cujus fontibus

aux Pyrrhoniens tout ce qu'ils ont dit contre le témoignage des ſens. Car, outre qu'il avoit accoutumé de dire que la vérité étoit cachée au fond d'un puits, il ſoutenoit qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes & le vuide, & que tout le reſte ne conſiſtoit qu'en opinion & en apparences.

On prétend que Platon étoit enne- *Laërti*
mi déclaré de Démocrite. Il avoit ramaſſé avec ſoin tous ſes livres, & alloit les jetter au feu, lorſque deux Philoſophes Pythagoriciens lui repréſentérent que cela ne ſerviroit de rien, parce que pluſieurs perſonnes s'en étoient déja pourvûes. La haine de Platon envers Démocrite a paru, en ce qu'aiant fait mention de preſque tous les anciens Philoſophes, il ne l'a jamais cité, non pas même dans les endroits où il s'agiſſoit de le réfuter.

§. III.

Secte appellée Sceptique ou Pyrrhonienne.

PYRRHON, natif d'Elide au Péloponnéſe, fut diſciple d'Anaxarque,

quel tems il a fleuri. Il avoit exercé le métier de Peintre avant que de s'attacher à la Philosophie.

Ses sentimens ne différoient guéres des opinions d'Arcésilas, & se terminoient à l'incompréhensibilité de toutes choses. Il trouvoit par tout, & des raisons d'affirmer, & des raisons de nier : & c'est pour cela qu'il retenoit son consentement après avoir bien examiné le pour & le contre, sans conclure autre chose, sinon qu'il ne voioit encore rien de clair & de certain, *non liquet*, & que la matiére dont il étoit question, avoit besoin d'être encore approfondie. Il paroissoit donc toute sa vie chercher la vérité, mais il se ménageoit toujours des ressources pour ne pas tomber d'accord qu'elle se fût montrée à lui. C'est-à-dire qu'en effet il ne vouloit pas la trouver, & qu'il cachoit cette affreuse disposition sous le précieux dehors de la recherche & de l'examen.

Quoiqu'il ne soit pas l'inventeur de cette méthode de philosopher, elle ne laisse pas de porter son nom : l'art de disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspen-

me. Les Disciples de Pyrrhon s'appelloient aussi *Sceptiques*, d'un mot grec qui signifie *considérer*, *examiner*, parce que c'étoit là où se terminoit tout leur travail. σκέπτομαι

L'indifférence de Pyrrhon est étonnante; &, si tout ce que Diogéne de Laërce en raporte est vrai, elle alloit jusqu'à la folie. Cet Historien dit qu'il ne préféroit rien à rien, qu'un chariot & un précipice ne l'obligeoient point à faire un pas en arriére ou à côté, & que ses amis qui le suivoient lui sauvérent fort souvent la vie. Cependant un jour il prit la fuite pour se garantir d'un chien qui le poursuivoit. Et comme on le railloit sur cette crainte contraire à ses principes, & indigne d'un Philosophe: *Il est difficile*, répondit-il, *de dépouiller entiérement l'homme.* *Laërt.* *Aristocles apud Euseb. Præp. Evang. lib. 14. cap. 18.*

Anaxarque son maître étant tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Loin qu'Anaxarque lui en sût mauvais gré, il blâma ceux qui réprochoient à Pyrrhon une dureté si inhumaine, & loua son disciple de cet esprit indifférent & qui n'aimoit rien. Que deviendroit la société & le commerce de l ... ec de *Laërt.*

Stobæus, sermone 118. Pyrrhon soutenoit qu'il n'importe pas plus de vivre que de mourir, ou de mourir que de vivre. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas?* lui demanda-t-on. *C'est à cause de cela même*, répondit-il : *parce que la vie & la mort sont également indifférentes.*

Laërt. Il enseignoit ce dogme abominable, & qui ouvre la porte à tous les crimes : Que l'honneur & l'infamie des actions, leur justice & leur injustice, dépendoient uniquement des loix humaines & de la coutume : en un mot, qu'il n'y avoit rien en soi-même d'honnête & de honteux, de juste & d'injuste.

Laërt. Sa patrie le considéra extrêmement, lui conféra la dignité de Pontife, &, en sa faveur, accorda une exemtion de tributs à tous les Philosophes : conduite bien singuliére à l'égard d'un homme que l'on combloit d'honneurs, pendant qu'il ne lui étoit dû qu'un profond mépris.

§. IV.

Secte Epicurienne.

Laërt. EPICURE, l'un des plus grands

me année de la CIX[e] Olympiade. Son pere Néoclès, & sa mere Cherestrata, furent du nombre des habitans de l'Attique que les Athéniens envoiérent dans l'île de Samos. C'est ce qui fit qu'Epicure passa dans cette Ile les années de son enfance. AN. M. 3662.

Il ne revint à Athénes qu'à l'âge de dix-huit ans. Ce ne fut pas pour s'y fixer : car quelques années après il alla trouver son pere qui demeuroit à Colophon ; & depuis il séjourna en différens endroits. Ce ne fut qu'environ à l'âge de trente-six ans qu'il s'établit pour toujours à Athénes. *Laërt.* AN. M. 3699.

Il y érigea une Ecole dans un beau jardin qu'il avoit acheté. Une foule incroiable d'auditeurs vint bientôt de toutes les villes de la Gréce, de l'Asie & de l'Egypte même, pour recevoir ses leçons. Si l'on en croit le Torquatus de Cicéron, ardent défenseur de la secte Epicurienne, les disciples d'Epicure vivoient en commun avec leur Maître dans une union parfaite. Et au lieu que, dans toute l'antiquité, à peine comptoit-on pendant plusieurs siécles trois couples de vrais amis, Epicure [a] avoit su en réunir des troupes *De Finib. lib. 1. n. 65.*

nombreuses dans une assez petite maison. Le philosophe Numénius, qui vivoit dans le second siécle, remarque qu'à travers les discordes & les divisions qui régnoient dans chacune des autres sectes, l'union des disciples d'Epicure s'étoit conservée jusqu'à son tems. Son Ecole ne se divisa jamais : on y suivit toujours sa doctrine comme un oracle. Son jour natal étoit encore solennisé du tems de Pline le Naturaliste, c'est-à-dire plus de quatre cens ans après sa mort : on fêtoit même le mois entier de sa naissance. Son portrait se trouvoit par tout.

Euseb. Præp. Evangel. lib. 14. cap. 5.

Plin. lib. 34. cap. 2.

Epicure composa un grand nombre de livres, on les fait monter à plus de trois cens; & il se piquoit de n'y rien citer, & de tirer tout de son propre fond. Quoiqu'il ne nous en reste aucun, il n'y a point d'ancien Philosophe dont les sentimens soient plus connus que les siens. On en est sur tout redevable, sans parler de Cicéron dans ses œuvres Philosophiques, au poéte Lucréce, & à Diogéne Laërce. Le savant Gassendi a ramassé avec beaucoup

d'exactitude tout ce qui se trouve sur la doctrine & sur la personne d'Epicure dans les anciens livres.

Il mit dans une extrême réputation le systême des Atomes. Nous verrons qu'il n'en étoit pas l'inventeur, mais qu'il y changea seulement quelques choses. Son dogme sur le souverain bonheur de l'homme qu'il met dans le plaisir, contribua beaucoup à décrier sa secte, & à la faire valoir : il en sera aussi parlé dans la suite, comme de ses sentimens sur la nature des dieux, sur la Providence, & sur le destin.

L'éloge que fait d'Epicure Lucréce son fidéle Interpréte, nous marque ce qu'on doit penser du systême de ce Philosophe. Il le représente comme le premier des humains qui ait eu le courage de s'élever contre les préjugés qui aveugloient l'univers, & de secouer le joug de la Religion, qui jusqu'à lui avoit tenu tous les hommes asservis sous son empire ; & cela sans être arrêté ni par le respect pour les dieux, ni par la crainte du tonnerre, ni par aucun autre motif.

Humana ante oculos fœdè cùm vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione...

Primùm Graius homo mortales tollere contrà
Est oculos ausus, primusque obsistere contrà:
Quem nec fama deûm, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit coelum.

Laërt. On loue Epicure de n'avoir jamais varié dans le zêle pour le bien de sa patrie. Il n'en sortit point dans le tems que Démétrius Poliorcéte assiégeoit Athénes, & voulut avoir sa part des maux qu'elle souffroit. Il se nourrit de féves, & en nourrit ses disciples. Il souhaitoit de bons souverains, & se soumettoit à ceux qui gouvernoient mal. Maxime importante, & qui est le fondement de la tranquillité des Etats. Tacite l'exprime en ces termes : *Bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare.* » Faire des vœux pour » avoir de bons Empereurs, les tolérer » quels qu'ils soient.

Plut. in Demetr. pag. 905.

Tacit. Hist. lib. 4. cap. 8.

Epicure mourut dans les douleurs d'une rétention d'urine, qu'il suppor-

çoit d'entrer dans sa soixante-douziéme année.

RÉFLEXION GÉNÉRALE

Sur les Sectes des Philosophes.

J'AI TACHÉ d'exposer le plus clairement qu'il m'a été possible l'histoire des différentes Sectes des Philosophes payens. Avant que de quitter cette matiére, & d'exposer les divers sentimens de ces sectes, je croi devoir avertir par avance le Lecteur qu'il seroit trompé, s'il s'attendoit à voir un grand changement, une grande réforme dans les mœurs des hommes par les différentes instructions de tous ces Philosophes. La sagesse dont se vantoient les plus éclairés parmi tant de sectes qui partageoient l'univers, n'a pu finir aucune question, & a multiplié les erreurs. Toute la Philosophie humaine n'a prétendu instruire les hommes qu'à marcher d'une maniére digne de l'homme; parce qu'elle n'a reconnu dans les hommes que des qualités humaines, & qu'elle ne les a destinés qu'à la jouissance des biens humains. Et ses instructions ne sont pas

nent au moins les hommes de la vie brutale qui deshonore l'excellence de la nature humaine, & qui leur fait chercher leur bonheur dans la plus vile portion de leur être, c'est-à-dire dans le corps. Mais toute cette réforme se réduit à bien peu de chose. Quel progrès ont fait les sectes des Philosophes, quoique revétues de tant d'éloquence, & soutenues de tant de subtilité? Elles ont laissé les hommes dans l'état où elles les ont trouvés, dans les mêmes perplexités, les mêmes préventions, le même aveuglement.

Et comment auroient-elles pu travailler à la réforme du cœur humain, ne sachant ni en quoi il étoit déréglé, ni quelle étoit la source de son déréglement. Sans la révélation du péché d'Adam, que connoissoit-on de l'homme, & de son véritable état? Depuis sa chute il est plein de contrariétés étonnantes. Il retient de sa premiére origine des sentimens de grandeur & d'élévation, que sa dégradation & sa bassesse n'ont pu étoufer. Il veut tout, il aspire à tout. Son desir pour la gloire, pour l'immortalité, pour un bonheur qui renferme tous les biens, est

Mr Du Guet. J. C. crucifié, Tom. 1. chap. 5. d'apres Mr. Pascal.

se à tout. Un néant l'occupe, un néant l'afflige ou le console. Il est un enfant en mille occasions; foible, découragé, abbattu : sans parler de ses vices & de ses passions, qui le deshonorent & l'avilissent, & qui le rendent quelquefois inférieur aux bêtes, dont il est plus voisin que de l'homme par ses indignes inclinations.

L'ignorance de ces deux états a jetté les Philosophes dans deux excès également absurdes. Les Stoïciens, qui s'étoient fait une idole de leur sagesse chimérique, inspiroient à l'homme des sentimens d'une grandeur pure : ce n'est pas là son état. Les Epicuriens, qui l'avoient dégradé en le réduisant à la matiére, lui inspiroient des sentimens de bassesse pure : & c'est aussi peu son état. La Philosophie n'étoit point capable de discerner des choses si voisines, & en même tems si éloignées : si voisines, puisque l'état de l'homme les réunit ; & si éloignées, puisqu'elles appartiennent par leur nature à des états totalement différens. Un tel discernement n'a point été fait avant JESUS-CHRIST, ou indépendamment de JESUS-CHRIST. L'homme ne

Principes de la Foi, Tom. 1. ch. 9.

noitre avant lui. Il s'eſt ou trop élevé, ou trop abaiſſé. Ses maîtres l'ont toujours trompé, ou en flatant un orgueil qu'il faloit abbattre, ou en ajoutant à une baſſeſſe qu'il faloit relever. Je comprens par là combien la révélation m'étoit néceſſaire, & combien le don de la Foi me doit paroitre précieux.

Il eſt vrai que la maniére dont le péché d'Adam a paſſé juſqu'à moi, eſt couverte d'obſcurités. Mais de ce *ſeul* point que cachent les ténébres, vient la lumiére qui éclaircit tout, & diſſipe toutes mes difficultés. Je n'ai donc garde de refuſer de croire une *ſeule* choſe, dont la foi eſt récompenſée par l'intelligence de tant d'autres: & j'aime mieux ſoumettre ma raiſon à un ſeul article qu'elle ne comprend pas, mais qui eſt révélé; que de la révolter ſur une infinité d'autres qu'elle comprend auſſi peu, & dont la révélation divine ne lui interdit pas l'examen, & n'applanit pas les difficultés.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

AVANT-PROPOS.

J'ENTENDS par Hiſtoire de la Philoſophie l'hiſtoire des Dogmes qu'enſeignoit chaque Secte des anciens Philoſophes.

La Philoſophie, chez les Anciens, contenoit trois parties. la Dialectique ou Logique, qui dirige les opérations de l'eſprit, & s'applique à former le raiſonnement; la Phyſique, (ſous laquelle étoit auſſi renfermée la Métaphyſique) qui conſidére la formation du Monde, les effets de la nature, l'exiſtence & les attributs de la Divinité, la nature de l'ame; enfin la Morale, qui régle les mœurs, & traite des devoirs de la vie.

Voila une ample matiére. On n'attend pas de moi que je la traite à fond. J'ai déja déclaré plus d'une fois que je n'écrivois point pour les ſçavans. On entend tous les jours parler, & pluſieurs Livres font [illegible]ion,

de Stoïciens, de Péripatéticiens, d'Epicuriens. J'ai cru qu'il étoit à propos de mettre le commun des hommes au fait des principales questions agitées parmi ces Philosophes, mais sans entrer dans un détail exact de leurs disputes, qui souvent sont très épineuses & très désagréables.

Avant que d'entrer en matiére, je ne puis m'empécher de faire observer le merveilleux goût qui régnoit dans l'antiquité parmi les personnes les plus considérables par raport à toutes les Sciences, & en particulier par raport à l'étude de la Philosophie. Je ne parle pas seulement des Grecs. Nous avons vû dans quelle estime étoient à la Cour de Crésus ces fameux Sages de la Gréce, le cas & l'usage que Périclès faisoit des leçons d'Anaxagore; avec quel empressement les plus illustres citoiens d'Athénes recherchoient les conversations de Socrate; quel dévouement Dion, malgré les attraits d'une Cour livrée au plaisir, fit paroitre pour Platon, quel goût inspira Aristote à Alexandre le Grand son éleve pour les connoissances même les plus abstraites; enfin combien Pythagore

les Princes de cette partie de l'Italie qui fut appellée la Gréce.

Les Romains, à cet égard, ne le cédérent point aux Grecs, depuis qu'une fois la connoiſſance & le goût des beaux Arts ſe furent introduits parmi eux. Paul Emile, après la conquête de la Macédoine, regarda comme un des plus doux fruits de ſa victoire de faire venir de la Gréce à Rome un Philoſophe, pour inſtruire ſes enfans qui étoient déja dans le ſervice, & pour l'entretenir lui-même dans ſes heures de loiſir. Scipion l'Africain, qui [a] détruiſit Carthage & Numance, ces deux redoutables rivales de Rome, ſut, [b] au milieu des plus importantes occupations tant en guerre qu'en paix, ſe procurer des momens de repos & de retraite, pour jouir de la converſation de Polybe & du Philoſophe Pané-

a Africanus duos terrores imperii Romani, Carthaginem Numantiamque deleverat. *Pro Mur. n. 58.*

b Ille, requieſcens à reip. pulcherrimis muneribus, otium ſibi ſumebat aliquando & à ſolitudinem recipiebat. *De offic. lib. 3. n. 2.*

Scipio tam elegans liberalium ſtudiorum omniſque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium Panætiumque, præcellentes ingenio [illegible] militiæque

tius qu'il avoit toujours avec lui. Lélius, ce modéle de vertu, plus respectable par sa douce sagesse que par ses dignités, l'ami intime de Scipion, partageoit avec lui le plaisir de ces savans & agréables entretiens. L'amitié [a] de ces deux grands hommes pour Panétius alloit jusqu'à la familiarité, & Cicéron dit que ce Philosophe en étoit bien digne. Quels honneurs Pompée ne rendit-il point à Posidonius, étant allé exprès à Rhodes, au retour de ses glorieuses campagnes contre Mithridate, pour voir & entendre ce Philosophe! Luculle, [b] dans le tems même de ses campagnes, où un Général peut à peine respirer, trouvoit pourtant des momens de loisir pour satisfaire le goût qu'il avoit pour les Belles-Lettres, & en particulier pour la Philosophie, & pour entendre le philosophe Antiochus qui étoit le compagnon de tous ses voiages.

a Homo inprimis ingenuus & gravis, dignus illa familiaritate Scipionis & Lælii, Panætius. *De Finib. lib. 4. n.* 23.

b Majore studio Lucullus cùm omni literarum generi; tum philosophiæ deditus fuit ... verò ineunte ætate solùm, sed & quæstor aliquot annos.. & in ipso bello, in quo ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur..., Antiochum ...

Mr l'Abbé Gédoyn fait remarquer, au sujet d'une Lettre de Denys d'Halicarnasse à Pompée, l'usage que les grands hommes de la République Romaine savoient faire de leur loisir. L'excellente éducation, dit-il, que recevoient les Romains, les rendoit savans presque dès l'enfance. On les instruisoit à fond dans leur langue, & dans la langue Grecque : ces deux langues, qui étoient vivantes, leur coûtoient peu à apprendre. On leur inspiroit de bonne heure du goût pour les excellens Ecrivains. Ce goût, versé, s'il faut ainsi dire, dans des ames tendres, se fortifioit avec l'âge, & les portoit à rechercher la société des Savans, dont la conversation pût suppléer aux lectures que les affaires leur déroboient. De là il arrivoit que les Romains aiant tous l'esprit cultivé par les Lettres, vivoient entr'eux dans un commerce continuel d'érudition. Et quelle devoit être la conversation d'un grand nombre de Romains, lorsqu'ils venoient à se trouver ensemble! Hortensius, Cicéron, Cotta, César, Pompée, Caton, Brutus, Atticus, Catulus, Lucullus, Varron, & plusieurs autres!

Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. V. p. 126.

Mais jamais personne n'a porté plus loin le goût & l'ardeur sur tout pour la Philosophie, que Cicéron. On a peine à comprendre comment un homme autant occupé qu'il l'étoit & par les soins de la plaidoirie & par les affaires de l'Etat, a pu trouver du tems pour approfondir, comme il avoit fait, toutes les questions agitées pour lors parmi les Philosophes. C'est que, comme il le dit lui-même par raport aux Belles-Lettres, le tems que les autres donnoient à la promenade, au plaisir, aux spectacles, au jeu, il l'employoit ou dans le cabinet, ou dans des entretiens familiers avec des amis de même goût que lui. Il[a] étoit convaincu qu'une telle étude & une telle récréation convenoient parfaitement à des Sénateurs & à des hommes d'Etat, pourvû qu'elles ne leur fissent rien retrancher de ce qu'ils doivent au public.

' Pro Arch. Poët. n. 13.

a Si quodam in libro verè est à nobis philosophia laudata, profectò ejus tractatio optimo at- privatis studiis de opera publicâ detrahamus. . . Quasi verò clarorum virorum aut tacitos con-

Aimeroit-on mieux, dit-il, que leurs entrevûes fussent muettes en quelque sorte, ou qu'elles ne roulassent que sur des bagatelles, & sur des affaires de néant.

Les Livres Philosophiques qu'il nous a laissés, qui ne sont pas la partie de ses Ouvrages la moins estimable, marquent jusqu'où, dans ce genre, il avoit porté son application. Sans parler de tout le reste, il y donne d'excellentes régles pour ceux qui écrivent sur des matiéres contestées, & qui entreprennent de réfuter leurs adversaires. Il [a] veut qu'on ne s'engage dans les disputes que par un pur amour de la vérité, sans prévention, & sans desir de montrer de l'esprit, ou de faire prévaloir ses sentimens. Il en écarte toute passion, toute colére, tout emportement, toute médi-

a Ego, si ostentatione aliqua inductus, aut studio certandi, ad hanc potissimùm philosophiam me applicavi, non modò stultitiam meam,

Differentium inter se reprehensiones non sunt vituperandæ. Maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones concertationesque in dis-

ſance, & toute injure. *Nous [a] ſommes*, dit-il en parlant de lui-même, *préparés à réfuter nos adverſaires ſans opiniâtreté, & à ſouffrir ſans reſſentiment qu'on nous réfute.*

Que ce caractére eſt aimable ! Qu'il eſt beau de chercher dans les diſputes, non à vaincre ſes adverſaires, mais ſeulement à faire triompher la vérité ! Quel avantage l'amour propre même, s'il étoit permis de l'écouter, ne trouveroit-il point dans une telle conduite, à laquelle il n'eſt pas poſſible de refuſer ſon eſtime, qui *ajoute* une nouvelle force aux *raiſons*, qui en gagnant les cœurs prépare les eſprits à la conviction ; & qui, par des maniéres douces & modeſtes, ôte à l'aveu mortifiant de s'être trompé cette peine ſecrette qu'une mauvaiſe honte y attache preſque toujours. Quand eſt-ce que ce goût pour l'étude, & cette ſage modération dans les diſputes, revivront parmi nous ?

Il faut pourtant l'avouer à l'honneur de notre ſiécle : nous avons des perſonnes d'un rare mérite qui ſe diſtinguent particuliérement par ces deux

qualités. Je ne parlerai ici que de M. le Président Bouhier. Ses savantes Remarques sur le texte de plusieurs Livres de Cicéron, suffiroient seules pour montrer jusqu'où cet illustré Magistrat a porté l'étendue de ses connoissances. » Peutêtre, dit fort à propos Mr l'Abbé d'Olivet dans une Préface qui est à la tête de la nouvelle édition des Tusculanes, traduites, partie par Mr. le Président Bouhier, partie par Mr. l'Abbé d'Olivet, avec un succès qui fait également honneur à l'un & à l'autre: » Peutêtre que l'exemple » d'un homme de son rang & de son » mérite, réveillera en France le goût » de la Critique; goût autrefois si » commun, que le célébre Lambin, » lorsqu'il travailla sur Cicéron, trou» va du sécours dans les plus grands » personnages de son tems. Car, pour » dire ceci en passant, la liste qu'il » nous en a laissée, & qu'on peut voir » à la suite de sa Préface, prouve que » ce même Cicéron, qui de nos jours » est rélégué dans les Colléges, faisoit » il y a deux cens ans les délices de » tout ce qu'il y avoit de plus considé» rable & dans la Robe, & dans le » Clergé.

Mais j'admire encore plus le caractére de modestie & de sagesse qui régne dans les Ecrits de Mr le P. Bouhier, que sa vaste érudition. Mr Davies avoit fait en Angleterre des observations sur le même texte de Cicéron que lui. *La carrière*, dit le Magistrat, *que nous courons l'un & l'autre dans cette espèce d'amusement Litéraire, ne ressemble point à celles, où les rivaux ne doivent aspirer qu'à l'honneur de vaincre. La vraie gloire des Critiques consiste à chercher la vérité, & à rendre justice à qui l'a trouvée. J'ai donc été charmé de la rendre au savant Anglois.* Il le remercie même des lumiéres qu'il lui a données sur quelques méprises. Quelle comparaison entre un caractére si modéré & si raisonnable, & la vivacité de ces Auteurs, jaloux de leur réputation jusqu'à ne point souffrir la plus légére critique.

Je reviens à mon sujet. La division de la Philosophie en trois parties, la Dialectique, la Morale, & la Physique, me fournit celle que je dois sui-

CHAPITRE PREMIER.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA DIALECTIQUE.

LA DIALECTIQUE, ou la Logique, est la science qui donne des régles pour diriger les opérations de notre esprit dans la recherche du vrai, & pour [a] nous apprendre à le discerner du faux. J'ai marqué assez au long dans le IV[e] Tome du Traité des Etudes, de quelle utilité étoit cette partie de la Philosophie, & l'usage qu'il en faloit faire.

Aristote est, parmi les Anciens, le plus excellent auteur pour la Dialectique. Outre plusieurs autres Ouvrages, nous avons de lui quatre Livres de *l'Analyse*, où il établit tous les principes du raisonnement. » Ce » génie, dit le P. Rapin dans la comparaison qu'il fait d'Aristote & de Platon, » ce génie si plein de raison &

» l'abyme de l'esprit humain, qu'il
» en pénétra tous les ressorts par la
» distinction exacte qu'il fit de ses opé-
» rations. On n'avoit point encore
» sondé ce vaste fond des pensées de
» l'homme, pour en connoitre la pro-
» fondeur. Aristote fut le premier qui
» découvrit cette nouvelle voie pour
» parvenir à la science par l'évidence
» de la démonstration, & pour aller
» géométriquement à la démonstra-
» tion par l'infaillibilité du syllogis-
» me, l'ouvrage le plus accompli, &
» l'effort le plus grand de l'esprit hu-
» main. «

Cet éloge est grand, & ne laisse rien à desirer : mais on ne peut disputer à Aristote la gloire d'avoir porté fort loin la force du raisonnement, & d'en avoir démélé avec beaucoup de subtilité & de discernement les régles & les principes.

In Zenone. Cicéron [a] paroit reconnoitre ce Philosophe pour l'auteur & l'inventeur de la Dialectique : lui-même en fait honneur à Zénon d'Elée au raport de Diogéne Laerce. On croit donc que Zénon fut le premier qui

trouva cette ſuite naturelle de principes & de conſéquences, dont il forma un Art, qui juſques-là n'avoit eu rien de fixe ni de réglé. Mais Ariſtote, ſans doute, enchérit beaucoup ſur lui.

Cette [a] étude faiſoit la principale occupation des Stoïciens, qui reconnoiſſoient pour Chef un autre Zénon. Ils ſe piquoient d'exceller dans cette partie de la Philoſophie. En effet leur maniére de raiſonner étoit vive, preſſante, ſerrée, propre à éblouir & à embarraſſer leurs adverſaires ; mais obſcure, ſéche, dénuée de tout ornement, & ſouvent elle dégenéroit en minuties, en ſophiſmes, en [b] argumens captieux & entortillés, pour me ſervir du terme de Cicéron.

Quoique la queſtion, s'il y a quelque choſe de certain dans nos connoiſſances, ne dût être regardée que comme une queſtion préliminaire à la Dialectique, elle en faiſoit pourtant le principal objet, & c'eſt ſur quoi les Philoſophes diſputoient avec

a Stoïcorum in dialec- | ſiunculis ... effici vo.

le plus de vivacité. La différence de sentimens sur ce sujet consistoit en ce que les uns croioient qu'on pouvoit avoir des connoissances sûres, & porter des jugemens certains; & que les autres au contraire prétendoient qu'on ne pouvoit rien connoitre certainement, ni par conséquent rien affirmer de positif.

Academ. Quæst. lib. 1. n. 15.

La maniére de disputer dont avoit usé Socrate, pouvoit bien avoir donné lieu à cette derniére méthode de philosopher. On sait qu'il ne disoit jamais son sentiment, qu'il se contentoit de réfuter celui des autres *sans rien affirmer positivement*, & qu'il déclaroit ne savoir autre chose sinon qu'il ne savoit rien, & c'étoit même pour cela qu'il croioit mériter l'éloge qu'Apollon lui avoit donné d'être le plus sage des hommes. Plusieurs croient que Platon suivit la même méthode, mais on n'en convient pas.

Ibid. n. 17.

Ce qui n'est point douteux, c'est que les deux plus célébres disciples de Platon, Speusippe son neveu & Aristote, qui formérent deux fameuses Ecoles, le premier celle des Académiciens, l'autre celle des Péripatéti-

qu'avoit Socrate de ne parler jamais qu'en doutant, & de ne rien affirmer, & que réduisant la maniére de traiter les questions à de certaines régles & à une certaine méthode, ils en firent un art, une science, connue sous le nom de Dialectique, qui fait une des trois parties de la Philosophie. Ces deux Ecoles portoient un nom différent, mais dans le fond avoient les mêmes principes à peu de choses près. Nous les confondrons pour l'ordinaire sous le nom d'ancienne Académie.

Le sentiment de l'ancienne Académie étoit, que, quoique nos connoissances prissent leur origine dans les sens, ce n'étoient pas les sens qui jugeoient de la vérité, mais l'esprit, qui seul méritoit d'être cru, parce qu'il est le seul qui voie les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, c'est-à-dire qui voie ce que Platon appelle les idées, lesquelles subsistent toujours dans le même état, & ne souffrent aucun changement.

Zénon, le chef des Stoïciens, qui

Academ.

témoignage des sens, qu'il [a] prétendoit être certain & évident, mais en suposant certaines conditions, savoir qu'ils fussent sains & en bon état, & qu'il n'y eût aucun obstacle qui en pût empêcher l'effet.

Epicure alloit encore plus loin. Il donnoit une telle certitude au raport des sens, qu'il [b] les regardoit comme une régle infaillible de vérité : ensorte qu'il enseignoit que les objets étoient précisément tels qu'ils nous paroissent : que le soleil, par exemple, & les étoiles fixes n'avoient pas réellement plus de grandeur qu'ils ne paroissent en avoir à nos yeux. Il admettoit un autre moien de discerner la vérité, c'est l'idée que nous avons des choses, sans laquelle nous ne pouvons former aucune question, ni porter aucun jugement. *Antecepta animo quædam informatio, sine qua nec intelligi quicquam, nec quæri, nec disputari potest.*

Lib. 1. de nat. deor. n. 43.

Zénon emploioit le même principe, & insistoit particuliérement sur

a Ita tamen maxima est in sensibus veritas, si [...] diunt. *Lib.* 4. *n.* 19.

b Epicurus omnes sen-

les idées claires, évidentes, & certaines que nous avons naturellement de certains principes par raport aux mœurs & à la conduite de la vie.
» L'homme [a] de bien, dit-il, est dé-
» terminé à tout souffrir, & à se lais-
» ser déchirer par les plus cruels tour-
» mens, plutôt que de manquer à son
» devoir, & que de trahir la fidé-
» lité qu'il doit à sa patrie. Je deman-
» de pourquoi il s'impose à lui-même
» une loi si dure & si contraire en ap-
» parence à ses intérêts, & s'il est
» possible qu'il prenne une telle ré-
» solution, s'il n'a dans l'esprit une
» idée claire & distincte de la justice
» & de la fidélité, qui lui montre évi-
» demment qu'il doit s'exposer à tous
» les supplices, plutôt que de rien fai-
» re qui soit contraire à la justice & à
» la fidélité? «

Ce raisonnement que Zénon fonde

a Quæro etiam, ille vir bonus, qui statuit omnem cruciatum perferre, intolerabili dolore lacerari potiùs, quàm aut officium prodat aut fidem, cur has sibi tam cogniti, constituti? Nullo igitur modo fieri potest, ut quisquam tanti æstimet æquitatem & fidem, ut ejus conservandæ causa nullum supplicium recuset, nisi iis re-

sur la certitude des idées claires & évidentes, montre la fausseté du principe reçu communément dans l'école des Péripatéticiens, *Que toutes nos idées viennent de nos sens.* Car, comme le remarque la Logique de Port-Roial, il n'y a rien que nous concevions plus distinctement que notre pensée même, ni de proposition qui nous puisse être plus claire que celle-là, *Je pense, donc je suis.* Or nous ne pourrions avoir aucune certitude de cette proposition, si nous ne concevions distinctement ce que c'est qu'*être*, & ce que c'est que *penser.* Et il ne faut point demander que nous expliquions ces termes; parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde, qu'on les obscurciroit en voulant les expliquer. Si on ne peut nier que nous n'ayons en nous les idées de l'être & de la pensée, qu'on nous dise par quels sens elles sont entrées dans notre esprit. Il faut donc convenir qu'elles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens.

Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu.

Zénon [a] montroit encore le faux, & même le ridicule du sentiment des

l'Académiciens par une autre réflexion. Dans la conduite commune de la vie, il est impossible, disoit-il, de prendre un parti fixe, & de se déterminer à rien, si l'on n'a dans l'esprit un principe fixe & assuré, qui nous détermine à prendre un parti plutôt qu'un autre. Ainsi l'on demeurera toujours dans l'incertitude & dans l'inaction.

Les Sectateurs de l'ancienne Académie & du Portique convenoient donc ensemble, en ce que les uns & les autres soutenoient, quoique sur différens principes, qu'il y avoit des moiens sûrs de connoitre la vérité, & par conséquent des connoissances évidentes & certaines.

Arcésilas s'éleva avec beaucoup de vivacité contre ce sentiment, s'attachant en particulier à combattre Zénon, & il forma une secte, qui fut appellée la moienne Académie, laquelle subsista jusqu'à Carnéade, quatriéme successeur d'Arcésilas, qui fonda la Secte appellée la nouvelle Académie. Comme elle n'avoit fait que

Academ. Quæst. lib. 1.

de légers changemens dans la moienne, on les confond enſemble, & on les déſigne toutes deux par le nom d'*Académie nouvelle.* Cette Secte eut beaucoup de crédit. Cicéron l'embraſſa ouvertement, & s'en déclara le défenſeur.

Ibid. n. 44. Si on l'en croit, ce ne fut point par opiniâtreté, ni par un frivole déſir de vaincre, qu'Arcéſilas attaqua Zénon, mais par l'obſcurité qui ſe trouvoit dans toutes les connoiſſances, laquelle avoit obligé Socrate, auſſi bien que Démocrite, Anaxagore, Empédocle, & preſque tous les anciens *Philoſophes*, d'avouer leur ignorance, & de convenir qu'on ne pouvoit rien ſavoir, rien connoitre avec certitude, pas même ce que Socrate s'étoit réſervé, en diſant : *Je ne ſai qu'une choſe, qui eſt que je ne ſai rien.*

Le fort de la diſpute entre Zénon & Arcéſilas rouloit ſur le témoignage des ſens. Zénon prétendoit qu'on pouvoit par leur miniſtére connoitre certainement la vérité : Arcéſilas le
Ibid. n. 66. &c. nioit. La principale raiſon de ce dernier étoit, qu'il n'y a aucune marque certaine qui diſtingue, & faſſe diſcer-

ceux qui ne sont pas tels. Il y en a qui sont, ou qui paroissent si parfaitement semblables entr'eux, qu'il n'est pas possible d'en faire le discernement. On est donc exposé, en jugeant & en affirmant quelque chose, à se tromper, & à prendre le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, ce qui est tout-à-fait indigne du Sage. Et [a] par conséquent, s'il veut se conduire avec prudence, il doit suspendre son jugement, & ne décider de rien. C'est aussi ce que faisoit Arcésilas; il passoit les jours entiers à disputer contre les autres, & à réfuter leurs sentimens, sans jamais dire le sien.

Les Académiciens, à son exemple, en usérent toujours depuis de la même sorte. Nous avons vû que Carnéade, quand il alla à Rome avec deux autres Députés, parla un jour pour la justice, & le lendemain contre, avec la même force & la même éloquence. Ils [b] prétendoient que le but de ces

a Ex his illa necessariò nata est ἐποχή, id est assensionis retentio. *Academ. Quæst. lib.* 4. *n.* 59.

b Neque nostræ disputationes quidquam aliud agunt, nisi ut in utramque partem dicendo & audiendo, eliciant & tanquam exprimant aliquid, quod aut verum sit, aut ad id quàm proximè accedat. *Lib.* 4. *n.*

discours où ils soutenoient le pour & le contre sur un même sujet, étoit de découvrir par ces recherches quelque chose qui fût vrai, ou du moins qui approchât de la vérité. La seule différence, disoient-ils, qu'il y a entre nous, & ceux qui croient savoir quelque chose, c'est que ces autres Philosophes donnent hardiment pour vrai & pour inconteſtable le parti qu'ils soutiennent, & que nous avons la modestie de donner le nôtre seulement pour probable & vraisemblable. Ils ajoutoient que c'étoit sans fondement qu'on accusoit leur doctrine *de réduire les hommes à l'inaction, & de troubler les devoirs de la vie* : puisque la probabilité & la vraisemblance suffisoient pour les déterminer à prendre un parti plutôt qu'un autre. Nous avons un excellent Traité de Cicéron, intitulé *Lucullus*, & que l'on compte pour le quatriéme Livre des Questions Académiques; dans lequel Cicéron fait soutenir par Luculle l'opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir & comprendre; & pour lui, il

Ibid. n. 108. &c.

l'homme ne peut aller au-delà des apparences, & qu'il ne peut avoir que des opinions probables. Luculle, en finissant sa dissertation, qui est assez longue & très éloquente, apostrophe ainsi Cicéron. » Est-il possible, lui » dit-il, après l'éloge magnifique que » vous avez fait de la Philosophie, » que vous puissiez embrasser une Se- » cte, qui confond le vrai avec le faux, » qui nous ôte tout usage de la raison » & du jugement, qui nous défend de » rien approuver, & qui nous dépouil- » le de tous les sens? Encore ces peu- » ples Cimmériens, qu'on dit ne voir » jamais le soleil, ont-ils quelques » feux, quelque crépuscule qui les » éclaire. Mais ces Philosophes, pour » lesquels vous vous déclarez, au mi- » lieu de ces profondes ténébres dont » ils nous environnent, ne nous lais- » sent aucune étincelle dont la lueur » puisse nous éclairer. Ils nous tien- » nent comme garotés par des liens, » qui ne nous permettent pas de fai- » re aucun mouvement. Car enfin, » nous défendre, comme ils font, de » donner notre consentement à quoi » que ce puisse être, c'est réellement

» nous interdire en même tems toute » action. « Il eſt difficile de mieux réfuter les dogmes de la nouvelle Académie, qui en effet ſemble dégrader l'homme, en le confinant dans une ignorance abſolue, & ne lui laiſſant pour ſe conduire que le doute & l'incertitude.

Le P. Mallebranche dans ſa Recherche de la vérité, établit fort au long un excellent principe ſur les ſens. C'eſt que les ſens nous ont été donnés de Dieu, non pour nous faire connoitre la nature des objets, mais leur raport avec nous; non ce qu'*ils ſont* en eux-mêmes, mais s'ils ſont avantageux ou nuiſibles à notre corps. Ce principe eſt très lumineux, & détruit toutes les petites chicanes des anciens Philoſophes. Pour ce qui eſt des objets en eux-mêmes, c'eſt par les idées que nous les connoiſſons.

Log. de P. R. IV. Partie, ch. 1.

J'ai dit que les nouveaux Académiciens ſe contentoient de nier la certitude, en admettant la vraiſemblance. Les Pyrrhoniens, qui ſont une bran-

Mais la vérité eſt que toutes ces opinions qui ont fait tant de bruit dans le monde, n'ont jamais ſubſiſté que dans des diſcours, des diſputes, ou des écrits, & que perſonne n'en a jamais été ſérieuſement perſuadé. C'étoient des jeux & des amuſemens de perſonnes oiſives & ingénieuſes : mais ce ne furent jamais des ſentimens dont ils fuſſent intérieurement pénétrés, & par leſquels ils vouluſſent ſe conduire. Ils prétendoient qu'on ne peut diſtinguer le ſommeil de la veille, ni la folie du bon ſens : malgré toutes leurs raiſons, pouvoient-ils douter qu'ils ne dormoient point, & qu'ils avoient l'eſprit ſain? Mais s'il ſe trouvoit quelqu'un capable de former ce doute, au moins perſonne ne ſauroit douter, comme dit S. Auguſtin, s'il eſt, s'il penſe, s'il vit. Car, ſoit qu'il dorme ou qu'il veille, ſoit qu'il ait l'eſprit ſain ou malade, ſoit qu'il ſe trompe ou qu'il ne ſe trompe pas, il eſt certain au moins, puiſqu'il penſe, qu'il eſt & qu'il vit; étant impoſſible de ſéparer l'être & la vie de la penſée, & de croire que ce

CHAPITRE SECOND.

SENTIMENS DES ANCIENS PHILOSOPHES SUR LA MORALE.

La Morale, qui se propose pour objet de régler les mœurs, est, à proprement parler, la Science de l'homme. Toutes les autres connoissances sont en quelque sorte hors de lui ; ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point jusqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus personnel ; je veux dire jusqu'au cœur : car c'est là que l'homme est tout ce qu'il est. Elles peuvent le rendre plus savant, plus éloquent, plus juste dans ses raisonnemens, plus habile dans les mystéres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des Etats : mais elles ne le rendent pas meilleur, ni plus sage. C'est pourtant l'unique chose qui le touche de près, qui l'intéresse personnellement, & sans laquelle tout le

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reſte. Avant lui les Philoſophes ne s'occupoient preſque qu'à ſonder les ſecrets de la nature, à meſurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des aſtres. Il [a] fut le premier * qui mit la Morale en honneur, & qui, pour me ſervir des termes de Cicéron, fit [b] deſcendre la Philoſophie du ciel dans les villes, l'introduiſit même dans les maiſons, & la familiariſa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes ſur les mœurs & ſur la conduite de la vie.

Elle ne ſe borna pas au ſoin des particuliers. Le gouvernement des Etats a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célébres Philoſophes. Ariſtote & Platon nous ont laiſſé ſur cette matiére pluſieurs

a A Socrate omnis, quæ eſt de vita & moribus, philoſophia manavit. *Tuſcul. Quæſt. lib.* 5. *n.* 8.

* *Les Philoſophes plus anciens, & ſur tout Py- capital comme Socrate.*

b Socrates primus philoſophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de

Traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort eſtimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle Politique.

Je ne la traiterai point ici ſéparément: je me contenterai dans la ſuite, en parlant des Devoirs, de raporter quelques extraits de Platon & de Cicéron, qui feront connoitre quelles nobles idées ils avoient ſur la maniére de gouverner les peuples.

La Morale doit inſtruire les hommes principalement ſur deux matiéres. Elle doit, en premier lieu, leur enſeigner en quoi conſiſte le *ſouverain* bonheur, auquel ils aſpirent tous; puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganiſme nous donne ſur des matiéres ſi importantes des maximes bien pures. Nous y trouverons un mélange de lumiére & de ténébres qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous inſtruire.

Je joindrai à la Morale un petit Traité ſur la Jurisprudence

Article premier.

Sentimens des anciens Philosophes sur le souverain bonheur de l'homme.

Il n'y a point dans toute la Philosophie morale de matiére plus intéressante que celle qui regarde le souverain bonheur. On agitoit dans les Ecoles plusieurs questions assez indifférentes pour le commun des hommes, & dont on pouvoit négliger de s'instruire, sans que les mœurs & la conduite de la vie en souffrissent beaucoup. Mais a l'ignorance de ce qui constitue le souverain bien jette l'homme dans une infinité d'erreurs, & fait qu'il marche toujours au hazard, sans avoir rien de fixe, & sans savoir ni où il va, ni quelle route il doit tenir : au lieu que ce principe une fois bien établi, il connoit clairement tous ses

a Summum bonum si ignoretur, vivendi rationem ignorari necesse est. Ex quo tantus error consequitur, ut, quem in portum se recipiant, scire non possint. Cognitis autem rerum finibus, cùm intelligitur quid sit & bonorum extremum & malorum, inventa vitæ via est, conformatioque omnium officiorum. ... Hoc constituto, in philosophia, constituta sunt omnia. *De finib. bon. & mal. lib. 5. n. 15.*

devoirs, & ſait à quoi s'en tenir pour tout le reſte.

Ce ne [a] ſont pas ſeulement les Philoſophes qui ſe ſont mis en peine de rechercher en quoi conſiſte le ſouverain bien : ce ſont généralement tous les hommes ; ſavans, ignorans, éclairés, ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion. Et quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſauroit s'empécher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fond un cri ſecret, qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur !

L'homme a l'idée & le deſir d'un bonheur ſouverain gravés dans le fond de ſa nature : & cette idée & ce deſir ſont la ſource de tous ſes autres deſirs & de toutes ſes actions. Depuis le péché, il ne lui en reſte qu'une notion confuſe & générale, laquelle eſt inſéparable de ſon être. Il ne ſauroit s'empécher d'aimer & de chercher ce bien qu'il ne connoit plus que confuſément : mais il ne ſait où il eſt,

a Omnis auctoritas phi-

tè enim vivendi cupidita-

ni en quoi il consiste, & cette recherche le précipite en une infinité d'erreurs : car trouvant des biens créés qui contentent quelque petite partie de cette avidité infinie qui le dévore, il les prend pour le bien souverain, il y raporte ses actions, & tombe ainsi dans une infinité d'égaremens criminels.

C'est ce que nous verrons clairement dans les divers sentimens qui ont partagé les Philosophes sur cette matiére. Cicéron l'a traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans les cinq Livres qui ont pour titre *de Finibus bonorum & malorum*, où il examine en quoi consiste les véritables biens & les véritables maux. Je m'attacherai au plan qu'il a suivi, & j'exposerai après lui ce qu'ont pensé sur ce sujet les Epicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, c'est-à-dire les trois Sectes de Philosophie les plus célébres.

Les deux derniéres nous fourniront de tems en tems d'excellentes maximes sur divers sujets, mais qui seront le plus souvent mélées de faux dogmes & d'erreurs grossiéres. Il ne faut

tructif par raport aux biens futurs. La Philoſophie humaine n'éleve point l'homme au deſſus de lui-même, & ſe borne à la terre. Quoiqu'il y ait eu pluſieurs Philoſophes perſuadés de l'immortalité de l'ame, & par conſéquent convaincus que la vie préſente n'eſt qu'un inſtant dans la durée infinie de nos ames, ils n'ont pas laiſſé de donner à cette vie d'un moment toute leur étude & toute leur attention. Ce qui devoit arriver en l'autre vie, n'étoit le ſujet que de quelques entretiens ſtériles, dont ils ne tiroient aucune conſéquence pour leur propre conduite, ni pour celle des autres. Ainſi ces prétendus Sages, qui connoiſſoient tout excepté eux-mêmes, & qui ſavoient la deſtination de chaque choſe particuliére excepté celle de l'homme, peuvent, à juſte titre, être regardés comme des inſenſés. Car c'eſt l'être, que de ne ſavoir ce qu'on eſt, & où l'on va; que d'ignorer ſa fin, & les moiens d'y parvenir; que

§. I.

Sentimens d'Epicure sur le souverain bien.

Le nom seul d'Epicure nous avertit que dans la question dont il s'agit, il [a] ne faut point attendre qu'il nous inspire de nobles & de généreux sentimens.

On appelle souverain bien, selon tous les Philosophes, celui auquel tous les autres se raportent, & qui ne se raporte lui-même à aucun autre. Epicure fait consister le souverain bien dans le plaisir, & par une conséquence nécessaire, le souverain mal dans la douleur. C'est la nature elle-même, dit-il, qui nous enseigne cette vérité, & qui nous apprend dès notre naissance, à rechercher comme souverain bien tout ce qui peut nous faire plaisir, & à éviter comme souverain mal tout ce qui peut nous faire de la peine. On n'a pas besoin d'argumens bien recherchés pour établir cette vérité, non plus que pour prouver que le feu est chaud,

a Epicurus, in constitutione finis, nihil generosum sapit atque magnificum. *De Finib. lib.* 1. *n.* 23.

la neige blanche, le miel doux. Tout cela se sent. Qu'on suppose d'un côté un homme jouissant, & pour l'esprit & pour le corps, des plus grands plaisirs, sans crainte qu'ils soient interrompus; & de l'autre un homme livré aux plus vives douleurs, sans aucune espérance de soulagement : est-il douteux de quel côté on doit placer le souverain bien, & le souverain mal?

De Finib. lib. 2. n. 93. Tuscul. Quæst. lib. 2. n. 44. 45. Comme il ne dépend pas de l'homme de s'exemter des douleurs, Epicure oppose à cet inconvénient un reméde fondé sur un raisonnement qu'il croit fort persuasif. *Si la douleur est grande*, dit-il, *elle sera courte : si elle est longue, elle sera légére.* Comme s'il n'arrivoit pas souvent qu'une maladie fût en même tems & longue & douloureuse, & comme si un raisonnement pouvoit quelque chose contre le sentiment.

Tuscul Quæst. lib. 3. n. 33. &c. Il proposoit un autre reméde, non moins inefficace, contre la vivacité de la douleur, qui consistoit à rendre notre esprit distrait sur les maux qu'on souffre, & à tourner toute son attention sur les plaisirs qu'on a sentis

goûter encore dans la ſuite. Quoi ! a lui répliquoit-on, pendant que la violence de la douleur me pique, me pénétre, me déchire, me brûle, & ne me laiſſe aucun moment de repos, vous m'ordonnez de l'oublier & de la laiſſer à l'écart. Cette diſſimulation & cet oubli, ſont-ils donc en mon pouvoir ? Eſt-ce qu'il dépend de moi d'étoufer la voix de la nature, & de lui impoſer ſilence ?

Obligé de renoncer à tous ces faux & pitoiables raiſonnemens, il ne reſtoit plus d'autre iſſue à Epicure, que d'avouer que ſon Sage ſeroit ſenſible à la douleur, mais qu'il ne laiſſeroit pas de ſe croire heureux dans cet état ; & c'eſt à quoi il ſe réduiſoit. En l'entendant ainſi parler, Cicéron a toutes les peines du monde, dit-il, à s'empécher de rire. Si le Sage eſt tourmenté, s'il eſt brûlé ; (on s'attend qu'Epicure va dire qu'il réſiſtera conſtamment, & qu'il ne ſuccombera point : ce n'eſt pas aſſez pour *Tuſcul. Quaſt. lib. 2. n. 17.*

a Non eſt in noſtra poteſtate fodicantibus iis ſtimulos admovent, ignes adhibent, reſpirare

lui : il va encore plus loin.) Si le a Sage se trouve enfermé dans le taureau brûlant de Phalaris, plein de joie il s'écriera : *Que l'état où je suis est doux ! Que je m'en mets peu en peine !* On est étonné d'entendre sortir cette parole de la bouche du Panégyriste de la Volupté, qui fait consister le souverain bien dans le plaisir, & le souverain mal dans la douleur. On l'est b encore plus, quand on voit Epicure soutenir ce généreux personnage jusqu'à la fin, & qu'on l'entend lui-même, au milieu des douleurs aigues de la pierre, & des tourmens que lui faisoit souffrir une affreuse colique qui lui déchiroit les entrailles, s'écrier : *Je suis heureux. C'est ici le dernier & le plus fortuné jour de ma vie.*

Cicéron demande, comment on peut concilier Epicure avec lui-mê-

a In Phalaridis tauro si erit, dicet : *Quàm suave est hoc ! Quàm hoc non curo !* Cicer.

b Quid porro ? Non æquè incredibile videtur, aliquem in summis cruciatibus positum, dicere : *Beatus sum* ? Atqui hæc vox in ipsa officina voluptatis est audita ; *Beatissimum*, inquit, *hunc & ultimum diem ago*, Epicurus ; cùm illum hinc urinæ difficultas torqueret, hinc insanabilis exulcerati dolor ventris. *Senec. Epist.* 92.

ne? Pour [a] lui, qui ne nie pas que la douleur ne soit douleur, il ne porte pas à un si haut point la vertu du Sage. » C'est bien assez, dit-il, qu'il supporte les maux avec patience. Je ne demande pas qu'il les souffre avec joie. Car enfin la douleur est une chose triste, dure, amére, contraire à la nature, & difficile à souffrir. « C'est là penser & parler raisonnablement. Le langage d'Epicure est celui de la vanité & de l'orgueil, qui cherche à se donner en spectacle, & qui faisant parade d'un faux courage, prouve une véritable foiblesse.

Au reste, ces conséquences absurdes d'Epicure étoient des conséquences nécessaires qui suivoient invinciblement de ses principes erronés. Car, si le Sage doit être heureux aussi longtems qu'il est sage, la douleur ne lui faisant pas perdre sa sagesse, ne peut non plus lui faire perdre son

a Tullius dolorem, dolorem esse non negat... Ego, inquit, tantam vim non tribuo sapientiæ contra dolorem. Sit fortis in perferendo, officio satis est: ut lætetur etiam, non postulo. Tristis enim res est sine dubio, aspera, amara, inimica naturæ, ad patiendum tolerandumque difficilis. *Tuscul. Quæst. lib.* 2. *n.* 33. & 18.

bonheur. Ainsi il est contraint d'assurer qu'il est heureux au milieu des plus vives douleurs.

Il faut avouer qu'on trouve dans Epicure des maximes, & même des actions, qui ont quelque chose de surprenant & d'éblouissant, & qui donnent de sa personne & de sa doctrine une idée toute opposée à celle qu'on s'en forme ordinairement. C'est pourquoi plusieurs Savans fort célébres ont pris sa défense, & fait son apologie.

Il[a] déclare hautement, dit Cicéron, qu'on ne peut vivre agréablement, à moins qu'on ne vive avec sagesse, honnêteté, & justice; & qu'on ne peut vivre de la sorte, sans vivre agréablement. Que ne renferme point un tel principe!

Sur les autres matiéres de morale, & sur les régles des devoirs, il étale des maximes qui n'ont pas moins de noblesse & de sévérité.

Senec. Epist. 29. Sénéque raporte plusieurs de ses paroles, qui sont certainement fort louables. *Je n'ai jamais songé*, dit-il,

à plaire au peuple : car, ce que je ſai, le peuple ne l'approuve point ; & ce que le peuple approuve, je ne le ſai pas.

A la place du peuple Epicure [a] ſubſtitue quelque homme de bien d'une grande vertu & d'une grande réputation, qu'il veut que nous ayions toujours devant les yeux comme un gardien & un ſurveillant, de ſorte que nous faſſions toutes nos actions comme s'il en étoit ſpectateur & juge. En effet, c'eſt retrancher la plus grande partie des fautes, que de leur donner un témoin qu'on reſpecte, dont l'autorité & la penſée ſeule régle & purifie nos actions les plus ſecrettes. *Id. Epiſt. 11.*

Si [b] vous voulez, diſoit Epicure, rendre Pythocles véritablement riche, il ne faut rien ajouter à ſes biens, mais ſeulement retrancher de ſes deſirs & de ſes cupidités.

a Aliquis vir bonus nobis eligendus eſt, ac ſemper ante oculos habendus, ut ſic tanquam illo ſpectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus. Hoc, peccaturis teſtis adſiſtat. Aliquem habeat animus, quem vereatur, cujus auctoritate etiam ſecretum ſuum ſanctius faciat.

b Si vis, inquit, Pythoclea divitem facere

Je ne finirois point, si je voulois raporter beaucoup d'autres maximes d'une morale aussi exacte. Socrate parle-t-il mieux qu'Epicure ? Et l'on prétend que sa conduite répondoit à sa morale.

Senec. Epist. 21. Quoique les Jardins d'Epicure eussent pour inscription, *Ici la volupté est le souverain bien*, le maître du logis, gracieux d'ailleurs & fort honnête, recevoit ses hôtes avec du pain & de l'eau.

Senec. Epist. 18. Lui-même, ce Docteur de la volupté, avoit certains jours, où il rassasioit sa faim bien sobrement. Il marque dans une lettre, qu'il ne dépensoit pas un as entier pour son repas, c'est-à-dire un sou ; & que Métrodore, son compagnon, qui n'étoit pas encore si avancé, dépensoit l'as entier.

Nous avons vû avec quel courage, près de rendre l'esprit, il souffroit les plus vives & les plus cruelles douleurs. Que répondre à ces faits, & à beaucoup d'autres pareils ? car on en raporte plusieurs.

Que répondre aussi d'un autre côté

faisoit de s'abandonner à la crapule, & aux débauches les plus honteuses, comme on le voit dans Diogéne de Laërce.

Mais Cicéron tranche la question en un mot, & la réduit à un seul point. » Croiez-vous, lui disoit-on, » qu'Epicure soit tel qu'on le veut » faire passer, & que son dessein soit » de porter au déréglement & à la » débauche ? Je ne le croi pas, ré- » pond Cicéron : car je vois que d'ail- » leurs il avance de fort belles maxi- » mes, & d'une morale très sévére. » Mais il ne s'agit pas ici de ses mœurs, » ni de sa conduite : il s'agit de ses » dogmes & de ses sentimens. Or il » s'explique sur ce qu'il entend par le » plaisir & la volupté, d'une maniére » qui n'est pas obscure. *J'entends* [a] *par* » *ce mot*, dit Epicure, *les plaisirs du* » *goût*, *les plaisirs de la chair*, *la vûe* » *des objets qui flatent agréablement les* » *yeux*, *les divertissemens*, *la musique*. » Ajoutai-je quelque chose à ses pa- » roles ? Ajoutai-je quelque chose de » faux ? Si cela est, qu'on me réfute :

Tuscul. Quæst. lib. 3. n. 46. 47.

„ car je ne cherche qu'à éclaircir la „ vérité.

De nat. deor. lib. II. n. III.

Le [a] même Epicure déclare *qu'il ne peut pas même concevoir qu'il y ait un autre bien que celui qui consiste dans le boire, dans le manger, dans l'harmonie des sons qui flate l'oreille, & dans les voluptés obscénes.* Ne sont-ce pas là ses propres termes, dit Cicéron? *An hæc ab eo non dicuntur?*

De nat. deor. lib. I. n. 116. & 123.

En supposant qu'il soutenoit un tel dogme, devoit-on compter pour quelque chose les plus beaux discours qu'il tenoit d'ailleurs sur la vertu & sur l'honnêteté? On en jugeoit comme des Livres qu'il avoit écrits sur la Divinité. On étoit persuadé que dans le fond il ne croioit point de dieux. Cependant il parloit dans ces Livres du respect qu'on leur doit en termes magnifiques, pour mettre ses véritables sentimens & sa personne à couvert, & pour ne point s'attirer d'affaires de la part des Athéniens. Il avoit le même intérêt à couvrir un dogme aussi révoltant que celui qui fait consister

a Testificatur, ne intelligere quidem se posse, ubi sit aut quid sit ullum bonum, præter illud, quod cibo, aut potione, & aurium delectatione, & obscœna voluptate capiatur. *De Finib. lib. 2. n. 7.*

ouverain bien dans la volupté.
Torquatus faisoit valoir extrême-nt en faveur d'Epicure, dont il endoit la doctrine, l'endroit où ce losophe disoit que l'on ne peut pas ner une vie agréable, si elle n'est e, honnête, & juste : *non posse ju-dè vivi, nisi honestè, & sapienter, justè vivatur*. Cicéron ne se laisse int éblouir par un vain éclat de pa-es, dont Epicure s'efforçoit de cou-r la turpitude de ses dogmes. Il ouve fort au long que la sagesse, onnêteté, la justice ne peuvent point llier avec le plaisir dans le sens l'Epicure lui donne, qui fait honte à Philosophie, & qui deshonore la ture même. Il demande à Torqua-s, si, lorsqu'il sera nommé Consul, qui devoit bientôt arriver, il osera, ns sa harangue devant le peuple ou ns le Sénat, déclarer qu'il entre en arge bien résolu de se proposer la lupté pour fin & pour but dans tou-s ses actions ? Pourquoi ne l'osera-il pas, sinon parce qu'il sent bien u'un tel langage est infame ?

De Finib. lib. 2. n. 51. &c.

Ibid. n. 74.

Je finirai tout cet Article par un eau contraste que fait ici Cicéron. D'un côté il représente L. Thorius

De Finib. lib. 2. n. 63-65.

Balbus de Lanuvium, l'un de ces voluptueux habiles & délicats qui se font une occupation & un mérite de rafiner sur tout ce qui s'appelle délices : lequel, libre de tout chagrin pour le présent & de toute inquiétude pour l'avenir, ne se livroit point brutalement aux excès du boire & du manger, ni aux autres divertissemens grossiers, mais qui, attentif à sa santé & à certaines bienséances, menoit une vie douce & molle, assembloit tous les jours chez lui une compagnie d'amis choisis, avoit toujours une table servie des mêts les plus fins & les plus exquis, ne se refusoit rien de ce qui pouvoit flater agréablement ses sens, ni aucun de ces plaisirs sans lesquels Epicure ne concevoit pas ce que pouvoit être le souverain bonheur; en un mot, qui étoit industrieux à cueillir par tout, pour ainsi dire, une fleur délicate de joie & de volupté, & qui annonçoit par un teint vermeil le fond merveilleux de santé & d'embonpoint dont il jouissoit. Voila, dit Cicéron en s'adressant à Torquatus, un homme,

Je [a] n'oserois vous nommer celui que j'ai dessein de lui opposer, mais la vertu le nommera elle-même pour moi : c'est le fameux Régulus, qui de son plein gré, sans y être forcé que par la parole qu'il avoit donnée aux ennemis, retourna de Rome à Carthage, où il savoit quels supplices lui étoient préparés, & où effectivement on le fit mourir par la faim & par des veilles forcées. C'est dans ces tourmens-là même que la vertu le déclare à haute voix infiniment plus heureux que votre Thorius, couché sur les roses, & nageant dans la volupté. Régulus avoit fait de grandes guerres, avoit été deux fois Consul, avoit reçu l'honneur du triomphe : mais il ne comptoit presque pour rien tous ces avantages en comparaison

a Ego, huic quem anteponam, non audeo dicere : dicet pro me ipsa virtus, nec dubitabit isti vestro beato M. Regulum anteponere. Quem quidem, cùm sua voluntate, nulla vi coactus præter fidem quam dederat hosti, ex patria fuisse, quàm potantem in rosa Thorium. Bella magna gesserat, bis consul fuerat, triumpharat : nec tamen sua illa superiora tam magna nec tam præclara ducebat, quàm illum ultimum casum, quem propter fidem constantiamque susceperat :

de ce dernier événement de sa vie, que sa fidélité à sa parole & sa constance lui avoient attiré ; événement, dont le simple récit nous afflige & nous effraie, & dont la réalité fut pour Régulus un sujet de joie & de plaisir.

Qu'on mette à la place de Régulus un Chrétien qui souffre pour la vérité, rien ne sera plus concluant que le raisonnement de Cicéron. Sans cela, c'est réfuter une absurdité par une autre, & opposer une fausse idée de bonheur à un bonheur honteux.

§. II.

Sentimens des Stoïciens sur le souverain bien.

Nous sortons de l'Ecole la plus décriée parmi les anciens Philosophes pour la doctrine & pour les mœurs, qui avoit pourtant beaucoup d'autorité, & dont les dogmes étoient, dans la pratique, presque généralement suivis, l'attrait du plaisir étant bien plus efficace que tous les plus beaux

: beaucoup d'honneur, & où
a prétendu que la vertu s'ensei-
oit & se pratiquoit dans toute
pureté & toute sa perfection.
i voit bien que je parle des Stoï-
ns.

C'étoit un principe commun à tous
Philosophes, que le souverain bien
nsistoit à vivre selon la nature : *se-
ndùm naturam vivere, summum bo-
m esse.* La différente maniére dont
expliquoient cette conformité avec
nature, faisoit la diversité de leurs
inions. Epicure la mettoit dans le
aisir : quelques-uns dans l'exem-
ion de la douleur : d'autres dans
autres objets. Zénon, le Chef des
toïciens, la faisoit consister unique-
ent dans la vertu. Selon lui, vivre
lon la nature, vivre conformément
la nature, en quoi seul consiste
bonheur, c'est vivre honnêtement,
ivre vertueusement. Voila ce que la
ature nous inspire, à quoi elle nous
orte, l'honnêteté & la vertu : &
lle nous inspire en même tems une
ouveraine horreur pour tout ce qui
st contraire à l'honnêteté & à la
ertu.

De Finib lib. 4. n. 14.

Cette [a] vérité se reconnoît sensiblement dans les enfans, en qui l'on admire la candeur, la simplicité, la tendresse, la reconnoissance, la compassion, la pureté, l'ignorance du mal & de tout artifice. D'où leur viennent de si excellentes vertus, sinon de la nature même, qui se peint & se montre dans les enfans comme dans un miroir? Dans [b] un âge plus avancé, pour peu que l'on se souvienne que l'on est homme, peut-on refuser son estime à une jeunesse sage, réglée, modeste: & de quel œil voit-on au contraire de jeunes gens livrés à la débauche & aux déréglemens? Quand on lit dans l'Histoire, d'un côté des actions de bonté, de douceur, de clémence, de reconnoissance; de l'autre, des actions de

a Id indicant pueri in quibus, ut in speculis, natura cernitur.... Quæ memoria est in his bene merentium! quæ referendæ gratiæ cupiditas! Atque ea in optima quaque indole maximè apparent. *De Finib. lib.* 5. *n.* 61.

b In his verò ætatibus quæ jam confirmatæ sunt, quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur & offensione turpitudinis, & comprobatione honestatis? Quis est qui non oderit libidinosam, protervam adolescentiam? Quis contra in illa ætate pudorem, constantiam, etiamsi sua nihil intersit, non tamen diligat?... Cui Tubuli nomen odio non est? Quis Aristidem mor-

›lence, d'injuſtice, d'ingratitude, cruauté : quelque diſtance de tems ’il y ait entre ces hommes dont rle l'Hiſtoire & nous, ſommes-nous aîtres de nos ſentimens, & pouons-nous nous empêcher d'aimer les ns, & de déteſter les autres? Voila, it Zénon, le cri de la nature, qui ous fait entendre qu'il n'y a de vrai ien que la vertu, de vrai mal que le ice.

Les Stoïciens ne pouvoient pas aiſonner plus juſte ni plus conſéquemment dans leurs principes, qui :toient la ſource de leurs erreurs & de eurs égaremens. D'un côté convaincus que l'homme eſt fait pour le bonheur, qui eſt ſa derniére fin & le terme de ſa deſtination ; & de l'autre bornant toute la vie & la durée de l'homme à cette vie préſente, & ne trouvant dans ce court eſpace rien de plus grand, de plus eſtimable, de plus digne de l'homme que la vertu : il n'eſt pas étonnant qu'ils y plaçaſſent le bonheur & la derniére fin de l'hom-

tuum non diligit ? An obliviſcamur, quantopere in audiendo legendoque moveamur, cùm piè, cùm amicè, cùm magno animo aliquid factum cognoſcimus ? *Ibid. n.* 62.

me. Ne connoissant point une autre vie, ni les promesses éternelles, *ils* ne pouvoient mieux faire dans l'étroite sphére où ils étoient renfermés par l'ignorance de la Révélation. Ils ont monté aussi haut qu'il leur étoit possible. Ils ont été obligés de prendre le moien pour la fin, le chemin pour le terme. Ils ont pris pour guide la nature, faute de trouver mieux. Ils se sont appliqués à la considérer par ce qu'elle a de grand & de sublime, pendant que l'Epicurien ne la regardoit que par ce qu'elle a de terrestre, d'animal, de corrompu. Ainsi *ils ont dû* faire consister le bonheur de l'homme dans la vertu.

Quant à ce qui regarde la santé, les richesses, la réputation, & d'autres pareils avantages, ou les maladies, la pauvreté, l'ignominie, & d'autres incommodités de ce genre : Zénon ne les mettoit au rang ni des biens ni des maux, & n'en faisoit dépendre ni le bonheur ni le malheur des hommes. C'est pourquoi il soutenoit [a] que la vertu seule & par elle-même suffi-

[a] Virtutis tantam vim esse, ut ad beatè vivendum se ipsa contenta sit. ... Sapientes omnes esse semper beatos. *De Finib. lib.* 5. *n.* 77.

t pour faire leur bonheur ; & que us les Sages, en quelque état qu'ils trouvassent, étoient toujours heureux. Cependant il ne laissoit pas de mpter pour quelque chose, mais our peu, ces sortes de biens & de aux extérieurs, qu'il définissoit d'une maniére différente, pour les termes, e celle des autres Philosophes, mais ui dans le fond revenoit à peu près ux mêmes sentimens.

On peut juger de tout le reste par n seul exemple. Les autres Philosophes regardoient la douleur comme un mal effectif & réel, qui incommodoit extrêmement le Sage, mais qu'il tâchoit de supporter avec patience ; qui ne l'empêchoit pas d'être heureux, mais qui rendoit son bonheur moins complet. Ainsi, selon eux, une action honnête & exemte de douleur, étoit préférable à celle où la douleur auroit été jointe. Les Stoïciens croioient qu'un tel sentiment dégradoit & deshonoroit la vertu, à laquelle tous les autres biens extérieurs joints ensemble n'ajoutoient pas plus que les étoiles à l'éclat du soleil, une goute d'eau à la vaste étendue de l'Océan, un denier aux millions

De Finib. lib. 3. n. 45-45.

innombrables de Crésus : c'étoient les comparaisons dont ils se servoient. Un Sage Stoïcien comptoit donc la douleur pour rien ; & quelque violente qu'elle fût, il se donnoit bien de garde de l'appeller un mal.

Tuscul. Quæst. lib. 3. n. 61.

Pompée, au retour de Syrie, passa exprès par Rhodes pour voir Posidonius célébre Stoïcien. Quand il fut arrivé à la maison de ce Philosophe, il défendit à son Licteur de fraper de sa baguette la porte de ce logis, comme c'étoit la coutume. Celui [a], dit Pline, à qui l'Orient & l'Occident s'étoient soumis, voulut que les faisceaux de son Licteur fissent hommage à la demeure d'un Philosophe. Il le trouva au lit fort malade d'une goute qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il lui témoigna la peine qu'il avoit de le voir en cet état, & de ne pouvoir l'entendre comme il s'en étoit flaté. Il ne tiendra qu'à vous, repartit le Philosophe ; & il ne sera pas dit, qu'à cause de ma maladie,

a Pompeius, confecto Mithridatico bello, intraturus Posidonii sapientiæ professione clari domum, fores percuti de more à lictore vetuit: & fasces Lictorios januæ submisit, cui se Oriens Occidensque submiserat. *Plin. lib. 7. cap. 30.*

un si grand homme soit venu chez moi inutilement.

Alors commençant un long & grave discours, il entreprit de lui prouver qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui étoit honnête. Et [a] comme cependant la douleur se faisoit sentir vivement, & lui enfonçoit ses pointes dans tout le corps ; il répéta souvent : *Tu ne gagneras rien, ô douleur : quelque incommode & violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal.*

Un autre Stoïcien fut de meilleure foi : c'étoit Denys d'Héraclée, disciple de Zénon, dont il avoit lontems & vivement soutenu les dogmes. Tourmenté [b] par la pierre, qui lui faisoit jetter les hauts cris, il reconnut la fausseté de tout ce qu'on lui avoit enseigné au sujet de la douleur. *J'ai emploié*, disoit-il, *plusieurs années à l'étude de la Philosophie, & je ne puis supporter la douleur. La douleur est donc un mal.* *Ibid. n. 60.*

a Cùmque ei quasi faces doloris admoverentur, sæpè dixit : *Nihil agis, dolor ; quamvis sis molestus, nunquam te esse*

raret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa, quæ antea de dolore ipse sensisset.... *Plurimos annos in Philosophia consump-*

Il n'eſt pas néceſſaire de demander aux Lecteurs quel jugement ils portent de ces deux Philoſophes. On voit peint avec les plus vives couleurs, dans les paroles & dans la conduite du premier, le caractére des faux Sages du Paganiſme. Ils ſe donnent en ſpectacle, & ſe nourriſſent de l'attention des autres, & de l'admiration qu'ils croient leur cauſer. Ils ſe roidiſſent contre leur ſentiment intérieur par la honte de paroître foibles, en cachant un déſeſpoir réel ſous l'apparence d'une fauſſe tranquillité.

Il faut avouer que la douleur *eſt* la plus redoutable épreuve de la vertu. Elle enfonce ſon aiguillon dans le plus intime de l'ame : elle la brule : elle la tourmente, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'en ſuſpendre le ſentiment : elle la tient appliquée malgré elle à une ſecrette & profonde plaie qui conſume toute ſon attention, & qui lui rend inſupportable le tems, dont les inſtans lui paroiſſent des années. La Philoſophie humaine tâche en vain, dans cet état, de faire paroitre ſon Sage invulnérable ou inſenſible : elle ne fait que l'enfler d'une

force qui n'est que dureté. Ce n'est point ainsi que la vraie religion instruit ses disciples. Elle ne travestit point la vertu sous de belles mais chimériques idées. Elle éleve les hommes à une véritable grandeur, mais c'est en leur faisant reconnoitre & avouer leur propre foiblesse.

Ecoutons l'homme mis à la plus rude épreuve qui ait jamais été : c'est Job. On lui annonce coup sur coup, & presque sans intervalle, la perte de tous ses troupeaux tant de gros que de menu bétail, l'enlévement ou le meurtre de ses esclaves, enfin la mort de tous ses enfans écrasés & ensevelis sous les ruines de la maison où ils mangeoient tous ensemble. Au milieu de tant de coups si pesans, si imprévus, si promtement redoublés, si capables d'ébranler l'ame la plus forte, aucune plainte ne lui échape. Uniquement attentif au devoir de ce moment précieux, il se soumet aux ordres de la Providence : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Que le nom du Seigneur soit beni.* Il fait paroitre la même soumission

démon a frapé ſon corps d'une plaie univerſelle, qui va juſqu'aux entrailles & juſqu'à la moelle des os, & qui le pénétre par les pointes de la douleur la plus aiguë.

Job, dans cet état, ſonge t-il à ſe donner en ſpectacle, & à s'attirer des admirateurs par une vaine apparence de courage ? Il en eſt bien éloigné. Il avoue que ſa chair eſt foible, & que lui-même n'eſt que foibleſſe. Il ne diſpute point de force contre Dieu, & reconnoit que de ſon propre fonds il n'a ni force, ni conſeil,
Job. VI. 12, & 13.
ni reſſource. *Ma force*, dit-il, *reſſemble-t-elle à celle des pierres ? & ma chair eſt-elle de bronze ? N'eſt-il pas évident que je ne puis trouver en moi aucun ſecours ?* Ce n'eſt pas là le langage de la Philoſophie payenne, qui n'eſt qu'enflure & qu'orgueil.

Les Stoïciens faiſoient de leur Sage un homme abſolûment parfait, ſans paſſion, ſans trouble, ſans défaut. C'étoit un vice chez eux que de donner entrée dans ſon cœur à quelque ſentiment de pitié & de compaſſion : c'étoit la marque d'un eſprit foible &

lorum ſuccidentis : itaque peſſimo cuique familiariſſima eſt. La [a] compaſſion, continue le même Sénéque, eſt un trouble & une triſteſſe cauſée par la vûe des maux d'autrui : or le Sage n'eſt ſuſceptible ni de trouble, ni de triſteſſe. Son ame jouit toujours d'une tranquille ſérénité, qu'aucun nuage ne peut diſſiper. Comment ſeroit-il touché des maux des autres, puiſqu'il ne l'eſt pas des ſiens propres ?

Les Stoïciens raiſonnoient ainſi, parce qu'ils ignoroient ce qu'eſt l'homme. Ils détruiſoient la nature, prétendant la réformer. Ils réduiſoient le Sage à une idole de bronze & de pierre, dans l'eſpérance de le rendre ferme dans ſes propres maux, & dans ceux d'autrui. Car ils vouloient qu'il fût également inſenſible aux uns & aux autres, & que la compaſſion ne lui fît pas regarder dans le prochain comme un malheur, ce qu'il devoit conſidérer par raport à

a Miſericordia eſt ægritudo animi ob alie- | dere poteſt quod illam obducat. Hoc ſapienti

lui-même comme indifférent. Ils ne savoient pas que les sentimens qu'ils s'efforçoient d'éteindre, faisoient partie de la nature de l'homme, & que c'étoit détruire tous les liens de la société, que d'arracher de son cœur la compassion, la tendresse, & le vif intérêt que la nature même nous inspire pour tout ce qui arrive au prochain.

L'idée chimérique qu'ils se formoient de la souveraine perfection de leur Sage, étoit la source du ridicule sentiment par lequel ils établissoient que toutes les fautes étoient pareilles. J'ai montré ailleurs l'absurdité de ce dogme.

Ils en soutenoient un autre non moins absurde, mais bien plus dangereux, qui étoit une suite de leur sentiment sur ce qui fait le souverain bien de l'homme, sentiment bon & solide en un sens, mais dont ils tiroient une mauvaise conséquence. Ils prétendoient qu'on ne devoit point faire consister le souverain bien de l'homme dans aucune des choses qu'on

n'étoient point en son pouvoir, mais dans la vertu seule, qui dépend de lui uniquement, & que nulle violence étrangére ne peut lui arracher. Il étoit bien clair que les hommes ne pouvoient pas se procurer à eux mêmes ni se conserver la santé, les richesses, & les autres avantages de cette nature : aussi s'adressoient-ils aux dieux pour les obtenir, & pour en conserver la possession. Ces avantages ne pouvoient donc pas faire partie du souverain bien. La vertu seule avoit ce privilége, parce que l'homme en est le maître absolu, & qu'il ne la tire que de son propre fonds. Il se la donne à lui-même selon eux, il se la conserve, & n'a pas besoin pour cela d'avoir recours aux dieux, comme pour les autres biens. *Hoc quidem omnes mortales sic habent, externas commoditates... à diis se habere : virtutem autem nemo unquam acceptam deo retulit.* Jamais, disoient-ils, personne s'est-il avisé de les remercier de ce qu'il étoit homme de bien, comme il les remercie des richesses, des honneurs, & de la santé dont il jouit ?

De natur. deor. lib. 3. n. 86-88.

c'eſt le ſentiment de tous les hommes, que nous devons demander à Dieu les biens de la fortune, mais que pour la ſageſſe, nous ne la tirons que de notre propre fonds. *Judicium hoc omnium mortalium eſt, fortunam à deo petendam, à ſe ipſo ſumendam eſſe ſapientiam.*

Ils portoient leur fol orgueil juſqu'à mettre par cet endroit leur [a] Sage au deſſus de Dieu, parce que Dieu eſt vertueux & exemt de paſſion par la néceſſité de ſon être; au lieu que le Sage l'eſt par ſon choix & par ſa volonté.

Je ne m'arrêterai point ici à faire obſerver, ſur ce que je viens de dire, & ſur ce qui a précédé, dans quelles abſurdités a donné la ſecte la plus eſtimée & la plus reſpectée chez les Anciens, &, en un certain ſens, la plus eſtimable & la plus reſpectable. Voilà de quoi eſt capable la ſageſſe humaine abandonnée à ſes propres forces & à ſes lumiéres, ou plutôt livrée à ſa foibleſſe & à ſes ténébres.

a Eſt aliquid quo ſapiens antecedat deum. Ille naturæ beneficio non timet, ſuo ſapiens. *Senec. Epiſt.* 53.

Il me reſte à expoſer le ſentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien de l'homme.

§. III.

Sentiment des Péripatéticiens ſur le ſouverain bien.

Si l'on en croit Cicéron, la différence qui ſe trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens ſur la queſtion du ſouverain bien, conſiſte moins dans les choſes que dans les paroles, & dans le fond les ſentimens des uns & des autres reviennent au méme. Il reproche ſouvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philoſophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroitre s'écarter de ceux qui les avoient précédés; & ce reproche paroit aſſez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe ſur lequel on doit établir le ſouverain bien de l'homme ; qui eſt de vivre ſelon la nature, conformément à la nature : *Secundùm naturam vivere.* Les Péripatéticiens com-

ils, est composé de corps & d'ame: telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame : c'est là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte ; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c. laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces [a] autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne

a Illa, quæ sunt à nobis bona corporis numerata, complent ea quidem beatissimam vitam, sed ita, ut sine illis possit beata vita existere. *De Finib. lib.* 5. n. 71.

pouvoient

pouvoient souffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, disoient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'en suivra que le Sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux : car la béatitude ne peut se trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, répliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre couverte de beaux blés & en abondance, ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légéres, mélées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit regardé comme très avantageux. En tout le fort emporte le foible. Il en est ainsi de la vertu. [a] Mettez-la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier : la vertu l'emportera toujours infiniment. Voila une idée magnifique de la vertu !

De Finib. lib. 5. n. 91. 92.

Je croirois abuser de la patience du Lecteur, si je m'arrétois plus lontems à réfuter ces subtilités & ces

mauvaises chicanes des Stoïciens. Je le prie seulement de se souvenir de ce que j'ai remarqué dès le commencement, que dans cette question, où il s'agit du souverain bonheur de l'homme, les Philosophes, de quelque Secte qu'ils soient, n'envisagent ce bonheur que par raport à la vie présente. Les biens éternels leur étoient ou inconnus, ou indifférens.

ARTICLE SECOND.

Sentimens des anciens Philosophes sur les vertus & sur les devoirs de la vie.

Offic. lib. 1. n. 5. » QUOIQUE la Philosophie, dit » Cicéron, soit un pays où il n'y a » point de terres incultes ni de lan» des, & qu'elle soit fertile & abon» dante d'un bout à l'autre ; elle n'a » point de contrée plus riche, que » celle qui traite des devoirs, & d'où » l'on tire les régles & les préceptes » qui peuvent donner à nos mœurs » une forme certaine & constante, » & nous faire vivre selon les loix » de l'honnêteté & de la vertu. « Il est vrai qu'on trouve chez les Payens d'excellentes maximes sur ce sujet,

& capables de nous faire rougir. J'en raporterai quelques-unes tirées de Platon & de Cicéron, en m'attachant plus aux pensées du premier, qu'à ses expressions.

Le but du gouvernement est de rendre les sujets heureux, en les rendant vertueux.

LE PREMIER soin de tout homme chargé de la conduite des autres, (& l'on entend par là généralement tous ceux qui sont destinés à commander, Rois, Princes, Généraux d'armées, Ministres, Gouverneurs de Provinces, Magistrats, Juges, Peres de famille :) le premier soin de quiconque est en autorité de quelque façon que ce puisse être, c'est de bien établir le but qu'il doit se proposer dans l'usage de cette autorité.

Plat. de Leg. lib. 12. pag. 961-963.

Quel est le but d'un homme chargé du gouvernement d'une République ? Ce n'est point, dit Platon en plus d'un endroit, de la rendre riche, opulente, puissante ; d'y faire abonder l'or & l'argent ; d'étendre au loin son domaine ; d'y entretenir des

In Alcib 1. pag. 134. De Leg. lib. 5. pag. 742.

tes les autres sur terre & sur mer. Il est aisé de voir qu'Athénes est ici *désignée*. Il se propose quelque *chose* de bien plus grand & de plus solide : c'est de la rendre heureuse en la rendant vertueuse ; & elle ne peut être telle que par une piété sincére & une soumission parfaite à l'égard de Dieu.

Ib. pag. 420. Quand nous parlons, dit-il ailleurs, d'une Ville, d'une République heureuse, nous ne prétendons pas borner cette félicité à quelques particuliers seulement, aux premiers *de* la Ville, aux Nobles, aux *Magistrats* : nous entendons que tous ceux qui composent cette Ville, cette République, soient heureux chacun dans leur condition, & selon leur état ; & voila le devoir essentiel de celui qui se charge de la gouverner.

Ib. pag. 964. Il en est d'une Ville, d'un Etat, comme du corps humain. Cette comparaison est tout-à-fait juste & riche en conséquences. Le corps est composé de la tête & des membres, & parmi ces membres il y en a de plus nobles, de plus apparens, de plus néceſſaires les uns que les autres. Peut-on dire que le corps soit sain & en

bon état, quand le moindre & le dernier des membres est malade?

Il y a entre tous les habitans d'une Ville un raport mutuel de besoins & de secours, qui forme entr'eux une liaison admirable. Le Prince, les Magistrats, les Riches, ont besoin de nourriture, de vétement, de logement. Que deviendroient-ils, si dans un ordre inférieur il n'y avoit des gens destinés à leur fournir tous ces besoins? La Providence y a pourvû, comme le remarque Platon, par l'établissement de diverses conditions, auxquelles la nécessité a donné lieu. Si tous étoient riches, il n'y anroit ni laboureurs, ni massons, ni ouvriers. Si tous étoient pauvres, il n'y auroit ni Princes, ni Magistrats, ni Généraux d'armées, capables de gouverner & de défendre les autres. C'est cette dépendance mutuelle qui a formé les Villes, & qui a rassemblé & réuni dans l'enceinte des mêmes murailles une multitude d'hommes de différens emplois & de divers métiers, tous nécessaires pout l'utilité commune, & dont aucun par conséquent ne doit être négligé, & encore moins méprisé.

De Rep. lib. 2. pag. 369. 374.

tiplicité de talens, de conditions, d'emplois, de métiers, réduite en quelque sorte à l'unité par cette communication mutuelle & par cette tendance à une même fin, résulte un ordre, une harmonie, un concert d'une beauté merveilleuse, mais qui suppose toujours qu'afin que le tout soit parfait, chaque partie doit avoir sa perfection & son ornement.

Ibid. lib. 2. pag. 561-964. Pour revenir à la comparaison d'une Ville, d'un Etat, avec le corps humain, le Prince en est comme la tête & l'ame : les Ministres, les Magistrats, les Généraux d'armées, les autres Officiers destinés à exécuter ses ordres, sont ses yeux, ses bras, ses piés. C'est le Prince qui les doit animer, les mettre en mouvement, les faire agir. C'est dans la tête que réside l'intelligence, & c'est cette intelligence qui régle l'usage des sens, qui fait mouvoir les membres, qui veille à leur conservation, à leur intégrité, à leur santé. Platon emploie ici la comparaison d'un Pilote, dans la tête seule de qui réside la science de conduire le vaisseau, & à l'habileté du-

eureux, quand le Prince parle & agit de la sorte !

Quiconque est chargé du soin des autres, doit se persuader fortement qu'il est établi pour les inférieurs, & non les inférieurs pour lui.

IL NE FAUDROIT, ce semble, que consulter le bon sens, la droite raison, & même l'expérience commune, pour convenir de ce principe. Il est rare cependant que les Supérieurs en soient véritablement convaincus, & en fassent la régle de leur conduite.

Platon, pour mettre ce principe dans tout son jour, commence par introduire dans le dialogue un Thrasymaque, qui plaide la cause, ou plûtôt qui fait l'apologie d'un gouvernement corrompu. Celui-ci prétend, Que dans tout gouvernement on doit regarder comme juste, ce qui est utile au gouvernement : Que celui qui commande, & qui est en place, n'y est point pour les autres, mais pour lui-même : Que sa volonté doit faire la régle de ceux qui lui sont soumis : Que si l'on s'en tenoit à une justice rigoureuse, les Supérieurs seroient bien à plaindre, n'aiant pour leur

De Rep. l. 2 pag. 338. &c.

partage que les ſoins & les inquiétudes du gouvernement, ſans être en état d'avancer leurs familles, de faire plaiſir à leurs amis, de rien accorder à la recommandation, puiſqu'on ſuppoſe qu'en tout ils doivent ſe conduire par les principes d'une exacte & rigoureuſe juſtice.

Il eſt peu de perſonnes, ou plutôt il n'en eſt point, qui tiennent un pareil langage : mais il n'en eſt que trop qui le mettent réellement en pratique, & qui en font la régle de leur conduite.

Platon réfute fort au long tout ce pitoiable raiſonnement, &, ſelon ſa coutume, il emploie des comparaiſons tirées de l'uſage commun de la vie : je me contenterai ici de cette unique preuve, pour montrer que ceux qui commandent ſont pour leurs inférieurs, & non les inférieurs pour ceux qui commandent.

Un Pilote ſe charge de conduire un vaiſſeau rempli d'un grand nombre de perſonnes, que différentes vûes & différens intérêts engagent à paſſer dans un pays étranger. Eſt-il jamais venu dans l'eſprit d'aucun homme raiſon-

pour le Pilote, & non le Pilote pour les passagers ? Oseroit-on dire que les malades dont se charge un Médecin sont pour lui ? & n'est-il pas visible que les Médecins, aussi bien que l'art de la Médecine, ne sont établis que pour rendre la santé aux malades ? Les Princes sont souvent représentés dans l'antiquité sous l'idée de *Pasteurs des peuples*. Ποιμένα λαῶν. Le Pasteur certainement est pour son troupeau, & il n'est personne d'assez déraisonnable pour prétendre que le troupeau soit pour le Pasteur.

C'est de cette doctrine de Platon que l'Orateur Romain avoit emprunté l'importante maxime qu'il inculque si fortement à Quintus Cicéron son frere dans l'admirable lettre où il lui donne des avis pour se bien conduire dans le gouvernement de l'Asie qui avoit été confié à ses soins. *Pour* [a] *moi*, dit-il, *je suis persuadé que l'unique but & toute l'attention de ceux qui sont en place, doit être de rendre aussi heureux qu'il est possible tous ceux qui*

sont soumis à leur autorité.. Et non seulement, ajoute-t-il, *quiconque gouverne les citoiens ou les alliés, mais quiconque est chargé du soin des esclaves, & même des bêtes, doit leur procurer tous les secours & tous les avantages qui dépendent de lui, & raporter tous ses soins à leur utilité.*

Plat. de Rep. lib. 1. pag. 347. L. lib. 7. p. 520. 521.

La conséquence naturelle de ce principe, Que tous les Supérieurs, sans aucune exception, sont établis pour le bien de ceux qui leur sont soumis, est qu'ils ne doivent donc, dans l'usage de leur autorité & de leur pouvoir, envisager que l'utilité publique. *Il* s'ensuit encore de là qu'il n'y aura que des gens de bien placés dans les charges, qu'ils n'y entreront même que malgré eux, & qu'il faudra leur faire violence pour les contraindre de les accepter. En effet on ne recherche point une place, où l'on ne voit que peine, que travail, & qu'embarras. Et cependant, dit Platon, rien n'est plus commun aujourd'hui que de briguer les charges, & de prétendre aux premiéres places, sans y porter d'autre mérite qu'une ambition sans bor-

nes, & une aveugle estime de soi-même: & c'est cet abus qui fait le malheur des Villes & des Etats, & qui cause enfin leur ruine.

La justice & la bonne foi sont les fondemens de la Société. Sainteté du serment.

LE LIEN le plus ferme de la Société est la Justice, & le fondement de la Justice est la bonne foi, qui consiste à garder inviolablement les paroles qu'on a données, & les Traités dont on est convenu.

Cic. Offic. lib. 1, n. 20. & 23.

L'injustice ne peut prendre que deux différentes formes, dont l'une tient du renard, c'est celle de l'artifice & de la fraude, & l'autre du lion, c'est celle de la violence. L'une & l'autre sont également indignes de l'homme, & contraires à sa nature: mais la plus odieuse & la plus détestable, est la fraude & la perfidie, sur tout lorsqu'elle couvre des dehors de la probité ses pratiques les plus noires.

Offic. lib. 1. n. 41.

Il [a] faut bannir du commerce des hommes toutes sortes de ruses & d'artifices, & proscrire cette habileté ma-

ligne, qui ſe couvre & ſe pare du nom de prudence, mais qui en eſt infiniment éloignée, & [a] qui ne convient qu'à des gens doubles, cachés, déguiſés, trompeurs, malins, artificieux, perfides : car tous ces noms, ſi odieux & ſi déteſtables, ſuffiſent à peine pour marquer le caractére de ceux qui renoncent à la ſincérité & à la vérité dans le commerce de la vie.

De quel nom faut-il donc appeller ceux qui ſe jouent de la ſainteté du ſerment, qui [b] eſt une affirmation religieuſe faite en préſence & ſous les yeux de Dieu, que l'on en prend à témoin, que l'on en rend en quelque ſorte garant, & qui vengera certainement l'abus ſacrilége que l'on aura fait de ſon ſaint nom !

De Leg. lib. 12. pag. 948. 949.

Le reſpect que l'on doit à la Divinité ſur ce ſujet, ne pouvoit, ſelon Platon, être porté trop loin. C'eſt par ce principe qu'il ſouhaitoit que, dans les Jugemens où il ne s'agit que d'intérêts temporels, les Juges n'exigeaſ-

ſed abeſt ab ea diſtatque | b Eſt jusjurandum af-

ſent des parties aucun ſerment, pour ne les point expoſer à en faire de faux, comme il arrive, dit-il, à plus de la la moitié de ceux qu'on oblige de jurer; étant très rare & très difficile qu'un homme, qui eſpére de pouvoir ſauver par un parjure ſes biens, ſa réputation, ou ſa vie, reſpecte aſſez le nom de Dieu, pour n'oſer le prendre en vain. Cette délicateſſe eſt remarquable dans un payen, & mérite bien des réflexions.

Platon va encore plus loin. Il déclare que c'eſt deshonorer la Majeſté divine, & manquer au reſpect qu'on lui doit, non ſeulement de jurer légérement & ſans une raiſon importante, mais d'emploier le nom de Dieu dans les converſations & dans les diſcours familiers. Il n'auroit donc pas approuvé un uſage, devenu maintenant fort commun même parmi des gens de bien, de s'écrier ainſi à tout propos, & lorſqu'il ne s'agit rien moins que de religion, *O mon Dieu.* *Ibid. n. 917.*

Différens devoirs de la vie civile. Belles maximes ſur la vertu.

Chacun doit regarder l'utilité

doit tendre. Car, dès qu'on ne connoitra d'utilité que la sienne propre, & qu'on voudra tout tirer à soi, nulle sorte de société ne sauroit subsister entre les hommes.

Tout ce qui est sur la terre a été créé pour l'usage des hommes, & les hommes eux-mêmes ont été formés les uns pour les autres, afin de s'entr'aider mutuellement par des services réciproques. Ainsi il ne faut pas croire que nous soyions nés pour nous seuls. Notre patrie, nos peres & meres, nos amis ont droit sur tout ce que nous sommes, & nous devons leur procurer tous les avantages qui dépendent de nous.

C'est sur ces principes de ce qu'on doit à la société & à la justice, que les Stoïciens décident plusieurs questions de morale d'une maniére qui sera la condannation de bien des Casuistes chrétiens.

B. n. 50. &c. Dans un tems de disette, un Marchand de blé, suivi de plusieurs autres, arrive le premier dans un port. Doit-il déclarer que plusieurs autres Marchands arriveront bientôt ; ou peut-il n'en point parler, pour mieux vendre son blé ? La décision est qu'il doit

le déclarer, parce que le bien de la ſociété humaine pour laquelle il eſt né, le demande.

Un homme a reçu un paiement en fauſſe monnoie. Peut-il la donner à d'autres comme bonne, la connoiſſant fauſſe? Il ne le peut, s'il eſt homme de bien. *Ib. n. 91.*

Un autre vend un lingot d'or, qu'il prend pour du cuivre. Celui qui le marchande eſt-il obligé d'avertir le vendeur que c'eſt de l'or? ou peut-il profiter de ſon ignorance, & n'acheter qu'un écu, ce qui en vaudra peut-être mille? Il ne le peut pas en conſcience. *Ib. n. 49.*

C'eſt [a] une maxime inconteſtable, dit Platon, & qui doit ſervir comme de fondement à toutes les actions de la vie civile, qu'il n'eſt jamais permis de faire tort à perſonne, ni par conſéquent de rendre le mal pour le mal, injure pour injure, ni de ſe venger de ſes ennemis, & de faire retomber ſur eux les mêmes maux qu'ils nous ont fait ſouffrir. Voila ce que la droite raiſon nous enſeigne. *Plat. in Critone, pag. 92.*

Mais les Payens ne sont pas fermes sur ce point de morale. „ Celui-là est „ homme de bien, dit Cicéron, qui „ fait plaisir à tout le monde, & qui „ ne nuit à personne, à moins qu'il „ n'y ait été provoqué par quelque „ injustice. « *Virum bonum esse, qui prosit quibus possit; noceat nemini, nisi lacessitus injuria.*

Offic. lib. 3. *n.* 76.

De Leg. lib. 5. *pag.* 742.

Une des régles de la République de Platon est qu'il ne faut jamais préter à usure.

Ibid. lib. 11. *pag.* 913.

On ne peut jamais s'approprier le bien d'autrui. „ Si j'avois trouvé un „ trésor, dit Platon, je n'y toucherois „ point, quand même les Devins con- „ sultés assureroient que je pourrois „ me l'approprier. Ce trésor, dans nos „ coffres, ne vaut pas les progrès que „ nous faisons dans la vertu & dans la „ justice, quand nous avons le coura- „ ge de le mépriser. D'ailleurs si nous „ nous l'approprions, c'est une source „ de malédictions sur notre famille. «

Ib. pag. 914.

Il prononce de la même maniére sur une chose que l'on a trouvée dans son chemin.

In Menex.

Tous les autres biens, sans la vertu,

ritables maux. Et cette [a] vertu n'eſt ni un préſent de la nature, ni le fruit de l'étude & des efforts de l'eſprit humain, mais un don précieux que Dieu accorde à qui il lui plait. In Menone, pag. 99.

Contraſte d'un juſte accablé de maux, & d'un ſcélérat comblé de biens.

PLATON ſuppoſe deux hommes, qui penſent & qui ſont traités bien différemment : d'un côté un ſcélérat achevé, ſans foi, ſans probité, ſans honneur, mais qui prend le maſque de toutes ces vertus ; de l'autre, un Juſte parfait, (je dis parfait ſelon l'idée des payens) qui ne ſonge qu'à être juſte, & non à le paroitre.

Le [b] premier, pour parvenir à ſes fins, n'épargne ni fourberie, ni injuſtice, ni calomnie, & compte pour rien les plus grands crimes, pourvû qu'il puiſſe les tenir cachés. Religieux au dehors, il affecte d'honorer les

a Εἰ καλῶς ἐζητήσαμεν, ἀρετὴ ἂν εἴη οὔτε φύσει, οὔτε διδακτόν· ἀλλὰ θείᾳ μοίρᾳ παραγιγνομένη, ἄνευ νοῦ, οἷς ἂν παραγίγνηται.

b Quæro, ſi duo ſint, quorum alter optimus alter inſignis ſcelere & audacia : &, ſi in eo errore ſit civitas, ut bonum illum virum ſceleratum, facinoroſum, nefarium putet ; contrà autem, qui ſit improbiſſi-

dieux avec pompe & avec éclat, leur offrant des présens & des sacrifices & en plus grand nombre & plus magnifiques qu'aucun autre. Par ce moien trompant les hommes dont les yeux peu clairvoians ne pénétrent point jusques dans le fond du cœur, il vient à bout d'entasser dans sa maison richesses, honneurs, estime, réputation, puissans établissemens, mariages avantageux pour lui & pour ses enfans, en un mot tout ce que la fortune la plus brillante peut avoir de plus flateur.

Le second, souverainement homme de bien, simple, modeste, renfermé en lui-même, uniquement occupé de ses devoirs, inviolablement attaché à la justice, loin d'être honoré & recompensé comme il le mériteroit, (auquel cas, dit Platon, on ne pourroit pas discerner si c'est à la vertu même qu'il tient, ou bien aux honneurs & aux récompenses qui en se-

que hac opinione omnium civium, bonus ille vir vexetur, rapiatur, manus ei denique auferantur, effodiantur oculi, damnetur, vinciatur, uratur, exterminetur, egeat, postremò jure etiam optimo omnibus miserrimus esse videatur: contrà autem, ille improbus laudetur, colatur, ab omnibus diligatur; omnes ad eum honores, omnia imperia, omnes opes, omnes denique copiæ conferantur; vir denique optimus omnium

roient la suite) est dans un décri général, noirci par les calomnies les plus atroces, regardé comme un méchant & un scélérat, livré [a] aux traitemens les plus durs & les plus ignominieux, *mis en prison*, *fouetté*, *déchiré de coups*, *enfin mis en croix*; & il aime mieux essuier les tourmens les plus cruels, que de renoncer à la justice & à l'innocence. Y a-t-il quelqu'un, s'écrie Cicéron, assez insensé pour hésiter un moment auquel de ces deux hommes il aimeroit mieux ressembler?

On est étonné de trouver chez les Payens des sentimens si nobles, si élevés, si conformes à la droite raison & à la justice. Il faut se souvenir que malgré la corruption générale, & les ténébres répandues parmi ces payens, la lumiére du Verbe éternel ne laisse pas de luire jusqu'à un certain point dans leurs esprits: *Lux in tenebris lucet.* C'est cette lumiére qui leur découvre diverses vérités, & qui leur fait connoitre les principes de la Loi naturelle. C'est cette lumiére qui l'é- *Joan* 1.

existimatione . & dignis- i s cap. 12.

crit dans leurs cœurs, & qui leur donne en plusieurs points le discernement des choses justes & injustes : ce qui fait dire à Saint Augustin, *Que les méchans voient dans* LE LIVRE DE LA LUMIERE *de quelle sorte il faut vivre.*

In libro lucis.

Or quand on voit dans la Grèce une foule d'hommes savans, un peuple de Philosophes, qui se succédent les uns aux autres pendant quatre siécles entiers ; qui s'occupent uniquement du soin de chercher la vérité ; qui, pour y mieux réussir, renoncent la plupart à leur bien, à leur patrie, à leur établissement, & à tout autre emploi que celui de s'appliquer à l'étude de la sagesse : peut-on croire qu'un événement si singulier, & même unique, qui ne s'est rencontré dans aucune autre partie du monde, ni dans aucun autre tems, soit l'effet du hazard, que la Providence n'y ait eu aucune part, & qu'elle ne l'ait raporté à aucune fin ? Elle n'avoit pas destiné les Philosophes à réformer les erreurs du genre humain. Ces beaux esprits ont disputé pendant quatre cens ans sans presque convenir de rien entr'eux, & sans rien finir. Aucune Ecole n'a entrepris de

eu même la pensée d'établir la nécessité d'un Médiateur. Mais combien leurs préceptes sur la morale, sur les vertus, sur les devoirs, ont-ils été utiles pour empêcher le débordement des vices ? Quel affreux désordre auroit-on vû, si la secte Epicurienne eût été seule & dominante ? Combien leurs recherches ont-elles contribué à conserver les dogmes importans de la distinction de la matiére & de l'esprit, de l'immortalité de l'ame, de l'existence d'un Etre souverain ? Plusieurs d'entr'eux avoient sur tous ces points d'admirables principes que Dieu même leur avoit fait connoitre, (*Deus enim illis manifestavit*) préférablement à tant d'autres peuples qu'il laissoit dans la barbarie & l'ignorance. *Rom. 1. 19*

Comme ces connoissances, & les actions vertueuses qui en étoient la suite, peuvent être envisagées sous un double point de vûe, elles doivent aussi produire en nous deux effets tout opposés. Si on les regarde comme une émanation de cette lumiére éternelle qui luit dans les ténébres mê-

dans le principe d'où elles partoient, & dans l'abus qu'en faisoient ces païens, elles ne peuvent être louées sans réserve & sans exception. C'est par cette régle qu'il faut juger de tout ce que nous lisons dans l'Histoire profane. Les actions de vertu les plus éclatantes qui y sont raportées, sont toujours infiniment éloignées de la vertu pure & véritable, parce qu'elles ne sont point raportées à leur principe, & qu'elles ont pour racine la cupidité, c'est-à dire l'orgueil & l'amour propre,

S. Augustin. *Radicata est cupiditas : species potest esse bonorum factorum, verè opera bona esse non possunt.* On ne juge pas de la racine par les branches, mais des branches par la racine. Les fleurs, & même les fruits, peuvent paroitre semblables ; mais leur racine est très différente. *Noli attendere quod floret foris, sed quæ radix est interna.* Ce n'est pas ce que ces actions ont de réel qu'on doit condanner, mais ce qu'elles ont de défectueux. Ce n'est pas ce qu'elles ont qui les rend vicieuses, mais ce qui leur manque. Et ce qui leur manque, c'est la charité, don inestimable, qui ne peut être remplacé par aucun autre, & qui ne se transporte point hors de

l'Eglise & de la véritable religion. Aussi voions-nous que nul des Payens, qui d'ailleurs ont établi de fort belles régles sur le devoir de l'homme par raport aux autres hommes, n'a fait de l'amour de Dieu le principe fondamental de sa morale : nul n'a enseigné la nécessité de lui raporter les actions de probité humaine. Ils ont connu les branches de la morale, sans en connoitre la tige & le tronc.

ARTICLE TROISIEME.

De la Jurisprudence.

JE JOINS la Jurisprudence à la Morale dont elle fait partie, ou du moins à laquelle elle a un grand raport. C'est une matiére qui a beaucoup d'étendue, mais que je traiterai fort succinctement. Les Mémoires que m'a fourni un habile Professeur de Droit, & qui est fort de mes amis, (c'est Monsieur Lorry) m'ont été d'un grand secours.

La Jurisprudence est la connoissance du Droit, des Loix. Chaque peuple a eu ses Loix particuliéres, & ses Législateurs. Moyse est le plus ancien

servât. Mercure Trismégiste chez les Egyptiens, Minos chez les habitans de l'Isle de Créte, Pythagore chez les peuples de la grande Gréce, Charondas & Zaleucus dans le même pays, Lycurgue à Sparte, Dracon & Solon à Athénes, sont les plus célébres Législateurs de l'antiquité payenne. Comme j'en ai parlé pour la plupart avec assez d'étendue dans le cours de l'Histoire, je passerai tout d'un coup aux Romains.

Les premiers commencemens du Droit Romain ont été très médiocres. Sous les Rois, Rome n'avoit qu'un petit nombre de loix, qui étoient proposées d'abord par le Sénat, & confirmées ensuite dans l'assemblée du Peuple. Papirius, * qui vivoit du tems de Tarquin l'ancien, fut le premier qui ramassa les Loix que les Rois avoient faites. Cette Collection fut appellée, du nom de son Auteur, *Droit Papirien.*

* *On ne sait pas précisément le tems où a vécu ce Papirius. Le Jurisconsulte Pomponius (dans la loi 2. du Digeste* de origine Juris) *dit qu'il fit la collection des Loix Roiales sous Tarquin l'ancien. Peut-être est-ce ce C. Papirius souverain Pontife dont parle Denys d'Halicarnasse, (lib. 3. pag. 178.) lequel, après l'expulsion des Rois, renouvella & remit en vigueur les Loix de Numa sur la religion, qui avoient été comme abrogées par le non-usage.*

La

La République, après avoir aboli la domination des Rois, retint quelque tems les Loix Roiales : mais elles furent ensuite expressément abrogées par la Loi Tribunitienne, en haine du nom Roial. Elle usa depuis d'un Droit incertain jusqu'aux douze Tables, qui furent dressées par les Décemvirs, & composées des Loix d'Athénes & des principales villes de la Gréce, où l'on avoit envoié des Députés pour y recueillir celles qu'ils trouveroient les plus sages, & les plus propres pour un gouvernement Républicain. Ces [a] Loix furent le fondement & la source de tout le Droit Romain : & [b] Cicéron ne craint point de les mettre infiniment au dessus de tous les Ecrits & de tous les Livres des Philosophes, soit pour le poids de l'autorité qu'elles avoient acquise, soit pour l'étendue de l'utilité qu'on en pouvoit retirer.

a Qui nunc quoque in hoc immenso aliarum super alias acervatarum legum cumulo, fons omnis publici privatique est juris. *Liv. lib. 3. n. 34.*

nium Philosophorum unus mihi videtur XII tabularum libellus, si quis legum fontes & capita viderit, & auctoritatis pondere & utilitatis uber-

La briéveté & en même tems la sévérité de la Loi des douze Tables donna lieu à l'interprétation des Prudens, & à l'Edit du Préteur. Les premiers s'occupérent à en déveloper l'esprit & l'intention : le second à en adoucir la rigueur, & à suppléer ce qui pouvoit y avoir été omis.

Dans la suite des tems, les Loix s'étant multipliées à l'infini, l'étude en devint absolument nécessaire, & en même tems fort difficile. Des hommes célébres par leur naissance, par leur esprit, par leur science, & par leur amour pour le bien *public*, connus sous le nom de Jurisconsultes, donnérent toute leur application à cette étude. Les jeunes Romains, qui songeoient à se fraier un chemin aux grandes charges de la République par le talent de la parole qui en étoit *l'entrée*, alloient prendre chez eux les premiéres teintures du Droit, sans lesquelles il n'étoit pas possible de réussir dans le Barreau. Les [a] particuliers

a Est sine dubio domus Jurisconsulti totius | parlant au nom des Jurisconsultes, leur fait

dans toutes leurs affaires avoient recours à eux, & leur maiſon étoit regardée comme l'Oracle de toute la Ville, d'où l'on remportoit des réponſes qui fixoient les doutes, calmoient les inquiétudes, & marquoient la route qu'il faloit tenir dans la pourſuite des procès.

Ces réponſes n'étoient que de ſimples avis, qui pouvoient éclairer les Juges, mais qui ne leur impoſoient point néceſſité de les ſuivre. Auguſte commença à leur donner plus d'autorité, en nommant lui-même des Juriſconſultes, qui n'étoient plus bornés à ſervir de conſeil aux particuliers, mais étoient tenus Officiers de l'Empereur. Depuis ce tems-là, leurs avis mis par écrit, & ſcellés de l'autorité publique, eurent force de Loix, & les Empereurs obligérent les Juges de s'y conformer.

Ces Juriſconſultes mirent au jour différens Ouvrages ſous différens titres, qui ont beaucoup contribué à former la Juriſprudence, & à la réduire en art & en méthode.

Ces Loix, par ſucceſſion de tems,

se multipliérent beaucoup, & donnérent lieu à des doutes & à des difficultés par les contradictions qu'on croioit y trouver. Pour lors on avoit recours au Prince, qui en donnoit la solution. Il jugeoit aussi par des Decrets les causes qui lui étoient dévolues par appel, & répondoit par des Rescrits à toutes les consultations des particuliers, qui lui étoient adressées par placets ou requêtes. Et de là sont venues en partie les Constitutions des Empereurs si pleines de sagesse & d'équité, & qui ont formé le corps de la Jurisprudence *Romaine*.

Pour former ces décisions avec plus de maturité, ils appelloient auprès deux de savans Jurisconsultes, & ne donnoient leurs réponses qu'après les avoir bien concertées avec tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de personnes plus versées dans la connoissance des Loix & du Droit public.

Je dirai ici un mot de ceux d'entre les Jurisconsultes qui dans les derniers tems ont été les plus célébres.

An. J.C. 205. PAPINIEN (*Æmilius.*) Il fut fort considéré par l'Empereur *Sévére*, à qui il avoit succédé dans la charge d'Avocat Fiscal. Il étoit re-

gardé comme l'aſyle des Loix, & un tréſor de la ſcience du Droit. L'Empereur Valentinien III le reléve au deſſus de tous les Juriſconſultes, en ordonnant par ſa Loi du 7 Novembre 426 que quand ils ſe trouveront partagés ſur quelque point, on ſuivra le ſentiment qui ſe trouvera appuié par ce génie éminent, comme il l'appelle. En effet Cujas juge que c'eſt le plus habile Juriſconſulte qui ait jamais été, & qui ſera jamais.

Cod. Th. 1. T. 4. l. 1.

Cuj. in Cod. Th.

L'Empereur Sévére voulant qu'un ſi grand mérite fût relevé par une grande dignité, lui donna celle de Préfet du Prétoire, dont un des principaux emplois étoit dès lors de juger les procès avec l'Empereur, ou en ſon nom. Papinien, afin de s'en mieux acquitter, avoit pris pour ſes Conſeillers & ſes Aſſeſſeurs Paul & Ulpien, dont les noms ſont auſſi fort célébres parmi les Juriſconſultes.

Sévére, en mourant, avoit laiſſé deux enfans, Caracalla & Géta. Quoiqu'ils euſſent tous deux le nom d'Em-

Dio. lib. 77. pag. 870. &c.

légue de la maniére du monde la plus cruelle & la plus barbare, l'aiant fait assassiner entre les bras de leur mere commune, &, selon quelques-uns, l'aiant tué de sa propre main.

Caracalla répandit le sang de tous ceux que son frere avoit aimés, qui l'avoient servi, ou qui lui avoient appartenu, sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; & Dion dit qu'il *Cæsariani.* commença d'abord par vingt mille domestiques ou soldats. Il suffisoit d'écrire ou de prononcer le nom de Géta, pour être aussitôt mis à mort; de sorte qu'on n'osoit plus même le mettre *dans* les Comédies, où on avoit coutume de le donner à des esclaves.

Papinien ne put échaper à sa cruauté. On prétend que Caracalla avoit voulu l'obliger à lui composer un discours pour excuser la mort de *Géta* devant le Sénat, ou devant le Peuple, & qu'il lui avoit répondu généreusement: *Il n'est pas aussi aisé d'excuser un parricide, que de le commettre*; &, *C'est un second parricide, que d'accuser un innocent après lui avoir*

adressa au Sénat pour justifier l'assassinat de sa mere. On tua aussi le fils de Papinien qui étoit alors Questeur, & qui, trois jours auparavant, avoit donné des Jeux magnifiques.

FABIUS SABINUS. L'Empereur Héliogabale aiant ordonné à un Centenier d'aller tuer Sabin, cet Officier, qui avoit l'oreille un peu dure, crut qu'il lui disoit de le faire sortir de la Ville. Cette erreur du Centenier sauva la vie à Sabin. Il passoit pour le Caton de son tems. L'Empereur Alexandre, qui succéda à Héliogabale, le mit au nombre de ceux qu'il attacha à sa personne, & dont il prenoit conseil pour gouverner sagement.

An. J.C. 21.

An. J.C. 222.

ULPIEN (*Domitius Ulpianus*) tiroit son origine de la ville de Tyr. Il avoit été Conseiller & Assesseur sous Papinien du tems de Sévére. Alexandre étant devenu Empereur, voulut l'avoir auprès de sa personne en qualité de Conseiller, & pour avoir soin de tout ce qui devoit se raporter devant lui, qui est apparemment ce que l'on a appellé depuis Grand

Scriniorum magister.

In Alex. vit. Lampride le met à la tête des hommes sages, doctes, & fidéles, *qui* composoient le Conseil d'*Alexandre;* & assure que ce Prince lui déféroit plus qu'à aucun autre, à cause de son amour extraordinaire pour la justice; qu'il n'y avoit que lui seul qu'il entretînt en particulier; qu'il le regardoit comme son Tuteur; & qu'il a été un excellent Empereur, parce qu'il a beaucoup suivi les conseils d'Ulpien dans la conduite de l'Empire.

Comme Ulpien tâchoit de rétablir la discipline parmi les Prétoriens, *ils* se soulevérent contre lui, & *de*mandérent sa mort à Alexandre. Au lieu de la leur accorder, il le couvrit souvent de sa pourpre pour le défendre des effets de leur colére. Enfin l'aiant attaqué pendant la nuit, il fut contraint de s'enfuir au palais, & d'implorer le secours d'Alexandre & de Mamée. Mais tout le respect de l'autorité Impériale ne le put sauver; & il fut tué par les soldats à la vûe même d'Alexandre. On a encore divers Ecrits d'Ulpien.

In Alex. vit. PAUL. (*Julius Paulus.*) Il étoit de Padoue, où l'on voit encore sa statue. Il fut nommé Consul

ſous Alexandre, puis Préfet du Prétoire. Il étoit, auſſi bien que Sabinus & Ulpien, du Conſeil que Mamée mere d'Alexandre & Mœſa ſa grand-mere avoient formé à ce jeune Prince pour conduire les affaires pendant ſon bas âge. On ſait combien ils lui furent utiles, & quelle réputation ils lui firent. L'Empire Romain avoit donc alors tout ce qui peut rendre un Etat heureux, un très bon Prince, & d'excellens Miniſtres: car l'un eſt peu utile ſans l'autre; & il eſt peutêtre même plus dangereux pour les peuples d'avoir un Prince bon par lui-même, mais qui ſe laiſſe tromper par les méchans, que d'en avoir un plus méchant, qui veille néanmoins ſur ſes Officiers, & qui les oblige à faire leur devoir. Alexandre fit toujours un grand cas du mérite de Paul. On dit qu'il n'y a point de Juriſconſulte qui ait tant écrit que lui.

POMPONIUS étoit encore de la Cour & du Conſeil d'Alexandre. Quel heureux régne! Comme il vécut juſqu'à l'âge de 78 ans, il compoſa un grand nombre d'Ouvrages. En-

les célébres Juriſconſultes juſques à l'Empereur Julien.

MODESTINUS (*Herennius*) vécut auſſi ſous Alexandre, qui l'éleva au Conſulat. Il étoit, comme les quatre précédens, diſciple de Papinien, par les ſoins duquel ils furent tous formés à la Juriſprudence. Quels ſervices un homme ſeul quelquefois rend dans un Etat par ſon ſavoir, & par ſes Eléves!

TRIBONIEN étoit de Pamphylie. Il fut honoré des premiéres charges à Conſtantinople par l'Empereur Juſtinien. C'eſt ſous ce Prince, & par ſes ſoins, que le Droit Civil prit une nouvelle forme, & fut rédigé dans un ordre qui ſubſiſte encore, & qui lui fera un honneur immortel.

Avant lui il y avoit déja eu pluſieurs *Codes*, qui étoient des Compilations ou Abrégés des Loix Romaines. Deux Juriſconſultes, Grégoire & Hermogéne, firent un Recueil de Droit, qu'on appella de leur nom *Code Grégorien* & *Code Hermogénien*. C'étoit une Collection des Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à Dio-

le faire obſerver. L'Empereur Théodoſe le Jeune fut le premier qui fit un *Code* compris en ſeize Livres, compoſé des Conſtitutions des Empereurs depuis Conſtantin le Grand juſques à lui, & abrogea toutes les autres Loix qui n'y étoient pas compriſes. C'eſt ce qu'on appelle le *Code Théodoſien*, publié en 438.

Enfin l'Empereur Juſtinien, voïant que l'autorité du Droit Romain étoit fort affoiblie en Occident depuis la décadence de l'Empire, réſolut de faire travailler à une compilation générale de toute la Juriſprudence Romaine. Il en donna la commiſſion à Tribonien, qui s'aida des lumiéres des plus habiles Juriſconſultes qui fuſſent alors. Il choiſit les plus belles Conſtitutions des Empereurs depuis Adrien juſqu'à ſon tems, & publia ce nouveau *Code* en 529.

Il entreprit enſuite un nouveau travail par ordre de l'Empereur : ce fut de tirer les plus belles déciſions qui ſe trouvérent dans les deux mille Volumes des anciens Juriſconſultes, & de

force de Loi par la lettre qu'il a mise à la tête de l'Ouvrage, & qui sert de Préface. On l'a appellé autrement *Pandecte*. Il y a cinquante Livres du Digeste.

La même année parurent les *Institutes* de Justinien ; c'est un Livre qui contient les élémens & les principes du Droit Romain.

L'année suivante, c'est-à-dire en 534, l'Empereur fit quelques changemens dans son premier Code qu'il abrogea, & lui en substitua un nouveau, auquel seul il donna autorité.

Enfin, après cette révision, *Justinien* publia 165 Constitutions, & 13 Edits, qu'on appelle les *Novelles*, ou parce qu'elles changérent beaucoup l'ancien Droit ; ou, selon Cujas, parce qu'elles furent faites sur de nouveaux cas, & après la révision du Code compilé par les ordres de cet Empereur. La plupart de ces *Novelles* furent faites en Grec, & on les traduisit en Latin.

Le Corps du Droit Civil est donc composé de quatre parties, qui sont le Code, le Digeste, les Institutes, les Novelles. Par le *Droit Civil* les Insti-

pres à chaque Ville, ou à chaque Peuple. Mais aujourd'hui c'est proprement le Droit Romain, contenu dans les Institutes, le Digeste, & le Code. On l'appelle autrement le *Droit écrit.*

On peut voir par tout ce que je viens de dire, quels services peut rendre à ses peuples un Prince qui s'applique d'une maniére sérieuse aux soins du gouvernement, & qui est bien convaincu de l'étendue & de l'importance de ses devoirs. Justinien avoit remporté de grands avantages dans les guerres qu'il avoit entreprises, & [a] il avoit la sagesse de n'en attribuer le succès ni au nombre de ses troupes, ni au courage de ses soldats, ni à l'expérience de ses Généraux, ni à ses propres talens & à son habileté, mais uniquement à la protection dont Dieu avoit favorisé ses armes. Mais, s'il s'étoit contenté de cette gloire militaire, il auroit cru ne remplir qu'à demi les fonctions de la Roiauté, établie principalement pour rendre la ju-

a Ita nostros animos ad Dei omnipotentis erigimus adjutorium, ut vel nostro ingenio; sed omnem spem ad solam referamus summæ pro-

ſtice aux peuples au nom & en la place de Dieu-même. Auſſi il déclare expreſſément dans un Edit public, [a] que la Majeſté Impériale ne doit pas être décorée ſeulement par les armes, mais encore armée par les Loix, pour bien gouverner les peuples en tems de paix comme en tems de guerre.

Après donc avoir pacifié les provinces de l'Empire comme Guerrier, il ſongea à en régler la police comme Légiſlateur, en établiſſant un Corps de Droit général, pour ſervir de régle à tous les Tribunaux : Ouvrage qui avoit fait l'objet des vœux de ſes Prédéceſſeurs, comme il le marque en plus d'un endroit, mais qui leur avoit paru environné de tant de difficultés, qu'ils l'avoient toujours cru impraticable. Il les ſurmonta toutes avec une conſtance que rien ne fut capable de rebuter.

Il emploia pour cette importante entrepriſe ce qu'il y avoit de plus habiles Juriſconſultes dans toute l'étendue de l'Empire, préſidant [b] lui-mê-

a Imperatoriam ma- | que tempus, & bellorum

me à leur travail, & revoiant exactement tout ce qu'ils avoient compoſé. Loin de s'en attribuer à lui ſeul l'honneur, comme cela eſt aſſez ordinaire, il leur rend à tous juſtice, il les cite avec éloge, il reléve leur érudition, il les traite preſque comme ſes Collégues, & il recommande qu'on ait ſoin de remercier la Divine Providence de lui avoir procuré de tels ſecours, & d'avoir honoré ſon régne par la compoſition d'un Ouvrage ſi lontems deſiré, & ſi utile pour l'adminiſtration de la Juſtice. Un Empereur moins zélé que Juſtinien pour le bien public, & moins libéral, auroit laiſſé tous ces Juriſconſultes dans l'obſcurité & dans l'inaction. Combien de rares talens en tout genre demeurent enfouis, faute de protection ! Ce ne ſont pas les Savans qui manquent aux Princes : ce ſont les Princes qui manquent aux Savans.

Les grandes qualités & les grandes actions de Juſtinien l'auroient rendu à jamais recommandable, ſi ſa

ieſtas ſemper inveſtigan- nitebatur emendabat

conduite par raport aux affaires Ecclésiastiques n'avoit terni sa gloire.

Je terminerai cet Article de la Jurisprudence par l'extrait de quelques Loix, qui pourront donner au Lecteur une idée de la beauté & de la solidité des divers réglemens dont j'ai parlé.

Digna vox est majestate regnantis, legibus alligatum se Principem profiteri: adeo de auctoritate juris nostra pendet auctoritas. Et, re vera, majus imperio est summittere legibus principatum; & oraculo præsentis Edicti, quod nobis licere non patimur, aliis indicamus. „C'est une parole digne de la majesté d'un Prince, de déclarer que „tout Souverain qu'il est, il se croit „lié & astreint par les Loix: tant no„tre autorité dépend de celle du Droit „& de la Justice. En effet, il y a „plus de grandeur à soumettre son „pouvoir aux Loix, qu'à exercer la „souveraineté; & nous sommes bien „aises de rendre public & de notifier „aux autres ce que nous ne croions „pas nous être permis. « C'est un Empereur, maître de presque tout l'univers, qui parle ainsi, & qui ne craint point de donner atteinte à son

justes bornes dans lesquelles elle est renfermée.

Rescripta contra jus elicita, ab omnibus Judicibus refutari præcipimus; nisi fortè sit aliquid, quod non lædat alium, & prosit petenti, vel crimen supplicantibus indulgeat. » Nous ordonnons à » tous les Juges de n'avoir aucun » égard aux Rescrits qu'on aura obte- » nus de nous contraires à la justice, » à moins qu'ils ne tendent à accor- » der quelque grace qui ne fasse de » tort à personne, ou à remettre à » des coupables la peine dûe à leurs » crimes. « Il est rare aux Princes de reconnoitre qu'ils se soient trompés eux-mémes, ou qu'on les ait trompés, & de rétracter en conséquence ce qu'ils ont une fois ordonné. Rien cependant ne leur fait plus d'honneur qu'un tel aveu, comme on le voit par l'exemple d'Artaxerxe, qui révoqua publiquement l'Edit injuste qu'on lui avoit arraché contre les Juifs.

Scire leges, non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem. » Savoir les » loix, ce n'est pas seulement enten-

Non dubium est in legem committere eum, qui, verba legis amplexus, contra legis nititur voluntatem; nec pœnas insertas legibus evitabit, qui se contra juris sententiam sæva prærogativa verborum fraudulenter excusat. » Il n'est pas » douteux que celui-là péche contre » la Loi, qui s'attachant aux seuls » termes, agit contre l'esprit de la » Loi; & quiconque, pour s'excuser, » cherche à éluder frauduleusement » le véritable sens d'une loi par un at- » tachement rigoureux à la lettre, » n'évitera point les peines marquées » par le droit pour une telle *préva-* » *rication.* «

Nulla juris ratio, aut æquitatis benignitas patitur, ut, quæ salubriter pro utilitate hominum introducuntur, ea nos duriore interpretatione contra ipsorum commodum producamus ad severitatem. » Il est contre toute justice & » toute équité, que ce qui a été sa- » gement établi & réglé pour l'utili- » té des hommes, soit tourné à leur » desavantage par une sévérité mal » entendue, & une trop dure inter- » prétation. «

Observandum est jus reddenti, ut in adeundo quidem facilem se præbeat, sed

contemni non patiatur. Unde mandatis adjicitur, ne in ulteriorem familiaritatem provinciales admittant: nam ex conversatione æquali contentio dignitatis nascitur. Sed in cognoscendo, neque excandescere adversùs eos quos malos putat, neque precibus calamitosorum illacrymari oportet. Id enim non est constantis & recti Judicis, cujus animi motum vultus detegit; & summatim ita jus reddi debet, ut auctoritatem dignitatis ingenio suo augeat. » Il faut à la vérité qu'un Magistrat, chargé de rendre la justice, soit d'un facile accès à tout le monde: mais il faut aussi qu'en même tems il évite de tomber dans le mépris. C'est pourquoi, dans les instructions qu'on donne aux Gouverneurs de province, il leur est recommandé de ne point trop se familiariser ni s'égaler avec les provinciaux, parce que leur dignité pourroit en souffrir. Ce Magistrat, quand il est occupé à rendre justice, ne doit ni faire paroitre de l'indignation contre ceux qu'il croit coupables, ni se laisser attendrir jusqu'aux

„ point que son visage trahisse jamais „ & décéle les sentimens de son cœur. „ En un mot, il doit rendre la justice de „ telle sorte, qu'il relève l'autorité de „ sa place par la sagesse & la modéra- „ tion de son caractére.

Ulpianus. *Quæ sub conditione jurisjurandi relinquuntur, à Prætore reprobantur. Providit enim ne is, qui sub jurisjurandi conditione quid accepit, aut omittendo conditionem perderet hæreditatem legatumve, aut cogeretur turpiter, accipiendo conditionem, jurare. Voluit ergo eum, cui sub jurisjurandi conditione quid relictum est, ita capere, ut capiunt hi, quibus nulla talis jurisjurandi conditio inseritur : & rectè. Cùm enim faciles sint nonnulli hominum ad jurandum contemptu religionis, alii perquam timidi metu divini Numinis usque ad superstitionem : ne vel hi, vel illi, aut consequerentur, aut perderent quod relictum est, Prætor consultissimè intervenit.* La disposition de cette loi est admirable. Elle dispense du serment celui à qui on a laissé une succession ou un legs à condition de préter quelque serment, & elle veut qu'il en jouisse comme si cette condition n'avoit

pour lui une occasion de jurer contre sa conscience, ou qu'elle ne l'oblige de renoncer au legs ou à la succession par une délicatesse de conscience poussée jusqu'à la superstition. Il seroit bien à souhaiter que l'esprit de cette loi fît abroger une infinité de sermens inutiles, qu'une mauvaise coutume a introduits dans toutes les Compagnies & dans tous les Corps de métier.

Advocati, qui dirimunt ambigua fata causarum, suæque defensionis viribus in rebus sæpe publicis ac privatis lapsa erigunt, fatigata reparant, non minùs provident humano generi, quàm si præliis atque vulneribus patriam parentesque salvarent. Nec enim solus nostro imperio militare credimus illos, qui gladiis, clypeis, & thoracibus nituntur, sed etiam advocatos. Militant namque patroni causarum, qui gloriosæ vocis confisi munimine, laborantium spem, vitam, ac posteros defendunt.
» Les Avocats, qui terminent les
» procès dont le sort est toujours in-
» certain, & qui par le secours de leur
» éloquence, soit par raport au Pu-

» ſoutiennent celles qui ſont chan-
» celantes, ne rendent pas un moin-
» dre ſervice au genre humain, que
» ſi ils ſauvoient leur patrie, & leurs
» peres & meres dans les combats,
» au prix de leur ſang & par leurs
» bleſſures. Car nous mettons au nom-
» bre de ceux qui combattent pour
» notre Empire, non ſeulement ceux
» qui emploient pour ſa défenſe l'é-
» pée, le bouclier, & la cuiraſſe; *mais*
» encore ceux qui prêtent à nos ſu-
» jets le glorieux ſecours de leurs voix
» pour ſoutenir leurs intérêts *dans les*
» divers dangers où ils ſont expoſés,
» pour défendre leur vie, & pour
» mettre en ſureté juſqu'à leur poſté-
» rité la plus reculée. «

C'eſt avec raiſon que le Prince fait un ſi bel éloge d'une profeſſion, qui fait un uſage ſi ſalutaire des talens de l'eſprit, & qu'il l'égale à ce qu'il y a de plus grand dans l'Etat. Mais en même tems il recommande aux *Avocats* d'exercer cette glorieuſe profeſſion avec un noble déſintéreſſement,

eam augmenta quærantur. Nam si lucro pecuniaque capiantur, veluti abjecti atque degeneres inter vilissimos numerabuntur. Il leur recommande aussi de ne point se livrer à la demangeaison & au plaisir inhumain de railleries piquantes & d'injures grossiéres, qui ne sont propres qu'à décrier l'Avocat; mais de se renfermer sévérement dans ce que l'utilité & la nécessité de la cause demandent de leur ministére. *Ante omnia autem universi advocati ita præbeant patrocinia jurgantibus, ut non ultra quàm litium poscit utilitas, in licentiam convitiandi & maledicendi temeritate prorumpant. Agant quod causa desiderat, temperent se ab injuria. Nam si quis adeo procax fuerit, ut non ratione sed probris putet esse certandum, opinionis suæ imminutionem patietur.*

Fin du douziéme Volume.



TABLE DU DOUZIÉME VOLUME.

LIVRE VINGT-CINQUIÉME. DES BELLES-LETTRES.

AVANT-PROPOS.

CHAPITRE PREMIER.

TABLE.

LIVRE VINGT-SIXIÉME.

DES

SCIENCES SUPERIEURES.

SECONDE PARTIE.

Fin de la Table du XII. Volume.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les deux derniers Tomes de l'*Histoire Ancienne* de Mr. Rollin ; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. L'Auteur ne pouvoit terminer cette Histoire qui a été très favorablement reçue du Public, d'une maniére plus utile, qu'en exposant avec précision & avec élégance l'origine, le progrès, & les principes de toutes les Sciences & de tous les Arts. Fait à Paris ce 4 Novembre 1737.

SECOUSSE.



